



Correspondance, 1904- 1938

André Suarès

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Correspondance, 1904-1938

La Cantate a trois voix, suivie de Sous LE Rempart d'Athènes et de traductions diverses (Coventry Patmore, Francis Thompson, Th. Lowell Beddoes).

Poèmes et Paroles durant la guerre de Trente ans.

Cent phrases pour éventails.

Saint François, illustré par J.-M. Sert.

Dodoitzu, illustré par R. Harada.

Théâtre.

L'Annonce faite a Marie.

L'Otage.

La Jeune Fille Violaine (première version inédite de 1892).

Le Père humilié.

Le Pain dur.

L'Ours et la Lune, farce pour un théâtre de marionnettes.

Les Choéphores — Les Euménides, traduit du grec.

Deux farces lyriques : Protée. — L'Ours et la Lune.

Le Soulier de Satin ou le Pire n'est pas TOUJOURS sur.

Le Livre de Christophe Colomb, suivi de L'Homme et son désir.

La Sagesse ou la Parabole du Festin. |

Jeanne d'Arc au bûcher.

L'Histoire de Tobie et de Sara.

Le Soulier de Satin (édition abrégée pour la scène).

L'Annonce faite a Marie (édition définitive pour la scène).

Partage de Midi.

Partage de Midi (nouvelle version pour la scène).

Théâtre (2 vol. reliés, Bibliothèque dt l* Pléiade).

Prose.

Positions et Propositions, i et 11.

L'Oiseau noir dans le Soleil levant.

Conversations dans le Loir-et-Cher.

Introduction a la Peinture hollandaise.

Figures et Paraboles.

Les Aventures de Sophie.

Un poète regarde la Croix.

L'Épée et le Miroir.

Écoute, ma fille.

Contacts et Circonstances.

Toi, qui es-tu?

Seigneur, apprenez-nous à prier.

Discours et Remerciements.

Accompagnements.

Ainsi donc encore une fois.

L'Œil écoute.

E.MMAUS.

Une Voix sur Israël.

L'Évangile d'Isaïe.

Morceaux choisis.

Pages de Prose.

La Perle noire (textes recueillis et présentés par A. Blanchd).

Paul Claudel et André Gide. Correspondance (1899-1926).

Préface et notes de Robert Mallet.

PRÉFACE ET NOTES PAR ROBERT MALWET

my

5" tdilion

Il a été tiré de V édition originale de cet ouvrage mille quatre cent quatrevingt-huit exemplaires, savoir : quarante-six exemplaires sur hollande Van Gelder, dont quarante numérotés de i à 40, et six, hors commerce, marqués de A à F; trois cent soixante-deux exemplaires sur vélin pur fil Lafuma- Navarre, dont trois cent cinquante numérotés de ^i à 390, et douze, hors commerce, marqués de G à 1^', mille cinquante exemplaires sur vélin labeur des Papeteries Navarre de Voiron, reliés d'après la maquette de Paul Bonet, dont mille numérotés de ^gi à 1.390, et cinquante, hors commerce, de 1.391 à 1.440, le numéro étant précédé de la mention exemplaire sur vélin labeur; trente exemplaires, hors commerce, sur alfama Marais numérotés de 1 à XXX.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris la Russie.

AndRI'. SIARÈS EN 1 89.S

au cours d'un de ses voyages en Italie

En 1904, André Suarès a envoyé, par la poste, à Paul Claudel l'un de ses premiers ouvrages : Sur la mort de mon frère. Ce livre, écrit sous le coup d'une affliction proche de la désespérance, révèle une exceptionnelle effervescence intérieure et laisse clairement entendre que son auteur, ne pouvant se résigner à croire que tout est fini après la mort, aspire à se convaincre d'une survie. Paul Claudel, aussitôt, sent l'âme de qualité qu'il faut guider vers Dieu. « Que de choses à nous dire ^ ! » écrit-il à André Suarès, et celui-ci, comme un écho, lui répond : « Oui, nous avons beaucoup à nous dire ^. »

Les premiers entretiens qui réimissent les deux écrivains ont lieu en mai 1905 [^]. A en juger d'après le ton des lettres échangées à l'issue de ces rencontres, la conversation a dû, sans atermoiement, aller au vif du sujet, là où les arguties ne sont plus de mise parce que les arguments employés présupposent une sincérité débarrassée de toute fioriture. Mais une sincérité réciproque, intégrale, n'est pas forcément garante d'un accord futur. Elle peut, au contraire, avoir les effets de la lumière qui rend plus évidentes les oppositions de couleurs escamotées par la nuit. Une telle sincérité incite André Suarès à faire à Paul Claudel l'aveu de certaine réticence qu'il a éprouvée six mois plus tôt : «J'ai balancé quelque temps à suivre l'attrait que je sentais pour vous. Et vous avez dû connaître, je crois, le même penchant et la même résistance ^{*}. »

Qu'André Suarès ait hésité avant de se laisser aller à la pente qui l'entraînait vers Paul Claudel, nous ne nous en étonnerons pas. Son souci de ne rien perdre de ce qui peut s'offrir à lui sur le plan spirituel, sa crainte aussi de se perdre en voulant se sauver, sa bonne volonté religieuse compensée ou plutôt contrariée par sa volonté antidogmatique, cet appétit de Dieu et cette répugnance au rite expliquent l'hésitation de

Lettre du 2[^] septembre

sa démarche vers le nouvel ami qui lui propose le modèle de la foi la mieux enracinée.

La franchise, avec laquelle il avoue à Paul Claudel la prudence de ses sentiments amicaux, s'accompagne d'une supposition dont

on peut assurer qu'elle n'est émise que par courtoisie, en manière de compensation. Car André Suarès connaît déjà trop Paul Claudel pour se faire illusion sur la spontanéité de son correspondant qui cède plus à des impulsions qu'à des calculs et fonce vers le but sans jamais se livrer à de stérilisants jeux de balance.

L'hésitation inquiète d'André Suarès sollicité par l'amitié devrait être un avertissement pour Paul Claudel, souligner à ses yeux de prosélyte tout ce qui le différencie de celui dont il veut être le conseiller.

Au réflexe de Paul Claudel aspiré par Dieu, correspond la réflexion d'André Suarès qui aspire à Dieu mais n'y peut accéder que par une marche graduelle, par une maturation. Au désir dont l'assouvissement est irrépressible, s'oppose le désir qui craint, en s'assouvissant, d'être anéanti. Le besoin chez l'un de satisfaire le désir pour supprimer l'angoisse du doute est parallèle au besoin chez l'autre de continuer à désirer pour s'épargner l'angoisse du choix.

Paul Claudel, au moment où il entame son colloque religieux avec André Suarès, est justement sur le point d'achever celui qu'il a engagé avec Francis Jammes, quelques années plus tôt. Et c'est par sa victoire que va se clore le débat : le poète d'Orthez revient à la foi catholique en juillet 1905. Un tel succès l'encourage à parler à voix plus haute, sur un ton plus pressant pour s'adresser aux dix autres amis dont, à la même époque, il a entrepris de faire le salut : André Suarès et André Gide ^.

Mais si le catholicisme héréditaire de Francis Jammes, si son franciscanisme instinctif lui ont modelé une âme très compréhensible pour Paul Claudel et préhensible par Dieu, les origines

Israélites d'André Suarès et l'éducation protestante d'André Gide rendent les dialogues beaucoup plus difficiles et les transforment inévitablement en controverses, puis en discussions.

Les hommes les moins conciliants, qui ne reculent pas devant la rupture quand il s'agit seulement d'affaires temporelles où ils n'engagent qu'eux-mêmes, sont capables de faire preuve d'une patience infinie dès lors que sont en jeu les décisions dont dépend la vie spirituelle d'autrui. Il semble que leurs

I. Sans compter Jacques Rivière et Arthur Fontaine

propos les dépassent, qu'ils ne sont plus que les Intermédiaires d'une Parole supérieure, les représentants d'une Seigneurie qui tire sa toute-Puissance de sa toute Sérénité. C'est pourquoi Paul Claudel ne se laissera rebuter ni par l'opposition d'André Gide, ni par l'indécision d'André Suarès. Revenu en Chine, il continuera de correspondre avec l'un et avec l'autre, usant tour à tour de la question brutale, de l'allusion voilée, de l'apparente indifférence aux problèmes religieux ou même du silence temporaire.

Il ne rompra avec André Gide que par suite d'une très grave divergence d'ordre moral, et ce ne sera pas sans tenter tout ce qu'il croira utile pour sauver l'âme |de son ami, une âme, à ses yeux, prisonnière d'un corps emprisonné lui-même par le Mal. Quand il aura compris que, loin de pouvoir être extirpé, le Mal se servant des dons de celui qu'il possède, risque de déposséder Dieu de beaucoup d'âmes disponibles, Paul Claudel cessera

toutes relations avec André Gide et s'emploiera à lancer contre lui l'anathème avec l'obstination qu'il a mise à vouloir le convertir.

Vis-à-vis de Suarès, sa réaction sera tout à fait différente. Que pourrait-il, finalement, reprocher à son correspondant? Pas même de lui avoir demandé pour rien une consultation. Un médecin est en droit d'en vouloir à un malade qui le fait venir au plus vite, exige une ordonnance et persiste par la suite à se soigner à sa guise ou à ne pas se soigner, non sans pourtant cesser de se plaindre de ses maux... Paul Claudel, lui, n'a pas le droit de s'irriter de l'attitude d'André Suarès qui ne l'a pas sommé de venir à son chevet.

Évidemment, quand le contact est pris, Suarès-le-malade demande conseil, de façon impérative à Claudel-le-bienportant (cette injonction du premier ne comble-t-elle pas, d'ailleurs, les plus chers désirs du second?). Évidemment, quand Paul Claudel donne à André Suarès l'adresse d'un directeur de conscience, il provoque en lui le même réflexe de dégoût qu'un médicament amer inspirerait à celui qui le sentirait sans pouvoir se décider à le boire.

Évidemment, quand Paul Claudel, revenu à plus de réserve, reprend, sans mot dire, ses remèdes et, pour préserver l'avenir, feint même de ne plus s'intéresser à la santé toujours précaire de Suarès, celui-ci lui reproche d'être indifférent et le contraint à lui redonner des conseils. On dirait qu'André Suarès, dans ses tourments, ne peut supporter la vue de la sérénité claudélienne. Mais on dirait aussi qu'il espère que Claudel pourra lui proposer des remèdes nouveaux, des remèdes autres que ceux dont le seul nom lui a donné la nausée.

Évidemment, cette mentalité amère, ces exigences impatientes, ces répulsions brutales, ces reproches pourraient indisposer un médecin. Mais Paul Claudel sait que la fièvre de l'âme provoque de telles tergiversations accompagnées d'appels et de rebuffades. C'est même cet état de fièvre qui lui laisse les plus grands espoirs de guérison parce qu'il y voit la manifestation d'un corps plein de ressources, où les microbes se combattent, où les virus provoquent de virulentes réactions, où par conséquent le sort de la bataille n'est pas encore joué.

Mais peu à peu, la fièvre tombe. André Suarès ne harcèle plus Paul Claudel et, de la sorte, n'a plus à se plaindre d'être harcelé par lui. Les conversations entre le malade et le bienportant évitent le thème : santé. C'est à peine si, de temps en temps, le premier laisse échapper, malgré lui, un gémissement comme : « L'amour divin, objet de mon éternelle convoitise », à quoi le second ne répond que beaucoup plus tard, par une exclamation d'apparence involontaire : « Que je voudrais voir une croix derrière vous ! »

A la mort de son père, Paul Claudel reçoit d'André Suarès une lettre où l'on voit le malade se rapprocher de celui qui risque à son tour d'avoir besoin d'être soigné. On sent dans cette lettre la satisfaction d'avoir découvert une occasion d'être utile, de rendre la politesse, de changer de camp. On y perçoit aussi le soulagement éprouvé à constater qu'on n'est pas seul de son espèce : « Quels que soient les détours des sentiers que nous suivons, la douleur nous trouvera toujours épaule à épaule. »

Le soudain élan d'André Suarès vers Paul Claudel est donc l'expression d'un sentiment très complexe fait d'un réconfort assez égoïste et d'un sincère désir d'altruisme. Mais Paul Claudel va

encore décevoir André Suarès en s'administrant lui-même, sans l'aide de personne, les remèdes spirituels dont son deuil semble rendre l'emploi nécessaire. Il n'a que faire des conseils d'autrui. La prière est pour lui le meilleur des baumes. Aussi donne-t-il l'impression de ne pas chercher à élucider la mentalité d'André Suarès et riposte-t-il comme on profite de l'apparente bonne volonté du malade pour approcher de ses lèvres la potion salutaire : « Quand cesserez-vous de résister à Dieu? Quand serez-vous catholique *? »

Cette fois-ci, la réaction d'André Suarès est catégorique : il ferme la bouche, non plus seulement pour refuser le médi-

Lettre de Paul Claudel en date du 13 septembre

cament, mais pour se taire pendant de longs mois. Quand le dialogue reprend, il n'est plus entretenu que par des considérations d'ordre littéraire où transparaît, de part et d'autre, une telle absence de conviction — l'essentiel étant écarté d'un commun accord — que bientôt les échanges de lettres cessent. Et de 1915 à 1925, c'est le silence.

Cependant Paul Claudel ne se résigne pas si facilement à la perte d'une âme. Il se reproche « d'avoir en 1909, laissé mourir ce pauvre Charles-Louis Philippe ^ », qui n'aurait peut-être pas demandé mieux que de se laisser convertir pour peu qu'on eût exercé sur son inquiétude foncière cette douce pression de la foi qui se veut communicative. « Si j'avais su être avec lui un peu

plus indiscret^! », soupire-t-il, en déplorant d'avoir laissé échapper vers les Ténèbres cette spiritualité qu'il aurait pu, pense-t-il, orienter vers la Lumière. Il ne veut pas que semblable carence se renouvelle et, s'il ignore les désirs les plus secrets de ses amis qu'il voit hésiter à la croisée des chemins, s'il doute d'eux, il ne doute pas de lui, puisqu'il ne doute pas de Dieu dont il se sait l'ambassadeur. Aussi ne s'abstient-il pas. Il se risque à l'action, donc à l'indiscrétion. Et, profitant, en 1925, d'un long congé en France, il tente une démarche auprès des deux correspondants qui lui ont successivement prouvé leur confiance puis leur méfiance et qui se sont écartés de lui parce qu'à vouloir les prédisposer à Dieu, il les a finalement indisposés à son propre égard.

Le 12 mai 1925, il va voir André Gide. «Longue et solennelle conversation, notera-t-il ensuite. Gide me dit que son inquiétude religieuse est finie, qu'il jouit d'une sorte de félicité^ basée sur le travail et la sympathie^.

» Deux jours plus tard, il s'acquitte de la même mission auprès d'André Suarès. Il rencontre une analogue courtoisie, suscite d'identiques échanges de propos solennels, et doit constater son impuissance à promouvoir vers le catholicisme un esprit qui, lui, ne se prétend pourtant pas en possession de la félicité. L'affirmation d'André Gide ne semble, d'ailleurs, correspondre qu'à un argument de polémique car il est bien

1. Extraits d'une lettre médite de Paul Claudel à Arthur Fontaine et communiquée par Philippe Fontaine. Prague, 3 mai 1910.

2. Extraits d'une lettre inédite de Paul Claudel à .\rthur Fontaine et communiquée par Phihppe F"ontaine. Prague, 3 mai 1910.

3. Au bas d'une lettre d'André Gide en date de mai 1925. Correspondance Claudel-Gide, Éd. Gallimard, 1950, p. 242.

évident que « le travail et la sympathie », malgré tout ce qu'ils comportent de ressources et d'apaisements, ne peuvent supprimer la double interrogation : Pourquoi cette passion laborieuse et pourquoi cette compassion fraternelle?

Gomme André Gide, dont l'existence jusqu'à son dernier souffle sera, sans doute, l'expression d'une recherche constante avec des périodes de pause, correspondant à l'examen le plus attentif des diverses solutions, et prises parfois par les spectateurs et par André Gide lui-même pour des périodes de répit, André Suarès n'a pas acquis cette sécurité de la conscience dont ne peuvent, en définitive, se prévaloir que les grands croyants et les petits incrédules [^]. Il s'est habitué à son inquiétude, à la manière des malades énergiques qui, se sachant inguérissables, s'accoutument à leurs maux. Pour Paul Claudel, la certitude qu'on ne guérira pas est une erreur, l'erreur fondamentale puisqu'elle paralyse tout effort de relèvement; pour André Suarès, elle est une constatation lucide qui n'empêche pas de vouloir améliorer son état tout en évitant les illusions dangereuses. L'écrivain s'est détourné des routes tracées par les dogmatiques ou par les contempteurs de Dieu. Après avoir apprécié quelque temps le charme sinueux des chemins de la velléité, il a pris le dégoût de toute marche. Il est rentré chez lui. Et maintenant il demeure à sa fenêtre, contemplant le spectacle des circulations de l'âme.

Paul Claudel lui crie : « Venez marcher avec nous. Vous n'êtes pas un invalide. Tentez l'expérience. » André Suarès sait que, s'il devait marcher, ce serait sur cette route où on l'appelle et seulement sur celle-là, mais au moindre effort pour se lever, il souffre

de ses membres. L'engagement lui paraît impossible. Plutôt que de faire un faux pas, il préfère se réinstaller dans son fauteuil. Mais comme il veut compenser ce qu'il perd, et trouver un sens à son existence en marge, il se propose à lui-même un traitement dont il prétend tirer, sinon une guérison, du moins un assoupissement de la douleur. Il se réfugie dans l'Art et finit par transformer son refuge en un bastion dont la carapace protectrice l'isole des sollicitations extérieures.

Paul Claudel interprétera le traitement par l'Art comme un mal supplémentaire et ne se gênera pas pour le dire à André

I . Ces lignes écrites avant le décès d'André Gide doivent être complétées, sinon corrigées, par cette constatation : André Gide est mort au cours d'une période de répit — du moins apparent — que certains pourront considérer, puisqu'elle est l'ultime, comme un aboutissement à la sérénité. Une telle sérénité, quoique en dehors de tout dogme, impliquait une « grande croyance » : celle en l'accomplissement terrestre de l'homme capable d'exiger de lui-même par besoin d'élévation ce que les autres croient exigé par Dieu.

Suarès : « C'est sur le plan de la souffrance et non sur aucun autre que je vous ai jadis rencontré et que j'espérais arriver un jour jusqu'à votre âme. L'Art, éternel ennemi des artistes, m'a baïTC le chemin, consolidant d'autres obstacles, et je me suis éloigné en soupirant sans vous avoir oublié mais me comprenant inutile ^ . »

Malgré les apparences, qu'expliquent les nécessités de l'action évangélisante, Paul Claudel ne prononce pas une condamnation de principe contre l'Art et il serait bien en peine de la formuler

valablement, pénétré qu'il est lui-même de l'importance du rôle (Je l'artiste. Il ne s'en prend pas au fait mais à l'orientation. Ce qu'il réprouve, c'est l'Art exclusif, idole, en rivalité avec Dieu, substitué à Dieu. A ses yeux, l'Art n'est sacré que parce qu'il exprime Dieu dans la splendeur de sa Création, il n'est pas le but à atteindre, mais un cheminement. Chez lui, l'artiste n'évince pas le croyant, il ne le précède même pas; il le complète, le renforce, l'épanouit. Il se veut la preuve, renouvelée du Mo)'en Age, que la Foi et l'Art font un ménage béni de Dieu. Aussi, lorsque Suarès, échappant à Dieu, prétend célébrer l'Office de l'Art et se prosterner devant ce qui, pour un croyant, fait partie de la prosternation, Pailil Claudel a l'impression de la déviation luciférienne, il voit passer le mauvais ange, porteur du flambeau d'orgueil.

L'orgueil coupable est celui qui n'apporte à l'orgueilleux ni la lumière ni la chaleur mais le feu, qui se révèle « à la démesure » de l'homme puisqu'il n'est pas limité par la présence de Dieu. Paul Claudel, s'il ne condamne pas « l'orgueil de l'homme qui œuvre » et va même — il nous l'a affirmé — jusqu'à le trouver « salutaire », réprouve l'orgueil de la créature qui se prend indûment poui" le Créateur et nie qu'elle est seulement une fraction plus ou moins expressive de la Création.

André Suarès, de son côté, déclare : « Il est douteux qu'il y ait jamais eu une grande âme sans orgueil. Toute la différence de l'orgueil des vmes à l'orgueil des autres est de savoir où on l'a placé ^ . » Poïu* Paul Claudel, il est de toute évidence que l'âme d'André Suarès a mal placé son orgueil et qu'elle a choisi l'orgueil qui consume de préférence à celui qui réchauffe. Mais pour André Suarès, il n'y a pas de pire trahison de Dieu que celle du

croyant qui tire orgueil de sa foi, et s'il s'enorgueillit lui-même de sa solitude, c'est afin, pense-t-il, de la faire mieux fructifier.

Lettre de Paul Claudel en date du 20 juillet

2. Sur l'orgueil de Tolstoï, dans Tolstoï vivant, 14" série des Cahiers d» la Quinzaine, 191 1.

16 INTRODUCTION

Le malentendu est inévitable entre le croyant que l'incroyant juge immodeste dans sa foi et l'incroyant qui passe aux yeux du croyant pour le modèle de la présomption aberrante. Et pourtant le point de départ a été le même : l'un et l'autre, dans leur commune passion pour la vie, ont été, dès leur adolescence, torturés par l'idée de la Mort et ont interprété toutes les vilenies, les iniquités humaines comme autant de manifestations d'un Mal synonyme du principe de Mort puisqu'il portait atteinte à la Beauté naturelle et risquait de désagréger l'édifice transcendant au bénéfice d'une création rampante, incapable de trouver en elle la force de l'envol et condamnée par là même à l'enlissement, sorte d'inhumation anticipée [^]. Accablés tous les deux par la notion du Néant, obsédés par le besoin de planer et d'éterniser, ils se sont portés vers ceux qui les avaient précédés dans l'angoisse métaphysique. Paul Claudel, dès ses dix-huit ans, au contact de Rimbaud, comme une pierre choquée contre une autre pierre, a connu du premier coup l'étincelle. Le cri de révolte lui a montré où était la pacification, l'injure l'a orienté vers le respect, le sacrilège l'a conduit à la loi du sacré. Il n'a pas eu besoin du bon exemple : le mauvais exemple, comme il arrive parfois, l'a

converti à son contraire. En allant au plus profond de la misère du dévoyé, il a découvert le niveau et le sens de la voie radieuse.

Mais André Suarès, s'il est capable, à l'occasion, de s'insurger — tout comme Paul Claudel — ne possède pas le tempérament qui prend conscience de son originalité et de sa force à contre-courant, il réclame un courant dont le sens corresponde au sien pour s'y laisser emporter. Après avoir déclaré : « Je suis un sépultureux pensant préparé pour la mort ^ », après avoir fait figure de nihiliste ^, il a médité sur les trois solutions possibles : « Ou bien mourir, ou bien croire à la cause qui donne, qui ôte et qui rend la vie, ou bien créer à son image en attendant sa mort, l'image de la vie * ». La première solution est presque une boutade, et si elle n'était pas contraire à la logique, elle le serait à l'esprit de dignité. André Suarès ne s'y est même pas attardé et, d'un pas délibéré,

1. Suarès, dans sa lettre du 14 septembre 1905, dit à Claudel : « Nous haïssons la mort d'une haine éternelle. Je la déteste comme le péché capital. »

2. Ivre de spleen, dans *Images de la Grandeur*, Imp. Jouaust, 1901.

3. Les critiques ont souvent fait ressortir le nihilisme de Suarès, en particulier Francis de Miomandre (*Un Lyrique du Nihilisme : Suarès, dans l'Occident de novembre. 1905*) et Jean de Pierrefeu (*Un évadé du Nihilisme, dans l'Opinion du 14 janvier 1911*.)

4. *La Sainte Lâcheté de la vie*, dans *Sur la mort de mon frère*.

INTRODUCTION ly

s'est appi ochc du Maître qui a su adopter la deuxième solution.

Il se sent déjà du même bord que Pascal et s'adresse aux incroyants a\cc un lyrisme qui ne va pas sans quelque comnusération peu chrétienne à leur égard : « Vous autres, hommes qui riez et ne savez point, vos précipices ne sont guère à vos yeux que les erreurs et les misères communes; vous vous voyez en des rivières oïi c'est à peine si l'on perd pied, et il ne vous faut qu'une barque oïi trouver le gué. Vous êtes noyés et rejetés en pourriture sur la rive que vous n'avez pas encore peiu: de cette eau. Pascal est fait d'une autre sorte : il ouvre les yeux sur l'ancien océan où il s'éveille, et il s'y voit flotter : l'infini sous les pieds, l'infini sur la tête, un infini de tous les côtés; un infini de mal, d'ignorance, de terreur et de peine. Pascal n'est pas comme vous pour tâter un infini du pied, et chercher le gué de l'infini. Mais Pascal s'assure au contraire que l'homme est l'animal sensible à l'infini des ténèbres. Il ne lui reste donc qu'à crier à l'aide. S'il était faible comme vous, il croirait à sa force. Mais fort comme il est, il mesure sa faiblesse. Et il se tient immobile, mettant toute sa puissance uniquement à s'élever sur cette eau infinie et à tendre ses bras au secours unique *. » Ici encore se manifeste la différence de nature essentielle entre Paul Claudel et André Suarès, le mysticisme du dramaturge allant toujours de pair avec un sens du réel qui fait presque totalement défaut à son ami et l'on constate en l'occurrence que le spéculateur de l'Éternel se réalise plus intensément dans l'immédiat, profite mieux de l'éphémère que le chantré exalté d'une Existence sans au-delà.

André Suarès mesure lui aussi sa faiblesse et, comme Pascal, il appelle au secours, car « le doute n'est pas tcnable pom- une vo-

lonté grande, le doute n'est qu'une preuve de force dans l'esprit, et la faiblesse consommée du caractère - ». Cette réflexion semble être le prolongement suarésien des propos de Pascal : « C'est donc assurément un grand mal que d'être dans ce doute; mais, c'est au moins un devoir indispensable de chercher, quand on est dans ce doute ^ . »

André Suarès ne s'est pas dérobé à un tel devoir, mais il a demandé à Pascal de l'aider et d'être, sinon son intercesseur, du moins son intermédiaire. Dans l'idée d'intercession figure celle de prière. Or, André Suarès est aussi peu porté par sa nature aux imprécations qu'aux prières. Il n'est porté qu'aux angoisses et n'a, pour les contrebalancer, que son raisonnement. Il voudrait donc que Pascal lui serve de trait d'union raison-

I et 2. A Port-Royal, dans *Visité à Pascal*, ii* série des Cahiers de la Quinzaine, 1909.

Pensées

18 INTRODUCTION

nable entre son humanité errante et la vérité divine. « Il faut à Pascal une certitude, dit-il, et il me la faut comme à lui ^ . »

Partant de cette double constatation, il espère que la marche sera commime jusqu'au terme libérateur. Les prémices de la rencontre lui paraissent les plus favorables. Il ne s'est jamais caché d'être plus près de Pascal que de Descartes et il a donné raison au premier qui disait du second : « Il voudrait bien, dans toute sa philosophie, se pouvoir passer de Dieu; mais il n'a pu s'empêcher

de lui donner une chiquenaude pour mettre le monde en mouvement. Après cela, il n'a plus que faire de Dieu ^ . » Mais voilà justement où la bonne volonté d'André Suarès achoppe : il donne raison à Pascal, et c'est de la sorte ime façon indirecte de donner encore raison à Descartes ^ . Il accompagne Pascal jusqu'aux limites extrêmes où la raison plaide en faveur de la foi. Il analyse comme lui mais il sent différemment. Son esprit est de la même famille que celui de Pascal, non son cœur. Il voudrait que Pascal mette au service de la foi la rigueur que Descartes a mise au service de la raison. Il a la vision vertigineuse des infinis, mais cette vision demeure cérébrale, provoque les rides du front, non les crispations de la poitrine.

Quand Pascal lui demande de faire avec lui le saut dans l'irrationnel en spéculant non plus sur le Vrai mais sur le Bien, il ne va pas plus loin, il abandonne son guide. Et il constate : « La grandeur de Pascal n'est pas dans l'intelligence si grande que soit la sienne, mais d'avoir l'âme si intense et si nue *. » On sent que l'estime est intacte, mais que le dépit est proche. Et, nanti de son intelligence désormais inutile, il se désolidarise de Pascal emporté par son cœur en fusion.

En sorrmie, pense Suarès, ce n'est pas l'intelligence qui a permis à Pascal d'aller plus loin, c'est la dilatation de l'âme, cette dilatation provoquée par un souffle divin que les croyants appellent la Grâce et que les poètes poun-aient appeler l'inspiration. Une telle inspiration, quand elle visite un « homme puissant », l'amène à « préférer se tromper contre le doute, plutôt que douter en ne se trompant pas ^ », elle va jusqu'à lui faire prendre plaisir à « hvimilier la force de sa pensée ^ ».

Pensées

3. Il prouve une autre fois l'origine cartésienne de son entente avec Pascal par ces mots : « Pascal, pénitent et extrême, qui nie dans la mesure où il affirme, violent contre le doute, passionné pour la foi, c'est lui seul qui est vrai, raisonnable et prudent. » Visite à Pascal.

4. Colloque avec Pascal, dans Puissance de Pascal, Éditions Émile- Paul, 1923.

5 et 6. Visite à Pascal.

Ici se manifeste chez Suarès le refus de s'humilier, la répulsion pour toute forme d'humiliation. Ce refus et cette répulsion peuvent, aux yeux des croyants, faire figure d'orgueil et s'expliquent sur un autre plan par une inaptitude foncière à sacrifier ce qui est sûr à ce qui ne l'est pas (même si l'enjeu du pari est l'éternité) , par un instinct de prudence commandant de ne pas « lâcher la proie pour l'ombre », à l'encontre des objurgations de Pascal qui prétend justement que la prudence réfléchie dicte une décision inverse [^]. Ainsi voit-on les rationalistes accepter d'obéir soudain à une réaction d'apparence plus sensible que raisonnable.

André Suarès, à regret, se sépare donc de Pascal. Il n'est certes pas de ceux que l'auteur des Pensées voue à « l'invective » parce qu'ils « font vanité » de ne pas croire. Il retourne à sa solitude, cerné par les abîmes que son commerce avec le génial sourcier des infinis a contribué à rendre plus évidents en même temps que plus insondables. Son vertige s'est aggravé. A l'effroi du néant après la mort s'ajoute celui du vide pendant la vie. Il mur-

mure : « Je suis Pascal sans Jésus-Christ - » et rien n'est plus déchirant que cet aveu. Mais il se ressaisit aussitôt, l'orgueil l'emporte encore, et il ajoute : « Sans Jésus-Christ éprouvé et senti dans le cœur, la vie de Pascal est une agonie éternelle. On ne peut vivre en agonie. Pascal, du moins, ne le pouvait pas encore¹. » Ainsi l'on dirait que « vivre en agonie » finalement ne correspond pas pour lui à la plus mauvaise solution ou du moins à un pis aller, mais à une solution supérieure, à une accession désirable. Il semble qu'il se glorifie d'avoir réussi à faire de son existence une maladie où l'âme passe par toutes les affres de la mort.

Il s'agit là simplement d'une affirmation fugitive qu'explique la contraction douloureuse d'un esprit fier, condamné à se passer de Jésus-Christ et voulant donner à croire que sa solitude n'est pas le résultat d'une impuissance à s'unir mais d'une puissance à se passer d'autrui. Et il cherche alors à pénétrer le secret de deux grands cerveaux tourmentés et généreux : Tolstoï et Dostoïevski. Il leur consacre de longues études et, bien souvent, c'est lui-même qu'il peint à travers eux, notam-

I . Paul Claudel a fait allusion à ce sacrifice de la raison et aux compensations qu'on peut lui trouver : « Pour l'intelligence et pour l'imagination, la pensée d'être désormais limitées dans leurs ébats et de se trouver enserrées dans le cadre imposé par la foi, la morale et la charité a tout d'abord quelque chose d'assez effrayant. Plus tard seulement apparaissent les avantages immenses qui sont la compensation de cette discipline salutaire. 1 La jolie foi de mon »nfanc4, dans *Positions et Propositions*, Éd. Gallimard.

a et 3. Vititt à Postal.

ment quand il décrit la grandeur¹ esseulée de Tolstoï : « Il y a un désert plus vaste et plus immobile que la glace sur le toit de l'Asie. C'est l'homme parmi les hommes et la volonté d'un seul homme aux prises avec le monde durable et les jours éphémères, voilà l'abîme de Pathmos où la solitude est parfaite². » Et c'est encore ses propres aspirations qu'il exprime lorsqu'il dit de Dostoïevski : « Il lui fallait la maladie, les tortures du cœur, l'angoisse de l'esprit, la présence de la mort pour conquérir ce que j'appelle l'appétit et la santé d'une vie universelle³. »

Il finit par relier, de façon inattendue, la spiritualité chrétienne et la pensée nietzschéenne du jour où il adopte la dernière solution qui lui reste et qu'il a déjà énoncée : recréer l'image de la vie. Et voici qu'il déclare : « L'art s'impose à la sainteté même et domine toute vie⁴. » Il n'est pas attiré par Nietzsche, il se défend de le suivre. Mais incontestablement, s'il ne le suit pas, il est souvent à ses côtés, par identité de nature et sans la moindre préméditation. Il s'insurge contre tout ce qui chez Nietzsche est « démoniaque » au sens théologique du mot, contre tout ce qui manifeste un plaisir de destruction, un désir d'avilir le sacré. Mais, comme Nietzsche, il veut faire de l'Art la justification de l'Univers. Nietzsche, déçu par l'Art, ou du moins découvrant que l'Art seul n'est pas la solution idéale et se tournant vers la Connaissance, est déjà plus loin de Suarès. Quant au culte préconisé finalement par « l'antéchrist » comme moyen d'atteindre l'état de vérité, Suarès n'y peut adhérer, parce qu'il demeure trop attaché aux grands principes de la morale chrétienne. Mais il ne semble pourtant pas que la volonté de puissance soit une aspiration très différente de la sienne et que la prétention de susciter le surhomme le heurte, au contraire⁵. André Suarès est composite : comme Nietzsche, il voudrait se passer de Dieu, mais comme

Claudiel il ne peut s'en passer. Nihiliste qui déteste le néant, déiste qui n'aime pas Dieu, il lui manque l'assurance en soi, dont Nietzsche et Claudel sont l'un et l'autre très bien pourvus. A chacun d'eux il oppose les arguments de l'autre. Pas assez «héroïque» pour escorter le premier, et trop pour rejoindre le second, il ne possède pas

Grande solitude de Tolstoï, dans Tolstoï vivant

2. Dostoïevski, 13^e série des Cahiers de la Quinzaine, 1911.

3. Tolstoï vivant. Cette pensée est l'une des mieux précisées par Wagner.

4. L'analogie entre Suarès et Nietzsche garde toute sa valeur explicative lorsqu'on s'en tient à la notion abstraite du dépassement de soi, mais elle perd sa signification si l'on oppose les intentions actives et civilisatrices de Nietzsche à l'ascèse essentiellement contemplative de Suarès.

ces vertus instinctives susceptibles de pousser à la révolte ou à la soumission, cette intuition qui souffle à Nietzsche de refuser et à Claudel d'accepter. Il ne demanderait pas mieux que de créer, lui aussi, un surhomme, mais pas forcément un négateur du christianisme. Ce surhomme accéderait à la sérénité dans la solitude. Il vouerait sa vie à l'Art, il ne ferait preuve de dévouement qu'à l'égard du Beau. Et il introduirait le christianisme dans son Esthétique comme l'un des aspects structuraux de la beauté morale. Il se situerait ainsi à égale distance de Nietzsche l'athée et de

Claudiel le catholique, concevant avec l'un le surhomme et avec l'autre la survie.

Une tell* position ne peut être qu'instable, la démarche qu'elle engendre est forcément boiteuse. De là provient cet état de malaise dans lequel se maintiendra André Suarès jusqu'à son dernier soupir, mais aussi la noblesse de sa silhouette. On le verra, les épaules hautes et la tête droite, s'efforcer de dissimuler son déséquilibre, laissant croire que sa manière particulière de marcher obéit à la meilleure méthode rythmique.

C'est ainsi qu'il endosse la livrée du Condottiere Caërdal et se présente à la manière d'un conquérant mystique : « Caërdal est un homme qui a toujours été en passion... [...] Il n'a vécu que pour l'action : c'est vivre pour la poésie. Il a coutume de dire que l'art poétique est la loi de tout homme vraiment né pour ne pas mourir : c'est l'art de créer et de se faire objet à soi-même, dans le bel ordre des puissances... [...] Tel il était, ce Caërdal, tel il sera : dévoré par le besoin du règne qui est le libre jeu de l'ardeur créatrice *. »

Il répond d'avance à l'affirmation de Claudel : « C'est la vie en nous qui croit à la vie, et c'est ce qui meurt qui croit à la mort ^ » par ces mots : « Comme la religion, l'Art vise la plénitude et embrasse profondément la douleur et la mort. Le divin sentiment de la plénitude! C'est la victoire sur la mort, une possession directe de l'univers : là on se sent éternel... [...] La mort hante les grands cœius. Le sens de la mort donne à chaque moment son prix ineffable. C'est la vue du moi dans le tombeau. Rien ne ressemble moins à l'appétit de la

1. Préface au Voyage du Condottiere, Paris, Collection de la Grande Revue, 1910. Dans son Dostoïevski, Suarès a également exprimé sa conception de l'art : « L'émotion créatrice est la seule et véritable connaissance... [...] Voilà le nouvel art. Voilà, du moins, l'art que je veux, celui que je cherche et celui que notre effort prépare si le ciel y consent. L'art intérieur, qui manifeste toutes les splendeurs de la Nature et de l'action en les absorbant toutes, du dedans au dehors. •

2. Lettre inédite à Arthur Fontaine communiquée par Philippe Fontaine. Prague, 30 mai 1910.

mort, au goût du néant... [...]. L'artiste est celui qui ressuscite. L'Art n'est pas de divertissement ^ . »

En effet, l'Art, pour Suarès, n'est pas un moyen de se divertir mais il en est un de se libérer au-delà des limites de l'existence charnelle. Et ce prolongement, cette résurrection ne sont possibles que parce que l'amour habite l'artiste quand ce ne serait que l'amour de la vie, celui de la création, — donc de Dieu, pour un croyant.

« Amour, qui pourrait te séparer de la douleur ? », demande Suarès persuadé par ailleurs que « l'œuvre de génie est une œuvre d'intelligence et d'amour ^ » puisque « le rythme de l'amour mène tout * », puisque « l'intelligence est la charrue, non pas le grain, ni la moisson * ». Comme le condottiere est alors près du missionnaire! Et comme on comprend celui-ci lorsqu'il a l'impression que le grain est en train de germer pour Dieu! Mais la germination le décevra : jusqu'au bout André Suarès demeurera seul comme un épi égaré par le vent, dans une friche, un épi

qui ne s'incorpore pas à une moisson et dont les grains se laissent emporter par une bourrasque au lieu d'être livrés à la batteuse.

La solitude de Suarès n'est pas sans danger. La tempête peut casser la tige avant qu'elle ait eu le temps de fructifier. Et la vue du champ où se protègent mutuellement les tiges solidaires lui procure tantôt le regret, tantôt la fierté de son exil. Il entend la voix prédicante de Paul Claudel qui veut lui montrer : « La Grande Voie triomphale au travers de la Terre réconciliée pour que l'homme, soustrait au hasard, s'y avance ». Il est séduit, troublé. Mais, en définitive, la séduction s'évanouit et le trouble demeure. Paul Claudel, soucieux de créer dans l'âme un climat favorable au travail de la conversion, a demandé au Seigneur : «... [...] Faites que celui qui entend ma parole, rentre chez lui inquiet et lourd ». Son vœu est exaucé.

André Suarès est inquiet, alourdi par les paroles de Paul Claudel. Il ne dépassera jamais ce stade et se raidira peu de temps avant sa mort dans une attitude dont il dira lui-même : « C'est un délire d'indépendance » mais dont il renoncera à faire un modèle pour les autres, se contentant de penser qu'elle est pour lui le meilleur mode d'accomplissement.

1. Noies sur deux livres, dans la Grande Revue du 10 octobre 1908.

Exil DiAre

Pascal — ce maître dont l'enseignement l'a ébloui pour le laisser ensuite plus enténébré — a distingué : « Ceux qui servent Dieu,

l'ayant trouvé; les autres qui s'emploient à le chercher, ne l'ayant pas trouvé; les autres qui vivent sans le chercher, ni l'avoir trouvé ^ » et il a ajouté : « Les premiers sont raisonnables et heureux, les derniers sont fous et malheureux, ceux du milieu sont malheureux et raisonnables ^ . »

Si donc l'on se réfère à cette distinction que tout homme objectif, croyant ou non, est en mesure de faire : Paul Claudel doit être raisonnable et heureux en face d'André Suarès raisonnable et malheureux. Sur un plan purement vital et empirique, en dehors de tout assujettissement métaphysique, le phénomène-foi qui amène au bonheur pourrait être considéré comme supérieur au phénomène-doute qui accule au malheur^ . Et Paul Claudel le sait bien, qui a dit : « J'ai souvent entendu reprocher aux chrétiens d'un petit air supérieur que la raison de leur foi est la joie et la consolation qu'elle leur procure. Mais il me semble que nous ne pouvons trouver de meilleure justification, parce que c'est là un fait et non pas un raisonnement* . »

Le raidissement d'André Suarès, qui va à l'encontre de la tranquillité d'âme dont il a la nostalgie, est une position fière et désintéressée, en accord avec une sincérité sans défaillance. D'autre part, les efforts de Paul Claudel pour l'infléchir vers Dieu correspondent à une foi généreuse qui ne se sent digne d'elle-même et conforme au dogme que lorsqu'elle travaille à se propager.

La Correspondance d'André Suarès avec Paul Claudel nous conduit sur les hauts Lieux où s'affrontent les vents contradictoires, dans une commune limpidité de l'air. Elle nous laisse espérer qu'entre ceux qui par amour ont la foi et ceux qui sont seulement capables d'avoir l'amour de la foi, la divergence des

formalités retarde, sans l'empêcher, la fondamentale convergence des aspirations.

Robert Mallet.

I et 2. Pensées.

3. « Le mol oreiller du doute » de Montaigne n'existe pas pour Pascal. Ceux qui « vivent sans chercher Dieu, ni l'avoir trouvé » reposent sur un oreiller hérissé de clous.

4. Lettre inédite à .\rthur Fontaine communiquée par Philippe Fontaine. Prague, 30 mai 1910.

Nous tenons à exprimer nos sentiments de respectueuse reconnaissance à MTM André Suarès et à Paul Claudel pour l'aide qu'ils nous ont apportée en nous faisant profiter de leurs souvenirs et de leur documentation. Nous assurons de notre gratitude MTM Francis Jammes et Romain Rolland, MM. Albert Chapon et Philippe Fontaine qui nous ont autorisé à reproduire des lettres inédites. Et nous adressons nos remerciements à M["] Gracie Rimbart, à MM. François Chapon, Jacques Lethève, Roger Méquillet-Claudel, Jean-Jacques Salomon et Pierre Sipriot dont les amicales indications nous ont été très utiles.

I . — Paul Claudel à André Suarès

Fou-Tchéou, 14 décembre 1904.

Cher Monsieur Suarès,

J'ai lu avec émotion le livre pathétique que vous m'avez envoyé. Vous me trouveriez sans doute impertinent si je prenais cette occasion de vous exprimer l'estime et la sympathie que m'inspirent vos idées et votre talent.

Les dernières pages de votre livre me font espérer que vous avez trouvé ou trouverez la consolation là où elle est, n'étant que là, *Ascensus cordis disposuit in conialle lacrymarum*.

Je me rappelle toujours avec plaisir les occasions trop rares où nous avons pu nous rencontrer. La dernière était chez M. Pottecher. Je vous ai dû d'avoir fait la connaissance de Pindare dont la lecture est devenue une de mes grandes sources et un réconfort littéraire. Je serai en France dans quelques mois et je serais heureux que nous pussions avoir le moyen de nous retrouver.

Je vous serre affectueusement la main.

P. Claudeu

André Suarès à Paul Claudel

Meudon, rue du Parc, 29 janvier 1905.

Comme je vous ai donné mon *Pauvre Livre*, chn Claudel, — laissez-moi vous donner ce nom. Je ne l'ai offert à personne, — comme le *Livre* à personne qui ne connût mon frère : sauf à vous, parce que vous, vous pouviez le lire, je le savais. Et quant au nom, si vous n'y répondez pas, il sera toujours temps quej'arrete le fort élan de ma nature vers la vôtre.

Je n'ai pas lu toutes vos œuvres. Je n'ai eu entre les mains votre livre « de l'Est », que trop peu de temps à mon gré. J'aime ce que vous faites. Voilà tout.

J'ai compris votre goût pour les grands Anciens, que j'aime le mieux, moi-même. De tous pourtant, c'est Dante que vous approchez de plus près. Et à vrai dire, vous seul pourriez faire un fort poème où la foi unirait en pures noces le réel et la vision étroitement embrassés. Du reste, je ne veux pas faire le critique. Le tout est que vous seul, de nos jours, êtes un poète pour moi. De là, mon profond isolement. A qui parler? — il m'a fallu vivre loin de tout.

Je ne sais si vous avez beaucoup d'amis. Cela m'ennuierait, et d'ailleurs j'en doute. Il faut se comprendre, et il faut pouvoir s'honorer. Les amis sont de grands arbres qui se fécondent.

Gens d'à présent, gens de lettres et rien de plus. Ceux qui ont de l'esprit n'ont pas de cœur; et ceux qui ont un peu de cœur n'ont pas du tout d'esprit. La solitude est fatale. Bien dure, oui; saine, pourtant.

Je me fais une fête de vous voir, quand vous serez en France. Dites-moi le temps de votre retour. Je ne sais rien de vous, mais je m'en fais des images. J'ai une sorte de joie à l'idée de nous tenir là, sous les feuilles, au soleil, quand la flèche d'une hirondelle mesure l'espace.

Je vous parle, comme s'il y avait entre nous une longue habitude de sentiments. Elle s'est faite à notie insu, je pense. Sans quoi, vous ne m'auriez pas offert la seule consolation qu'il vous fût possible de vous proposer à vous-même. C'est au mot du psal-

miste, cité par vous, que je répons : et d'où vous en avez tiré l'inspiration, je tire la réponse.

Je prends la main que vous me tendez, cher Claudel, et je la serre fortement.

SUARÈS.

Paul Claudel à André Suarès

Paris, 37 quai d'Anjo'j, 22 avril [1905].

Cher ami.

Votre lettre m'est retournée à Paris, j'en suis vivement touché. Voyez désormais en moi votre ami. Je pars pour la campagne et ne serai de retour que dans les premiers jours de mai. Extrêmement occupé, je ne sais quand j'aurai l'occasion d'aller vous voir à Meudon. Mais sans doute venez-vous quelquefois à Paris? En ce cas prévenez-moi et fixez-moi un rendezvous, chez moi ou ailleurs. Que de choses à nous dire !

Je VOUS envoie mes dernières élucubrations et vous serre la main bien affectueusement.

P. Claudel.

André Suarès à Paul Claudel

23 avril [1905].

Il est bien rare que j'aille à Paris. Mais certes, cher Claudel, c'est que je n'ai pas à vous y voir.

Vous êtes donc ici depuis longtemps? — Je m'en effraie; car votre lettre rend déjà le son du départ. Puisque vous avez tant à faire, je me rendrai chez vous un de ces soirs, après dîner. Les nuits de mai sont bonnes pour ouvrir la fenêtre sur le fleuve; on le voit couler, et l'on se sent vivre. Je vous ferai signe en temps voulu.

Oui, nous avons beaucoup à nous dire : j'étais sûr que vous le saviez.

Je trouve une forte douceur à cette idée. J'espère que vous aurez beau temps pour Pâques. Que le soleil soit avec vous. Mais quoi? la pluie aussi est belle. Vous et moi, nous savons qu'il y a du soleil dans la pluie même.

Je suis à vous, cher Claudel, de vrai cœur.

Su.

Paris [mai] 1905.

Cher ami,

Êtes-vous libre jeudi soir? Et voulez-vous venir dîner avec moi (7 heures), avant que je ne parte en voyage? Nous serons seuls avec ma sœur.

Tout à vous.

André Suarès à Paul Claudel

Pentecôte, ii juin [1905].

Hier, cher Claudel, je vous ai envoyé les Images. Je vous ai donné ce livre le jour où j'ai reçu le vôtre. Vous le verrez à la date que j'y ai mise.

En général, je ne donne mes livres à personne — attendez vous qu'on vous les demande ? — Oui, désormais. Ou bien à quoi bon ? lia bien fallu que je me les demande, à moi. Puis, je n'aime pas mes livres. Quand je les publie, ils sont à six, sept et dix ans de moi. Et enfin il n'est presque plus personne pour les aimer et m'en rendre le goût.

Irai-je vous voir vendredi ? — Le soir, si vous voulez, entre 8 et 9. Nous ne nous sommes pas encore tout dit. Il s'en faut. Je vous dois aussi une confidence. A vous de tout cœur, cher Claudel, et à bientôt.

Su.

Pour toute adresse, ne mettez jamais que rue du Parc, ou seulement : Meudon. Cela suffit.

Paul Claudel à André Suarès

Villeneuve-sur-Fère, 13 juin [1905].

Mon cher ami,

Je n'ai pas cessé de penser à vous depuis notre dernier entretien. Je vous ai quitté très affligé de l'état d'abandon parfait où je vous ai trouvé et dont je puis apprécier en connaisseur toute la dureté, mais, s'il faut tout dire, plus perplexe encore au sujet de cet état d'esprit qui est le vôtre et que je ne puis arriver à bien comprendre. Le site général de l'opinion est chez vous tellement analogue au ntien que nous pouvons pénétrer comme de plain pied l'un chez l'autre, ce que vous avez dû trouver sans doute, comme moi-même, remarquable, et cependant cette orientation, ce mouvement, ce « sens » de la pensée ne répondent pas chez vous aux points qui me paraissent essentiels pour les coordonner. Vous êtes certainement chrétien, comme on dit qu'un arbre est vert, et il me faut vous entendre

A ANDRE SUARES

me dire que vous ne l'êtes point. Je note que cette incrédulité n'est pas chez vous positive, puisque vous ne croyez pas des choses étrangères ou opposées à la vérité chrétienne. Que faut-il donc penser? car je sais que le besoin de croire, c. à d. d'appliquer son cœur et son esprit à l'objet condigne, s'il est plus obscur et plus difficile à dégager, est aussi naturel à l'homme que le besoin sexuel. Mais chez un cœur aussi profond que le vôtre, chez une nature aussi sensible et aussi « musicante », je suis persuadé que ce besoin ne se voit point refuser issue sans qu'il résulte une atteinte aux sources.

Voici donc un autre point réglé. Il n'y a point chez vous attachement à une erreur étrangère, il n'y a point impuissance de nature à croire. Je suis donc amené à penser que si déjà vous ne possédez pas la vérité pour laquelle vous êtes évidemment fait, c'est que vous n'avez pas voulu la chercher. Vous me dites que

vous ne croyez pas en Dieu, mais en réalité je sais que vous vous connaissez depuis longtemps, mais vous êtes l'un à l'égard de l'autre comme ces gens qui s'aiment, qui s'estiment, qui s'observent, et qui, ni l'un ni l'autre, ne veulent faire le premier pas. D'une part chez vous il y a cette étrange réserve des enfants qui ont le cœur aimant, la méfiance de ceux qui ont été très trompés, la rancune de ceux qui ont été malheureux injustement. D'autre part je connais assez les mœurs et les démarches de ce personnage réel et concret que nous appelons Dieu et qui est aussi inexplicable qu'une femme pKDur comprendre quelque chose de sa conduite à votre égard. Ce n'est pas pour rien qu'il vous a réduit à cet isolement, à ce dépouillement de toute affection humaine et finalement à cette incapacité momentanée de travail : peut-être même qu'il vous a mis sous la main un ami dont vous pouvez user sans façon et sans scrupule, étant si évidemment méprisable, si manifestement indigne de la lumière dont il est ridiculement accablé et affublé. Mettons donc toute pudeur de côté entre nous. Vous ne croyez pas en Dieu ou plutôt en ce que nous appellerons en bloc la vérité catholique. Cela veut dire, qu'ayant examiné en gros ou en détail les témoignages d'un ordre ou Royaume surnaturel conjoint à celui que nos sens nous découvrent, vous ne les avez point trouvés introductifs. Quel chemin donc vous recommander pour vous incorporer à cet ordre dont vous sentez si profondément, sinon le désir, au moins le défaut ? Nous sommes tellement habitués, nous autres écrivains, à traiter êtres et choses suivant uniquement leurs « valeurs » d'idée ou de sentiment, que l'admission de « vérités » nouvelles ne fait qu'ajouter au nombre des pièces que nous manions avec une certaine indifférence supérieure. Ce n'est pas de

« vérité » que l'on a besoin, c'est de réalité. Quand on ne sait pas où est quelqu'un et s'il est là, on crie pour l'appeler, nous l'appelons maintes fois de toutes nos forces par son nom. Comment savez-vous que Dieu n'est pas là, si vous ne l'appellez jamais? La voie de Dieu à l'homme la plus simple est celle de l'interpellation directe, que nous appelons la prière. Une seule prière, la plus forte, la plus simple, répétée avec sincérité et avec acharnement obligera l'Inconnu intérieur à répondre. Credo, Domine, adjuva incredulitatem meam. — Etiam si occiderint me, sperabo in eum — Domine, compelle me amare te. — • Voilà la foi, l'espérance et la charité.

Ne prenez point mal ma lettre et n'y voyez point le prosélytisme d'un dévot. Je sors moi-même si épuisé d'une crise que c'est avec une espèce de mauvaise volonté et de répugnance que je vous écris ce qui précède. Vous ne mourrez pas de l'avoir lu.

Je voudrais connaître vos livres et serais très heureux de les avoir.

Je vous serre la main. Je serai à Paris au moins jusqu'au 22.

P. Claudel.

Paul Claudel à André Suarès

Mercredi 14 juin 1906.

Certainement, cher ami, entendu pour vendredi à 8 h. — J'ai trouvé les Images en rentrant chez moi hier soir. Tout vôtre,

g. — André Suarès à Paul Claudel.

Jeudi soir, 15 juin [1905].

Ne m'attendez pas demain, cher Claudel. Je ne puis sortir de la maison, dans l'état où je suis. Je me sens fort malade : c'est tout et ce n'est rien : un continuel vertige. On doit être ainsi à trente mille pieds dans l'air, — quand il n'est plus respirable. Mais silence là-dessus : — c'est le mot que je dis

jour et nuit. L'homme a perdu jusqu'au droit de se plaindre, à mon sens. Non plus que les autres, il ne tient pas ce droit de lui. Que le silence soit alors sa vertu.

Quand je ne serais pas touché de ce que vous me dites, — je le serais de vous l'entendre dire. Votre confiance a précédé vos raisons. Un autre me blesserait de ses raisons, non pas vous. Car vos raisons, c'est votre cœur qui les porte. Je n'imagine pas que vous puissiez me donner une plus forte preuve de vos sentiments pour moi. Votre ardeur à me convaincre est le témoin incorruptible de votre ardeur à me servir : mon ardeur à me taire sur certain fond de mes abîmes vous rend le même témoignage. Quel homme serais-je si je m'offensais de ce que le zèle le plus pur vous anime à faire ? — Vous avez la vérité ; elle vous donne la joie; elle vous tire même des précipices où vous êtes tombé; elle seule soigne et guérit vos plaies; bien plus, elle les purifie! Et vous ne brûleriez pas d'en approcher le suave réconfort, d'en offrir les baumes à un homme si torturé qu'il est l'étoffe même, le corps et l'habit de toute torture ? — Si vous pouviez vous écarter ainsi de mon mal et de mon salut, c'est alors que je pourrais mettre votre amitié en doute. Mais, je ne saurais : je l'ai prise comme vous l'avez offerte. Rien ne m'a été plus doux. Une loyauté vivante comme la pulsation, un seuil de franchise brûlante est entre nous, pour mener de l'un à l'autre. Vous m'êtes très cher

pour n'avoir point trompé cette attente : car enfin, je n'attendais plus cela d'un autre homme — et je l'attendais pourtant, l'ayant en moi. Là, nous sommes de plain-pied : je ne m'offense pas, je vous remercie de vouloir me convaincre. Ne vous offensez pas, aimez-moi d'aimer votre foi, sans la partager. Et certes j'admire les bienfaits qu'elle vous dispense; je les envie; au plus fort de ma résistance et de mes doutes, c'est une joie pour mon âme de percevoir l'accent de vos certitudes. Vous pouvez me les vanter, jusqu'à me faire défaillir : je n'en mourrai pas. Ne me pressez pas, seulement. Surtout, soyez sans dépit. Il se peut que cette grande tristesse demeure entre nous; mais quoi? je serai toujours le même à comprendre votre espérance — et vous serez toujours là, j'espère, à comprendre l'infini désespoir de mon délaissement. Vous ne voyez pas, dites-vous, ce qui me sépare de la foi : — rien, en effet, — rien que l'adhésion irrésistible, l'assentiment juste qui fait coïncider la raison au centre où toute la passion du cœur tombe, et gravite. Cette raison, que je déteste et que je méprise, me retient toutefois. Il ne suffit pas de se donner : il faut être pris. Mon cœur est seul, dans cet amour. J'y vois mon destin d'éternelle solitude. Sûr d'avoir raison, comme vous l'êtes, et assuré de Dieu par l'entretien

34 A ANDRÉ SUARES

de Dieu même, ne triomphez pas d'avoir raison contre moi. Car ma douleur est très grande; et je me suis fait, ou plutôt il s'est fait en moi une immense et terrible certitude de douleur. Pensez - y, mon très cher. Il serait divin qu'on me persuade : il y faut donc un Dieu. Mais d'un homme, j'attends tout de même un bienfait admirable : — il faut, il importe qu'on m'aime. A vous de tout cœur.

Su.

Je ne suis pas comme tous vos gens de lettres, qui se croient convertis, parce qu'ils ont l'idée de la conversion. Vous et moi, notre monde n'est pas petit : il n'est pas si facile à retourner. Ce n'est pas un habit commode, dont on fait l'envers l'endroit. Non. Ils sont pleins de vanité — ils peuvent être pleins d'illusion. Pour moi, je ne puis m'abuser. Je suis d'une humilité inconcevable.

Paul Claudel à André Suarès

Samedi 17 juin 1905.

Cher ami,

J'ai lu votre lettre avec mélancolie. Jamais plus qu'avec vous le sens douloureux de l'«*In propria venit...*» ne m'a paru frappant. Il n'entre pas dans ma pensée d'engager avec vous une discussion apologétique, à moins que vous ne m'y invitiez. Vous avez très bien compris mon sentiment. Je vous ai vu seul et affligé, j'ai naïvement cherché à vous faire part du seul remède que je connaisse. Il ne faut pas se résigner à la douleur. Je me suis hasardé à vous parler de cette clef merveilleuse qui ouvre toutes les portes et qu'on appelle la prière. Ne voyez là aucune entreprise indiscreète sur votre for intime. Il fallait que la question fût traitée à fond entre nous sur ce seuil de notre amitié. C'est fait. Nous ne reviendrons plus dorénavant sur ce sujet. Ne me croyez pas un prédicant, ni un apôtre, hélas !

Je veux savoir comment vous allez. Je suppose que vous êtes chez vous tout le temps ? Je tâcherai donc d'aller à Meudon

lundi.

Votre ami,

P. Claudel.

II. — André Suarès à Paul Claudel

Samedi soir, 17 juin [1905].

Vous m'êtes plus cher que vous ne croyez. Il m'est bien dur de ne pas m'asseoir avec vous sous les mêmes ombrages. Je vis à l'ombre immense d'un autre arbre, dans la même forêt; mais je n'y trouve pas le sommeil ni le repos. Moins les buissons, les taillis et tous les bas fourrés que hanten' les rongeurs de la pensée, peut-être n'y a-t-il d'arbres que nos deux arbres, de toutes tailles, à tous les âges. Je ne sais si je vois de loin le site de votre âme comme une terre promise oii je ne dois pas entrer, — ou comme un jardin que j'ai quitté. Personne, en tout cas, ne peut vous y voir plus volontiers. J'espère que vous le savez. Les peines mêmes qui vous affligent, cher Claudel, nous font plus proches. Une paix sans mélange me toucherait moins que la paix reconquise. Vous souffrez encore, je le sais; et je souris avec une sorte de reconnaissance propre à votre guérison, à la beauté d'une foi si salutaire et dont l'action est si réparatrice. En vérité, je prends joie aux joies que vous êtes en droit d'attendre et qui vous sont permises. L'instinct de la joie est invincible, si prompt et si hardi dans le fond même de la douleur.

Je ne vois pas pourquoi vous vous défendez d'être un apôtre. Rendez-vous justice. Comme je suis mon orage et mon trouble,

vous êtes votre repos et votre certitude. Vous ne prêchez certes pas votre Vérité : vous l'êtes. Si on ne l'aime pas de quelque manière, il est clair qu'on ne peut avoir d'amitié avec vous. Pour ma part je suis l'Adam en mal de paradis. Je ne me vante pas de l'avoir perdu, comme ces pauvres sots : ils ont si peu de vie, qu'ils s'en réjouissent.

Je ne serais pas plus étonné s'ils avaient 4 pattes.

Si j'avais une religion, je serais certainement catholique. Je dis plus : il n'y a point de religion que la catholique. Tout ce que les autres soi-disant religions ont de religieux, — nature et surnature, — la religion catholique l'implique ou l'enferme totalement. Voilà un fait solide à mes yeux, — une assise indestructible. Du reste, le sentiment de l'art m'en a convaincu bien avant d'y avoir fait réflexion. Quant à vos raisons de croire, qui sont vos plus belles raisons d'être, soyez tranquille, mon très cher : je vous les ferai dire aussi souvent que je pourrai — aussi souvent peut-être que vous me ferez faire de la musique.

A vous de grand cœur.

Su.

q6 a ANDRÉ SUARÈS

J'ai souffraillé misérablement jour et nuit, depuis quelque 60 heures. Ce soir, je vais beaucoup mieux. Le temps frais m'apaise. Je vis en amour forcené, avec l'ardente lumière; et vous savez ce que c'est : les amants ne réussissent à rien mieux qu'à se torturer.

^ Su.

Paul Claudel à André Suarès

Paris, vendredi 22 juin 1905.

Cher ami.

Je retrouve dans mon armoire quelques exemplaires de la première édition de *La Ville*. Ce livre peut-être vous intéressera, malgré ses enfantillages, parce que les deux premiers actes ont été écrits avant ma conversion et le dernier depuis.

Hélas ! cher ami, ce n'est pas pour moi que je me plaignais de voir votre cœur occupé, ou préoccupé. Je suis un étranger et n'ai aucun droit sur lui, et vous vous apercevriez bien vite à l'user que je ne vaux pas moins ni plus que la plupart des gens avec qui nous avons commerce à entretenir. Un honime tarit l'autre si vite ! Mais je sais que je suis en possession, comme plusieurs millions de chrétiens d'ailleurs, d'une chose inestimable, et je n'ai pas voulu vous cacher la douleur que j'ai ressentie, lorsque cette fois encore j'ai vu écarter sans examen le remède que je vous apportais naïvement*. Toujours l'histoire de Bethléem ! le Sauveur toujours trouvant les portes fermées et n'ayant de refuge que dans une étable où il ne trouve même pas le bon âne et l'honnête bœuf mais le fumier laissé par les animaux les plus infects. Je ne sais pas pourquoi d'ailleurs je vous dis tout cela qui me venait hier dans mon lit, ne dormant pas, en ruminant votre dernière lettre. Si vous voulez, considérons-le comme non dit. Il y a eu bien des moments dans ma vie où j'ai senti terriblement quelle

chose c'est que de ne pas être un saint, et d'être même tout le contraire! Il y a des moments où les autres ont positivement un droit sur vous auquel on se sent manquer, je dis un droit à plus que des paroles.

J'ai causé aujourd'hui avec un aimable jeune homme, M. de Miomandre, qui a pour vous beaucoup d'admiration. Je lui ai dit de mon côté mon sentiment. Il désire vous voir et causer avec vous, dans le dessein de faire un article. Je ne sais si cela vous plaira. En tout cas .c'est un honnête et gentil garçon. Je lui ai prêté les Images de la Grandeur.

Votre P* C!.

13, — André Suarès à Paul Claudel.

Vendredi soir, 23 juin [1905].

Je tiens pour dit tout ce que vous me dites, cher Claudel. Je n'irai pas vous faire tort de vos meilleures pensées; et c'est une grande douceur, si j'y entre.

De l'un à l'autre, il me semble, il y a beaucoup plus que de la littérature. Nous ne saurions pas faire les écureuils dans cette cage dorée. Au bout du compte, si l'art nous est tout, ce n'est jamais qu'en vue de notre accomplissement. Vous, pour orner la vie; moi, pour lui donner un sens, un aliment. J'en ai moins bonne opinion, et j'en ai plus besoin que vous. J'y trouve moins la joie que l'ivresse. Mais enfin nous sommes terriblement égoïstes, en ce que nous sacrifions tout au plus suave moyen de notre perfection, — peut-être même à la volupté non douteuse d'une perfection que nous savons inaccessible. Pourtant, vous parce que vous avez la foi, et moi parce que j'ai tout l'amour de la foi que je

n'ai pas, nous ne nous vantons pas que la littérature tienne lieu de tout. Grâce au ciel, nous ne mettons pas le monde et tous les mystères du monde dans une phrase bien faite. Le ridicule de nos Pygmalions, qui adorent un bloc de terre humide pour l'avoir modelée de leurs mains, cette bassesse nous est épargnée.

Je vous dirai ce qui me touche le plus dans notre rencontre. Pour la première fois, la littérature me rend plus proche d'un homme de mon temps; jusqu'ici, ce que je fais m'éloigne des autres; et ce qu'ils font les éloigne de moi. C'est que vous et moi, si je ne me trompe, nos œuvres sont ce que nous sommes, — si peu que ce soit : — je parle d'elles. Ainsi, pendant dix ans, j'ai vécu dans un tel abandon, que j'avais pris le parti de ne rien publier : — il faut convenir que le parti de ceux qui publient les livres répondait parfaitement au mien. J'ai des manuscrits que nul n'a jamais lus, dont nul n'a jamais rien su si ce n'est celui-là seul qui fut la meilleure part de moi-même, mon action vivante. Je suis le secret d'un secret. Et vous l'êtes aussi, même quand vous voulez faire largesse du vôtre.

Je ne puis croire que nous ne comptons pas désormais grandement l'un pom- l'autre. Je ris de vous entendre vous maltraiter, comme vous faites. C'est un bonheur que malgré vous, quand vous pensez à mon destin, il vous vienne les idées les plus pures et les phxs graves. Malgré vous, — mais non pas certes malgré moi. Cet entretien, le plus haut qui soit entre deux hommes, et même le seul qu'il vaille la peine de reprendre, ne sera jamais

épuisé tant que vous avez la foi, et tant que j'en suis avide : soit que je l'aie ou ne l'aie pas.

Il est clair que nous ne mettons rien au-dessus d'un grand saint : — à ce propos, ils sont tous grands, si on les mesure bien. Si vous pouviez l'être, vous le gériez. Cette idée me ravit. Et pour moi, je vois dans la sainteté le seul état où la vie soit possible, — étant le seul où elle se connaisse pour vraie, certaine, authentique, dans le rapport inaltérable du rayon à la sphère, de la créature au créateur. Tout le reste n'est que délire, essais, vanités d'insectes, inconcevable pauvreté qui se croit riche. Tous meurent; bien peu vivent. Je n'entends pas la vie comme un sénateur du Royaume d'Italie, qui est l'impardonnable pauvre que je veux dire.

Quand vous verrai-je, cher Claudel? vous allez partir, je crois? Soyez donc heureux et en paix; faites un doux voyage.

A vous, de cœur.

Su.

Donnez -moi La Ville et tout ce que vous voudrez. J'ai rêvé, figiu-ez-vous, d'un ballon perdu dans une pluie terrible, une avalanche de fouets droits : presque arrachée de la nacelle, une femme échevelée criait votre nom. Le lieu de ce rêve était à Wiesbaden. J'espère qu'il ment.

En général, je ne réponds même pas aux lettres où l'on me demande un entretien : d'ailleurs, je n'en ai pas reçu plus de 3 ou 4. Mais M. de Miomandre, s'il le veut, peut venir me voir. Ce que vous m'en dites est sa caution.

Qu'il ait toutefois la complaisance de m'annoncer sa visite.

Paul Claudel à André Suarès

Eaux-Chaudes, 29 juin 1905.

Cher ami.

Merci de votre amitié qui ne laisse pas passer sans un signe affectueux les plus humbles occasions de joie. Il est vrai, c'est bête de l'avouer, mais cette décoration m'a fait plaisir, encore que moins qu'à mes parents, pour qui je vous remercie. (Voilà bien une phrase balnéaire.)

Le petit lapin m'a écrit une lettre remplie d'effusions d'admiration pour vous. Il projette de vous consacrer un long

A PAUL CLAUDEL 39

article, mais voudrais ne pas voir l'étouffer dans une revue comme VErmitage.

Cher ami, quelle émotion vous m'avez donnée l'autre jour! Il y a une espèce d'amitié qui a un nom chinois et que l'on appelle « amitié de ceux qui entendent de la musique ensemble ». Il faudra que j'aille encore écouter chez vous cette plainte d'Amfortas.

Je suis dans un bien beau pays. J'ai beaucoup parlé de vous à Jammes. Il serait très honoré si vous lui envoyiez vos Images de la Grandeur. Quant à moi je voudrais avoir lu tout ce que vous faites. Avez-vous quelque chose d'imprimé que je ne connaisse pas?

Je vous serre affectueusement la main.

P. Claudel.

André Suarès à Paul Claudel

Le 9 juillet [1905].

J'ai attendu pour vous répondre, cher Claudel, votre retour à Paris. Là-bas, vous étiez en idylle pour autant que je sache ; dans ce pays pastoral il fallait vous laisser aux loisirs de paître des pensers calmes, peut-être même de guider une bonne et docile ouaille. Ici, dans la Cité qui nous est chère, vous rentrez dans le domaine des orages. Il ne faut pas mêler les genres, sinon quand on sait à coup sûr ce qu'on fait.

Je ne suis pas bon thomiste, comme vous, et je le regrette. Si Saint Thomas a vraiment fait entrer le génie chrétien dans Aristote, sans faire craquer le vase de la philosophie, son oeuvre doit être un trésor et proprement une Somme. J'ai su, autrefois, quelque chose d'Aristote; j'en ai gardé l'impression de découvertes éternelles. La logique de l'esprit, la cellule vivante de nos spéculations ont trouvé dans Aristote, je crois, quelquesuns de ces principes qui sont découverts une fois pour toutes; et sans doute Aristote n'est pas moins essentiel à toute métaphysique, que ne sont les Éléments d'Euclide à la géométrie. Mais je suis bien loin de tout cela; et l'extrême distraction de ma mémoire aidant, il arrive que je ne me rappelle rien de ce que j'ai su le mieux. Résultat admirable, étrange effet que vous devez comprendre : bien loin que la philosophie supplée la religion, où la religion manque, la métaphysique est sans objet :

elle devient ignoblement vaine, et je tiens qu'une âme un peu forte s'en doit dégouter. N'êtes-vous pas d'avis que l'outrecuidance est l'odeur même des philosophes, — *fector philosophicus*? — Ils sont outrecuidants de métier, au propre sens du mot : ils

outrecroient, sans croire. Mais certes je suis celui qui ne les en croit pas sur le seul parfum de leur parole, attendu que j'ai la nausée de cette odeur-là.

Vous me direz l'opinion d'Aristote touchant les rêves. Il ne m'en reste aucun souvenir. Mathématiquement, la circonférence est une courbe parfaite, et faite pourtant de lignes droites en nombre infini. La réalité, ou ce que nous appelons ainsi, est la courbe de tous les faits possibles. Il ne me semble donc pas absurde que les rêves répondent à un terme quelconque du réel. Il n'est pas possible qu'on refuse toute créance à l'avertissement des rêves : c'en est une part qui ne paraît pas plus niable qu'un transfert de la force, quel qu'en soit le véhicule. Ce qu'on voit en rêve peut n'être pas moins croyable ni moins plausible que ce qu'on voit dans la veille.

J'imagine que deux créatures, liées par un long système de pensées, de passions, d'émotions communes, peuvent et doivent se sentir et se toucher à distance l'une l'autre.

Il s'ensuit, par une étrange conséquence, que la prévision de l'avenir n'est pas si absurde qu'elle paraît l'être, quand on ne fait pas intervenir le miracle. Qu'il y ait un moyen matériel d'accomplir présentement le fait à venir, c'est ce qu'on ne peut admettre eu égard à la raison humaine. Mais il se trouve que les influences profondes de l'âme sur l'âme étendent au-delà des limites connues le monde de la prescience. J'imagine ainsi que l'âme d'un amant toujours plus ou moins enchaînée à celle de son amante, puisse combler les fossés de la durée et de l'espace; et, je suppose que, pénétrant la pensée de cette femme, il va y lire bien plus que l'idée qui l'occupe pour le moment, le projet qu'elle forme. De la sorte, si elle pense à se tuer, aussi ténébreusement qu'un tel des-

sein s'évoque de la brume vitale, à mille lieues de là et à 8 jours de l'événement, l'amant aura prévu le fait lugubre; il l'aura devancé dans le suicide : il en aura peut-être même contemplé les moyens et les exécrables épisodes.

Voilà pour répondre à votre souci. Je souhaite que toute théorie de cet ordre reste pour vous sans objet.

Avez-vous fait un bon voyage? J'ai été en naufrage, tout ce temps-là; mon navire est en péril dans un océan plein de maux. Affreux récifs de la maladie! Larmes sourdes du dégoût. Et pourtant...

Adieu, cher Claudel. Portez-vous bien. La paix double :

A PAUL CLAUDRL 4I

celle de l'âme qui est l'innocence; et celle du coqDS qui est la santé.

A vous de tout cœur.

André Suarès à Paul Claudel

Dimanche 7 août [1905].

Amfortas n'a pas fini de souffrir et de se plaindre : vous n'ignorez pas, cher compagnon en blessures, que la peine ne finit qu'avec la vie. Je ne sais si vous avez noté l'incalculable don de sentir la joie qui se révèle et qui brille dans les abîmes de cette souffrance : une fontaine, une rivière d'or, un courant de pierre-

ries qui luisent, malgré tout, à travers les immenses nappes de la mer souffrante.

Vous devez toucher à ces grands fonds de l'âme. Et c'est par là, cher Claudel, que nous nous tenons il me semble. Je n'ai depuis longtemps connu que vous poiu* Savoir, clair comme midi, quelle profonde joie dort au fond de ma tristesse, et quelle grande suppliciée elle est, cette joie, tant déçue, tant déchirée, et enfin sans objet. — Si Amfortas n'était pas sauvé, il y aurait encore une terrible volupté dans la convulsion suprême de sa mort.

Je n'ai pas sous la main tout ce que j'ai publié. Je vous le ferai lire, plus tard. Le désir de M. Jammes me touche. Tout de même, il faut que ce soit vous pour que j'y réponde. Je ne connais presque rien de lui; et il m'est odieux, en général, d'aller en auteur à un auteur. C'est tomber à l'aveugle dans un piège à loups plein de rats, dansant sur une carcasse, empesté de vieux haillons et de vermine. Je fuis les professeurs et les gens de lettres, qui sont des professeurs doubles. Ils m'ont trop écorché. J'ai dans ma vie donné de mes livres à 15 ou 20 de ces coquins : personne, pas un n'a même dit merci, — de ceux mêmes qui m'avaient sollicité. Depuis, quand je parle à ces êtres-là, ou seulement que j'y pense, il me semble que je touche un poisson gluant dans l'obscurité, ou que je suis dans les bras de mon fossoyeur.

Portez-vous bien et promenez-vous en compagnie de la très douce Paix. Pour moi, je vais plus mal que jamais, hanté de soucis. N'en parlons pas. De cœur à vous.

Su.

P. S. Dois-je vous envoyer les Images, — ou à Orthez? Je serais content que M. Jammes me fît part de ses livres; j'apprendrais

donc à le connaître. Ce que j'en ai lu fait penser à un oiseau des îles qui chante en allant de pruniers en fleurs en pommiers. C'est l'âme d'une jeune fille. Et comme vous savez, il n'y a qu'un homme pour avoir l'âme d'une femme, en vers ou en prose. Celles qui en ont vraiment une ne font ni vers ni prose. Dans la vie réelle, j'aurais d'ailleurs voté avec la minorité du concile.

Paul Claudel à André Suarès

Paris, 29 août [1905].

Mon cher ami,

J'arrive des Pyrénées et repars dans quelques heures pour Villeneuve. Vous avez été bien bon d'envoyer votre livre à Jammes. Celui-ci s'est jeté dessus et s'est mis aussitôt à pousser des exclamations ! Il est fâché de s'être laissé devancer par vous et va vous écrire.

J'ai vu de grandes choses à Lourdes, des malades qui se relevaient et marchaient devant mes yeux, des cadavres à demi décomposés qui ressuscitaient. Ce sont là évidemment des miracles moins grands que celui de l'Eucharistie ou même d'une conversion. Mais on a besoin aussi de ces signes patents et matériels. Ces démarches de Dieu directes, personnelles, nous font mieux comprendre sa conduite à notre égard. J'ai ouvert en rentrant hier soir, avec quel déchirement de cœur, une certaine boîte et j'y ai retrouvé une lettre de mon confesseur, pleine d'avertissements sévères où il finissait par me dire : « Je ne vais pas tarder à mourir. Mais si Dieu m'accorde une place près de lui, je ne cesserai

pas de veiller sur vous et de vous attirer à lui. » J'avais oublié cette phrase que j'ai relue avec saisissement. Il est saisissant de voir cette action de Dieu dans ses affaires personnelles. C'est ma grande consolation dans mon affreuse douleur et dans mon dénuement actuel. C'est lui qui me conduit, c'est donc qu'il sait où il me mène. Dieu ne cesse pas de s'occuper de nous comme il s'est occupé du monde pour le créer : Tu guis es? Principium, qui et loquor vobis.

Le locus exact de la citation qui vous a frappé est : Joann. XVII, 24.

Je VOUS serre la main, cher ami. Je suis malade moi aussi. Mais, Ecce quem amas infirmatur.

André Suarès à Paul Claudel

Le 30 août [1905].

Et vous aussi, malade, mon pauvre Claudel ? — Qui souffre, je le comprends.

Pour vous, du moins, la souffrance a un sens. Elle n'a pour moi que la face aveugle et le langage absurde du monstre. Plus elle a de force, plus je la trouve insensée. Une des beautés que j'admire dans la foi, c'est que tout y a sa place et même son utilité : tant la religion est un bel ordre. Ce n'est pas l'infini qui me manque, ni les rayons pour des courbes sans nombre : c'est le centre où tout s'ordonne. Je vous plains donc de souffrir, mon très cher, plus que vous-même ne devez vous plaindre. Si j'avais

vos raisons, je dirais aussi : Ecce quem amas infirmatur. Je sens mes maux; je ne sens pas l'amour qui les procure.

Êtes-vous sûr d'avoir vu des miracles? — Ne pensez pas qu'un miracle fût pour moi peu de chose. Je suis réaliste comme la terre. Il me faut la semence pour donner le fruit. La merveilleuse intimité que les Saints ont avec leur Père céleste me ferait dire à l'un d'eux, s'il me parlait : Dieu s'y prend mal avec moi. En vérité, ses touches invisibles sur mon âme, pourquoi ne sont-elles jamais que blessures sur blessures? — Je me connais. La violence ne peut rien sur ma trempe — que me détruire. La douceur, la promesse de la joie feraient fondre en amour tout mon être. Je souffre des torts intolérables. Si je vous avais vu, je vous aurais dit quelle trombe vient de dévorer les espérances mêmes de mon travail, le seul bien qui me reste. Et à ce propos d'ailleurs il vous eût été, je crois, possible de me rendre service. Passons. Je ne veux pas vous faire de peine. Au contraire, je veux avoir du baume dans les mains pour vos maux d'homme, et ces brûlures de la passion meurtrie, dont je sais trop les âpres pointes.

Il m'est doux pourtant de penser que la consolation qui m'est refusée vous est acquise. Ah, vous aussi, vous avez le sens de la douleur, cher Claudel. Et pourtant vous n'avez

pas épuisé la souffrance la plus profonde : la fin de tout, non pas en soi-même, mais dans ce qu'on préfère à tout au monde. Adieu, et bien à vous, de vrai cœur.

Su.

Je suis seul, ici, depuis dix jours — et pour quelques jours encore.

J'ai reçu, de votre part sans doute, l'Ermitage. J'ai lu vos vers avec joie. Ce sont les meilleurs vers « classiques » que je sache, depuis Verlaine. Mais vous avez la force que Verlaine n'avait pas. Je comprends votre amour pour les formes régulières : c'est que vous pouvez y rester libre. Vous êtes un demi- Romain.

Verlaine, dont on a fait je ne sais quoi de pis qu'un moderne, était un classique, en ce qu'il avait de meilleur : — un classique du xv^e siècle, fort mal élevé d'ailleurs et corrompu par la canaille. Vous, si vous vouliez, vous seriez un classique du xiii^e. Avant tout, vous avez la cervelle épique. Il est naturel que vous aimiez la forme stricte. Vous êtes fait pour un poème de très longue haleine. Vous ne le ferez peut-être pas.

Paul Claudel à André Suarès

2 septembre 1905.

Mon cher ami.

Je saute sur ma plume pour répondre à votre lettre qui me consterne. Je ne me consolerais pas d'avoir perdu une occasion de vous rendre service. Vous savez très bien que je l'aurais saisie non seulement avec joie, mais avec avidité et que sur un signe de vous je serais accouru. Est-il encore temps de faire quelque chose? Pourquoi ne pas avoir toute confiance et ouverture avec moi en toutes choses?

J'ai vu de mes yeux des miracles, c'est-à-dire que j'ai vu des gens qu'on portait sur des civières et qui ressemblaient à des morts, qui sortaient debout de la piscine et se rendaient sur leurs

jambes au bureau des constatations. J'ai vu une petite fille de huit ans, coxalgique depuis sa naissance, qui marchait en serrant avec ravissement contre son cœur le soulier qu'elle n'avait encore jamais mis. J'ai vu marcher une petite paysanne à qui son médecin avait dit : « Si vous revenez sur vos jambes, j'irai moi-même comme médecin à Lourdes ». J'ai vu trois ou

quatre malades se mettre à marcher et à courir après le passage du Saint-Sacrement. Je ne crois pas aux blagues des médecins et je voudrais qu'on me montrât en dehors de Lourdes une de ces guérisons amenées, dit-on, par l'enrichissement soudain d'une force personnelle et subjective. D'ailleurs pour établir un miracle proprement dit il faut des documents et des connaissances que je n'ai pas. Vous les trouverez dans un livre que je vous envoie en même temps que cette lettre. Vous y trouverez des aveugles qui voient, des chairs refaites, des fractures ressoudées : toutes choses que les fameux « nerfs » des Diafoirus ne suffisent pas à expliquer. Mais qu'est-ce que tous ces miracles à côté de celui de la communion?

Cher ami, que ne suis-je un prêtre, comme je devrais sans doute l'être, au lieu du misérable écrivain bon à rien que je suis, pour vous prendre dans mes bras, pour recevoir votre pauvre cœur, et pour vous donner le mien, qui est plein de l'amour et de la gloire de Dieu, et de la joie de Dieu qui est au-dessus de tout sens! Je suis comme quelqu'un qui vous appelle avec angoisse à travers un miu: interposé sachant que la lumière est avec lui et que la nuit est de l'autre côté. Du moins je sais que Dieu ne reste pas inactif avec vous. *Durum est contra stimulum calcitrare.* Vous et moi nous aurions pu dire comme Isaïe : « J'ai été seul

dans le pressoir, j'ai foulé le raisin dans mon délire et personne n'était avec moi. »

Qu'attendre de moi que ces paroles de fanatique?

Il y a eu un moment sublime à Lourdes. C'est au moment où la procession de l'autre côté de l'hémicycle allait déboucher dans le chœur de l'esplanade et où la sombre prosodie liturgique se perdait dans la jubilation des cantiques de la foule invisible, et je songeais au moment de la mort où tout perdus et angoissés nous entendrions se mêler aux prières de l'agonie l'acclamation lointaine de Sion. Après tout, nous mourrons demain ou après-demain.

Je vous embrasse.

André Suarès à Paul Claudel

Jeudi 14 septembre [1905].

J'ai dû vous donner un peu de souci, cher Claudel. C'était pour vous en épargner davantage. En vérité, j'ai été si malade ces temps-ci, qu'il m'a fallu garder la chambre : je n'en suis

sorti que pour me traîner chez les médecins. Vous prenez mes maux trop à cœur pour que je ne vous en ménage pas l'atteinte. Je vous aurais prié de venir me voir, si vous aviez été à Paris. Tout ce temps là, je l'ai passé pleinement seul, comme on l'est dans la maladie, en société de l'angoisse et de la mort. Le plus terrible, vous le savez, c'est qu'on aime. Plus on aime, plus on a de mort. Et pourtant nous, — je pense à vous comme à moi, —

nous haïssons la mort d'une haine éternelle. Je la déteste comme le péché capital. J'y pense avec remords.

J'ai lu, sur mon lit, le livre que vous m'avez envoyé; et j'en suis content. Il est plein de miracles. Quel médecin fera ceux qui là sont faits et l'ont été mille fois? — Je ne répugne pas aux prodiges : — mais à toute explication. J'en donne le nom aux faits que je ne puis comprendre. Comprendre un miracle, à mon sens, c'est être miraculé. Ici, il y a prodiges sur prodiges : je ne doute pas plus de ces récits que de ce que vous avez vu vous-même. Le doute ne prouve l'intelligence que jusqu'à un certain degré. Le doute des modernes est un dogme qui explique : c'est pourquoi si souvent il est le credo des niais.

La bonne foi des témoins est évidente; leur logique vaut au moins la judiciaire de ceux qui nient. La critique des miracles n'est pas fondée. Au fond, tout le monde en juge à priori. Mais je dois dire que la loyauté de ceux qui sont portés à croire paraît souvent plus pure que la franchise de ceux qui refusent leur créance à tout prodige : car les seconds, pour ne pas faire honneur de ce qu'ils ont vu à une cause ennemie, finissent par n'en plus croire leurs propres yeux; les premiers au contraire accordent leur vue et leur jugement. Ici encore, la foi est créatrice de l'ordre.

Vous êtes passionné du Dieu que vous avez, comme j'ai la passion du Dieu que je n'ai pas, et sans doute que je ne puis avoir : cher Claudel, par là nous pouvons nous comprendre.

Dieu s'est donné à vous. Il s'est mis sur votre route. Il vous a appelé. Il vous a ouvert les bras où vous êtes tombé. Nul miracle ne pourra me séduire que celui-là. Je suis bien sûr que l'union

d'un cœur d'homme à la vie et à la présence de son Sauveur est un miracle qui passe l'arrêt du soleil pour 24 h, au méridien. L'homme, pour qui le miracle de l'Eucharistie s'est produit et se renouvelle, n'a que faire de tous prodiges. Je vous le dis avec toute la force de ma nature : rien ne compte pour nous qu'un miracle personnel. Il nous faut une révélation qui noUs soit propre.* Vous l'avez eue. Si je ne l'ai point, je me prends à douter que votre amitié ne me le reproche.

A ANDRÉ SUAKÈS 47

Dites-moi le contraire, du même cœur que vous m'ouvrez avec tant d'ardeur et d'un si grand zèle à me rendre la joie, en m'initiant à la seule joie qui dure et qui comble l'immense espace de nos cœurs. Assurez-moi que notre tendresse, à tous deux, n'est pas à la merci de notre seide rencontre dans l'église où vous priez en fidèle, et où je cherche seulement la révélation des prières, sans la trouver. Vous me ferez plus léger d'une lourde inquiétude. Mais pour vous, cher Claudel, sachez que je n'oublierai jamais la force et l'ardeur de votre appel; et ne doutez pas de l'ardente part que mon cœur vous garde. Je vous embrasse.

Su.

J'ai été si absent de moi-même, que j'ai mis plus de temps que je n'aurais voulu à répondre à Fr. Jammes. Il m'a écrit une très bonne lettre. Il semble heureux. Il est incroyable combien je sais gré à un homme d'être heureux. C'est une faiblesse. Le goût du salut finit par être une passion dominante.

Paul Claudel à André Suarès

Villeneuve-sur-Fère, 22 septembre [1905].

Mon cher ami.

De retour d'Alsace, je trouve votre lettre qui court après moi depuis huit jours. J'ai balancé à me rendre aussitôt auprès de vous, mais nous vivons tous deux par l'esprit et pour l'instant il est beaucoup plus important que nos esprits soient en posture de converser que nos personnes. Que vous dirais-je que je ne puisse bien mieux vous écrire, une certaine pudeur s'opposant à ce que certaines choses retentissent. J'attendrai donc pour vous voir mon retour à Paris : ce sera pour les premiers jours d'octobre, néanmoins un mot de vous me ferait accourir, qu'est-ce qu'une heure et denûe de chemin de fer, quand je viens de passer des jours et des nuits en wagon ?

Notre amitié serait bien fade, si elle ne reposait que sur des convenances mutuelles d'idées ou de caractères! Quant à moi, ce que je ressens p)our vous, c'est plus que de l'amitié, c'est de l'amour pour un frère souffrant, à qui je sais que je pourrais apporter le salut, me voyant impuissant à le faire.

Il n'y a pas là une question d'amour-propre personnel. La conversion est une grâce unique, le plus grand de tous les miracles, comment voulez-vous que je vous en veuille en aucun cas et préjuger l'issue d'un débat qui est entre vous seul et Dieu? Y seriez-vous tristement vainqueur que je ne vous en voudrais pas davantage. Si vous étiez converti, c'est alors seulement que vous n'auriez plus besoin de mon amitié.

Dieu procède par les voies qui lui plaisent et non par celles que nous voudrions lui imposer. Vous voudriez qu'il vînt lui-même à vous et il veut que vous veniez à lui. Si un âne se mettait à vous parler comme au prophète Balaam, ne diriez-vous pas que c'est un grand miracle qui a été fait en votre faveur? Mais Dieu en a permis un bien plus grand pour vous : c'est celui d'un homme dur, violent, peu aimable, peu affectueux, foncièrement païen, follement épris de joie et de plaisir, qui vous dit qu'il n'y a de vérité que dans le reniement de tout ce qu'il aime, c'est un homme de lettres qui cautionne une religion dont le premier mot est le mépris de soi-même, c'est un homme horriblement souillé, les entrailles encore brûlantes du poison le plus noir, qui vous parle des noces virginales et de ce silence qui est au-dessus de la parole. Ce n'est pas une violence que je veux vous faire, c'est une consolation que je vous propose en vous montrant que Dieu s'occupe de vous et ne vous laisse pas sans sa main. Que n'aurais-je pas donné, au temps de mon propre Exode, alors que j'avais à faire mon chemin parmi des croyances philosophiques et mille liens de respect humain que vous ne connaissez plus, pour trouver, au lieu de ces touches soudaines et silencieuses, qui me laissaient éperdu et sans explication, quelqu'un à qui je puisse parler et qui pût me répondre? Vous croyez avoir à vous plaindre de Dieu? Mettez-le donc tout à fait dans son tort : «Je vous aime, ô source de toute joie, bien que vous ne m'aimiez pas. Voilà ce que je fais, moi qui ne suis qu'un homme. Et vous qui êtes Dieu, vous ne trouvez pas le moyen de me Secourir! »

Hélas! cher ami, ce n'est point la foi qui vous manque, vous en avez plus que les trois quarts des catholiques. Ce n'est point la foi qui importe à cette étape où vous en êtes, c'est le désir et vous aviez beau nier que vous l'avez que je ne vous croirais pas. Vous

avez configuré en vous un tel vide que c'est comme si Dieu déjà en avait pris la mesure. C'est autre chose qui vous arrête, et c'est pourquoi je me sens désarmé devant vous. Il y a une telle force de paralysie dans la main d'une femme ! Moi-même qui savais ce que je savais, la vue même de l'enfer sous mes pas ne m'aurait pas séparé de cette

A l'AUL CLAUDEL 49

ennemie! II a fallu que Dieu intervînt par un coup de force; il est vrai que j'avais prié pour cela.

Je ne connais pas la souffrance physique, et j'ai peur, bien portant, que mes consolations aient l'air pour vous de dérision cruelle. Il est bien vrai que plus on aime, plus on a de mort. Mais pour un chrétien, c'est là une pensée consolante. Plus on aime, plus on a d'amour à donner. Pour notre dernier jour nous avons cette monnaie en réserve dont la force d'achat est insatiable. Voilà, je vous donne ma vie simplement parce que je vous aime et que je vous préfère à moi. Et mon *lucrum*, dit Saint Paul.

Je vous embrasse, ne me laissez pas longtemps sans une lettre.

André Suarès à Paul Claudel

Samedi soir, le 23 septembre [1905].

Vous ne me ferez jamais violence, mon bien cher : c'est moi qui ai craint, jusqu'ici, de violenter le cher asyle de votre repos et de votre espérance. Sans le vouloir, hélas, sans le vouloir. J'avais

peur d'entreprendre sur cette terre bénite, sur le sage jardin qui dort, pour un tel réveil, au pied de l'antique église. J'aurais pu m'en rendre coupable par le seul effet de mes troubles. Je suis comme le vent de mer qui déracine les arbres et les rocs sur la côte, mais qui fait pleuvoir là-bas, au loin, sur le bon pays. Je n'ai plus cette crainte, que vos propres orages ont un moment tendue en moi jusqu'aux éclairs et aux décharges de la souffrance. Je ne balance même plus à vous donner ce cœur que le vôtre réclame — et qui ne se reprend jamais.

Je vous le donne avec joie — et pourtant avec souci. Je ne me fais que des attaches éternelles; et dans la joie même qui se noue, j'ai fini par redouter la douleur que le suave nœud implique. Mais il n'importe. Vous vivez et je vis; et il y a en nous, désormais, quelque chose de bien fort qui vit pour l'autre.

J'ai donc à qui parler, à qui m'ouvrir de tout un monde que je ne pouvais ouvrir à personne, puisqu'en effet je devais le fermer à tout autre que vous. Je vous ai, — et vous m'avez. Qui vous saisira, corps et âme, comme je fais? — J'ai une douleur et une joie pour vous. J'ai même une compassion de vos souffrances que nul ne peut connaître, à moins de les avoir

éprouvées. Je sens une tendresse pour vos crimes, ou vos péchés comme vous les appelez, qui vient des entrailles de la complicité. Je sais que vous avez besoin de moi, ou que vous l'aurez — ou alors je ne sais rien. Tous les deux, nous avons vécu dans une telle solitude, un tel désert a mûri pour nous les mirages de la passion, qu'à la vérité nul, que je sache, ne peut commémorer tendrement, comme l'un de nous pour l'autre, les transes de ce voyage aux Contrées brûlantes. Mais, de plus, j'ai visité le corps pénitent de la maladie; j'ai compté les moindres plis : Ha, quelle

pitié est née de l'amour, alors, pour exalter l'amour même! Et de plus ma bouche a trouvé les dix doigts de la mort et goûté la marque des dix ongles, en les baisant, sur les plus chers visages. Et vous aurez besoin de moi, mon Claudel, je vous le dis. Le grand mystère de la maladie vous sera révélé, — peut-être : non pas pour vous apprendre comme il faut tenir bon, ni comme il faut en user : vous avez une bien plus sûre règle que moi; mais pour vous enseigner la sainteté de l'Homme quand il console.

Croyez -vous que je vous veuille malade, pour m'aider dans mes maux? — détrompez -vous : je veux que vous le sachiez, vous ne pouvez me guérir; mais vous me consolez. Il y a un certain accord entre nous, qui fait retentir la plus douce note.

J'ai balancé quelque temps à suivre l'attrait que je sentais pour vous. Et vous avez dû connaître, je crois, le même penchant et la même résistance. A en croire ceux qui me connaissent et qui vous ont connu, nous étions trop voisins pour nous entendre. Je suis né violent et dur, moi aussi, hautain, solitaire et sauvage. Plus follement païen que vous, mon très cher. Épris de la vie et de la joie, jusqu'au délire, — oui, la frénésie de toute joie et de toute conquête. Mais je suis double, et vous l'étiez aussi. Les plus violents sont les plus tendres. Une telle fureur de joie est une fureur d'amour. La joie est le rire de l'amour, à notre insu. C'est tout de même le sens de la joie, la puissance de l'amour et sa misère qui m'ont donné, au jour dit, une faim si cruelle de Dieu et si inassouvie. Car enfin, quel grand amour ne cherche pas Dieu, comme le fleuve cherche l'Océan ? Et vous voilà, vous, mon très cher, au terme qui pouvez vous coucher pour dormir dans un bienheureux sommeil, et moi qui reste debout dans une terrible

veille. Je ne veux pas vous en dire plus : vous vous expliquerez ce que je dois taire. Je vous embrasse du plus grand cœur.

Su.

A ANDRÉ SUARÊS 51

Paul Claudel à André Suarès

Villeneuve, 27 septembre 1905.

Oui, mon cher frère, je tâcherai d'être pour vous tout ce qu'il faudrait que je fusse, mais je m'attends à vous causer bien des déceptions, il ne faut pas me prendre pour autre chose que je ne suis. Deux hommes s'épuisent si vite s'ils n'ont qu'eux-mêmes à donner. Mais je sais que ce que vous aimez en moi, ce n'est pas moi-même, mais cette immense vérité de joie dont je suis, comme tout chrétien, dépositaire. Puissé-je vous donner un jour cet ami que l'on ne peut tarir!

J'ai fui toute cette année tant que je l'ai pu la solitude, errant de tous côtés comme un chien sans maître, mais j'ai fini par retrouver dans cette sombre campagne le terrible tête-à-tête. Ah ! que les journées où l'on souffre sont longues ! Tous les matins l'on se réveille avec la même pensée et le combat dure jusqu'au soir avec des alternatives de souffrance aiguë et de morne résignation, heureux quand d'horribles rêves n'occupent point la nuit. Il ne s'agit point de l'affreuse chair, mais l'on pense à mille choses aimables et tendres, à un regard, à un tour de tête, à un certain ton de voix que l'on dirait qu'on entend résonner, et puis l'on revoit l'un après l'autre tous les détails de l'histoire épouvan-

table, son écriture sur l'enveloppe des lettres qu'elle me renvoyait. Alors il arrive que l'on n'en peut plus et que l'on tombe à genoux et que l'on dit à Dieu comme le prophète Élie : Prenez-moi, mon Dieu, car je ne suis pas meilleur que mes pères. Ah, il est comme un ami infiniment patient et triste! Ce n'est pas lui qu'on ennuiera jamais de ses plaintes, il n'y a pas à craindre qu'il vous fasse reproche ou honte. Il est comme une grande personne pour un enfant. Et enfin au plus profond de la prière, quelle paix d'arriver à se mépriser complètement, radicalement, de voir que l'on ne vaut rien, et que l'on est entre les mains de son Rédempteur comme une pauvre chose sanglante et broyée!

Suarès, il n'y a pas de plus grande joie que la Joie, et il n'y a pas de plus grand amour que l'Amour. Ces mots seuls audessus de toutes les disputes et de toutes les arguties vous rangent avec moi dans le même parti et dans la même certitude. « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la Justice.» Si Dieu n'existait pas, le cri d'un cœur désespéré le ferait surgir. Non ! l'âme vivante ne restera pas toujours emprisonnée dans des liens de mort : n'en pouvant plus elle finira par ressusciter ! par

pousser dans l'excès de son cœur le cri du psaume de l'Épiphanie : Projiciamus jugum, dirumpamus vincula! par s'élancer à l'aveugle, dans un transport de confiance et de désespoir, sans pieds, sans mains, vers la lumière déchirante et vers l'éternité qui l'appelle, pareille à un petit enfant dont les cris ne peuvent être soufferts!

Je serai à Paris le 2 octobre et je vous verrai aussitôt. Ce mois de solitude a été pour moi autant que mes forces pouvaient supporter. Je vous embrasse.

André Suarès à Paul Claudel

Dimanche soir, 15 octobre [1905].

Je dois me rendre, cette semaine, deux fois à Paris : — Lequel des deux jours vous va le mieux, cher Claudel? —

J'ai lu votre article de l' Occident. Poe en serait jaloux : et j'aime en vous ce que je n'aime pas en lui. Il n'a pas été élevé à l'ombre des cathédrales. C'est un bonheur d'être compris par l'esprit qui chante. Quand je serai mort, faites un chant sur moi : je le ferai sur vous, si vous passez le premier sous le porche des porches, cher Compagnon. Comme en les miennes, tout est poème entre vos mains : voilà ce qui nous lie le plus. Avant de vous connaître, je croyais être seul ainsi. Nous sommes les deux braves Hommes de Calais, otages à perpétuité; mais j'ai seul la corde au cou. Le barbare vainqueur va peut-être m'étrangler.

A vous de tout cœur, votre

Su.

J'ai eu l'autre jour un long entretien avec un naturaliste, homme fort intelligent et bien doué. C'est une chose admirable : il n'a pas besoin de Dieu, le moins du monde. L'impuissance des savants à rien comprendre — m'effraie. Voilà l'abîme entre les savants et les artistes.

André Suarès à Paul Claudel

Mercredi soir, 18 octobre [1905].

Les jours où je vais à Paris, cher Claudel, sont précisément ceux où vous n'êtes pas chez vous.

Nous serons plus heureux la semaine prochaine, je pense. Tout de même, nous perdons du temps, cher ami. Mais c'est la règle en tout. Nous vivons étrangers à notre vrai nous-même. N'êtes-vous pas épouvanté à vous rappeler le temps de la passion? Ces jours mortellement pleins font ensemble un grand désert de vide. On s'y est mis tout entier, et il semble pourtant qu'on les a gaspillés sans profit pour la passion même.

Adieu, cher ami, et de cœur, A vous,

Su.

André Suarès à Paul Claudel

Jeudi 26 octobre [1905].

Serez-vous à la maison, samedi soir, cher ami ? — Après quoi, je ne vais plus sortir de quelques jours. C'est l'époque de l'année où j'ai perdu tout ce que j'ai le plus aimé. Je suis sous la coupole du glas, et j'y brûle de peine.

Je me figure pourtant que vous allez partir et passer la Toussaint à la campagne. Soyez heureux en tout cas, à bientôt et de tout cœur à vous,

Su.

P. S. J'ai un peu lu les livres de Jammes, Quel gentil enfant, c'est une femme, et un gamin : d'elle ou de lui qui a le plus de ta-

lent? — Les Quatorze prières sont de bien loin ce qu'il y a de mieux. Il me fait penser au « petit Racine » comme un colibri à une hirondelle. Mais pourra-t-il grandir? — Il est vrai qu'il n'est pas nécessaire.

Paul Claudel à André Suarès

Paris, 6 décembre [1905].

Mon cher ami,

Que devenez -vous et pourquoi n'ai-je plus de vos nouvelles?

Vous avez lu l'article du petit Miomandre dans V Occident? Il vous appelle un nihiliste! ce qui est vrai d'ailleurs en ce sens que votre œuvre est toute remplie de ce que j'appellerai « l'absence réelle ».

Ne pourriez-vous rien donner à V Occident? Vous y avez toutes les sympathies.

Je vous serre très cordialement la main.

P. Claudel,.

Jeudi 7 décembre [1905].

Kon est Sanitas in carne mea.

J'ai eu de noirs ennuis, cher Claudel. Pour finir, je suis garde-malade. J'ai vu et je vois souffrir : une angine assez grave, une violente fièvre m'ont donné beaucoup d'inquiétude. Une femme malade est encore plus enfant qu'une autre. Grâce au ciel, il n'y a

plus de danger. Vous savez si j'ai horreur de la maladie; et par-tout elle vient au devant de moi : elle me tient des deux mains; il faut que je marche avec elle.

Le petit lapin ne m'a pas trop pris pour une feuille de chou. Sans rire, il est bien honnête; et, quoiqu'il ne puisse pas me bien comprendre, il saisit mieux ce qu'il peut saisir que beaucoup d'autres. Je n'ai rien lu de lui qui fût mieux fait. Il est vrai que je n'ai rien lu de lui.

Il faut s'y résigner : ce qu'il y a de négatif en nous est tout ce qu'y voit le monde.

Nihiliste? comme si on pouvait l'être. Pas plus qu'on ne peut se ranger à l'anarchie en politique — Pour être nihiliste, il faut aimer le néant. Nul n'a jamais haï le néant plus que moi. J'en prends à témoin toutes les saintes puissances : j'aime l'ordre éternel et la vie comme un saint. Cela ne sera compris que de vous. Tout de même, Miomandre est un bon petit garçon. Je ne lui dirai pas combien les éloges nous sont indifférents, — et même, hélas, les critiques.

A vous, du cœur le plus vrai.

Su.

André Suarès à Paul Claudel

Mardi 12 décembre 1905.

Je vous envoie, cher Claudel, trois petits poèmes pour l'Occident.

Croyez-vous qu'il leur fût possible de publier une lettre que j'adresse à ce fripon de G. Deschamps? — Il s'obstine à me traiter de professeur. Il sait fort bien qu'il ment. Il me semble pieux de mettre un cadeau de Noël dans les socques toujours neuves de cette victorieuse platitude : ce sont ses bottes de sept lieues, pour aller loin, sans compter cette langue

innombrable, si ardente à lécher, qui lui sert de plumage : « penna struthionis ».

Je lui ai écrit, d'abord, le billet suivant : « — Je ne suis pas professeur; et ne l'ai jamais été. C'est un excès d'honneur, dont je ne fus pas jugé digne.

« J'ai gardé de votre école un insupportable souvenir.

« Veuillez croire, Mr, à mes sentiments sincères.

Su.

« N.B. Je vous prie, Mr, de prendre ces quelques mots pour ce qu'ils sont : une réclamation. Il faut y faire droit. »

Il n'a pas obéi. Je suis presque en colère. Ces gueux-là m'ont fait trop de mal : je veux qu'ils me laissent tranquille.

A vous, mon très cher, de bon cœur.

Su.

J'irai bien vous voir : mais on ne soigne pas impunément la grippe et l'angine. Je suis à demi-pris.

[A cette lettre était jointe la protestation qu'André Suarès voulait adresser à Gaston Deschamps, par l'intermédiaire de l'Occident] :

Lettre de M. A. F. Suarès Adressée À M. Gaston Deschamps,
pour lui défendre de le nommer.

Numquid volet rhinocéros servire tibi?

Pane super eum manum tuam.

Job, xxxix, g.

Le II décembre 1905.

Décidément, Monsieur, j'ignorais jusqu'où vous pourriez me nuire.

On me fait lire votre dernière leçon à l'école des adultes, que vous tenez par tous les temps, le samedi soir. Entre deux morceaux choisis, une de ces énumérations où vous excellez, s'étonne de mon nom. Croyez -en un bon juge : je fais tache parmi ces mules grises et ces savants chevaux de fiacre, qui traînent si dignement sur les bonnes routes le fardeau de toutes les sciences. Vous ne m'avez pas mis dans cette troupe d'honorables professeurs, pour faire nombre. Vous savez parfaitement que je n'y ai point droit.* Vous savez mieux encore que

VOUS devez m'irriter en me rattachant, malgré moi, à une classe de gens et à un ordre de choses, où j'ai toujours été si étranger que je n'y ai connu que la guerre, l'injustice et toute sorte de joyeuses amertumes.

Un enfant de seize ans, à qui l'on ouvre une porte avec de grands saints et lui tendant des fleurs, se laisse aller; et il entre où on le pousse. Je suis tombé, moi, artiste et uniquement artiste, au milieu de gens qui ne le sont jamais moins que s'ils ont la sinistre prétention de l'être. Je me suis vu au milieu de ces

geais et de ces pies, — de ces coqs, si l'on veut, que m'importe, — en tout cas j'étais un oiseau d'un autre vol. Avant le temps, je suis sorti, par la fuite, de cette volière domestique. J'ai payé assez cher la plus grande erreur de ma vie, pour n'en pas perdre l'unique bénéfice: l'obscurité d'un profond isolement.

Depuis quinze ans, j'ai vécu et je vis dans la misère. Je n'ai pas de traitement, Monsieur. Et je n'ai point de succès : je ne mérite donc, à aucun titre, d'occuper votre esprit, et de nourrir votre doctorale verve.

Je ne veux pas que vous vous serviez de mon nom. Je ne veux pas être jeté dans une de vos charrettes professionnelles, parmi cinq ou six petits garçons, dont les noms même me sont inconnus, et qui doivent avoir tiré de quelques bibliothèques, ou de quelques pas qu'ils ont tentés dans la poussière du monde, un de ces ouvrages sans avenir, comme il s'en fait plus de cent chaque jour.

Je ne suis pas une tête du troupeau. Monsieur, Quiconque sait lire, me donnera raison. Il suffit d'ouvrir un de mes livres, pour y trouver le scandale des professeurs, votre scandale, Monsieur.

Il faut avoir le sentiment des rangs : c'est celui même de la convenance.

Je n'écris pas pour vous, et je m'y résigne. Je fais mon œuvre pour les dLx hommes qui comptent, en chaque temps, — et sans doute, hélas, pour vos pareils qui vivront de moi, dans cent ans.

Jusque là, laissez-moi la paix. Vous pleurnichez toujours qu'on vous assiège de sollicitations, et qu'une foule d'auteurs exige de vous la louange, ou seulement un mot en passant. Ils

veulent qu'on parle d'eux : parlez-en donc. Moi, j'exige que vous ne parliez pas de moi : je ne veux pas que vous écriviez mon nom.

Est-ce clair? — Je vous donne cet avis, pour la troisième et dernière fois. Si vous manquez de vous y rendre, vous aurez à m'en rendre raison, directement, à moi.

Veuillez croire, Monsieur, aux sentiments très sincères et très humbles de

Paul Claudel à André Suarès

Paris, jeudi 14 décembre 1905.

Mon cher ami,

Les trois poèmes dont vous m'annonciez aimablement l'envoi à l'Occident ne se trouvaient pas joints à votre lettre.

Franchement je n'approuve pas votre lettre à G. Deschamps. Quand on s'appelle Suarès on n'écrit pas à cet individu, et surtout on ne lui donne pas le plaisir de lui faire croire qu'il existe puisqu'il a pu vous faire de la peine. Que ce pion fasse semblant d'écrire quoi que ce soit, la chose est comme si elle n'était pas.

Quand j'étais chez Jammes à Orthez nous avions projeté d'écrire avec un certain nombre d'amis un livre qui serait l'analogue du Tombeau de Ronsard ou du Tombeau de Théophile Gautier et qu'on appellerait le Tombeau de Gazon des Champs. Mais la chose n'en vaut vraiment pas la peine.

Ce que je vous suggérerais serait une de ces courtes notes comme on trouve à la fin de l' Occident.

Comment allez-vous? Quant à moi je suis aussi assez malade, et je souffre des entrailles comme le roi Antiochus. Votre bien dévoué

André Suarès à Paul Claudel

Vendredi 15 décembre [1905].

Hé bien, soit : gardez-moi la lettre, cher Claudel; vous me la rendrez à la première occasion. L'autre jour, je crevais de colère : donc j'avais tort, n'est-ce pas? — A présent, je n'y pense plus. Vous sentez ce qui m'irrite : j'ai été la victime de ces gens-là, chez eux; et ils veulent que je la sois encore chez les autres.

De temps en temps, on a l'envie d'agir, n'importe comment.

A PAUL CLAUDEL 5g

On n'est pas avide d'élever la voix — mais de réduire ces cloportes retentissants au silence.

Comment ne serait-on pas malade, dites? — plus de soleil, plus de lumière. C'en est fait, dirait-on, à jamais. Je suis là, à bayer des yciux vers le ciel, d'un mouvement convuisif comme la dorade, dans le panier, baille de toute sa bouche isocèle après son élément. Vous ne me dites pas ce que vous allez faire : est-ce à Pékin que vous serez? — Je voudrais, moi aussi, servir ce Saint Vieux Royaume aux abois, tandis que tous les chiens barbares le relancent, le bâtard allemand menant la curée. Il est trop tard —

Et poi^u^tant quelle bonne Éminence grise j'aurais dû faire. Guérissiez -vous. Je vous serre cordialement les mains.

Su.

André Suarès à Paul Claudel

Lundi soir, 17 décembre [1905].

Je voudrais vous voir, cher Claudel. Me voici en Sisyphe, avec mon gros livre sur les bras. Le souhait de vieillir, autrefois, me semblait horrible. Et pourtant que ne suis-je plus vieux de six mois! Je vais m'épuiser en colères secrètes et en efforts inutiles à rouler mon tonneau sur l'Ararat des assassins, la montagne perfide des éditeurs : comme vous, je crains la pente du mercure : nous avons le pied trop dur pour ces sentiers de lait cruel et de ricanement fluide. Si je n'étais pas si pauvre, j'enverrais sans plus tarder mon livTe à l'imprimeur. Mais je ne me crois jamais le droit de ne pas tenter la fortune et la seule faveur qu'elle me réserve, après tout refus, qui sait ?

Je vois que vous ne viendrez plus à Meudon. Vous y êtes assez venu pour que j'aille à Paris, à mon tour. Entre 5 et 7, n'êtes vous donc jamais chez vous? — J'espère que vous avez reçu les cinq petits poèmes. J'en ai de quoi faire tout un petit livre. Dites-m'en votre avis. Pour le titre, je suis partagé entre le regret de prendre un mot aux barbares, et le désir de le faire entrer dans notre langue. Au fond, nous l'avons aussi : le charmant vieux mot des trouvères Lai sonne comme Lied. Je pense à le faire revivre. Qu'en dites-vous?

A bientôt. Je vous souhaite tout le bonheur possible, la joie et la paix.

De cœur à vous.

Su.

60 A PAUL CLAUDEL

Paul Claudel à André Suarès

Paris, 20 [décembre] 1905.

Mon cher ami,

Je ne suis pas d'habitude chez moi entre 5 et 7, mais j'y serai le jour où vous viendrez me voir : voulez-vous que ce soit vendredi?

J'ai bien reçu vos cm(\ Lieds et je les ai transmis à l'OcaW^n^ J'aime ces gouttes qui tombent, de lait, ou montent, de flamme. Paroles d'une âme qui n'a pas besoin de beaucoup de mots pour converser avec ces grands états de sentiment et de solitude auxquels elle est apprivoisée.

Pour les raisons que vous donnez, j'aime beaucoup mieux Lais que Lieds, orthographe équivoque et choquante.

Je vous serre cordialement la main, et à vendredi.

P. Claudel.

André Suarès à Paul Claudel

Jeudi matin, 21 décembre [1905].

A demain soir, chez vous, entre cinq et six heures.

Voilà que je vous ai encore vu en rêve. J'étais à bord; et vous y étiez aussi ; vous aviez la barbe blanche, c'est bon signe, — et vous avez pleuré sur mon épaule. Mais vous n'étiez pas malheureux, cher Claudel; vous ressembliez à l'un des calmes ministres qui gèrent le saint trésor sur le portail de Chartres. Je ne sais si je vous quittais, ou vous moi.

Deux formes voilées descendaient l'échelle, à la coupée. Nous nous sommes dit alors ce que sans doute nous ne nous dirons jamais, à moins que l'un des deux ne soit roidi dans ce silence où celui qui parle doit aussi répondre pour l'autre.

Je vous serre la main avec amitié.

Su.

Vous parlez très bien en rêve.

A PAUL CLAUDEL 61

André Suarès à Paul Claudel

Dimanche soir, 31 décembre 1905.

Voici minuit, et l'obscur passage d'une rive à l'autre du temps. Cher Claudel, je pense à vous. Au cours d'une veillée pour moi si

sombre, je vois dans la nuit d'hiver et je touche la chaîne d'or qui nous unit. On ne se comprend jamais tout à fait. Si je vous comprends, vous n'êtes pas sûr, disiez -vous, de me bien comprendre. Ne doutez pas de vous. Il est un foyer de pensées entre nous, lumière pour moi, chaleur pour vous : il éclaire nos visages l'un pour l'autre. La rencontre de nos ombres fait un signe de tendresse. Toute lumière est amour.

Aviez- vous besoin de moi ? — Je veux m'en rendre sûr. J'avais besoin de vous dans le silence étonnant où tombe ma parole, et où je ne m'écoute plus. On cesse de s'écouter soi-même, vous le savez.

L'année où nous nous sommes rejoints, ne doit-elle pas être d'un prix rare potu" tous deux? — Je ne compare pas ma solitude à la vôtre, vous qui avez l'éternel Ami qui est Père et Maître. Mais pourtant vous êtes seul aussi; et vous aussi n'avez pas de rang dans un monde où tout est confondu. Nous formons une digue à l'indigne flot qui monte et qui passe, un môle de nature; et plaise à Dieu qui a jointoyé nos vertèbres dans notre dos, qu'il jointoie du même mortier de vie nos rocs jumeaux. En tout cas, il serait beau que notre amitié fût fondée pour ne plus vaciller jusqu'à notre dernier jour.

Que l'année qui vient soit claire, pure et calme pour vous comme l'autre a été grave et féconde en ses déchirements.

Je vous serre la main avec une cordiale affection.

Su.

Vous verrai-je? — J'ai idée que vous êtes encore malade. Vous me devez un mot.

Le sort de mon oeuvre m'inquiète. Si vous ne l'aimez point, du moins ne vous laissez pas blesser par telle ou telle idée sans prendre ma défense contre ce qui vous blesse : les pires pensées ne sont pas de mon fait; il faut les rendre aux titres sous lesquels le doute et la négation se placent. J'en hais la perversité. Une aspiration éternelle au salut et à la sainteté, c'est ce drame. Dans l'enfer des passions, je n'aime que la vie sainte; et je suis tout entier à la foi que je n'ai pas.

Paul Claudel à André Suarès

Paris, 3 janvier 1906.

Que vous êtes antique, mon cher Suarès, et que votre livre vient de loin! Je comprends maintenant votre position à l'égard de ce que les vieux textes apostoliques appellent « les Grecs » et de tout l'art de divertissement. En compulsant ces feuillets criblés des lignes de votre écriture acérée, jaculatoire, cunéiforme, il me semblait compulser le dossier de la vieille cause humaine jusqu'aux pièces fondamentales, jusqu'à ces runes que le grand Lépreux souhaitait de voir gravées sur la paroi d'un roc et sur des lames de plomb. Pour un grand cœur qui connaît toute l'étendue de son droit et de sa créance, la situation n'a pas changé depuis les jours de l'Homme juste du Pays d'Hus et de Jésus, fils de Sirach. « In omnibus requiem quaesivi. » « Autour de nous ce n'est plus le désert, ce n'est plus la Judée de l'Écclésiaste, c'est le monde moderne qui est à peine différent. » « Multiplicasti gentem et non magnificasti laetitia. » Ça n'est plus le long regard du vieux Roi, c'est une espèce de quête ailée, désespérée, un oi-

seau de feu vombrissant comme un colibri, impuissant à se poser nulle part. « J'ai trouvé la femme plus amère que la mort... Ne livre pas tes années à la cruelle, et ses pas mènent vers l'intérieur de la mort... Et la sagesse aussi est une vanité... J'ai connu que tout est vanité. » Quel mot odieux que vanité! « Subjecta est creatura vanitati non volens », quant au « Tout est vanité » du Qohelet, on ne peut pas ajouter la restriction de limitation « propter amare Deum et illi solum servire ».

Pour moi votre cas est spécialement tragique du fait de l'ascendance israélite que je vous attribue à tort ou à raison. Les juifs ont sur Dieu un droit non seulement naturel du fait qu'ils sont ses créatures, mais en quelque sorte juridique du fait d'actes et d'écritures en bonne et due forme. « Les volontés de Dieu sont sans repentir. » Les Juifs sont une race choisie et ils le resteront jusqu'à la fin des siècles. Dieu leur a remis entre les mains un titre sur lui, un « chirographe » comme dit Saint Paul, et le monde ne finira que lorsqu'ils l'auront rendu volontairement. Ils n'ont point accepté la substitution du Dieu fait homme. Le Chrétien a la foi, le Juif conserve sa créance, la lettre de change, cette lettre qui tue. Combien il est étrange de voir émerger en cette année 1906 un document comme celui-ci, et quel drame vaut celui de cet homme solitaire se levant et sommant Dieu de lui restituer son hérité ! Ah, c'est

A ANDRI' : SUARÈS 63

Jacob et non pas Tristan ! « Seigneur, comme disait Saint Philippe, montrez-nous le Père et cela nous suffit. »

Le style aussi est d'un combattant, non pas nu, mais armé. Les images ne sont jamais que la réponse de la nature interpellée.

Quel volume de paroles vous avez soulevé!

Suarès, on ne dit pas en vain des paroles comme celles-ci : « L'humanité n'est pas naturelle à l'homme. » Ce que vous avez écrit est écrit. Vous avez dressé de vos propres mains contre vous un témoin, irrécusable. Tout ce qui pouvait être cherché, vous l'avez exploré, toutes les retraites les plus profondes de l'art et de la passion. Que vous le vouliez ou non, vous êtes maintenant convaincu. La situation reste la même : c'est toujours l'homme en face de son Dieu. Vous voudriez que Dieu allât à vous, et Dieu veut que vous alliez à lui. C'est lui qui finira par avoir le dernier mot.

Ah, que j'ai compris, amèrement, profondément, tout ce que vous dites de la femme. Certains de ces cris de torture, il me semblait qu'ils sortaient de mon cœur même. Oui, la femme est forte, mais il y a encore quelque chose de plus fort qu'elle, c'est la prière; la prière non pas telle que nous l'inventons nous-mêmes, mais la formule que Dieu même a mise dans notre bouche, le « Notre Père »,

J'ai parlé aujourd'hui pour la première fois à Vallette. Je l'ai trouvé très bien disposé, vous connaissant, vous appréciant, plein d'estime pour vous, mais un peu terrifié par le poids du volume que nous voulons lui assener. Combien de pages estimez-vous que cela donnerait? En tous cas je vais lui remettre l'ouvrage et il m'a promis de faire tout le possible.

Malheureusement, je vais être obligé de quitter Paris pour quelques jours. Je vais à Lyon où je resterai une quinzaine. Je dois en effet vous apprendre que je suis fiancé avec Mademoiselle Reine Sainte-Marie-Perrin. C'est la fille de l'architecte de Notre-

Dame de Fourvière, une espèce de vieux saint admirable autour duquel a poussé une famille patriarcale. Et j'avais demandé à la Sainte Vierge de me choisir et de m'envoyer elle-même l'épouse dont j'avais besoin pour m'aider dans la mission que j'ai à remplir. C'est elle qui m'a amené cette enfant qui m'est entièrement et totalement dévouée.

J'ai eu comme une vision du dernier bout de ma route. Je me marierai sans doute à la fin de février et repartirai pour la Chine en avril.

Je vous embrasse, cher ami.

P. Claudel.

39, — André Suarès à Paul Claudel.

Jeudi soir, 4 janvier 1906.

Je vous rends avec une joie que je ne puis dire votre embrassement. Personne, sans doute, n'a mieux compris le fond de mon âme, et mon grand combat. Mais personne peut-être autant que moi n'a connu votre cœur et ses soifrces. C'est du reste ma vocation de chercher les cœurs, et un instinct immémorial m'appelle aux lieux où se cachent les plus précieuses pierres, en fusion dans les profondeurs. Cher Claudel, votre vocation, à vous, est de comprendre selon la loi et l'ordre.

Je suis mineur d'entrailles pour trouver les diamants et les rubis sanglants. Là, je touche ce qu'il y a de plus rare et de moins connu, pour ma joie et pour ma peine : pour les vôtres aussi, mon très cher, puisque votre amitié s'est révélée, et que je ne doute plus de la découverte.

Me plaçant dans le site convenable, que votre intelligence me loge au désert, à trois mille ans d'ici, si elle veut. Faites jaillir de mes veines telle source de sang : mais il y en a bien plus qu'une. Et toutes enfin ont été mises au noyau de cette terre, que le double océan pénètre de trouble occidental et de brumes. Voyez-vous, je n'ai jamais lu la Bible qu'en latin; je n'ai jamais parlé et ne parle qu'une langue, et je l'appris comme vous sur les genoux de la royale nourrice, dont une mamelle est grecque et l'autre latine.

J'ai honte de vous le dire : je sens, depuis que je vis, une partialité affreuse contre la race choisie, qui a osé faire le noir refus de son élection. Pour moi, les Juifs sont morts le premier soir de Noël. Je rougirais de m'armer contre eux. Mais je verrais le mensonge le plus atroce à me laisser ranger parmi eux : et malgré eux, sachez-le, autant que malgré moi. Cette contradiction aussi m'a déchiré longtemps. Je porte un vêtement qui n'est pas le mien. « Tune surrexit Job et scidit vestimenta sua; et dixit : nudus sum. » En vérité, je suis l'Homme nu. Et quel courage cette violente nudité exige.

Un Israélite sur cent mille a Dieu, le sert et l'adore : il est chrétien et, aveugle, il ne le sait pas. Les Juifs juivants sont des morts insolents; et plus ils sont contents de vivre, plus ils sont cadavres. Je n'en connais, je n'en vois pas un seul. Leur odeur de sépulcre est ce que je hais le plus au monde. Si j'en ai rencontré cinq ou six, parmi eux je n'ai jamais eu un ami, ni la moindre familiarité. Au contraire, tous ceux qui l'ont pu nous ont fait beaucoup de mal, à mon frère et à moi.

Quelle confiance ne faut-il pas que j'aie en vous, pour vous initier à l'un des sentiments les plus cruels de ma vie, où je dois

mettre une pudeur farouche, et dont l'excès est la juste mesure?
— Si j'étais public, là dessus je serais impassible. Mais comme mon frère et mes plus chers amis, vous êtes bien digne de me voir dans le frémissement d'une vertu presque héroïque : celle de l'aveu que je cache et de la grande vérité que je me dois.

Vous m'apprenez vos fiançailles. J'en suis ému profondément; j'en ai comme des larmes aux yeux. Je pense à la route où vous entrez, — et dont la vue de cette vierge, votre compagne, à vos côtés vous découvre le grave terme. Il est en vous bien des forces pour souffrir. Mais vous serez sauvé : voici le second baptême de la chair. Une jeune fille, comme celle qui vous est donnée, renouvelle en nous toute innocence. Reste le tourment de ne plus être responsable de soi seul : ce devoir est infini. C'est la rançon que le berger doit aux mains mystérieuses qui lui livrent la brebis. Et certes toute la femme est rachetée par la fiancée, qui consent à servir et qui s'avance dans l'encens virginal de son dévouement.

Je vous embrasse et suis de tout cœur votre

Su.

— Mon pauvre frère, ce soir, aurait eu trente-cinq ans.

— A mon compte, le livre ferait 409 ou 411 pages in- 18, de 33 lignes, y compris les blancs. C'est, je crois, la justification de votre livre publié par le Mercure.

Paul Claudel à André Suarès

Paris, 7 janvier 1906.

Mon cher ami,

Il y a bien d'autres choses que j'aurais voulu vous dire de votre livre, et surtout de l'imagination profonde et splendide, attention pour qui tout en elle et autour d'elle est intention. Mais je voulais d'abord fixer pour moi l'essentiel, cela par quoi votre livre est à peine un livre, mais un acte, au sens juridique du terme, une occupation de lieu, une attitude, la plus grande attitude humaine. Quel enseignement pour moi! «Voilà un homme » (comme est le titre même de l'oeuvre), fait entre tous

pour tout comprendre et tout sentir, d'une culture, d'une finesse, d'une sensibilité immenses, et voilà le résultat de son enquête dont la manière est tout l'univers : la conclusion du Qohelet et de Vlmitation. Pensez-vous réellement, Suarès, que s'il y avait en ce monde une source de joie autre que Dieu seul, elle nous aurait échappé?

A un autre point de vue, ce drame dont votre livre est la relation est pour moi un sujet d'admiration. Dieu agit avec vous, il vous réclame d'une manière bien plus directe et évidente qu'il ne l'a fait avec moi. Après tout j'étais baptisé, j'avais fait une excellente première communion, j'avais de chaque côté une longue lignée d'ancêtres chrétiens, parmi lesquels beaucoup de prêtres, je n'étais éloigné des sacrements que depuis quelques années, lorsque Notre-Seigneur est venu me réclamer. Mais que vous, un homme du dehors, ayez un sens si fin et si délicat et des choses de Dieu et du cœur de Dieu, qu'un croyant se sente en communion avec vous, c'est bien surprenant et un signe qu'il se passe chez vous des choses bien étranges. Un juif, un artiste, un amant, un homme d'esprit, un homme d'action aussi, et cependant la grâce de Dieu qui vous travaille le cœur est la plus forte. Ce n'est

pas en vain que cette solitude, cette longue retraite, cette privation de tout ce que vous aimiez vous ont été imposées. Les intentions de Dieu à votre égard sont évidentes, mais au reste, faites ce que vous voudrez, je suis bien rassuré à votre égard, vous ne lui échapperez pas. Suarès, voici Notre-Seigneur qui approche de vous et il faut vous occuper de préparer le « *coenaculum grande, stratum* ». Déjà la prison devient couleur de miel et la porte tourne sur un gond d'or.

Ma fiancée et moi, nous allons prier pour vous, mon cher ami, mon cher frère.

P. Claudel.

Monsieur l'Abbé Baudrillart, quai des Célestins. C'est mon confesseur, un homme très intelligent, un cœur vraiment viril et affectueux. Je vous en ai parlé. Que risqueriez-vous à le voir et à causer avec lui ? On le trouve toujours vers 6 heures du soir.

André Suarès à Paul Claudel

Le 17 janvier [1906]

Vous auriez eu de mes nouvelles, cher ami, si j'avais su, à Lyon, où vous êtes. Et même vous m'avez ainsi privé d'un plaisir que je m'étais promis et que je veux encore me promettre. J'aurais voulu vous envoyer quelques belles fleurs pour la Blanche Fleur qui tremble devant vous, et que le vent de l'avenir agite. J'en avais le moyen. Il m'eût été doux, là-bas, sur la colline mystique, entre les deux fleuves inexorables, de vous faire visite, ca-

ché, comme un saint corps, derrière un voile de fleurs. Que ne suis-je, dans la sainteté, un mort?...

Êtes-vous de retour? — Nous avons trop à nous dire, mon très cher : il faut que je vous voie. Nous avons besoin de deux ou trois entretiens bien graves, afin que votre prochaine absence soit sans abîme pour l'un ni pour l'autre. Mais votre cœur m'est ouvert : il a jailli de vous si hardiment pour moi ! Je ne promenais pas la baguette de coudrier dans une région stérile : non; mais enfin nous ne sommes pas de ceux qui se donnent si aisément. On me dit que je suis dur, violent et imprenable; et sans doute on vous l'a dit. Vous savez maintenant que le monde entier ne connût-il que votre esprit, il est un homme qui connaît en vous tout l'homme. Et c'est celui que vous avez aussi compris.

Vous m'êtes né, enfin; voilà pourquoi vous m'avez salué du nom le plus tendre; et pour toute réponse, ce soir-là, j'ai pleuré.

Je vous aime donc tendrement. Le don de votre fraternité touche en moi les sources éternelles : il jette du baume dans la profondeur des eaux amères qui sont les plus cachées.

Ne me pressez pas : à mon égard soyez sans système. Je veux me défendre contre vous : Job, si vous voulez, comme qui dirait Tacdior au désert, soit; mais je n'ai pas nom Supplantator. Je n'y ai pas droit. Et même j'y répugne, par un instinct si puissant qu'il ne peut s'expliquer tout à fait.

Il faut me faire crédit de toutes les souffrances où je suis encore réservé. Et peut-être dois-je mourir insolvable : hormis que j'aurai payé une dette immense de douleur. Mais à qui? — Je ne sais.

Je suis à vous, cher ami, de tout cœur.

Su.

Paul Claudel à André Suarès

Paris, 28 janvier 1906.

Ami,

J'ai été très touché et troublé de votre dernière lettre. J'avais commencé à Lyon une grande lettre doctrinale pour vous répondre. Et puis je l'ai laissée là! Je vous l'avoue, cher Suarès, je me sens avec vous dévoyé, déconcerté et un peu découragé. Toutes les raisons qu'on a d'être catholique, votre livre en est la déchirante élucidation, tous les obstacles qui s'opposeraient à la suprême démarche, votre livre les dissipe. Et cependant au bout de huit mois je ne vous sens pas plus près de l'acte décisif que lorsque je vous ai connu. Peut-être après tout me suis-je trompé sur votre compte, et n'êtes-vous comme Schwob qu'un amateur passionné des choses de l'âme et de l'intelligence, de ceux « qui accipiunt cum loetitia », « qui audiunt sicut carmen musicum ». Non, je ne le crois pas. Vos véritables raisons de ne pas vous faire catholique, vous ne me les avez jamais dites, je ne puis donc les discuter. Je sais seulement que vous avez la foi, la charité et même l'espérance. Mais vous êtes à un tournant solennel de votre existence. La grâce est là. Je sens, j'entends Dieu qui appelle son cher enfant. « Et même si une mère oubliait son enfant, et moi je ne l'oublierais pas, dit le Seigneur des armées. »

Pauvre ami, depuis huit mois vous êtes ma souffrance et mon tourment. Je comprends ce que dit Saint Paul quand il parle de ces âmes qu'il a engendrées. Je me dessèche à vous parler de la lumière et vous vous obstinez à fermer les yeux. Du moins ce serait une consolation de penser que je vous ai fait quelque bien. Ne croyez pas que mon mariage me fasse oublier mes amis : ce n'est qu'un moyen de m'assurer contre certains dangers, il n'arrachera pas de mon cœur ce grand amour que je ressens pour les âmes souffrantes. Si un homme peut vous aimer, combien le Père céleste qui sait le compte des cheveux de votre tête et pour qui aucun passereau n'est en oubli pourrait-il ne pas chérir votre âme immortelle? En vérité vous êtes beaucoup plus qu'un passereau. Pourquoi tant d'hésitation à vous jeter dans ses bras? Ah, vos raisons, je les devine, je les connais, et quand je vois d'où vous venez, les obstacles qui s'interposent, je suis presque effrayé des exigences de la grâce à votre endroit. Je puis apprécier ces raisons. Mais sachez qu'elles sont comme rien aux yeux de l'amour qui attend.

A PAUL CLAUDEL 6g

Je vous embrasse, cher ami. Je suis bien touché de ce que vous me dites de ma chère Reine. Elle sera à Paris dans quinze jours.

Paul.

André Suarès à Paul Claudel

Lundi soir, 30 janvier [1906].

Soyez plus juste, cher Claudel : vous m'êtes très précieux, à la condition que je vous le sois. Vous voulez me sauver, et je sais bien que vous ne pouvez pas me donner une preuve plus véritable de tendresse. Ce n'est pourtant pas vous qui pouvez m'engendrer au salut, vous qui n'êtes même pas un saint. Mais vous êtes homme, et il est en vous de m'aimer, moi un homme comme vous.

Vous m'avez fait plus qu'un peu de bien. Vous avez été pour moi im homme. En ce monde, l'homme est rare. Mon désert n'en voyait point. Le seul en tout cas qui soit venu à moi, c'est vous. Ne doutez donc pas de m'avoir fait beaucoup de bien.

Vous avez jadis souffert de l'abandon et de la solitude. Vous m'avez dit comment, à la veille d'entrer dans les ordres, ce monde vous semblait inanimé et morne : vous étouffiez dans le vide sourd. Qu'il vous en souvienne; et pourtant vous aviez le père et la mère, la maison et les sœurs — Vous aviez infiniment plus : vous aviez toute la Paternité des temps et votre place de fils dans la maison éternelle : car tout fils est le préféré pour ce père. Et pourtant, dirai-je, faute d'un frère ici-bas, siu' ces routes de boue, vous enduriez le mal de l'isolement. Jugez de ce que j'endure : père, frère, j'ai tout perdu. Il ne me reste plus que le douloureux amour. Moins une femme et deux amis, j'étais dans le même exil que le survivant d'un voyage polaire sur la banquise.

Quand vous étiez le plus méconnu et le plus ignoré, vous comptiez encore pour un petit nombre, où il n'y avait pas que des sots. Mais moi, dites ? — L'artiste est un conquérant invisible et secret. Tout de même, il meurt comme un autre, muré dans un cachot.

Deux amis qui me sont fidèles; après quoi, rien. Je suis trop catholique pour eux, d'ailleurs. Ironie.

Je peux bien vous le dire : je ne me soucie de personne en art que de vous. Votre opinion compte à mes yeux, comme

yo A PAUL CLAUDEL

celle du seul homme, aujourd'hui, qui pense en poète, et qui soit encore un poète en pensant. En venant à ma rencontre, vous m'avez ravitaillé d'espérance fraîche; vous ne m'avez pas tiré du désert; mais il a cessé d'être une prison.

Je vous dois donc beaucoup. Et voici que, ne pouvant vous donner que mon cœur et l'immense tendresse qu'il porte à ce qu'il aime, vous ne voulez pas me prendre pour ce que je suis.

Pourquoi ? — Faut-il vraiment que je sois à Dieu, pour que vous soyez à moi, mon ami? — Mais si j'avais Dieu, qui sait, je n'aurais besoin ni de vous, ni de personne.

Vous me découragez, cher Claudel, si je vous décourage : je désespère, alors, d'être jamais compris.

Vous savez mes sentiments, et l'ardent désir qui en est la sève. Vous-même vous sentez en communion avec moi. Je vous prends comme vous êtes. Prenez-moi comme je suis.

Pourquoi vous arrêtez -vous à l'une'de mes origines, quand toute ma vie en est la négation, et que souvent, loin d'en sentir l'attache dans le combat perpétuel que je mène, je rougis au contraire de la rompre avec fureur et d'éprouver au plus secret de moi-même un instinct de vengeance et de colère ? — Je me rap-

pelle à la compassion, qui peut seule refréner l'impitoyable cruauté de la nature.

Je ne puis ni ne veux rien dire contre les Juifs : je les invite uniquement à ne plus judaïser. Je les convie à cesser d'être. Je les écarte à tout jamais de moi, s'ils judaïsent. Et en fait, je n'en vois pas, je n'en connais pas un seul. Il serait absurde qu'on voulût se forcer à les aimer, ou à en être. Il serait inouï que je n'eusse pas le choix de moi-même en moi, quand une puissance irrésistible choisit fatalement en nous, et qu'il est constant que nous ne sommes jamais que ce que nous devons être.

Comment, Claudel, comment osez -vous me soupçonner de l'avare curiosité du dilettante? — Je suis bien trop artiste, pour être dilettante. Un amateur ne peut rien créer : c'est un parasite d'âme. L'art n'est pas un passe-temps pour nous. Je ne me connais pas l'ombre de cette perversité froide.

Je sens en catholique, et je pense en païen : voilà tout le mystère. Mes raisons sont celles d'un païen. Nous sommes ce que nous sentons, vous le savez. — Soyez donc ce que vous êtes, me direz-vous. — Non, pas au sens où vous l'entendez : car ma raison repousse ce que mon cœur accepte. Il m'est impossible de dire : Je crois et je sais. L'enfant récite le Credo sans savoir ce qu'il dit. Credo] pour l'homme, est la plus grande affaire. Je ne puis croire uniquement parce que j'aurais du

bonheur à croire. Le bonheur ne dépend pas de moi. Ce serait un grand mensonge. Il faut croire sans le vouloir : quelle joie! Il faut vouloir pour croire, soit encore. Mais vouloir, n'est pas croire. Quie puis-je contre ma pensée? — Je la hais de ne pas m'obéir. Combien peu d'hommes en sont capables.

J'aime votre foi autant que celui qui la partage. Et plus encore, parce qu'elle est la vôtre. Je la vois comme une terre promise où je sais que vous êtes, où je ne suis pas sûr d'entrer, où parfois je pense n'entrer jamais. Comment pouvez-vous ne pas le comprendre, vous dont le tact logique est si fin ?

Je suis terriblement païen, mon pauvre Claudel. Que me demander de plus? Je suis un nihiliste qui déteste le néant. Or les mauvais nihilistes aiment le néant en s'aimant ; et même ils s'en glorifient : ils dansent, ils font les sceptiques.

Un Romain, un Grec, un Celte, ce que vous voudrez, un païen enfoncé dans la nature jusqu'au cou. J'ai mes horreurs de la nature : elles viennent du cœur. Mais dans un païen, la nature est la raison : — la Raison même. Elle ne se suffit plus; mais elle suffit à repousser tout ce qui n'est pas elle; et elle s'oppose à ce que le désir passionné du cœur devienne une totale certitude.

Quoi ? Si j'avais jamais été Juif, je serais chrétien aujourd'hui. Si j'avais reçu Dieu de l'Ancienne Loi, je recevrais Jésus- Christ de la Nouvelle.

Non, vous-même, vous ne savez pas me rendre justice. Concevez donc le drame de ma vie : ce combat terrible et sans répit du cœur et de la pensée. Et vous seul pourtant, vous seul, mon Claudel, pouviez me comprendre.

Adieu, je n'en puis plus. Je suis harassé. A vous de tout cœur.

Su.

Paul Claudel à André Suarès

Paris, !«'■ février 1906.

Mon cher ami, Je vois que je vous ai fait de la peine, pardonnez-moi! Bien des fois je m'étais promis de ne plus vous parler rehigion, et toujours nos conversations reviennent sur ce seul sujet, sans que ce soit absolument de ma faute. Oui, je suis votre ami, mais quelle amitié va sans échange et sans communication.

et que pourrais-je vou5 communiquer que la certitude qui m'emplit tout entier, ne laissant place à rien d'autre de vraiment sérieux? Ah certes! si vous aviez la religion, vous n'auriez plus besoin de mon amitié. J'espère que vous me la garderez cependant toute transformée et régénérée dans une intelligence mutuelle. Vous me comprenez, Suarès, et moi je ne vous comprends pas; je ne vous comprends pas parce que vous ne vous comprenez pas vous-même et qu'il y a lutte entre des éléments contradictoires de votre nature. Comment cette lutte se terminera- t-elle, je n'en sais rien. Il est possible que vous veniez à la vérité, mais il est aussi possible, je le crains, que vous vous en écartiez définitivement.

Quelles sont-elles donc au juste enfin ces raisons de ne pas croire que vous m'alléguez? Questions de raison ou questions de fait? Il vaudrait la peine de s'éclairer sur un si grand sujet.

Vous m'excuserez de vous écrire si faiblement. Moi aussi, je suis harassé ce matin. J'ai passé la journée d'hier à Sainte- Clotilde où nous avons essayé de défendre les biens de l'Église. Les procédés de nos ennemis ne varient pas. Le premier inventaire

est celui qui a été fait des vêtements de Notre-Seigneur au pied de la croix.

Et maintenant, mon pauvre ami, j'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer. Vous trouverez, ci-joint, la lettre que j'ai reçue de Vallette. Que voulez-vous que je fasse? Voulez-vous que j'aille trouver Mithouard ? Voulez-vous que nous essayions une souscription ? Parlez-moi bien franchement et sans crainte de m'importuner. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir.

Je me reproche encore amèrement de vous avoir contristé. Pardonnez-moi.

Paul.

Je veux vous écrire de nouveau. « Je pense en païen », non cela ne me satisfait pas. Comprenez que mon indiscretion n'est que l'impatience de l'amitié avide d'êtreindre enfin ce qu'il y a d'essentiel en vous.

Vendredi soir, 2 février [1906].

Un mot, mon très cher. Je dois me roidir, ou je vais être très malade. J'ai passé l'après-midi dans une sorte d'horrible évanouissement. J'ai le vertige de ce qui m'attend. Avec ce

poids épouvantable de destin sur la nuque, je ne sais où je prends la force de lever toujours la tête.

Voilà un maître coup de massue. Encore une caresse de la fortune. Pourquoi Vallette ferait-il rien en mon honneur? — Il a raison, cet homme. Il connaît son temps.

Un désert s'ajoute au désert. Ma vie a quelque chose de terrible. Allons, il faut être ferme. —

Vous me restez, cher Claudel : dites au moins que vous ne doutez pas de moi. Quelle colère au fond de l'âme, et quel dédain : il faut tenir bon. Je ne bronche pas. Cependant, la vie s'épuise.

Que faire? Je ne sais. S'il faut que je garde cette œuvre devers moi, elle va me manger le ventre, et me pourrir les boyaux. La tumeur est trop grosse. Jamais œuvre ne fut si riche en tourments.

Je suis si pauvre qu'il ne m'est guère possible de l'être davantage. Ne dussé-je manger qu'une fois tous les 2 jours, en 20 ans je n'aurais pas de quoi payer une telle somme. Mon ami de Toulon, je vous l'ai dit, m'assure 500 fr. En mendiant bien, jusqu'à me coudre fièrement le cœur dans un réseau de liens plus serrés et de tendresses nouvelles, j'arriverai peut-être à trouver mille francs — peut-être? — Mais ce n'est que la moitié de ce qu'il faut.

Très cher, ce que vous pouvez faire de mieux, c'est de reprendre le manuscrit vous-même, et de demander à Valiette s'il veut publier le livre, au cas où l'on fît la moitié des frais. Mais, au nom du ciel, ne lui en dites pas un mot, si cela vous écœure. Et quant à moi, l'idée seule d'un tel entretien me remplit de dégoût.

Je vous remercie. Je vous serre les mains et suis à vous de grand cœur.

Su.

Je suis malade : c'est ce qu'il y a de pis. La santé, ma vieille force, autrefois, ce n'était pas trop pour rester droit sur les deux pieds. Courage, pourtant. Car, moins le courage, que me reste-t-il? — Courage donc.

Vous étiez là, hier : j'en étais sûr.

Quelle ignominie! Quel manque de pudeur et de goût. Ils n'entrent dans les églises que pour en faire une réunion publique : ils parlent à coups de poing.

Tout est confondu. Toute noblesse est morte. N'y dût-il jamais prier, quel noble cœur n'honore pas le lieu où l'on prie? où les morts se font absoudre? et où ceux qui pleurent, absous du deuil même, sont consolés? — Ignominie.

Paul Claudel à André Suarès

Paris, 5 février 1906.

Cher ami,

J'ai été hier rechercher votre manuscrit au Mercure. Mes nouvelles démarches ont été inutiles.

Peut-être pourrais-je faire quelque chose avec Mithouard. U Occident, vous le savez, ne fait pas en principe d'éditions. Mais Mithouard paraît extrêmement désireux de vous être agréable et je crois qu'il va chercher une combinaison. Ce milieu de l' Occident est infiniment supérieur à celui du Mercure. Voyez-vous donc des inconvénients à ce que je communique votre manuscrit à Mithouard?

Comment allez-vous?

Je vous serre tristement et fraternellement la main.

P. Claudel.

Ne vous faites pas néanmoins d'illusions, je suis bien loin de vous dire que la chose est faite. Il ne s'agit peut-être que de bonnes paroles.

André Suarès à Paul Claudel

Mardi soir, [6 février 1906], 9 heures.

Tout l'échec est pour moi, et c'est vous qui l'essuyez. Vous m'êtes plus cher de ne pas vaincre à mon profit, que si vous y aviez réussi. Claudel, je rougis du mal que je vous donne : on souffre bien sensiblement de ne point aider au bonheur d'un ami; et bien plus même qu'à l'assurer on ne goûte de contentement. Nous aimons tant le bonheur ! Je vous trouverais mille excuses de quitter l'île déserte et Philoctète, à qui le dieu des voleurs en personne vient de dérober l'arc et les flèches.

Je suis donc dans la caverne, avec la criante blessure de cette vie au flanc : cette vie qui est si belle, vue du Paradis, ou même du Purgatoire.

Quant aux gens du Mercure, je suis de votre avis. Je suis d'ailleurs persuadé qu'ils n'ont même pas pour moi ce respect littéraire qu'ils vous gardent.' Le mauvais clerc, je gage qu'il a conduit toute l'affaire. Vous avez dû le sentir, — même de

loin. Et vous me le direz. Il fait bon savoir à quoi s'en tenir.

Tout ce que vous ferez sera bien fait. Je m'en remets à vous. Et si vous ne pouvez rien, c'est moi qui vous en ferai de tendres excuses.

Je suis à vous de tout cœur.

Su.

Non, cher ami : je ne prends pas pour des promesses les bonnes paroles que vous m'avez transmises. Mais de bonnes paroles sont bonnes, — et deux fois, ici.

A propos, je puis toujours répondre pour mille francs. Au delà, non. Je ne puis faire une dette que si je suis sûr d'en être quitte.

André Suarès à Paul Claudel

Jeudi 22 février [1906].

Je ne me console pas de vous avoir si peu vu depuis deux mois. Et vous allez partir. Vous vous éloignez de moi, il me semble, et je vous pèse. Je voudrais pourtant causer encore avec vous.

Cher ami, ne me cachez rien. Je hais l'incertitude entre tous les tourments. Une longue attente sur le feu, c'est ma vie; et le foyer s'engraisse en criant de mes moelles. S'il ne vous a pas été possible de rien obtenir en ma faveur, de vous je l'apprendrai tout de même avec joie.

J'espère que votre âme est heureuse et votre chair tranquille. Vous n'êtes pas juste, si vous ne sentez pas le besoin de me voir. Êtes-vous donc compris de tant d'autres hommes? — Et ce n'est encore rien d'être compris : il faut que le cœur y soit.

Je vous aime grandement, et je vous souhaite tout le bien, dont le désir fait sourdre en vos entrailles l'impatiente allégresse.

Votre

Su.

Pourquoi ne m'avoir pas envoyé votre Lettre sur Us dogmes? Je l'aurais lue avec une profonde attention. Je n'ai jamais été si malade que depuis le mois dernier. J'ai le temps de méditer les solutions de tous problèmes, jusqu'au moment où la pensée se perd dans son tourliillon et se vomit elle-même.

C'est une joie pour moi de vous parler : de parler à un homme qui parle avec son Dieu. En somme, vous êtes le seul homme en qui j'aie vu la foi telle que je l'entends. Quant aux autres « *memoria vestra comparabitur cineri et redigentur in lutum cervices vestrae* ». Ils ne sont même pas inférieurs à ce qu'ils croient : ils y sont étrangers. Et toujours je leur crie sévèrement : « *Tacete paulisper.* »

André Suarès à Paul Claudel

Le 23 février [1906].

Que votre générosité me touche, cher Claudel! Soyez-moi plus ami encore : acceptez que ma main refuse le présent que mon cœur accepte.

D'ailleurs, je dois vous r'assurer. Un souscripteur s'est révélé, un lecteur passionné et bizarre, qui fait la moitié des frais. Qui

sait pourquoi? Le livre est enfin sous presse. Mais tout va si lentement qu'il mettra peut-être trois mois encore à venir au jour.

Je vous rends donc, ici, le petit papier que j'ai reçu ce matin avec tant de joie. En quel moment vous êtes tombé ! Je vous le dirai, pour votre récompense. Ce n'était pas assez de mille ennuis misérables. J'étais, à la lettre, malade de voir succomber une amitié de quinze ans, l'une des trois que j'eusse, et qui n'en finit pas de mourir. Je la retiens, parce que j'ai horreur de ce qui cesse. Mais elle se retire de moi, faute de vie. Et vous voici, mon très cher, qui venez, un homme de chair et d'os, une amitié chaude et vivante, non pas une abstraction.

Ne croyez pas que je refuse votre aide par un amour-propre quelconque. Je la saisis au contraire avec délices; je n'en repousse, aujourd'hui, que les moyens. C'est parce que je puis m'en passer, uniquement. Si, plus tard, pour ce livre ou pour un autre, je me trouve dans quelque nécessité mauvaise, je vous le dirai, et vous ferez alors ce que vouliez faire. Mais quoi ? Vous l'avez fait : dans la solitude, c'est la joie que vous me donnez et que je prends. Soyez heureux. Vous m'êtes bien cher.

Su.

Paul Claudel à André Suarès

Paris, samedi soir, 25 février 1906.

Mon cher Suarès,

Oui, je le sens, j'ai des reproches à me faire à votre égard. J'aurais dû vous voir et vous écrire, mais je vis actuellement dans un état de déménagement. J'avais dû finir le recopiage de mon drame que je porte mardi à V Occident, ma fiancée a passé deux semaines à Paris, et enfin je viens de faire un petit séjour à Ville-neuve où j'avais des caisses à ouvrir.

J'ai porté votre manuscrit à V Occident, il y a déjà près de 15 jours. Je n'en ai pas encore de nouvelles. J'en prendrai mardi et vous écrirai aussitôt.

Oui, je voudrais pouvoir vous écrire une grande lettre dogmatique qui vous donnerait mon point de vue complet sur la Vérité unique, de qui seule dépend, j'en suis de plus en plus sûr, votre salut en l'autre monde et dans celui-ci. Il y a quelques mois je l'aurais fait si vous me l'aviez demandé. Aujourd'hui je ne me sens pas suffisamment pur. J'étais seul hier dans ma maison de campagne avec la nuit pleine d'horreur et de misère au dehors. Et c'était juste l'anniversaire de cette affreuse nuit de la Sexagésime à Foutchéou, il y a un an. Je songeais en récitant mon chapelet au Christ venant sur la terre par un acte ineffable de sa tendresse, à Jésus suant le sang, flagellé, couronné d'épines. Avec quelle vivacité je sentais le grand sérieux de tout cela, l'ineffable bonté du Sauveur, ses souffrances, sa simplicité, et de mon côté la faiblesse, la vanité, la frivolité, les péchés honteux. Cela suffit, il n'y a pas besoin de paroles recherchées. Et il vaut mieux se taire que de parler de ces mystères effrayants d'une bouche par trop indigne.

C'est une courte lueur, et de nouveau me voici relancé dans le fatras des jours et des soirs.

Vous aideriez ma faiblesse, mon cher ami, si au lieu de me demander une espèce de grand traité panoramique, vous me signaliez un point spécial dpnt la discussion vous paraîtrait intéressante.

D'ailleurs combien je suis insuffisant à parler de ces choses et combien j'aimerais mieux que vous prissiez sens de la réalité, prochaine, actuelle, immédiate du Christ qui est là à côté de vous. C'est pourquoi je vous ai si souvent parlé de la nécessité de la prière même faite sans goût mais avec persévérance.

Adieu, mon cher ami. Dites-moi fomiellement si vous avez besoin de moi, et j'irai aussitôt à vous. Mais alors je voudrais causer à fond.

Paul.

yS A PAUL CLAUDEL

André Suarès à Paul Claudel

Lundi 26 février [igo6].

Vous vous rabaissez trop : vous faites semblant, cher Claudel, de ne pas savoir quel prix vous avez pour moi. Même comme demi-prêtre. Il ne s'agit pas de votre dignité, ni si votre âme est plus ou moins pure : je ne m'en fais pas juge. Mais vous êtes dans la foi comme le passereau dans l'air : vous la prenez en chacune de vos inspirations et vous la respirez toute. Sachant ce que je sais de vous, je vous regarde comme celui qui flotte dans l'élément où je voudrais être, et qui a le bonheur que je n'ai pas. Vous

êtes devant son attention comme le témoin du miracle, où l'on ne peut pas croire, mais qu'on ne peut nier cependant.

Voilà pour la religion. Quant au reste, ce n'est que l'amitié d'Homme à Homme, — rien, si l'on veut; et selon les cas, plus que tout.

Vous n'avez point de reproche à vous faire. Je vous ai donné du mal, sans vous faire en retour l'espèce de bien qu'après tout vous étiez en droit d'attendre. Je ne veux point peser sur vous. Vous comptiez me mener à l'arche de toutes consolations. Et moi j'espérais vous retenir dans l'effroyable solitude où désormais je reste plus que seul, sans ombre sous le feu droit de midi. Quel destin, quelle lutte dans l'étouffement de la voix, sans être entendu de personne, sans personne à qui parler en mes pensées les plus secrètes. Vous ne faites plus assez cas, moins Dieu, de ce qui me restait en vous.

La réalité de la Passion et de Jésus sur la Croix, je les vois, et même je les sens aussi puissamment que personne. Et le sublime que j'y trouve, j'aurais honte d'en faire discours. Mais de là à une réalité divine, il y a loin. — Le miracle seul abolit l'espace.

Vous m'avez dit avoir été dans l'état où je suis. Ce n'est pas tout seul que vous en êtes sorti : une main miraculeuse vous en a tiré : il n'y a de Dieu pour vous, sachez-le, que par ce que vous avez senti sur vous, du cœur à la tête, la païune et les cinq doigts de la main divine : je ne connais pas cette main; il me faut son étreinte.

Adieu, mon très cher. Je suis bien à vous

• Su.

Dites-moi le jour et l'heurt où prendre mon manuscrit chez vous.

S'il y a ombre d'apparence que ces Messieurs de V Occident me viennent en aide, vous pouvez dire que je prends les frais de Voici l'Homme, jusqu'à charge de mille francs. J'en donnerai la moitié aussitôt, et le reste en deux fois. Je m'en suis mieux assuré, depuis : le coût de l'édition ne doit pas aller au delà de 1.500 fr.

Tirage : 300 expl. à 10 fr., et 31 à 20 fr.

Ou même moins : Je prévois le tirage unique et sans une seule faute : à 0.

Heureux homme, vous allez publier votre drame, à peine fini, vous. Hé bien, je m'en réjouis : assurément, il est beau et fort. Je ne doute pas de vous.

André Suarès à Paul Claudel

Mercredi 28 février [1906].

Interpone fuis inlerdum gaudia curis, — j'obéis enfin, pour un instant, à cette voix du bonheur, de la chair qui espère, qui est celle de la vie. C'est à vous, cher Claudel, que je dois ce moment de relâche.

Je veux donc dîner avec vous, samedi, — à la condition de ne point vous donner de gêne. Que me parlez-vous de Carême? — J'ai de tout temps beaucoup jeûné : je me mettrais en colère, si vous en doutiez.

Vous ne me dites rien de votre Drame : nous allons en parler, j'espère.

De cœur, tout à vous.

Su.

Je vous suivrai où vous voudrez; mais si j'avais pu voir Mr. Mithouard chez vous, qu'il aurait mieux valu! Je vous dirai pourquoi, d'un mot : Mr. Mithouard a un salon, et je suppose qu'il reçoit beaucoup de monde. Je suis muet et abîmé comme un roc, parmi ceux que je ne connais pas.

Et pour en finir, encore un aveu. Depuis longtemps, je n'ai plus ni habit ni redingote. Que faire, si samedi soir, tout le monde a l'uniforme de la bienséance? — mais quoi, vous ne voudrez pas m'y faire manquer.

80 A PAUL CLAUDEL

Paul Claudel à André Suarès

Paris [début de mars 1906J.

Mon cher ami,

A mon grand regret, je suis obligé pour les raisons les plus graves de partir pour Lyon samedi. Je serai sans doute de retour lundi. Il me sera donc impossible de vous accompagner chez Mithouard. Mais cela ne doit pas vous empêcher d'y aller. Ce sont des gens simples et charmants, on n'y met jamais d'habit et on ne fera aucune attention à votre costume.

Encore une fois pardon, je vous serre la main.

Claudé.

Il n'y a jamais beaucoup de monde chez Mithouard. Si vous voulez, je le prévendrai. Mon adresse à Lyon jusqu'à dimanche : 25, quai de Tilsitt.

André Suarès à Paul Claudel

Jeudi [début de mars 1906].

Je suis inquiet, cher Claudel. Que vous arrive-t-il ? — Rien de trop grave, je l'espère ardemment. Ni ombre méchante sur les corps, ni menaces mauvaises à la paix de l'âme : rien de trop dur contre le cœur, enfin.

Je ne veux pas entreprendre[^] sur le lieu secret de vos sentiments. Et si vous ne m'y invitez vous-même, je ne veux même pas en chercher le seuil. Mais enfin, si vous avez besoin de moi, n'hésitez pas un seul instant. Il me semble que vous ne me donnez pas sans motif votre adresse à Lyon. Quoi qu'il vous advienne, vous devez compter sur moi — et certes j'y compte.

Je n'irai pas ainsi chez M. puisque vous n'êtes pas là pour m'introduire, je vous en prie, demandez lui un jour et une heure où je puisse me trouver seul avec lui, — ou à deux ou trois.

Ou bien ce n'est pas la peine que j'y aille : je le regarderai pendant 2 heures, je l'écouterai et je ne lui dirai rien.

A vous de tout cœur.

Su.

Paul Claudel à André Suarès

Paris, 7 mars 1906.

Mon cher ami.

J'espérais que vous auriez pris sur votre timidité, laissez-moi vous le dire gaiement, ridicule, et que vous auriez vu l'excellent Mithouard. On voudrait bien cependant vous voir, aucune sympathie ne pouvant exister sans un intermédiaire physique. Je dîne chez M. jeudi et je lui dirai d'arranger quelque chose.

Je pars pour Lyon \endredi et me marie le jeudi suivant 15 mar?, sans aucune cérémonie, dans la chapelle d'un hôpital déjeunes filles incurables fondé par la grand-tante de ma femme, morte en odeur de sainteté.

En guise d'images comme celles que les personnes dévotes échangent dans les circonstances solennelles de leur vie, je vous envoie le petit document que vous m'avez demandé. Adieu mélancolique plutôt qu'espoir. Vous demandez à Dieu un miracle, or le miracle bien loin d'être seul à témoigner de la Grâce, est plutôt contraire à ses voies ordinaires qui sont douces et insensibles.

Je vous serre affectueusement la main. Écrivez-moi toujours, vos lettres me parviendront. Le mariage ne me fera pas oublier mes amis. Pensez à moi le 15.

P. Claudel.

André Suarès à Paul Claudel

Jeudi 8 mars 1906.

Quoi? ne vous verrai-je plus? — Vous me dites adieu, comme quelqu'un qui s'en va.

Au fond, vous n'avez pas répondu à ma dernière lettre. Vous me parlez trop de moi et pas assez de vous. Il semble, cher Claudel, que vous vous défendiez de ma tendresse et d'en rien accepter.

Je pense beaucoup à vous. Personne n'aura pour vous, jeudi prochain, cette ardeur active et cette compassion qui

viennent d'une profonde connaissance : vous le savez bien, du reste. Car je sais mieux que les autres d'où vous venez, et par mes voies tout humaines, je sens mieux où vous allez, et sous quel nombre capital votre vie se place.

Mais si vous ne le dites pas, il ne m'appartient pas de dire ce que je puis être pour vous. N'oubliez jamais que jamais je n'oublie. Dans cent ans, comme ce soir, vous serez toujours le seul homme de ma trempe qui m'a rendu visite dans le désert torride où je vis.

Il m'eût été doux de vous servir comme vous m'avez servi : un moment, j'en ai eu l'espoir. Mais soit! il vaut mieux pour vous n'avoir pas besoin de moi.

Je vous souhaite tout le bonheur et toute la paix possible : d'un seul mot, toute la foi.

Je baise les mains de votre fiancée. O pauvre jeune fille, de quel respect n'est-elle pas digne, celle qui entre dans le chemin de la femme, plein de toutes douleurs, puisque ce sont elles seules qui la justifient?

Croyez à mon affection.

Su.

Paul Claudel à André Suarès

Lyon, 13 mars 1906.

Mon cher Suarès,

Adieu ! J'aurai été obligé de quitter Paris et la France même sans vous revoir. Un gros rhume m'a retenu au lit tous ces derniers temps de mon séjour, et le coup de vent de la destinée est venu m'y prendre pour me remporter à l'autre bout du monde. Je suis appelé à Pékin pour y faire fonction de Premier Secrétaire, à côté de M. Bapst que je dois accompagner dans son voyage. Je me marie le 15, je pars le 28, vous voyez que le drame de cette année de ma vie dont vous avez été un peu le témoin finit sobrement et sans « longueurs ».

Voilà notre entretien interrompu. De part et d'autre d'ailleurs nous sentions qu'il n'y avait plus rien à dire. J'en garde pour ma part une impression de mélancolie. C'est toujours une chose grave de laisser passer la grâce de Dieu sans en profiter. Mais point d'amertume en ce jour de notre séparation. Écrivezmoi et je vous écrirai.

Je vous embrasse.

Votre ami,

Paul Claudel.

Je VOUS ai envoyé ma petite feuille, n'est-ce pas? Je prends la mer dimanche à 11 h. du matin. Écrivez-moi à Pékin, Légation de France.

André Suarès à Paul Claudel

Le 15 juin [1906].

J'ai fait fête à votre billet de Han-Kéou, cher ami ; et je vous écris pour votre fête. Paix et force avec vous!

Vous le savez, mauvais garçon, vous le savez bien que je vous garde une infaillible tendresse. C'est pour toujours, à présent. Et traitez-moi d'enfant, si vous voulez, puisque, vous donnant une sorte de sentiment que nul autre ne vous dorme, j'ai la candeur de vous le dire. Mais je vous traite aussi en enfant, vous en êtes digne. Je me rappelle que plus d'une fois nous nous sommes mis à rire, dans le plus grave entretien, pour nous être regardés seulement. Je vous assure que vous me devez votre amitié : car vous m'avez ravi la mienne. Je ne vous confonds pas avec les autres. Je ne dois pas être confondu.

Parlez-moi de ce que vous faites. Le bon signal que vous m'avez envoyé du cœur grouillant de l'Asie m'a ému comme un message transmis par les vibrations de la terre. Quelle différence, après tout, entre l'onde sismique, le courant sans fil et les navires

sur la mer? Tout rapport m'émer\ 'eille. A cause de vous, je remue aussi dans le nombril de la Chine. Je rêve de la fourmilière avec une étrange envie de tâter moi-même les terriers de la République Future, non pourtant sans une avide et secrète horreur. Je voudrais aller là, une fois, où le pullulant avenir se forme : la Cité des égaux, un gâteau de vies, un formidable ventre, jaune comme la graisse, impudent et gai comme les boyaux, et dont chaque cellule est une famille.

Ha, le plus noir destin de l'espèce, c'est sans doute que cette race soit si peu religieuse.

Faites-moi voir ce que vous voyez et où vous en êtes : j'ai tant besoin de me quitter, et tant besoin de connaître. Je vous dirai un mot de ce qui se fait ici, dans ce cher pays qu'on regrette partout, dès qu'on le quitte, qu'on emporte avec soi comme un parfum, et qu'on s'étonne de n'aimer plus assez dès qu'on le retrouve.

J'aurais voulu connaître votre jeune femme. Je ne pense pas à elle sans un tendre respect : elle a pris le joug sacré; et dès le premier pas sur le labour, elle est mise « in manu ». Voilà un vrai mariage : une vocation. Séparée de tous et même de son horizon, livrée au seul qui doit vouloir, agir et être responsable. Vous êtes le seul fort catholique que j'aie connu, tel qu'on pouvait l'être il y a 600 ans. Et quand même, vous ne seriez pas mon cher Claudel, j'aimerais encore en vous les idées que je me fais de vous.

Soyez heureux, donc. Toutes joies en l'unique !

A vous de tout cœur.

Su.

A V Occident, tout est en retard : les grèves, — le désordre jusque dans les cases, et la révolte dans les fibres les plus sages : ainsi nos muscles ne marchent plus. Mais j'admire tout de même cette volonté de vivre et leur foi au bonheur en ce monde. Par là, nos ouvriers qui ont été de si pure race, et d'un si noble travail, ouvrent la porte aux Jaunes et leur tendent la main : Vocans quem devoret.

Ha, vous voulez de mes nouvelles? — Je vis dans une sombre extase : mes maux passent mon entendement. Jamais je ne connus un plus horrible hiver. Depuis six mois, je n'ai pas eu un seul jour de bon travail.' Or, au milieu de telle horreur, la vue de la ten-e m'enivre, et je dirais presque que j'ai l'ivresse de mon malheur. Je suis plus avide de cette vie, de toute cette vie que le feu de l'aliment combustible. Vous allez dire que c'est une image de l'enfer. O que je suis donc un enfant de la terre !

Et pensez que je n'ai plus rien : pas même des livres. De mes deux amis, l'un est dans les Vosges et l'autre en Provence. Et vous, j'ai cru que vous me laissiez à l'Ouest, allant pour toujours au fond de l'Orient égoïste.

André Suarès à Paul Claudel

Mercredi matin, 20 juin [1906].

Le cœur occupé, cher Claudel? — Que dites-vous? — J'ai plus d'un cœur, hélas; et il peut être tout entier à plus d'un. Je l'ai tout donné chaque fois que j'en fis don. Trahi plus ou moins, en ce que je n'ai pas été accepté dans toute l'étendue de mon présent r

car enfin c'en était un. Ne vous abusez pas sur ce que je veux dire. Si j'ai terriblement souffert, ce n'est pas d'amputations comme vous, en pleine gangrène. Entre tant de maïux et de laideurs, où j'ai appris à connaître le visage de la vie, je n'ai pourtant pas vu la face de mon amour prendre ou rejeter le masque d'une incalculable vilénie.

Nullement. J'ai l'âme incombée. Ceux qui m'aidaient entre tous à peupler ces espaces, ils m'ont trahi sans le vouloir, les pauvres, victimes les premiers dans toute leur force par ce qui me victime. A ceux qui me restent, quel reproche faire qui ne soit pas injuste? — Le don qu'ils me refusent, c'est leur joie et leur propre salut. Ma solitude a duré onze ans. J'en suis sorti, en voilà trois, — non, deux seulement, — pour entrer dans un fleuve de catastrophes. Je vous dirai un jour cette étrange et désastreuse navigation dans les rapides.

Je ne vous juge point brutal de couper le lien de la douleur entre vous et le membre pourri qui ne veut pas guérir. J'y aurais peut-être mis plus de violence si j'avais comme vous, une raison sainte d'agir, et par là décisive : — ce qui s'appelle vraiment un droit, — un devoir c'est-à-dire.

Mais ici encore, je vois devant moi toute la créature : car je n'ai qu'elle et ne puis donc ve ir qu'elle. Je la prends dans ma compassion : car, si je ne le fais, qui le fera? — Ainsi, de mes morts. Le monde est trop pauvre d'amour. Il n'est que trop aisé de ne penser qu'à soi. — Sachez qu'un dieu seul peut rendre l'homme libre de ne pas souffrir. Telle est la miséricordieuse grâce qui vous fut faite, le jour de fête où, le front appuyé au pilier de Notre-Dame, la main qui ferme les ténèbres vous a ouvert les yeux. Un tel pouvoir seul nous absout d'abdiquer nos tour-

ments, quand notre force abdique. Une si puissante pitié qui s'étend à tout, nous laisse libre de nous réserver enfin la nôtre. Mais où l'homme est setJ, il faut qu'il paie de toutes les manières. Il ne se tient pas quitte, s'il est solvable en effet. Peu de gens solvables, au demeurant; ils n'en ont pas la force.

Quand je vous parle de ma solitude, vous la sentez : parce

que vous savez ce que c'est. Il ne s'agit même pas de la vie isolée, ni des lettres, ni même de l'art qui pourtant est mon unique raison de vivre. Il s'agit de tout l'ensemble. A qui parler? de qui se faire entendre? — Hommes et sentiments sont à une trop petite échelle. Trop de moineaux, trop de fourmis, — plaisantins ou gens de métier bornés à leur tâche au point qu'ils y bornent le monde. Voilà le vide capital, l'espèce d'océan où j'ai été lancé, tel jour de novembre qui n'a coupé de toute la terre. Où est l'amarre de la belle espérance?

Et vous craignez de me trouver le cœur « trop occupé ? » — C'est moi plutôt qui redoute de vous donner trop et de trop exiger de vous, — à l'idée qu'enfin vous n'avez pas si besoin de moi, et que ce monde-ci est déjà riche en amitiés pour vous, sans compter la splendide amitié que votre être filial entretient avec un Père qui ne meurt pas.

Je vous serre la main. Croyez à ma grande affection.

Su.

61 . — Paul Claudel à André Suarès.

[Tientsin], 9 septembre 1906.

Mon cher ami.

Ma réponse à votre lettre arrive tard, mais qu'importe le temps aux choses qui font l'objet de notre commerce? Puisse du moins chacune de mes lettres être pour vous le « nuntius bonus de terra longinquâ ». Cet éloignement nous aura permis simplement de trouver nos distances où l'âme seule demeure visible. Mon cher Suarès, croyez que j'accueille votre amitié de tout mon cœur avec ce qu'il y a en moi de plus raisonnable et de plus sensible. L'éloignement va faire de celui-ci pour l'autre le frère rare et invisible, le visiteur muet et l'ami rédivif à qui jadis on tendait la main dans les songes avec une mystérieuse intimité. Un chrétien n'est pas entièrement de ce monde. Et je vous y vois tout entier, souffrant de l'âme et du corps, comme un témoin de ses poisons les plus affreux, attestant par votre mort cette pestilence qui fait la vie de tant d'autres. Que puis-je dire et faire? Mais je puis être avec vous, possédant le salut et le remède.

J'ai quitté depuis deux mois ce vieux décombre de Pékin, et je suis ici dans le pays le plus pauvre et le plus dénué qui existe. Non pas la nudité mais" la misère, eau stagnante et herbe rare. Séjour sévère où la terre n'a plus rien d'agréable et

d'amusant pour le regard, mais l'accroissement de lumière d'un ciel toujours pur. Et sur toutes choses aussi accroissement moins de la lumière que de la visibilité. J'écris en ce moment une espèce d'ode sur cette eau essentielle en nous qui est le besoin d'être parfaitement liquide et translucide. Ce n'est point l'impur qui fermente, c'est le pur qui est séminal.

J'attends un enfant pour le mois de janvier prochain.

Que devient l'impression de votre livre ? Je n'ai plus aucune nouvelle du mien. Si vous voyez parfois ces Messieurs de l'Occi-

dent f vous seriez bien aimable de rappeler mon existence à leur souvenir.

J'ai reçu il y a quelques mois un mot aimable de Pottecher. Pauvre garçon! je crains d'avoir été injuste avec lui. Mais il est pénétré d'idées pour lesquelles j'ai une espèce d'horreur sacrée.

Il y a aussi une autre pensée qui m'est venue : le sursaut du philosophe qui remâche les mots appris sur le « mystère des choses » et qui tout à coup se réveille et voit : que l'éternité a commencé dès ce monde-ci et que toutes choses ne sont que dans l'acception du mot être qui ne comporte ni commencement ni fin; et que toutes choses bougent ineffablement devant l'éternité comme un âne qui se gratte contre un mur.

Je vous serre bien affectueusement la main.

Paul Claudel à André Suarès

Tientsin, 17 septembre 1906, fête des Sept Douleurs.

Mon cher ami.

Je veux vous écrire pour vous dire combien m'a fait plaisir le chapitre Églises que je relis imprimé dans V Occident. Il est surprenant combien vous avez le sens catholique. Puisque le plus sûr critérium de l'esprit catholique est l'amour de l'Église. Église ne veut pas dire seulement assemblée, mais composition. Le fidèle n'est pas seulement uni, mais contenu, posé, mais composé. Combien de fidèles au contraire qui se trouvent gênés et comme honteux de cette vieille Église. Ils sentent le dommage irrépa-

nable que tout de même ils se feraient en s'en séparant; mais ils voudraient amener l'Église à leur petite manière de voir; témoin ce livre absurde de Fogazzaro Le Saint dont les libérâtres font tant de bruit. Le catholique est celui qui

est toujours prêt, préfère le sens de l'Église au sien propre non seulement sans regret, mais avec une exécution cordiale, avec une renonciation enthousiaste. Augmentation de lumière que le renoncement à sa propre opacité.

Combien je voudrais connaître les raisons réelles qui vous éloignent de nous!

Une autre idée que je veux vous dire que me donne la lecture des journaux qui m'arrivent par paquets! c'est l'effrayante immensité de la sottise humaine. Elle est confuse et indéfinie comme la mer. Il n'y a ni à la combattre ni à l'épuiser. Mais le fidèle la traverse à pied sec par le plus court chemin comme les Hébreux de la Mer Rouge précédés de Moïse et d'Aaron.

Je vous embrasse.

P. Claudel.

André Suarès à Paul Claudel

Paris, 27 octobre 1906.

Votre Livre est là, sous mes yeux, cher Claudel, aussi beau que vous puissiez le désirer. Ces Messieurs de V Occident ont bien fait les choses. Pour vous, du moins. Quant à mon Livre, il devait paraître le 10 octobre, et ne sera peut-être pas prêt pour Noël.

Ainsi de tout. Et vous-même, dont je n'ai pas eu un mot depuis 3 mois.

Je lirai le Partage, un de ces soirs que j'aurai un peu la paix. Car je suis dans la pleine tempête. Il est vrai que je voudrais vous voir. Je n'ai pas de véritable entretien, sinon avec vous. La misère d'une telle solitude est grande. Chaque jour, l'horizon du désert s'étend.

Il m'a été doux de recevoir votre œuvre comme un don du poète vivant que j'estime le plus, et le présent d'un homme que j'aime.

Ha, quel ami j'eusse été pour vous! Mais je le fus et je le suis.

Pourtant, ne m'oubliez pas. Je vous serre la main. Portezvous bien. Soyez heureux.

Su.

J'ai dû quitter Meudon. Je suis maintenant en cage, à Paris, — XIV[^] — rue Méchain 17.

André Suarès à Paul Claudel

Paris, 17 rue Méchain, XI V[^], le 2 novembre 1906.

Il y a deux ou trois jours, je ne vous ai pas dit vrai. Vous n'êtes pas celui que j'estime le plus — mais le seul. Mon Claudel, je vous aime et vous admire.

Votre Livre m'est trop cher : je n'en peux pas juger. Pourtant, j'en suis sûr, il n'y en a point où vous soyez davantage : c'est

presque trop, et la rançon d'une si belle œuvre, qu'elle doive rester secrète. Étincelante confession! O ne la laissez pas lire à votre jeune femme. On vous y voit à nu. Et quant au fond de la nudité, là où la douleur pousse le cœur à jaillir d'entre Içs côtes, je m'y vois. Comme vous vous êtes trouvé, çà et là, dans mon livre, je me rencontre dans le vôtre.

Ce n'est pas un drame et c'est plus qu'un drame. Il me semble assister à une messe admirable de Requiem. Le Cantique de Mesa est digne de Dante, digne de la Bible. J'ai toujours rêvé de mourir comme votre Mesa. Et vous, comment avez-vous pu répudier une telle mort, en possédant le sens et l'embrassement?

J'ai tout de même peur pour vous. Jusqu'à cette agonie, vous vous êtes offert à Lui et ne vous êtes pas donné. Mais vous avez appris à faire le don total. Et s'il l'accepte?

L'art, ici, est si confondu dans la vie, que pour louer votre œuvre, je vous parle de vous. Voilà le plus beau de votre Partage : à l'heure de midi qu'on croit sans ombre, l'Ombre de Dieu est partout : c'est Lui, le héros de la tragédie.

Vous ne risquiez point la damnation. Ne dites pas que je n'en suis pas juge. Vous ne l'avez jamais encourue. Jamais l'amour de Dieu ne sera damné. Et dans tout l'enfer de votre amour, même dans tous les crimes, vous n'avez jamais manqué de cet amour là.

O que cela est beau, et la fraîcheur de cette certitude, cette source dans le feu le plus blanc. J'ai fait cette découverte, autrefois, du salut avec le désespoir de n'en pas être récompensé. Mais la vraie damnation, c'est la mort nette et pleine, c'est l'absence de Dieu — et dans l'amour de la terre, la perpétuelle et l'ineffable condamnation.

Adieu, mon très cher. Vous n'aimez pas penser à moi; et je vous regrette. Qui'est-ce que votre solitude et qu'a-t-elle été près de la mienne? Voici le Jour des Morts. Demain, je perds mon frère qui était un aigle de vie, de justice et de bonté; dans huit jours, c'est mon Père, que j'ai mené jusqu'à ces

go A PAUL CLAUDEL

portes, après onze ans de martyre, où je lui tenais la main. Et tout le reste ! « Cela du moins est à moi. » Et cela seul, rien que cela.

Je vous embrasse avec tendresse. Je ne vous écrirai plus. Vous aurez mes livres, si je vis — et j'aurai les vôtres. Adieu. Vous seul me pouviez comprendre; et dans le grand silence, vous seul auriez su dire la parole nécessaire. Mais en tout, vous avez plus de bonheur que je n'en ai : car j'ai pour vous un cœur que vous n'avez pas pour moi.

André Suarès à Paul Claudel

Paris, le 3 novembre 1906.

Je vous écrirai donc encore, cher Claudel, — encore et toujours. Puisque vous parlez, je veux répondre. Je n'ai eu vos deux lettres de Tientsin que ce soir, et du même coup; elles m'ont cherché je ne sais où, je crois même en Bretagne. Que ne m'y ont-elles trouvé!

Vous ne me dites pas ce que vous faites à Tientsin, si vous y êtes en mission ou bien à demeure. Mais tout est bien, puisque

vous travaillez à une ode.

Pour moi, je suis au terme d'une année horrible, passée dans le vertige et dans les transes. Je suis comme un homme à qui on a coupé les bras et les jambes, après lui avoir arraché la langue : j'ai la tête pleine d'oeuvres et je ne puis rien faire.

Pour ce soir, je ne vous en dis pas plus. Je veux seulement vous serrer la main. Je mords la plainte sur mes lèvres : j'y mets l'écrou des dents. Le mot de la Sainte : que « Dieu n'habite pas les corps bien portants » me semble plus terrible qu'à personne car, si Dieu n'habite pas l'homme malade, qui est-ce qui l'habite ? — Étrange maladie que la mienne, qui me laisse toutes les apparences de la vigueur, moins la force d'aller droit à mon office, là où j'ai mis ma seule raison de vivre.

Adieu. Portez-vous bien, cher ami, de corps et d'âme. Vous allez donc avoir un fils? un gage de cette vie qui, pour vous, n'est pas seulement un magnifique et terrible rêve? Et parce que vous savez qui la donne, quel devoir en est la rançon et quel salut lui est promis en récompense, cette nouvelle Vie doit vous paraître une bénédiction. Qu'elle le soit. A vous, de tout cœur.

Su.

Paris, 17 rue Mcchain, le i*"" décembre 1906.

Je viens de recevoir Voici l'Homme, et je vous l'envoie, mon très cher Claudel. Vous l'avez connu le premier; il n'eût pas été publié de sitôt sans vous; aimez-le toujours.

Il y a des hommes, — combien en connaît-on dans sa vie ? deux ou txois? — à qui on ne confie pas son oeuvre : on la leur

donne comme une épouse. C'est ainsi que je reçois vos livres et que je vous rends les miens. Nous échangeons nos filles.

J'ai toujours senti votre présence à V Occident. J'y ai trouvé des hommes tels que je ne les cherchais plus, désespérant de les rencontrer jamais. Ils sont loyaux et fermes. Il y a quelque chose de si clair dans les yeux de Mithouard, — une eau d'antique source, qui s'est gardée pure. Et Albert Chapon n'est-il pas d'un dévouement admirable ? — Là, on vous aime et sans mensonge.

Ib ont pour vous et moi un sentiment des plus rares. Grâce au ciel, il ne s'agit plus d'une estime littéraire. On est à cent lieues au dessus de cette pestilence. Je vous envie le désert et l'espace libre. Ici, Claudel, point d'étendue comme un miroir de la lumière : c'est le marais de Chamo, vous savez, ou Gobi. Je ne peux plus sortir : l'odeur de la putréfaction contemporaine me révolte. L'absurdité des hommes est un globe transparent, où on les voit faire la chaîne et où ils flottent. Cette bouée creuse de vanité va et vient dans l'océan infini.

Du reste, c'en est fait du soleil. Le brouillard est un pansement humide qui enveloppe la ville. Dans les rues, toutes ces larves grises me font faire d'assez sombres rêves.

Adieu, mon très cher. Je suis travaillé d'ennuis brûlants, et de toutes manières. Je suis de ce monde, moi. Quelle bénédiction pour vous d'en être un peu sorti ! Et pourtant vous avez de solides pieds en terre. Je colle dur au sol, mais j'emporte un tooabeau à chaque pas.

Je vous embrasse.

Votre

A propos : croyez-vous que la couleur soit de l'ombre? — En sorte que la gamme du violet au rouge sonne, sur la rétine, quand la lumière frappe les sept touches de l'ombre, de la plus grave qui est la plus obscure à la plus claire, qui est l'aiguë.

92 A ANDRE SUARES

Raison donc, comme en tout, de la métaphore : haut en couleur, c'est l'ombre la plus vaincue par la lumière ; la lumière est absolue et primitive.

Su.

Paul Claudel à André Suarès

Tientsin, 17 décembre 1906.

Vos trois lettres me sont parv^enues le même dimanche. Non, cher ami, ne croyez pas que je vous abandonne et que je cesse de penser à vous. Mais les choses que l'on a à vous dire valent d'abord d'être portées. Je vous vois donc, autant que je puis juger, toujours au même point qu'à mon départ de Paris. Vous êtes malade de Dieu : c'est là un diagnostic aussi sûr que celui du choléra ou de la scarlatine. Moi qui connais le remède, je suis bien forcé de vous l'indiquer brutalement comme un médecin. Et Ego reficiam vos. Et moi qui vous ai fait je vous referai : au physique et au moral. Durum est contra siimulum recalcitrare. Allez donc voir soit l'abbé Baudrillart, 4 quai des Célestins, soit plutôt Dom Besse, bénédictin, abbaye de Chévetogne, près de Namur, qui viendra sur une seule lettre de vous. C'est une certaine joie pour moi de ne plus vous savoir dans ce néant de Meudon. Que vou-

lez-vous? Muss es sein? Il le faut. Pour vous guérir. Pas d'autre moyen que de vous éventrer. Terrible affaire que de mettre son Dieu au monde. Soyez avec nous, soyez avec la joie, avec la raison, avec la lumière, avec vos frères pleins de tendresse, et non pas avec le vice, avec la folie, avec le chaos, avec le néant, avec le désespoir.

Je prévois bien que vous n'êtes pas près encore de suivre mon conseil. Que faire en attendant? Vous m'avez parlé bien des fois, sans préciser, des obstacles que votre raison met entre la foi et vous. Eh bien! mettez -moi sur le papier au jour le jour sans aucune recherche toutes les objections qui vous passeront par l'esprit et envoyez-moi le catalogue. J'essayerai d'y répondre tant bien que mal. Cela aura du moins le mérite de préciser la conversation entre nous.

Et voici aujourd'hui la première des sept o de Noël, et bientôt ce moment sacré où dans le grand secret et mystère de ce moment de l'année où elle finit et retourne son cycle. Dieu nous fut donné comme un petit enfant que l'on tient entre ses bras. Et c'est aujourd'hui à vous, Suarès, que [la] parole est adressée

A FAUL CLAUDEL 93

aussi véritablement qu'elle le fut à Jean dans le désert sous le pontificat de Caiphe et d'Anne, Hérode étant tétrarque de Galilée et Philippe son frère de l'Iturie et de la région Trachonitide et Lysanias d'Abilion.

Je vous embrasse.

André Suarès à Paul Claudel

17 rue Méchain, Paris XIV®, jeudi matin, 3 janvier 1907.

Dans le profond ennui de moi-même et de tout ce qui est humain, je pense à vous, Claudel, qui m'êtes si cher et à qui je ne le suis peut-être pas. N'importe. Cela aussi m'était dû, et je m'attendais à cela.

Ennui! vous n'ignorez pas ce que ce mot noir veut dire. Vous en avez pénétré les puissantes ténèbres. Le désert infini et l'inutile richesse. Un soleil noir, puisqu'il y en a. Ce n'est point le vide de soi-même, comme ils l'entendent, ni le froid intérieur, ni le cœur sec où ne sourd plus une parole. Mais au contraire, c'est l'abondance vaine, et le feu qui ne sert à rien; l'entretien sans réponse, le chant à l'oreille de l'immensité muette. Tel est l'ennui, l'espace de la solitude sous le ciel du silence.

Je suis étrangement haï de tout le monde. Je les prends comme ils sont, ou à peu près; nul ne me prend comme je suis. J'ai une passion égale et terrible d'être et de ne plus être, de vivre et de mourir.

Vous ne savez pas ce que vous êtes pour moi. J'aime en vous l'homme et la doctrine, l'art et la vie. N'avez -vous rien à aimer dans mon art ni dans ma vie ? Je suis malade de solitude. Du reste, ma force n'est pas éternelle. Je vais m'écrouler, sans doute, rongé de soucis. Vienne la grande marée d'équinoxe! les passants et la race fétide des baigneurs, en août, vont admirer l'éboulement, persuadés que les rocs sont là pour eux.

Il ne s'agit pourtant pas de ma ruine. Je vous ai vu, ce soir, vous étiez devant moi comme jamais, ou plutôt comme vous

fûtes, ce jour de mai, où vous m'avez ouvert votre cœur et où j'en mesurai la souffrance. Or vous souffrez, j'en suis sûr. Je le sais, comme si vous me l'aviez dit. Vous n'êtes pas heureux, si le bonheur peut avoir un sens pour nous. Pour vous, du moins, c'eût été au cloître. Non pas encore la joie des anges, mais enfin on a le pied sui- l'échelle. Et l'on monte!

Je ne vous oublie pas, même si vous m'oubliez. Vous m'avez, vous, et moi, je ne vous ai pas. Et qui aurai-je eu, pour le seul entretien qui compte, et qui passe l'infatuation horrible de ce monde-ci? Je ne pouvais avoir que vous, cher Claudel, je ne force pas votre confiance. Mais vous savez bien qu'entre votre tristesse et la mienne, toutes deux si grandes, il n'y a que l'épaisseur du monde humain. Et elle n'arrête pas, elle conduit plutôt la vibration de l'une à l'autre.

Je suis à vous de tout cœur.

Su.

André Suarès à Paul Claudel

17 rue Méchain, Paris XI V[^], le 7 janvier 1907.

J'ai relu votre Partage, cher Claudel. Mon admiration pour votre œuvre est une tendresse pour vous. Elle me rend injuste pour moi-même. Je mets si haut votre intelligence que je doute de la mienne. Et votre art aussi est grand.

Je ne suis plus bon juge de ce que je prise ainsi. Au fond, on n'admire bien que ce qu'on aime. C'est une séduction que vous

exercez sur mon esprit. Je me donne à vous aussi ardemment que je me refuse aux autres. Je vous entends louer. On vante votre génie, vous avez un parti; vous n'êtes plus celui qu'on ose méconnaître. Que m'importe, vous m'êtes bien mieux connu.

Quel sens de la passion dans votre drame! comme il est plongé dans les délices terribles du péché et de la mort. Je vous y vois tout vif, et je m'y retrouve : plus d'un trait nous est commun. Je vous envie l'issue, quand la sainte assemblée du pardon s'ouvre devant la douleur, et lui fait place.

Irrésistibles sommations de la souffrance, quand un père les entend, qui a souffert toute souffrance. Là, vous êtes entièrement vous-même et semblable à vous seul. Je vous admire et je vous aime; depuis mes grands morts, je n'admirais rien. Ha, je voudrais être unique pour vous, comme vous l'êtes pour moi. Vous étiez né pour être un saint. Tout me le prouve. Nous ne sommes vraiment rien que ce qui nous passe nous-mêmes. Quelle œuvre vous auriez été aux mains de votre Dieu, puisque vous les sentez sur vous.

Je vous embrasse.

Su.

Brunetierre est mort. En lui j'ai perdu ma dernière ressource. Sans comparaison, il valait bien mieux que les autres. Il voulait vouloir. Et il a fini par croire. Ce qu'il a fait pour me servir, personne ne l'eût fait dans ces mornes hypogées des lettres, aujourd'hui.

Dites-moi, vous qui connaissez le sérail, y aurait-il moyen que je fusse vice-consul quelque part en Irlande ou en Italie ?

Su.

Tientsin, 2 février 1907.

Cher ami,

Depuis un mois, j'ai votre livre sur ma table et je l'ouvre à toute pause que je puis faire cormne on ouvre un livre d'images : images en effet incisées d'un trait aussi sec et aussi noir que les planches de tarots. Je comprends votre désir de vous voir imprimé : à cette forte brique dans notre décombre il fallait la presse, toute couverte de signes plus importants que ne sont celles de Tellô et de Goudéa. Nulle part je ne vois le nihilisme et le désespoir qui ne va pas sans une espèce de luxure; mais plutôt la colère, et une espèce d'impatience terrible, vibrante, ailée. Toutes les clefs, et parmi elles la bonne, sans la patience de l'essayer.

Et vous avez eu deux voix pour le prix Concourt. Celle de Bourges, mais quelle peut être l'autre?

Dans Connaissance de l'Est j'ai dit ce que je pensais de la lumière, qui est un impact sur les différentes substances dont se compose la chose illuminée, qui répondent par des couleurs. Le centre des couleurs est le jaune qui est la réponse la plus directe et la plus rapide à l'impulsion. De chaque côté il détermine comme des métaphores le bleu et le rouge, équivalents. De même que dans un fleuve de chaque côté du courant et à l'inverse, il y a les deux contre-courants. Il y a passage du plus clair au moins clair, non pas du rouge au violet, mais du jaune d'une part vers le bleu et d'autre part vers le rouge.

Je vous serre bien affectueusement la main.

P. Claudel.

Vous avez reçu la lettre de faire-part et vous savez que je suis père d'une petite fille. Ce sont des émotions bien fortes et bien douces. Je prends de grandes leçons de paternité!

André Suarès à Paul Claudel

Le 7 février 1907.

Quand vous me faites sentir une telle affection, que vous la nommez « fraternelle », je puis tout oublier. Le bonheur que vous me donnez efface cent fois la peine que vous m'avez faite.

Eh! cher Claudel, il s'agit bien de littérature. Vous n'êtes pas plus homme de lettres que moi, je pense. Si j'en étais un, avouez que je serais le dernier de tous. En vérité, j'ai bien mené ma barque. J'aurais conduit là une magnifique affaire.

Vous n'en doutez pas : je suis bien plus religieux que mes livres. Je n'ai pas écrit un mot ni pour plaire, ni même pour mon seul plaisir. Je ne fais rien que pour vivre, au grand sens : pour être au plein de la vie, parce qu'il le faut, et que je ne puis pas faire autrement. Ou mourir, ou être, et entendre la voix qui dicte. Pas une ligne de mes œuvres qui ne soit un combat contre la mort.

Je répondrai gravement à une ou deux de vos questions. Aussi religieux que vous, oui, peut-être; et peut-être avec folie, y ayant tant de peine et si peu de joie. J'ai la religion ; mais en moi la religion n'a pas d'objet, ce qui est terrible. Je suis plein de prières, sans savoir qui prier.

Le divin inonde mon être, il le déborde. Mais je n'ai point de Dieu. Je n'ai que des dieux, en nombre infini, et partout.

Le divin, je ne dis pas Dieu. J'ai même horreur de la confusion, où tant de philosophes tombent et nous jouent en se jouant. Le divin, c'est la nature : proprement et strictement tout. Mais ce tout n'est rien.

Or Dieu ne peut être qu'une personne. Ainsi, je le conçois et l'ai toujours conçu. Mais c'est un rêve : une conception de ce genre échappe à l'intelligence. Ici, il faut sentir et ne point penser. La raison ne mène que sur le seuil. Et pour elle, il n'y a rien au delà.

Pourquoi une Personne? Je ne saurais vous le dire. C'est le cri de mon instinct. Je n'ai point de Dieu; mais parfois mon instinct le suppose. La personne parfaite, éternelle, voilà donc le seul Dieu que je suppose. Et toute ma raison y contredit.

Détrompez-vous : on ne peut avoir moins que moi la superstition de la science. La science est un ordre, une somme des méthodes, et voilà tout. La science est ausri une abstraction. Mais cette méthode est proprement celle de la raison.

Voulez-vous nier que Pascal lui-même fonde son apologie sur les textes? Il admire dans les Évangiles l'accomplissement de l'Écriture, et dans l'Écriture la prophétie de l'Évangile. Mais enfin s'il y a des preuves contre ces textes? Ne dites plus que je me dérobe. Voyez comme je vous livre le fond de ma contradiction.

Soyez heureux, cher ami. Je vous embrasse.

Su.

- Allez -vous bien, vous et vos enfants?
- Que devient la Chine? Est-il vrai qu'elle coupe sa queue?
- (Que devient la Chine! Je ris d'une telle question.)
- Vous savez, votre écriture ressemble à celle de Racine.

Paul Claudel à André Suarès

Consulat de France à Tientsin, 3 mars 1907.

Cher ami,

Voici devant moi vos deux lettres des 3 et 7 janvier et je veux y répondre sur-le-champ, car j'ai à cœur de me justifier des reproches que vous m'adressez. Et cependant vous avez raison : vous n'avez pas tiré de moi tout ce que je devais vous donner, si je vous aimais comme il le faut, sans doute vous seriez déjà sauvé. Quant à attendre de moi une amitié purement humaine, non, Suarès, vous le savez. Tout ce qu'il y a en moi et qui n'est pas Dieu en qui j'ai mis toute ma pensée et tout mon cœur, ne vaut pas la peine que je le donne. Je ne sais plus ce que les gens appellent la beauté, et ce qu'on appelle l'art est pour moi moins que rien. Dieu seul est vivant et je le loue de n'avoir point permis d'être à ces choses qui n'existent pas. A votre tour pourquoi n'avoir pas en moi une entière confiance? Que sais-je de votre vie passée et actuelle? Que sais-je des raisons réelles et positives qui vous écartent de Dieu, car vous ressentez son appel dans vos entrailles, ou alors, vos livres ne sont pas comme je les prends, le cri et la recherche d'un grand cœur souffrant, mais une œuvre d'art à

laquelle je n'ai pas affaire. Expliquez-vous. Si vous voulez mon cœur, cher Suarès, ouvrez-moi le vôtre. Si vous voulez Dieu et la vérité catholique, en dehors de laquelle je ne pense point et

g8 A PAUL CLAUDEL

ne suis point, prouvez-le par l'acte. Ou si vous n'attendez pas Dieu de moi, qu'en attendriez -vous ? Toutes vos lettres ne sont remplies que de ces mots obstinés «Je ne crois pas, je ne peux pas, je ne veux pas». Qju'en savez-vous si vous n'essayez jamais? Et si vous essayez, comment vous y prenez -vous? Il ne faut pas mourir, il faut absolument vdvre. Dans les choses de Dieu comme dans celles du monde, il faut se répéter l'admirable maxime du prince d'Orange : « Il n'y a pas besoin d'espérer pour entreprendre ni de réussir pour persévérer, » mais, soyez-en sûr, facienti quod est in se non negatur gratia.

Si j'étais prêtre au lieu du laïc indigne que je suis resté, aurais-je pu faire plus pour vous? Je ne sais, la question ne se pose pas. Deux fois, à Ligugé et à Lourdes, et d'une manière plus forte encore par la convulsion de quatre années où il m'a permis de tomber. Dieu m'a signifié que j'avais le devoir de rester dans le monde, il a choisi lui-même et m'a amené l'épouse qu'il voulait pour moi. Je n'ai point à discuter ni à regretter, mais seulement à m'humilier et à baiser avec un profond amour la main qui me conduit où elle veut. Ce n'est pas l'habit qui fait le chrétien, mais une soumission ardente et passionnée à la volonté de Jésus-Christ, et l'embrassement de la croix qu'il nous a donnée à porter. La mienne n'est pas bien lourde : un peu de solitude, un peu d'ennui, un peu de tracas, et de quels bienfaits ne suis-je pas comblé! L'un des plus grands et que je voudrais mériter davantage est votre amitié et cette confiance émouvante que vous avez

en moi. Ecrivez-moi dans tous vos moments d'ennui et de doute et je vous répondrai toujours aussitôt.

Paul Claudel.

André Suarès à Paul Claudel

Paris, le 7 mars 1907.

Vous voilà donc père, cher Claudel, et vous entrez dans le troisième cercle de la sphère. Mais sans doute vous n'avez pu parcourir le cycle de l'amour, sans connaître les joies et les angoisses de la paternité. Pour moi, je l'ai reconnue au fond de tout ce que j'aime; et peut-être le sentiment de la paternité fait-il l'épreuve de toute tendresse. Qu'il est dur d'être responsable, quand on porte toute la responsabilité, et qu'aucune espérance ne l'allège.
^

Vous ne me dites pas si tout s'est bien passé et si vous avez

l'âme contente. J'espère que l'horreur de la maladie vous est épargnée : comme l'enfant à sa mère, les yeux d'une femme malade nous font un reproche ou un appel insoutenable. Au contraire, la femme est belle sous le ciel avec son petit entre les bras. Comme vous avez votre place en ce monde et que votre vie a un centre, il doit y avoir du bonheur pour vous à nouer, comme le banyan, de nouvelles racines avec la terre et à transmettre l'étincelle sublime de la vie.

Présentez mes respects à votre compagne : je suis ému à l'idée de cette mutation sacrée : Et erunl duo in carne una. Il n'y a pas

de grandeur plus touchante que celle-ci, la jeune femme qui enfante dans la douleur, qui accepte la charge prescrite, qui paie la rançon de l'amour et même qui la bénit.

Cher Claudel, soyez heureux.

Je suis à vous de tout cœur.

Su.

11 mars 1907.

Avez -vous reçu Voici V Homme, cher Claudel?

Depuis trois mois, un silence de pierre, absolu, affreux. Cette oeuvre est tombée comme un lingot au fond de la mer. Personne ne m'a donné signe de vie, si ce n'est Jammes, hier, et trois autres.

Voilà un livre qui est comme s'il n'était pas. Nul, pas même vous, cher ami, n'a jamais souffert au même degré la suprême persécution de la nuit. Pensez-vous que je m'irrite de ne plaire à personne?

Non. Non! mais il me prend une horreur sacrée de ce temps; et la laideur m'environne comme une eau noire, une inondation de la pestilence qui monte, et j'en ai jusqu'au menton. Est-ce juste?

Ma peine est bien plus naïve qu'on ne croit : j'aurais voulu n'avoir pas de dette. Mais parmi ces millions de chiens, gens de lettres et lecteurs, il n'y a pas trois cents hommes pour.

A la fin, on a honte de vivre. Et de qui dépend-on? Il faut compter parmi les mignons de la fortune, il faut être Faguet ou

Hirsch, Barres ou Arthur Meyer, ou le poète du Duel : qui est-ce? Monsieur Lavedan, si je ne me trompe? Et aurum terrae illius pessimum est.

100 A ANDRÉ SUARÊS

Vous, du moins, mon très cher, ne m'oubliez pas. O je voudrais que vous leur disiez un mot, à tous! Et qu'il fût ou non question de moi, qu'importe. Vous voir le fouet aux mains ! Moi, le silence m'arrache l'arme du poing... Adieu, cher Claudel, et

de cœur votre

Su.

Tientsin, 3 mai 1907.

Mon cher ami.

Votre lettre me fait beaucoup de peine. Et cependant quelle consolation pourrait vous venir à vous de moi que vous devez ranger avec quelque raison dans la triste catégorie des satisfaits. Je ne puis que me ranger et vous répéter le mot d'un des personnages de Dostoïevsky : « Passez par [papier déchiré]... devant et pardonnez-nous notre bonheur! »

Quelle malédiction que l'Art, surtout lorsque, comme pour vous, mon pauvre ami, il envahit toute l'âme et toute la vie! Nul artiste digne de ce nom ne travaille en réalité pour lui, mais pour les autres, puisqu'on écrit toujours à quelqu'un, puisqu'on parle toujours en réalité à la seconde personne. Quelle tristesse que cet enfant de notre cœur que nul n'accueille et qui ne communique point la vie que nous lui avons donnée ! Pas un grand artiste qui n'ait connu cette douleur. Mais aussi il faut un an pour que l'en-

fant parle, il faut 7 ans pour qu'il distingue le bien et le mal, il faut 15 ans pour qu'il atteigne la puberté, et le père souvent n'est plus là à ce moment. Mais Dieu, pour qui aucune bonne volonté n'est perdue ni aucune belle œuvre ni aucune bonne action, et qui connaît la valeur de l'orchidée ou du diamant que nul œil humain ne verra, sait ce que nous faisons pour sa gloire qui doit être notre seul mobile.

Je ne sais si je vais encore rester longtemps à Tientsin. Il est possible qu'on m'envoie à Calcutta. Ce serait bien intéressant et instructif pour moi de connaître l'Inde.

Je vous serre affectueusement la main.

P. Claudel.

A PAUL CLAUDEL IOI

André Suaris à Paul Claudel

Le 30 mai 1907.

Ceux qui sont heureux, cher ami, font un spectacle que j'adore. J'ai besoin de croire aux Iles Fortunées : plaise au ciel que vous y soyez. Loin d'avoir à vous pardonner votre bonheur, j'en jouis. Le mot de Dostoïevski est profond; mais il vient de la haine mise à nu comme une plaie : il va d'un saint à un fou, dont il se sent haï. En général, Dostoïevski est plein de haine, jusque dans l'amour.

Je suis grandement redevable à ceux qui sont heureux, s'il y en a. Le bonheur des autres est nourrissant pour moi, comme le

mirage de l'oasis à celui qui est dans le feu du soleil, tandis que son chameau crève, tétant déjà le sable de ses babines violettes. i

Ha, si je donnais du bonheur à quelqu'un, il me semble que j'en aurais. Vous en êtes là, je pense. Je ne vous mets pas au nombre de ceux que la vie contente. Mais enfin vous tenez les grandes arrhes. Vous avez la santé et la paix, dont tous les autres biens ne sont que la monnaie, peut-être. Vous en feriez fi, je le sais ; mais vous avez promesse du parfait contentement.

Je ne me plains pas : j'ai l'œil sur la Loi des lois, qui fait de toute plainte une pauvreté si vaine, un souffle de rien. Cependant, l'illusion même m'est ôtée. On me fait trop sentir l'horreur de n'être pas comme les autres. La Communion humaine me fuit. Les deux ou trois hommes que je connais, admirent tant ma solitude qu'ils voudraient m'y noyer. Il y en a un, surtout, mon sort lui paraît si beau qu'il espère bien que j'y étouffe.

Cher ami, vous avez un cœur vivant, vous. Et vous le savez : on ne vit que pour les autres. On ne vit que pour Dieu enfin, même si on n'y croit pas. Les plus solitaires sont les plus dévorés de charité. Ils aspirent à parler, sans paroles, au cœur des autres.

Le désir de la gloire n'est qu'un plus vaste appétit d'amour.

N'être en communication presque avec personne ! Il m'est très doux que vous ne me manquiez pas tout à fait.

A vous, de vrai cœur

Su.

Dites-moi un peu ce que vous faites.

Qu'est-ce que la vie à Tientsin? Y êtes-vous très occupé d'affaires ?

Il me semble que les Chinois, sinon les Japonais, vont nous mettre à la porte de la Chine.

André Suarès à Paul Claudel

18 juin 1907.

Je vous souhaite une bonne fête, cher Claudel; et beaucoup de frais bonheur entre votre femme et votre petite fille. Douceur, fraîcheur — mains caressantes du calme : nous en avons besoin dans l'ardeur de la vie.

Vous me négligez. Vous me découragez. Vous m'irritez. Et je vous le fais voir; j'ai l'air de m'en plaindre. Au lieu de m'éloigner, oir\ S'Al'avToç ^Xiyy\ vodcpiv acpecmfjxsi, je vous retiens. Dites enfin si vous êtes mon ami comme je suis le vôtre.

Je vous aime plus que vous ne m'aimez : peu importe, je le trouve bon. J'en sais les causes. Il y en a une, où je consens volontiers : vous êtes au port, aussi heureux qu'un homme comme vous puisse l'être. Ce n'est pas encore trop au prix du désir. Mais dans vos tourments, que je suis peut-être seul à connaître, vous avez des certitudes.

Que je ne vous sois donc jamais bien cher, puisqu'il faudrait que ce fût dans un excès d'infortune. Vous avez été guéri trop tôt pour moi, bien assez tard pour vous. Du moins, je dois être unique à vos yeux comme vous l'êtes aux miens. Ne pensez-vous

pas, quelquefois, à mon effrayante solitude? Tout le monde me tourne le dos. Ceux de V Occident comme les autres. On ne me reste pas longtemps fidèle. Or, voyez mon destin : j'ai en propre une éternelle fidélité.

Je suppose que vous sentez mille aiguillons de colère et de mépris à lire les nouvelles. Tout ce que vous aimez s'en va. Et tout ce qui se fait vous blesse. Mais vous êtes au-dessus de cela. Je le suis aussi, et même au-dessus de l'opinion que j'en ai. Il le faut bien, puisque je suis seul. Vous du moins, vous avez une armée : il est vrai que je ne vous l'envie pas. Les partisans sont bons, en ce qu'on guerroye ensemble. Pour le reste, ils ne valent que leur valeur : c'est peu.

Il y a ceci de beau dans un catholique comme vous : il peut bien passer pour vaincu, on ne peut pas le vaincre. C'est que vous êtes un homme en vie, et la vie toujours affirme. Ceux qui servent avec vous dans la même armée, ne servent pas la même cause, quoi qu'il semble. La différence des hommes fait différer la cause. Qu'y a-t-il de commun entre un Maurras, un Barrés, un Daudet, et vous?, — il n'y a que des négations en de tels hommes. Toute leur créance est à ce qu'ils haïssent. Ils ne perdent pas les causes qu'ils défendent; mais elles sont perdues en eux. Leur âme a une haleine pestilentielle. Acte

OU pensée, la haine est une sueur toxique : elle ne peut rien produire.

Crevez à mon affection.

Su.-

78, — André Suarès à Paul Claudel.

24 juin 1907.

Où en êtes-vous de vos Odes? Cher ami, vous n'ignorez pas combien je suis sensible à la beauté de cette forme. Elle est d'une rigueur unique et d'une liberté infinie : rien de plus passionnant pour l'artiste. L'ode vit tout entière dans le plan; elle ne souffre pas le moindre désordre. Elle a le caractère de la plus haute sculpture, d'un relief ailé et volant. Elle est le contraire d'une effusion. A l'état d'instinct, il y a des odes dans la Bible. Il n'y en a jamais eu, comme œuvres d'art, que chez les Grecs. Mon admiration pour le grand Pindare vous est connue. La première pythique, chez les modernes, est de vous ; je médite moi-même un poème de cet ordre si rare, — ou plutôt, j'en ai trois déjà très anciens, que je veux reprendre. L'un monte et descend avec la mer; l'autre darde avec le ciel; le troisième, c'est la foule.

J'appelle la strophe : la figure linéaire de la vocalise. Mais ce n'est pas assez pour notre art de V Occident. Il faut que la figure ait son espace et son volume d'harmonie. Le rôle de la métaphore est immense; sa puissance est créatrice. Mais rien ne vaut que selon l'ordre : il est la clef de toute la musique. Et telle en est l'évidence, qu'il ne devrait plus y avoir de ponctuation, le point seul réservé. La syntaxe doit suffire.

Je ne puis parler de ces ardents mystères qu'à vous. Je ne dois même pas songer à publier mes poèmes. Ma vie se consume en rongeries de ce genre. J'use mes dents sur mes liens et mes griffes. Une bête enchaînée aux quatre membres; la gueule fichée par un pieu en terre, et une coiffe de bronze sur les sourcils. Il me reste les yeux. Au' moins, quand vous publierez votre Ode, chargez-m'en.

Vous avez vu que Huysmans est mort en manière de saint, lui de si faible courage et de vertu si petite. Entre deux ou trois cents volumes que j'ai, — tout ce qui me reste de livres, — j'ai retrouvé A rebours, et une note où je disais, il y a quinze ans : « Voilà un condamné à mort. S'il n'entre pas en religion, il est perdu. » La France en est là, aussi. Il semble qu'elle

soit sur le point de se dissoudre. Je n'en crois rien pourtant. Elle va entrer en révolution. Les maîtres d'école ont tout pourri. Mais dans cette inondation de fumier, un à venir germe.

Je vous embrasse.

Su.

Paul Claudel à André Suarès

Municipalité Française

DE TIENTSIN

Cabinet du Président,

Tientsin, 30 juin 1907.

Mon cher ami,

Je viens de recevoir votre lettre qui m'a fait plaisir ^ . Voilà bien longtemps que je pense à vous et que j'attendais de vos nouvelles. J'ai su simplement que vous collaboriez maintenant à une grande revue et que vous alliez avoir une pièce représentée dans un théâtre en plein air. Est-ce vrai ? et seriezvous tombé dans les filets de l'astucieux Boissy? Vous auriez parfaitement raison de

vous faire jouer si vous le pouvez. Ce serait une expérience instructive que pour ma part je regrette de n'avoir pu faire.

Vous me demandez ce que je fais? Bien peu de choses, occupé comme je le suis par les tracasseries de toutes natures qui me prennent toutes mes heures. J'ai écrit cependant deux grandes odes de 25 pages chacune environ, je finis en ce moment la troisième et j'en composerai encore vraisemblablement une quatrième. Elles sont toutes composées des mêmes thèmes diversement unis, une exhalation lyrique de la pensée, souvenirs de la vie passée, espérances et liberté du chrétien, l'art et la vocation du poète, etc. J'aime cette forme parfaitement libre qui ne m'astreint plus à l'affabulation puérile du drame. Mon prochain livre sera donc intitulé : Cinq grandes Odes. Ce qui viendra ensuite, je n'en ai pas la moindre idée. Mon Art poétique est sous presse, j'ai hâte de le voir paraître, mais Gide qui doit en corriger les épreuves ne m'en donne pas de nouvelles.

J'ai lu avec beaucoup d'admiration les détails que l'on donne sur la mort de Huysmans. Voilà un homme qui écrivait

I. Réponse à la lettre d'André Suarès en date du 30 mai

jadis de véritables lamentations sur un œuf gâté et sur quelques cheveux que le coiffeur lui avait fait tomber dans le cou et qui supporte sans une plainte les tortures d'un cancer à la bouche. Je sais ce que c'est que ce genre de bobos dont mon grand-père est mort. Voilà des miracles plus grands que ceux de Lourdes pour

celui qui réfléchit et qui sait combien par soi-même on a de peine à se guérir simplement de la plus petite mauvaise habitude comme de se ronger les ongles ou de fumer des cigarettes comme Huysmans lui-même.

Avez-vous fait la connaissance de Bourges qui est un de vos admirateurs et qui avait voté pour vous pour le prix Concourt, ainsi que L. Hennique et l'aîné des Rosny.

Votre lettre ne me rend pas content de vous. Tel vous étiez quand je vous ai vu la première fois, tel vous êtes demeuré et je ne vous ai pu être d'aucune utilité. Mais je m'arrête car je me suis montré déjà bien suffisamment raseur et indiscret et je me suis juré un grand serment de ne plus jamais faire le prédicateur, rôle toujours ridicule et qui me convient moins qu'à personne. Je vous serre la main.

Claudé.

Paul Claudel à André Suares

Consulat de France à Tientsin.

Tientsin, 25 juillet 1907.

Mon cher ami,

Certainement, comme vous me le dites, la période que nous traversons est douloureuse pour un catholique. Mais cependant il n'y a pas de quoi s'abattre ou s'énervé. La persécution est l'état normal de l'Église, ou de toute âme qui possède un grand bien caché. Le possédé qui poursuit le Christ en lui tirant la langue et

en lui jetant des pierres lui demande : « Pourquoi me persécutes-tu ? » Je relis en ce moment la grande Histoire de la Riforme de Jansen. La crise qu'a traversée l'Église à cette époque était beaucoup plus dure que celle d'aujourd'hui et les Luther et les Illyriens étaient d'autres frénétiques que les Clemenceau ou les Briand. La seule cause de tristesse pour un chrétien ne peut être que le mauvais état de sa conscience, son égoïsme, sa faiblesse, le peu de secours dont il est aux autres. Le reste est un souffle de vent.

Dans une dernière lettre, je crois vous avoir parlé d'un projet qu'on avait de m'envoyer à Calcutta, ce dont je me serais fort réjoui. Malheureusement ce projet est ajourné, et je reste dans mon trou au milieu d'une centaine de Français qui tous sont animés de la haine la plus cordiale à l'égard les uns des autres. La haine occupe, il est vrai, mais ce doit être bien fatigant.

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt un livre récent de Bergson que vous connaissez peut-être: U Évolution créatrice. On m'avait signalé les différents points de ressemblance qui existent entre les idées de ce philosophe et celles de mes deux traités philosophiques que vous lirez prochainement. Ce sont des produits différents du même [^]esprit. Ce que je note surtout c'est que l'âge de fer de la Terreur scientifique paraît passé et que la barbarie repoussante des premières théories évolutionnistes paraît bien atténuée. L'évolution, telle que l'admet Bergson, avec les variations brusques et des effets entièrement inadéquats aux causes qui les préparent, se rattache de bien près à la vieille théorie des créations successives. Quant à moi, je la rejette encore, même sous cette forme. Cette théorie est invinciblement repoussante pour un artiste qui considère toutes choses comme des ébauches man-

quées et qui sacrifie le présent éternel et sacré à l'avenir, ce qui est à ce qui n'est pas. Toutes les formes pour un artiste sont finales, elles sont excellentes en elles-mêmes, emplies d'un enseignement inépuisable. En un mot, elles sont des fins. — Ipse poursuit fines — *Omnia fecit valde bona*. Chaque être nouveau n'est pas le produit des autres, il s'impose à eux du dehors, et la « lutte pour la vie » n'est que cette tendance à l'infini dont chacun est animé et dont parle si bien un petit poème de Coventry Patmore que j'ai traduit dans le temps dans Antée. Peu de gens l'ont compris d'ailleurs.

Où est votre rue Méchain ? Près de l'Observatoire, je suppose. Il y a de bien beaux boulevards de ce côté où j'ai beaucoup rêvé dans mon jeune temps.

Je vous serre affectueusement la main.

Claudé.

8i. — André Suarès à Paul Claudé.

Le 29 juillet 1907.

Je suis content de vous, »i vous ne l'êtes pas de moi, cher Claudé. Votre Art poétique vient de paraître. Je ne l'ai pas lu; je l'attends de votre main. Vous vous plaignez de ne pas

faire grand'chose : ce n'est pas si peu, à mon sens, que d'avoir fini deux de ces Odes et d'en avoir une autre en chantier. Puis, qu'importe? Vous agissez; rien ne vous entrave. Votre vie est bien en règle. J'admire, quand vous avez fini une œuvre, qu'on vous la publie aussitôt; et même on vous corrige vos épreuves : vous n'avez à vous occuper de rien que de bien faire.

Voilà ce que j'eusse préféré à tout. Je ne goûte pas la cuisine des livres. Si encore on faisait soi-même le menu, et qu'on fût servi, avec respect, à l'heure.

Voyez : j'ai toujours 23 ans : je n'ai pas d'éditeur, pas de libraire, et sans doute pas de lecteur. L'art est un démon, quand on y est en proie. Éternelle inquiétude, éternel commencement. Les essais sont bons aux jeunes gens. L'homme a besoin de possession.

Je n'ai été qu'une fois chez Mithouard. Je n'ai pu souffrir les gens qui s'y réunissent. C'est le plus petit esprit, l'esprit de mort, l'odeur de rat intellectuelle. Mithouard leur est supérieur de toutes manières, et surtout par cette pureté d'âme un peu froide que révèlent ses yeux. Si je n'étais que lui, je les mettrais tous à la porte, leur disant : « Je vous ai assez vus. Il n'y a rien de si semblable à vous que vous. Bonsoir. Je vais renouveler l'air. »

Pottecher, qui est si bon, si fin, si classique en somme, parti pour les Vosges depuis 4 semaines, je ne vois plus un visage ami de quatre mois. Que de silence, et quel silence!

On ne trouve personne à qui parler : quelqu'un qui comprenne et qui vaille d'être compris. On croit que je ne cherche guère? O le vain reproche! Et pourquoi ne ferait-on pas les premiers pas, si quelque profonde peine, où tient ma dignité, l'exige ?

Adieu, mon très cher. Je vous serre la main.

Su.

On me dit que votre ami Berthelot est un homme à connaître, d'une culture et d'une intelligence rares. Je le tiens de Bréal, son

ami d'enfance. Dois-je vaincre pour lui mon humeur sauvage?
Vous devez le savoir.

André Suarès à Paul Claudel

Le 29 juillet 1907.

S'il y avait rien de vrai dans ce qu'on vous a dit, vous l'auriez su de moi. Nous ne pouvons manquer de prendre un silencieux intérêt aux actions l'un de l'autre. Il ne serait pas beau de les dissimuler.

Deux ou trois de ces troupes qui annoncent partout des Dionysies et n'en donnent jamais, comme des rats aux rats, que dans un égout de foire, ont pris l'habitude de m'inscrire sur leurs affiches. Bien entendu, sans m'en souffler un seul mot, sans en prendre mon avis. Ils font bien de ne pas me demander la permission : je ne la donnerais pas. Le besoin de se voir sur la scène, au moins une fois, est si grand que je mettrai toute ma force à ne pas le satisfaire. Mais avant tout, pas de vile parade.

Il ne faut pas qu'une œuvre d'art tourne à nos yeux en parodie. Trahie, elle doit toujours l'être. Au moins, qu'elle ne le soit pas de notre aveu, par de méchants comédiens en grève.

Je le sais, je resterai jusqu'au bout sans théâtre, sans éditeur, sans libraire. Ma patience est infinie. Vous ne savez pas ce que c'est, cher Claudel, d'être toujours à son premier pas dans la vie. J'effraie, je ne plais pas. Il n'y a pas en moi un atome pour plaire. Même vos amis ne m'aiment pas.

Ne vous défendez plus, je vous en prie, de m'avoir fait entrer dans votre vie religieuse, si seulement vous m'ouvrez l'autre. L'amitié n'est jamais ridicule. Je ne vois pas de rôle où vous pourriez l'être, et vous devez me rendre la pareille.

Je ne vous ai pas trouvé prêcheur, que je sache, mais vrai, et ferme dans ce qui fait votre bonheur et votre espérance. Je ne puis qu'en être bien touché. C'est par là que je vous aimai d'abord, j'ai craint que ce ne fût par là que vous me haïssiez. Il nous reste assez de sentiments et d'idées, enfin assez de vie pour nous rencontrer, même si nous ne pouvons nous étreindre en ce lieu unique.

Vous ne serez, du reste, jamais si fermé ni si injuste que tant d'autres. Vous ne cesserez pas de voir que si je ne puis pas communier dans l'Église avec vous, j'y rentre avec un profond respect, j'y passe plus d'une heure, avec une admiration presque tendre. On ne fera pas de moi vm ennemi de ce que j'admire. Je ne puis l'être de rien, ni de ce que je repousse, ni même de ce qui me nuit. Je ne hais que la haine.

Il est vrai que je la rencontre souvent en des êtres si mauvais et si déchus qu'il faut que je me dcfcndc. Mais en général, je me borne à les considérer et à les définir. Cela suffit.

Je suis à vous de tout coeur.

Su.

Paul Claudel à André Suarès

Municipalité Française

DE TiENnSIN.

Cabinet du Président.

Tientsin, le 5 août 1907.

Mon cher ami,

Ma famille vient de partir poiu* le bord de la mer et je profite d'un moment de tranquillité afin de vous écrire et de ne pas justifier les reproches passablement « peevish » que vous m'adressez de temps à autre. C'est demain le 39^e anniversaire de ma naissance. C'est une occasion d'inviter ses amis à entrer dans sa maison et à causer un peu de soi-même.

Je n'en suis pas très satisfait. Le bien-être de la vie de famille, la lutte et l'affreux tracas des affaires sont de mauvaises conditions pour la vie intellectuelle et malheureusement pour la vie spirituelle aussi. Des rares moments d'inspiration qui me visitent de temps à autre, je tire une quatrième Ode dont j'ai bien du mal à sortir. Mais enfin tout est compensé par cette belle petite fille que je tiens entre mes bras. L'orage recommencera assez tôt à souffler. En dépit de tout, j'ai une espèce d'idée, si burlesque que cela puisse paraître, que je ne finirai pas autrement que prêtre.

C'est à vous seul que je l'avoue, plutôt comme une lubie qu'autre chose. En tout cas je suis bien las de l'Art et des artistes.

J'ai admiré comme vous écriviez bien le grec. Quant à moi malgré tous mes efforts, je n'ai jamais réussi à combler les la-

cunes de mon éducation première. Faute d'yeux et faute d'attention, j'ai toujours été incapable d'un travail suivi, surtout appliqué à la pensée d'un autre. Saint Thomas est le seul ouvrage de longue haleine que j'aie jamais lu. Aussi je m'aperçois à chaque instant de l'inconvénient des demilumières et des lectures superficielles.

J'entretiens une correspondance « spirituelle » avec un bon nombre de gens qui prétendent que mes œuvres les ap-

IIO A PAUL CLAUDEL

pellent à la religion. Jusqu'ici cela ne produit pas de grands fruits. Tant qu'il s'agit de faire des phrases et d'étaler sa belle âme de part et d'autre, cela va encore, mais quand je conseille platement à mes correspondants d'aller se confesser, ils sont vivement choqués et prennent la tangente. Ils ne demandent pas mieux que de croire en Dieu, mais en un Dieu discret, pas gênant et confortablement inconnaissable, qui leur permette « le développement harmonieux et intégral » de leur belle nature. Néron seul l'a connu ! Jammes et Frizeau sont les deux seules natures sérieuses et droites que j'aie connues. Il est vrai que quand ils se sont convertis, j'étais terriblement malheureux et Dieu peut-être a accepté pour leur âme les prières qu'il repoussait pour un autre. Tandis que je ne suis plus aujourd'hui qu'un gros bourgeois ventru et propre à rien. C'est moi maintenant qui ai besoin des prières des autres.

Il paraît que mes deux livres ont paru. J'espère que vous aurez reçu vos exemplaires. En ce cas, vous êtes plus heureux que moi. D'ailleurs ils sont sans doute si ignoblement imprimés que je devrais désirer moins de les voir.

Je vous serre bien affectueusement la main.

P. Claudel.

André Suarès à Paul Claudel

Le 1^{er} septembre 1907,

Vous vous calomniez, cher ami. Vous n'êtes pas et ne serez jamais le gros ventre que vous dites. Ne parlez pas contre l'art, c'est la vie de la vie : tout ce qui nous reste. Vous-même, il vous a retenu dans le siècle. L'art, d'ailleurs, comme je le sens en moi, n'est pas moins rare que la religion comme je la sens en vous. Ne croyez pas que je me vante par là, ni vous. J'espère que nous sommes sans amour-propre; et que nous osions l'être l'un devant l'autre, il me semble que c'est là, avant tout, ce qui nous lie.

Que me contez -vous, que je sais quelque chose? Hors ce qui me vient je ne sais d'où, je suis persuadé de ne rien savoir. Après 17 ans, j'ai été refusé par tout jury, en tout concours ou examen. Je n'ai jamais pu réciter une leçon sans faute. Il m'est totalement impossible d'appliquer mon esprit à la pensée d'un autre. Je ne me rappelle rien que je ne l'imagine à

mon compte. Et du reste, je n'ai de force au travail que si je l'exerce sur les formes de la vie. Tout le reste m'ennuie atrocement. De là, mon grand malheur en ce monde : rien, mais absolument rien de ce que je sais, n'est propre ni à me faire valoir, ni même à me faire vivre. Ainsi, j'ai été assez bon linguiste, et je vois un peu de quoi il retourne dans le magique jardin des langues. Mais quant à parler une langue étrangère, même après des ef-

forts désespérés, je ne l'ai jamais pu. Voyez combien vous avez d'avantages. Vous avez une belle mémoire : la mienne est la plus infidèle, la moins littérale du monde. Que ne saurais-je pas, en effet, si j'avais retenu?

Comme vous avez lu St Thomas, de ma vie je n'ai lu à fond que Spinoza, Montaigne, Plutarque et Darwin. Mais VAquinate est bien plus difficile à lire. Quant aux grands musiciens, qui sont ce que je connais le mieux, c'est par amour, comme les grands poètes, qu'on vit avec eux, La peine même qu'on y prend n'est pas labeur, mais volupté d'amour. Mais en voilà assez sur ce que je suis et ne suis pas.

J'ai souri bien gravement à la confidence que vous m'avez faite. C'est alors que je tiens à vous chèrement. Je ne mentirai pas quoi qu'il m'en coûte de me rendre à une vérité qui doit être féconde, pour vous, en combats et en tourments. Moi aussi, je crois que vous finirez dans la peau d'un prêtre. Vous serez prêtre : vous l'êtes. Il me paraît impossible qu'à la fin le caractère ne vous impose pas l'habit. Mais quelle fin plus belle ? Rien n'est beau que ce qui nous accomplit. Il n'est rien même de réel que cela. Je sens par moi-même que je serais moine, si j'avais cru. Point de parti médiocre. A mon sens, c'est la médiocrité qui fait le trouble. Et seule, la plénitude donne le repos. Surtout, s'il s'agit d'une vérité éternelle, si on l'a en soi. Mais quoi ? c'est toujours de vérité éternelle qu'il s'agit, même quand on la nie.

Adieu, portez-vous mieux que moi. Tout travail suivi m'est défendu. Je ne ferai pas les odes où je voulais me remettre. J'accepte et ne me résigne pas. Je suis à vous de tout cœur.

Su.

Je n'ai pas eu vos livres. J'attendrai. J'espère les tenir de vous.

Jammes m'annonce ses fiançailles. Sur son nom, la prombe doit être Hollandaise. Pourquoi?

Paul Claudel à André Suarès

Tientsin, 18 septembre 1907.

Mon cher ami,

Philippe Berthelot est en effet un des êtres les meilleurs et les plus nobles que je connaisse et il s'est conduit avec moi dans la période la plus difficile de ma vie d'une manière que je n'oublierai jamais. Il demeure 109, rue du Cherche-midi. Il vous suffira de vous recommander de moi pour qu'il soit heureux de vous voir. D'ailleurs il connaît et admire votre livre, ainsi que son ami Élémir Bourges dont je pense que vous avez fait la connaissance.

Ne vous étonnez pas de n'avoir pas encore reçu mes 2 nouveaux livres parus au Mercure. Moi-même ne les ai pas encore à l'heure qu'il est! J'ai écrit cependant à Vallette pour lui rafraîchir la mémoire en ce qui nous concerne tous deux. Vous trouverez Art poétique d'une lecture difficile, mais cependant avec un peu de patience et de réflexion, on en vient à bout. Je ne vois pas pourquoi ce qui a coûté beaucoup de peine à l'auteur n'en coûterait pas un peu au lecteur, et je crois que la chose en vaut la peine. Là est le fond et le fonds de ma pensée sur lesquels je vis. Je parle surtout du second Traité.

Je suis en train d'achever ma Quatrième Ode et j'ai profité d'un séjour que j'ai fait au bord de la mer (à Shan Haï Kwan, à l'extrémité de la Grande Muraille) pour écrire un Processionnal dans la forme de ces Séquences de l'Ancienne Eglise que j'aime tant. Il est possible que cet essai soit le prélude d'une série de nouvelles études rythmiques.

Un M. Franz Blei a traduit Partage de Midi qui va être joué cet hiver en allemand à Berlin. C'est vraiment drôle! Voilà les nouvelles qui m' arrivent du dehois; aussi un Belge qui se demande dans un journal de couleur verte si je ne suis pas un « pince-sans-rire ».

Je vous serre affectueusement la main.

P. Claudel.

André Suarès à Paul Claudel

4 octobre 1907.

Vous recevrez ce mois-ci, cher Claudel, La Revue de Paris qui publie un acte d'un drame, que je lui ai donné il y a près de dix ans. Voilà ma vie et l'à-propos de ma fortune.

Ce n'est rien moins que St François d'Assise. Vous êtes le dernier à qui j'aie besoin de dire le sens de cette œuvre. Elle est toute plongée dans la profondeur de l'action mystique. Par là, peut-être, vous en jouirez mieux qu'un autre.

Pour moi, vous l'avouerai-je, il y a tant d'années entre mes œuvres et le temps où elles viennent au jour, que je ne m'y plais

jamais. Elles ont vieilli dans ma colère ou dans ce volontaire oubli, qui est mortel à l'aménité. Je ne suis pas un bon père pour elles. Quand elles sont nées, je les abandonne. Je ne les aime pas : il faudrait qu'on me les fît aimer. Qiii le voudra? Voyez à r Occident : ils n'ont pas dit un mot de mon livre. Et ce sont eux qui l'ont publié. N'est-ce pas absurde? Je ne puis donner de gages à personne : c'est ce qui me perd.

Tout le monde en veut de formels, à présent. Plus il y a de liberté dans les lois, moins les esprits sont libres.

Je ne m'indigne pas. Je ris de ces petits garçons et de leur avarice. Ils ont, du moins, le bon sens de vous prendre comme vous êtes. De la sorte, ils peuvent tirer de votre intelligence un aliment pour la leur. Ils ont sans doute assez d'un gros morceau. Leur estomac est trop faible pour en contenir un autre : encore moins pour nous digérer ensemble. Au lieu de s'en nourrir, ils seraient pris de vomissements incoercibles; et, à la fin, pour accoucher d'un gros oiseau de vent. Tant pis pour eux.

Je vous serre la main avec affection. ,,

Su.

J'attends toujours vos livres.

J'ai confiance qu'ils viendront.

André Suarès à Paul Claudel

Le 9 octobre 1907.

Vous ne me rendrez pas responsable, cher Claudel, de telles laideurs, qui gâtent le texte des Bourdons. Et d'abord, on m'a fait tomber 4 ou 5 lignes dont l'ardeur était de nature à blesser, paraît-il, l'âme innocente des lecteurs et la pudeur exquise du boulevard. Il était fait allusion au sceau maternel que nous portons sur le milieu du ventre : à Paris, dans le beau monde, ils n'ont pas de nombril. On ne joue pas avec la nudité de ces gens-là. Ou plutôt, je me trompe : ils n'admettent pas qu'on en parle, à moins que l'on n'en joue.

II₄ A PAUL CLAUDEL

Quant aux points de suspension, je les hais, selon la bonne loi des Grecs. Et comme je n'en avais mis nulle part, on m'en a mis partout. Entre les épreuves et la publication, on a semé les 3 points à la volée. Sans doute pour faire entrer St François et le tiers ordre dans la Loge. Sachez du moins que cette franc-maçonnerie n'est pas de mon fait.

Apprenez enfin une nouvelle qui me confond : je vous la donne sans ironie, mais au contraire avec étonnement. J'ai reçu deux lettres, pleines de la plus tendre confiance. On me dit, qu'après avoir lu les Bourdons, on ne résiste plus à croire, on y cède, on croit, et on me fait honneur de la conversion. Le monde humain est un étrange abîme.

Je vous serre la main avec affection.

Su.

Je sais qu'on veut nous mettre mal ensemble.

Veillez-y, pour ma part, je suis fort calme : on ne peut atteindre en moi un ami. Il n'est force au monde qui en soit

capable.

André Suarès à Paul Claudel

Le dimanche 13 octobre 1907.

J'ai enfin reçu vos deux livres, cher Claudel.

J'ai lu votre Art poétique : théologie, plutôt. Une clarté et une raison supérieures. Votre ordre est du plus grand prix. Je suis d'accord avec vous sur bien des points.

Vous devez avoir senti, en dépit des ellipses et des bonds, combien dans Voici V Homme, le rôle de la négation est fécond. Ou plutôt, il n'y a point d'autre négation que les êtres. C'est mon idée la plus forte, la plus ancienne, la plus inébranlable, que Dieu, quel qu'il soit, est tout et seul est ce qui est. Et tout le reste est ce qui n'est pas. Tout ce qui paraît être n'est de toute évidence que par limite et négation au seul être qui soit et qui puisse être. Mais de quelle évidence s'agit-il? voilà la noire question. C'est par le principe de l'évidence qu'on diffère.

Quant à la négation, j'interprète toujours ainsi le colossal débat de la Genèse : c'est l'amour de Dieu qui se donne des fins temporaires. Quel artiste, c'est Dieu! Quel art, la création! Et la fille de la négation, je l'appelle : Nature.

Je vais avec vous jusqu'à la cause des causes. Là, vous avez votre révélation. Et là, je n'en ai aucune : sinon la terrible pensée que la cause est le « Moi » créateur, mais qui crée le rêve de la vie dans le rêve du néant.

Votre système est bien complet : une vraie certitude! je note la place que vous faites à l'animal, en vertu d'une idée ingénieuse et profonde : vous n'êtes pas si loin de l'automate, mais d'un automate satisfait de l'être, parce qu'il se connaît exactement à sa place. « En ce qu'il l'est », dirais-je, moi. Et vous : « en ce qu'il a été fait pour l'être. » Que vous êtes donc intellectuel! Nous nous touchons toujouⁱs par les racines; mais c'est le plan où nos poumons pensants respirent, qui n'est pas le même : vous, c'est la cause; et moi, c'est l'être, qui est sans cause.

Votre connaissance est une passion à l'égard de Dieu qui crée. La mienne est une création à l'égard du néant qui est. Toutes mes vues sont des transitions du rêve à la vie. Et les vôtres sont des actes de la divinité, il me semble. Je grossis les oppositions : c'est le genre grossier du parallèle.

Après tout, j'ai peut-être Dieu sans le savoir. La religion est la faim parfaite de l'idéal, qui ne peut pas être rassasiée. Je me sens l'homme le plus religieux du monde, mais avec une indépendance farouche que vous ne devez pas comprendre. Je suis rebelle à la mort et à la souffrance, infiniment : vous entendez assez qu'il ne s'agit pas seulement de ma souffrance et de ma mort. Tout est amour et sensation première en moi. Il y a plus d'intelligence en vous.

Depuis bien longtemps, toute abstraction me répugne ; aujourd'hui, c'est du vent mort dans les tubes, ouverts aux deux bouts, des savants. Vous seul avez des abstractions vivantes. Si l'Église était sage, elle nous appellerait à l'aide. Vous tiendriez tête à la science morte; vous feriez voir qu'une théologie peut ne rien omettre et tout fixer dans sa juste place. Votre doctrine est une logique de la relation.

Si je ne m'abuse, tout mon art est un art de la relation. Voyez par là si vous m'êtes précieux et proche. J'ai de la joie à vous comprendre. Mais moi, de qui suis-je compris? De cœur à vous cher Claudel.

Su.

Il6 A ANDRÉ SUARÈS

Paul Claudel à André Suarès

Tientsin, 8 novembre 1907.

Cher ami,

Voici déjà quatre lettres que je reçois de vous sans y avoir fait de réponse. Peut-être croyez-vous déjà que ces mystérieuses tentatives d'une brouille que l'on essaierait de mettre entre nous, (desquelles je ne sais rien), ont produit leur effet? Le fait est que, les sujets religieux une fois mis de côté qui jusqu'ici ont fait l'unique objet de notre correspondance, je ne sais plus réellement quoi dire. J'attendais le N^e de la Revue de Paris que vous m'annoncez. Jusqu'ici je n'ai rien reçu. Je vois que vous avez fini par être plus heureux avec mes livres.

Vous vous plaignez souvent dans vos lettres que je ne vous comprends pas et cela est vrai. Vous avez été une amère déception pour moi. Je voyais en vous une âme désolée et altérée de vérité et de perfection et mon cœur allait vers le vôtre comme vers lui frère souffrant. Mais il me faut admettre maintenant que cet état violent n'est pas une étape de votre avancement spirituel

mais une assiette définitive de votre volonté où vous vous établissez avec une espèce de satisfaction. Vous me dites en effet : Je serais moins, si je croyais. Plût au ciel que vous ne fussiez rien à ce compte! Un catholique ne peut admettre toutes les doctrines comme indifférences, surtout chez quelqu'un qu'il aime. L'erreur elle-même ne peut jamais être pour lui sympathique ou même intéressante, elle est toujours repoussante et détestable.

J'ai essayé bien souvent de la prendre corps à corps chez vous et de savoir quelles étaient les raisons de ne pas croire d'un homme qui montrait un tel désir de Dieu, mais vous vous êtes toujours dérobé. Comment donc vous plaindre que je ne vous comprends pas lorsque vous vous cachez! Votre dernière lettre ne m'apporte pas plus de lumières à cet égard. Quelle idée pouvez-vous vous faire d'un Dieu que vous confondez aussi facilement avec le néant? C'est sans doute qu'il ne peut être pensé par vous d'une manière sensible. Un être dont on sait seulement qu'il est n'offre pas une grande prise à l'intelligence et au cœur, et on arrive facilement à l'horrible dégradation de Spinoza, et non pas au veau d'or, mais au veau informe à trois têtes et à six pattes. Nous autres catholiques nous voyons, dans le sein de la Divinité même, la relation du sujet à l'objet, l'amour. Par là elle est pensable et susceptible de contemplation. Dans la personne adorable du Sauveur, elle est sensible, elle est avec nous une réalité fami-

A ANDRÉ SUARÈS Iiy

lière et conversante. Mais quand j'essaierais de parler à votre pauvre cœur et non pas à votre esprit orgueilleux pendant des siècles, vous continuerez à ne pas répondre, et vous vous plaignez ensuite que je ne vous comprends pas. C'est vrai. Je comprends

la souffrance de l'esprit qui cherche, mais non pas la complaisance à son pauvre mal.

Ne m'en veuillez pas de ce mouvement d'irritation, mais voici trois ans que je fais le siège de votre âme et je voudrais au moins connaître vos moyens de ravitaillement pour les couper si je puis. Ne m'en voulez pas et ne croyez en rien à ces histoires de gens qui voudraient nous mettre mal. Je vous écrirai de nouveau dès que j'aurai reçu votre article de la Revue de Paris. Je vous serre affectueusement la main.

Paul Claudel à André Suares

Tientsin, 12 novembre 1907.

Mon cher ami.

Je viens de trouver Les Bourdons sont en fleurs dans le N^e de la Revue de Paris que reçoit notre bibliothèque française. Je n'ai pas reçu l'exemplaire que vous m'annoncez. Avec quelle joie j'aurais lu ces quelques pages, il y a deux ans, à l'époque où je voyais en vous des sentiments qui n'y sont point. Aujourd'hui que je vous connais mieux, je n'ai pu me défendre pendant ma lecture d'un sentiment de gêne et de trouble. Je pensais tout le temps qu'après tout St François et le Christ ne sont pour vous que des thèmes pittoresques de littérature comme Bhâgavat et le loup Fenris pour Leconte de Lisle. Vous vous êtes bien « mis dans la peau du bonhomme », il est vrai. Mais je ne puis oublier que toutes ces croyances de François qui sont les nôtres ne sont après tout à vos yeux que des rêvasseries, auxquelles ont mis fin pour

de bon les sûres découvertes de cette belle science que vous aimez tant et dont, quoi que vous disiez, vous acceptez les oracles tout aussi bien que cette foule que vous méprisez. Je vous souhaite d'y trouver satisfaction, puisque vous ne voulez faire aucun effort, non pas en paroles toujours, mais en fait et en acte, d'un autre côté. Après cela, je ne me sens pas le courage de vous adresser des compliments sur les qualités littéraires de votre ouvrage qui sont grandes et rares. Le style est d'une pureté et d'une homogénéité classiques, et l'on y sent cette vertu vitale des grandes

II8 A PAUL CLAUDEL

œuvres poétiques, la secrète mesure, partout cachée, dans le sens que le cœur la bat. Quel tendre et pur sentiment! Et il faut me dire qu'après tout vous n'êtes qu'un impie qui se joue et en somme qui se moque. Car en somme vous ne croyez pas ce que croyait St François. Les stigmates de sa chair crucifiée sont témoins que lui n'aimait pas Dieu pour rire, et qu'il n'était pas un amateur!

Et vous me dites que ces pages ont ramené deux âmes à Dieu! Quelle responsabilité et quel jugement sur vous! Que de mères, que d'épouses ont prié et pleuré pour une conversion et ne l'ont pas obtenue! Et Dieu fait germer ainsi tout d'un coup cette poignée de grains que vous lanciez au hasard. Vous demandiez des grâces et des signes, mais en somme qui en a reçu comme vous? Il vous en sera demandé compte un jour, et il ne vous suffira pas de répondre que vous avez traité la vérité comme un habit qui ne vous allait pas, « et que vous auriez été moins si vous aviez cru ».

Je vous demande pardon de cette lettre écrite strictement au point de vue clérical, mais je n'en ai pas d'autre. Je vous serre tristement et affectueusement la main.

P. Claudel.

André Suarès à Paul Claudel

4 décembre 1907.

Je suis d'une grande patience avec vous, mon cher Claudel. Car vous êtes bien injuste pour moi. Souvent, il semble que vous me détestez.

Je vous prends comme vous êtes. Prenez -moi comme je suis. Vous n'êtes sans doute pas assez mon ami pour le faire. Je m'en plains.

Vous n'avez pas le droit de dire que je me moque de Jésus et de St François. Je n'accepte pas ce reproche. Je les aime tant qu'on en prend le change. Je passe pour chrétien. Je crois à Jésus, si aimer c'est croire. Mais, par disgrâce, il n'en est rien. Je ne me joue ni de la sainteté ni des choses divines. Comment l'osez vous prétendre? moi qui ne joue jamais, hélas ! Et vous le savez bien. Qu'un homme de jeu vive, souffre comme moi : et nous en parlerons ensuite. Et même en ce qui concerne seulement l'œuvre " d'art, qu'un amateur en fasse autant! Vous voulez m'irriter.

C'est vous, qui vous jouez de mes sentiments. On ne se rit pas plus de l'amour que de Dieu même. Comme il est écrit : J^holite

errare, Deius non irridetur, je vous dirai : Non irridetur amor.

Quand je suis avec Jésus, je suis tout à lui. Je suis franciscain avec François. J'aurai toujours horreur du sage médecin, qui ferait mettre St François aux fous : or, ce savant-là est peut-être de vos amis. Pourquoi m'en demandez-vous plus qu'à personne?

Et vous me parlez de la science, « ma chère science », comme vous dites! Je l'ai appelée, cette science, et je l'appelle le soleil de la mort. Je ne sais si je puis m'aveugler, mais je ne peux l'empêcher de luire. Il ne s'agit pas d'aimer, ici, ni de haïr. Mais deux et deux font quatre. J'entends que la somme n'est évidente que selon les définitions de notre esprit. Je ne puis conclure qu'avec mon esprit, et vous avec le vôtre. Mais j'aime votre esprit, et aimez-vous le mien ou ne l'aimez -vous pas? Je n'en sais rien.

Le récit de la Genèse a beau être sublime : il est contredit par les faits. Du moins, pour ma raison. Que puis-je à cela? C'est ma raison, non mon cœur, qui est juge du fait.

Soyez donc plus juste pour moi. A votre cœur de parler, ici, cher Claudel, s'il a quelque chose à dire. Vous ne devez même pas croire que je ne croirai jamais : je n'en sais rien. Ni vous non plus. Ni personne.

Bonne année. Je vous serre la main.

Avec affection.

Su.

Vous ai-je écrit, vraiment, que « si j'avais la foi, je serais moins»? Il ne me semble pas possible. J'ai dû dire que je serais moine. Vous aurez mal lu.

Je vous ai envoyé la Revue de Paris.

André Suarès à Paul Claudel

21 décembre 1907.

Voici finir une année encore, cher Claudel. C'est une mort, un cercle de plus dans l'eau noire. La peur de la mort n'est rien, il me semble, près de l'horreur qu'elle inspire. Du reste, la lâcheté est passive. Je me figure que tous les lâches ont une

certaine façon d'en jouir, qui les attache étrangement à leur vilenie.

Êtes- vous heureux, mon cher? Vous devez l'être. Vous êtes bien sauvé du naufrage. Vous avez devant vous, de votre chair bénie, un enfant, un peu d'être qui dure. Et, après tout, nul grand mal ne vous ronge. Vous pouvez travailler à votre guise. Vous ne savez pas ce que c'est d'être malade, d'être entravé, de sentir à l'épaule cette rude main, d'un poids infini, qui vous arrête en tout ce qu'on veut faire.

Je ne recueille même pas ce peu de joie qu'on peut attendre de l'amitié des autres. Car au fond, dans la renommée, nous ne cherchons que l'amour. On m'aura rendu plus solitaire que le pôle, et plus insociable que je n'étais.

Notre orgueil n'est bon qu'à nous faire souffrir. On voudrait être aimé. Ce n'est pas une faiblesse. Il y a de la foi en tout amour.

Je ne perds jamais un atome de courage. Mais j'ai perdu, dès longtemps, toute espérance. Je le dis sans y croire. Pourtant, il est bien vrai que l'espoir même se délite. La maison de la vie est menacée. Ha, le temps fuit! comme il fuit!

Que je publie ou ne publie pas, tout tombe dans les catacombes du silence. On vous commente, cher ami, et l'on fait bien. On vous admire. Je sais que cela n'est rien, et tel encens donne la nausée. Tout de même, la grande solitude en est un peu rompue. On compte pour les autres. Qu'il serait doux de vivre pour eux, de ne plus vivre pour soi, ou enfin, comme nous disons, de vivre pour Dieu.

Je devais publier ces jours-ci le livre de poèmes, dont je vous ai parlé, je crois : Le Bouclier du ^odiaque : chaîne et trame de Symboles, un poème où le plus haut désir de l'âme croise les fils de la nature et de l'homme. J'imagine que le plus vieil homme qui est en moi s'est confessé dans cette œuvre si bien faite pour un siècle épris de cosmogonie. Peu importe. On ne la lira pas de si tôt. L'imprimeur se dérobe. Il n'a même pas commencé le travail. Tout est remis en question. Je n'ai satisfaction de rien.

Portez-vous bien, cher Claudel. Parlez-moi de vous, de votre petite fille. Ne me traitez pas en auteur ni en passant. Je ne sais même pas si la petite créature est blonde. Je m'intéresse à votre vie. Je vous serre la main avec affection.

Su.

Je suis ravi que vous ayez fini vos Odes. J'en attends beaucoup. C'est la forme de poésie qui vous convient le mieux. Il faudra que je vous parle de votre Processionnal, et des Proses

que je veux réunir moi-même : j'ai eu l'idée, il y a déjà bien longtemps, d'un office mystique, pour la méditation du Solitaire, à l'exemple de l'Eglise. Je tiens le Bréviaire pour le plus beau des poèmes. D'après le peu que vous dites, je devine que nos voies se rencontrent ici encore, sans cesser d'être différentes et presque contraires.

Paul Claudel à André Suarès

Tientsin, 10 janvier 1908.

Mon cher ami,

Je m'excuse de vous avoir fait de la peine. Avouez au moins que je n'ai pas la main cléricale et tapageuse ! Mais ce n'est pas une raison parce qu'on ne peut amener les gens à Dieu de les envoyer au diable!

Avouez aussi qu'un peu d'irritation (dans le sens physiologique) était explicable. Voilà un homme dont je fais le siège depuis trois ans, dont les livres ne sont faits que de sentiment religieux, et qui n'admet Dieu dans ses livres que pour l'exclure de son esprit sans qu'il me livre aucune raison d'une inconséquence si étrange. Une avancée un peu brusque m'a permis au moins de prendre contact. Cela ne signifie pas que «je vous déteste ». L'amitié est le contraire de la complaisance; c'est un sentiment actif et militant, je souffre de vous voir acoquiné dans une incrédulité qui n'est pas invincible comme vous le pensez, contre laquelle (quoi que dise Pascal) la raison et la recherche sont loin d'être sans efficacité, et pour laquelle vous ne vous étonnerez pas que je

ne puisse ressentir aucun respect. Je me suis cent fois promis de ne plus vous parler de religion, mais toujours vos lettres étaient pleines d'une détresse que la religion seule peut guérir. Je n'ai pas autre chose à vous donner que ce que j'ai, mais vous l'écartez sans un mot.

Est-il possible qu'un esprit aussi libre que le vôtre ait gardé cette superstition de la Science ? Car vous aussi quoi que vous disiez adorez la Grande Diane d'Ephèse : autrement vous n'auriez pas pour elle tant de ménagements et vous découvririez le pied d'argile et la croupe souillée. Où voyez-vous que les faits contredisent la Genèse ? Il faut beaucoup de temps et de prière pour savoir ce que disent : 1^o la Genèse et 2^o les faits (si toutefois ceux-ci disent quelque chose). En aucun cas il ne saurait s'agir d'évidences ; ce qu'on pourrait au plus dire, c'est qu'il y a deux ordres de considérations non pas contradictoires mais étrangères. Quant à moi, je croirais plus facilement le récit de la Bible pris au sens le plus rude et littéral que les fantastiques rêveries de l'Évolution : au moins il ne comporte pas de contradiction intrinsèque. D'ailleurs les derniers évolutionnistes, de Vries et Bergson, admettent maintenant les apparitions complètes et brusques et les effets imprévisibles et disproportionnés aux causes, ce qui ne diffère pas beaucoup d'une création. Vous prenez pour des vérités démontrées les affirmations de quelques étourdis que démolit le premier traité d'apologétique venu.

Me voilà de nouveau faisant l'apôtre. C'est sans doute un rôle où je suis ridicule et indiscret. Mais les raisons qui ont amené notre amitié sont celles qui doivent lui fournir son aliment. Elles sont plus profondes et plus cordiales que la sympathie littéraire et si je vous parais moins un ami, c'est que je suis trop un frère.

Sur quoi je vous embrasse. Ne m'en voulez pas.

André Suarès à Paul Claudel

14 janvier 1908.

Je suis curieux de connaître sur quel rythme se déroule votre « processionnal ». Notre poésie est une étude des rythmes. Je dis : notre, voulant dire la poésie éternelle, qui fait de tous les vrais poètes des hommes qui vivent en même temps. Il y a très peu de vrais poètes, comme vous savez, cher Claudel; et même il n'y a qu'un seul poète, en diverses passions.

Voilà quinze ans déjà, j'ai commencé deux œuvres que je pensais réserver potu mes vieux jours. Il en est une que je porte en moi depuis que j'existe, il me semble, et qui ne peut

s'accomplir sinon au cours de la vie entière. L'autre est ce nouveau Bréviaire pour nous, les païens de la nouvelle alliance; ceux qui ne nient point la Rédemption, et qui savent qu'elle ne saurait être sans la nature. A notre usage, enfin, à nous qui cherchons le cœur de l'univers et qui, ne pouvant nous passer de prières, ne sa\ons que prier.

J'ai beaucoup médité le problème. Le Bréviaire ne peut être imité, à moins d'un croyant. Ce n'est plus alors une imitation, mais une suite. Comme il a été fait par plus d'un saint, il peut admettre plus d'un poète. C'est un monument admirable; la cathédrale en parchemin, d'un équilibre ravissant, avec le trait éternel qu'à toute image imprime en effet le caractère.

Pour ma part, j'y ai trouvé un modèle, sans jamais consentir à une imitation directe : car, à moins d'une inspiration proprement catholique, on tomberait dans la parodie. La question est de savoir si les séquences devront s'accommoder de la mesure fixe et de la rime, comme celles de la Liturgie. J'ignore à quoi vous vous êtes arrêté. Pour moi, j'ai résolu le problème lyrique sur les propres principes du rythme. L'essence du rythme est infinie : c'est une mine où l'on peut toujours faire des découvertes. Je mesure par accents, et non par syllabes. Il y a un mètre sentimental qui implique un nombre d'accents variable. Une certaine constance dans les retours suffit à définir la mélodie; et le rappel de la cadence l'accomplit. Notre langue est si miraculeusement musicale! mais avec des ressources si riches, si complexes, qu'elles échappent au sens grossier, et aux oreilles mal instruites. Pour un barbare prussien, le français est sans musique. Quant à la rime, ou plutôt l'issonance, elle est le jeu féminin du sentiment : au fond, elle dépend absolument du rythme. Adieu, cher ami, faites-moi part de votre avis là-dessus. Je suis à vous avec la même affection.

Su.

Votre petit mot de Noël m'a fait plaisir. En ce temps de fêtes, j'ai été absolument seul, mon bon Pottecher étant dans les Vosges. J'ai eu trois lettres en trois semaines. Voilà toutes mes relations avec le monde.

Paul Claudel à André Suarès

28 janvier 1908.

Mon cher ami,

Merci de vos souhaits et de votre fidèle amitié. Vous avez raison de dire que la bonté de Dieu envers moi est grande et ne me laisse vraiment aucune chose à désirer. Je me revois pauvre étudiant au moment où je venais de me convertir et absolument convaincu que ma nouvelle foi allait me fermer toute carrière littéraire ou mondaine. Et main tenant je me trouve de toutes parts comblé. Il n'y a qu'à rendre grâces et à s'humilier en songeant que ce n'est pas ainsi que Dieu traite ses amis de choix. Du moins que je ne sois pas rangé parmi ceux qui ont reçu leur récompense.

Je souffre, cher ami, de vous savoir ainsi abandonné et désolé et de voir la publication d'un beau livre retardée par votre dénuelement. Pourquoi ne me permettriez-vous pas de vous aider et n'accepteriez-vous pas le papier que vous trouverez ci-joint comme le don fraternel d'un esprit à un esprit. La somme n'est pas grosse, mais peut-être suffira-t-elle à peu près à vous couvrir de la moitié de vos dépenses. Moi-même, ma première édition de *La Ville* a été payée en partie par les souscriptions de mes amis. Acceptez donc de moi ce petit coup de main aussi cordialement que je vous l'offre; j'en serai récompensé par un beau livre dont j'aurai ainsi la joie de me sentir quelque peu le parrain.

Je suis en train d'achever ma Cinquième Ode et je ne sais pas du tout ce que je ferai ensuite. Il vaut mieux se taire que de parler quand on n'a rien à dire. Je regrette parfois de n'avoir pas le ta-

lent nécessaire pour me servir de l'ancien vers. Là on se sent régi par la nécessité, ce qui vous donne une confiance admirable, les mots sont calés de telle façon par les pieds et par la rime que l'on ne peut en changer aucun. Tandis que chacun de nos vers n'est qu'une proposition qu'il faut la foi pour accepter. Chacun d'eux n'existe que par l'acceptation d'un cœur ami. Je vous serre affectueusement la main.

Remerciez-moi! Voici une lettre sans prêchi-prêcha.

P. Claudel.

Paul Claudel à André Suarès

Tientsin, 9 février 1908.

Mon cher ami.

Pour répondre à votre demande, je vous dirai que mon Processionnal est fait à la fois sur le rythme de la séquence et du long vers anglais employé par Tennyson et Swinburne, c'est-à-dire un couple de lignes d'une longueur indéterminée finissant par des syllabes qui riment plus ou moins. Ex :

Vous avez créé vos enfants pour la paix et non pas pour la haine et le crime,

Qji'ils grandissent dans votre soleil comme croissent les moissons

unanimes.

Comme au pays de ma naissance s'étendent les immenses moissons égales.

Là où F Oise et l'Aisne sans un frisson s'unissent comme deux époux dans le profond amour conjugal,

Etc....

J'ai de temps en temps introduit un troisième vers ou supprimé la rime, pour éviter la monotonie et imiter le flottement de la procession.

J'ai été assez satisfait de cet essai et je pensais à l'étendre à d'autres moments du drame liturgique, mais je me suis aperçu que je serais tombé dans le développement et le devoir français. J'ai donc mis mes recherches à un autre moment. Le rythme que j'ai employé qui est bon pour sa destination deviendrait facilement fastidieux. Et puis ce sont les grandes constructions seules qui m'intéressent. Vous me demandez ce que je pense du Bréviaire. A mon avis, c'est là une question absolument différente de celle de la séquence, qui n'est qu'une forme de poème comme un autre. A mon avis l'essence de l'Office divin, c'est la forme alternée. Il n'y a pas de personnages. C'est l'homme absolu, hors de toute différence, dialoguant avec lui-même. De plain-pied les deux rangs de moines l'un en face de l'autre échangent les questions et les réponses en qui l'Esprit de Dieu a condensé une fois pour toutes toute parole humaine, ou se reprennent d'une bouche à l'autre les strophes d'un hymne. De temps en temps ils font silence pour écouter une lecture ou une oraison et alors intervient la partie la plus émouvante de l'Office, l'antienne et le réponse. Avec les modulations d'un chant de pasteur, l'homme et un frère se hèlent, s'interpellent à travers l'immensité. Ils jubilent (il

y a là-dessus un texte admirable de St Augustin). Pauvre païen, qu'y a-t-il pour vous là-dedans? Le païen est seul, car sans

un père il n'y a point de frères, et sans la joie où sera la jubilation?

Ce n'est pas tout. Chaque Office n'est pas isolé, il fait partie du Cycle ininterrompu de l'année. Ce n'est pas un poème, c'est un Office, un devoir suscité par telle position du Soleil, des corps et des âmes. Il s'agit du seul drame humain, celui de la Chute et de la Rédemption, la « Passion » de l'homme comme disait Mallarmé, substituée à cette peinture des passions que nous donnent les dramaturges. Depuis l'attente des prophètes, depuis la naissance du Sauveur, son agonie, sa mort, sa résurrection, jusqu'au déploiement du Triomphe des Saints à travers les âges de l'Eglise, jusqu'aux assises de la Dédicace et du Jugement dans ce mystérieux mois de novembre (où eut lieu le Déluge suivant la tradition), c'est une marche, une pompe ininterrompue, c'est une exposition sublime de toute la personne humaine. Combien la nature toute seule paraît fade à côté! Combien nos petites passions paraissent mesquines et insignifiantes ! Et combien le général des classiques lui-même paraît pauvre à côté de ce drame absolu. Quel de triment a subi l'esprit humain le jour où il a perdu Dieu! Quel sens, quel goût et quelle beauté peut-il y avoir dans la vie du moment où le soleil est absent!

Pardonnez-moi de me laisser ainsi emporter, mais je ne puis parler sans enthousiasme de ce magnifique cérémonial de l'Église dont pendant sept ans je me suis pénétré à Notre- Dame. Il faut que la beauté en soit bien grande pour que vous en soupçonniez quelque chose dans les affreuses ténèbres de votre paganisme, pareil à ces hommes que Catherine Emmerich voyait nus autour

de l'Église, ne vivant que de ses parfums et n'osant aller plus loin. Malheureux, que n'entrez-vous et ne prenez-vous votre part de cet immense trésor de joie et de beauté ?

Je vous serre affectueusement la main.

P. Claudel.

André Suarès à Paul Claudel

Le 20 mai [1908].

Êtes-vous si sûr, cher Claudel, que la rime nous manque? Je ne puis l'admettre; ni même qu'il faille lamenter la mort de l'alexandrin rigouieux. Car, pour l'alexandrin de V. Hugo,

ce n'est qu'un artifice d'écriture, comme la rime un exercice d'acrobates. C'en est fait de toute précision. Les poètes sont condamnés à l'emphase continue ou au coq-à-l'âne. Avouez-le : depuis deux cents ans, le théâtre en vers ne se sauve d'une rhétorique affreuse que par la bouffonnerie. Avant tout, il faut de la poésie, en poésie ; et vous m'accorderez que la poésie exige la plus haute précision du langage. Un grand poète ne parle que par images justes, et il pense, il vit, à la racine des mots.

Toutes ces questions de forme me semblent bien petites. Et rien ne nous intéresse en effet que les grandes constructions, les cathédrales où réside la pensée de l'homme.

La forme, c'est le temps. Elle nous est donnée; elle s'impose à nous, comme la plus complexe de nos habitudes, et la somme même de la sensibilité. Il s'agit bien d'alexandrin! Là aussi, il faut

aller à la vie. Est-ce le talent de manier ce douze pieds qui vous manque? Je n'en crois rien. C'est plutôt ce cadavre qui manque à l'appel de votre talent.

Des hommes, qui n'écrivent pas pour plaire ni par métier, sont forcés de faire ce qu'ils font, et comme ils le font. Vous et moi, j'imagine. Il est clair que nous ne disons rien, si nous n'avons rien à dire. Et si nous avons quelque chose à dire, toute notre nature, corps et âme, se tend dans le désir de la plus belle expression, de la plus exacte et de la plus pure.

Ainsi, le tragique de ma vie, c'est que n'ayant aucun moyen de vivre, il ne m'a jamais été possible, un seul instant, d'écrire une ligne au goût d'autrui, pour le salaire qu'on en retire. Que n'auriez-vous pas fait vous-même, mon très cher, si vous aviez pu vouloir autre chose que ce que vous avez voulu ? Je le dis avec une humilité non feinte : c'est manquer de talent.

Notre forme est notre loi. C'est une loi que nous subissons, que nous devons subir et que nous devons imposer aux autres, au même titre que notre sentiment le plus intime de l'art. Une telle victoire est le signe de la durée. Et il n'y en a pas d'autre.

La beauté de notre âge classique n'est pas d'un autre ordre que la beauté des anciens. Il s'agit d'un monde fermé, d'une pensée accomplie. Toute cette certitude est soustraite au temps et à la pensée, désormais. Mais, comme vous savez, c'est à nous de créer notre temps et notre certitude. Les moyens nous sont inexorablement donnés. Nous sommes d'accord là-dessus, je pense.

L'ancienne forme ne serait, pour nous, qu'un masque. Nous devons avoir une autre figure, ayant une autre vie. Nous sommes

plus loin de Racine, que Racine de Virgile, peut-être. Trouvez-vous Racine si Grec qu'on le dit? J'admire en lui le

fruit le plus parfait de la culture. Mais la perfection n'est pas la poésie. Il m'étonne, il me fait sourire de plaisir; tant d'esprit, tant d'intelligence me surprend. Mais il ne m'émeut jamais, au sens où la musique est émouvante : comment définir l'émotion, sinon par un oubli total de soi, et une entière abdication du sens propre, qui juge et critique? Je ne trouve pas, dans Racine, de ces mots-tourbillons, qui nous mènent si haut et si avant dans la profondeur, comme il y en a dans les Grecs, dans Wagner et Shakespeare.

L'alexandrin est bien fait pour enfermer les idées claires et les mœurs d'une coïu:. Une enveloppe rigoureuse et mesurée convient aux actions qui charment le peuple le plus fin, dans la ville la plus spirituelle du monde. Mais nous avons des communications au reste de la terre. Notre monde est plus vaste. Ce véritable univers, où nous palpitions dans un rapport inconnu, mais infaillible, avec toute la vie, réclame une expression universelle. Une forme en décadence a fait son temps. Puissions-nous aider à la création d'une forme nouvelle.

Portez-vous bien. Et de tout cœur, cher ami. Votre

Su.

Tientsin [i^r] juillet 1908.

Cher ami.

Votre lettre m'a fait grand plaisir; il y a longtemps que je n'avais eu de vos nouvelles. J'attends avec impatience le Bouclier du Zodiaque.

Vos deux lettres précédentes ^ soulevaient des questions auxquelles j'aurais eu tant de choses à répondre que, comme il arrive souvent, j'ai fini par les omettre. La première traitait de questions d'exégèse, à propos desquelles vous attachez, à ce que je crois, trop de confiance à la parole des hideux cuistres totalement dénués d'intelligence et de goût qui en ont fait leur domaine. Quoi que vous pensiez, et je vous en parle après pas mal de lectures, ne croyez nullement que sur aucun point on soit arrivé à des certitudes opposées aux enseignements traditionnels de l'Église. Dans ces questions, il y a très peu de documents nouveaux, les quelques faits certains sont connus

I. L'une des deux lettres précédentes auxquelles fait allusion Paul Claudel n'a pas été retrouvée.

depuis des siècles et toutes les conclusions inorthodoxes qu'on en tire sont de purs produits de l'imagination. Or je méprise trop profondément les critiques et les grammairiens pour attacher la moindre importance aux sécrétions de ces cervelles professorales, dont le péché mignon est la plus dégoûtante et la plus effrontée mauvaise foi, accompagnée d'une totale absence de goût. Ce sont ces gens qui trouvent que les discours de N. S. avant la Cène ne sont qu'un « fade fatras de philosophe Alexandrin ». Que répondre à cela ?

En ce qui concerne la question de la rime, il me semble que vous avez trop raison, et je me méfie de vos arguments comme de choses trop évidentes. Il est certain que l'alexandrin prolongé engendre un insupportable ennui. Mais d'autre part la mesure a des vertus mystiques qui satisfont les parties les plus secrètes de l'esprit. Quand on lit du Virgile par exemple, il semble que déguisé sous le récit intelligible parfois médiocrement intéressant, se dé-

ploie un langage ineffable qui assujettit à un rythme plein d'une Beauté divine, à une éloquence essentielle, notre expression spirituelle. D'autre part la rime précisément par son caractère fantasque et arbitraire est un merveilleux élément de découverte. Je suis incapable d'écrire des vers, ne pouvant me résigner aux chevilles, mais cela ne m'empêche pas de sentir la force d'un langage entièrement soustrait par la mesure aux conditions pédestres du discours.

Je vois qu'on parle d'un certain Signoret auquel je ne trouve aucun talent; aussi de Bonnard qui en a beaucoup, mais qui ressemble trop à Hugo par son malheureux parti pris d'épuiser sur chaque idée toutes les métaphores.

On parle vaguement de m'envoyer à Damas l'an prochain.

Je vous serre affectueusement la main.

P. Claudel.

Paul Claudel à André Suarès

Tientsin, 5 août 1908.

Mon cher ami.

J'ai reçu de mon ami André Gide la lettre ci-joint que je crois devoir vous communiquer. Gide que vous ne connaissez sans doute que par ses livres est non seulement un des esprits les plus fins et les plus cultivés que je connaisse, mais un des cœurs les plus nobles et les plus généreux. Vous êtes faits, tous

deux, pour vous comprendre et vous aimer. Je lui avais conseillé de lire *Voici l'homme* et ce livre, comme il arrive souvent aux très belles œuvres, lui avait fait d'abord un effet d'irritation et de répulsion. Vous verrez qu'il vous juge à l'heure qu'il est plus équitablement. C'est un homme droit et bon que vous aimerez comme moi.

Je vous annonce la naissance de mon fils Pierre qui est survenue le 23 du mois dernier à minuit. Tout s'est passé le mieux du monde. Ma femme se rétablit rapidement et l'enfant a l'air sain et robuste. Que Dieu protège cette petite créature.

Je vois toujours annoncé dans *V Occident* votre Bouclier mais jusqu'ici je ne l'ai pas encore reçu.

C'est demain l'anniversaire de ma naissance. Je vais avoir 40 ans. Ce changement du chiffre des dizaines est mélancolique.

Je ne vous en écris pas plus long aujourd'hui. Depuis 10 jours il fait une chaleur écrasante qui me fait réellement souffrir : 40 degrés tous les jours. Je vous serre affectueusement la main.

[Cette lettre était accompagnée du fragment suivant d'une lettre sans date adressée par André Gide à Paul Claudel :]

100 bis. — André Gide à Paul Claudel.

Après ce que je vous écrivais dernièrement sur Suarès, vais-je oser vous avouer ce qui suit. M'étant avisé qu'il était l'auteur d'une étude sur Ibsen, je me procurai les deux Nos de la Revue des deux Mondes qui le contient. Un Suarès nouveau m'apparut, inordonné sans doute encore, diffus et vaguement grandiloquent par endroits, mais d'une telle noblesse d'allure, d'une si haute tenue de cerveau, d'une si robuste et si fière assurance de pensée

que j'en restai confondu et me fis un devoir de faire connaître cette magistrale étude à tous ceux qui pouvaient m'avoir entendu critiquer Suarès. J'ai lu depuis sa Visite à Pascal avec une admiration plus grande encore; dès les premières Hgnes, on se sent en présence d'un maître écrivain; et mon admiration est aujourd'hui aussi vive, plus vive encore que n'était hier mon irritation — et peu s'en faut que je ne dise : ma haine. (Je me souviens que Jammes, exaspéré par Tête d'or, avait jeté au feu Texemplaire de Rouart, priant celui-ci de ne jamais plus lui reparler de l'auteur!) — Dirai-je enfin

A ANDRÉ SUARES 131

que j'ai désormais le plus vif désir de connaître votre ami (le seul qui m'ait été de quelque secours ces derniers mois) — je parle des « modernes », car depuis quelques mois je vis dans la société presque constante de Pascal — Connaissez-vous les lettres à Mademoiselle de Roannez? — Mais je voudrais le connaître par vous.

Au revoir cher ami. Si imparfaite que soit cette lettre je vous l'envoie pourtant, plutôt que de ne pas vous écrire.

Croyez que vous n'êtes pas, à Tientsin, plus loin que je ne me sens de tout le « mouvement littéraire » contemporain.

(Excellent ce que Suarès vient d'écrire sur Porto-Riche!... Il piu-ifie l'atmosphère littéraire autour de lui.) Au revoir. Si je commence à parler littérature, cette lettre ne partira pas aujourd'hui.

Tous mes hommages à Madame Claudel; les meilleurs souvenirs de ma femme. Je suis bien affectueusement votre

André Gide.

10 1. — Paul Claudel à André Suarès.

Tientsin, 31 août [1908].

Mon cher ami.

Je viens de recevoir et de lire votre admirable livre qui contient les plus belles pages que je connaisse de vous jusqu'à ce jour. Des morceaux comme ceux des pages 57 et 150 m'ont vraiment donné le frisson de la grande beauté que je ne connaissais plus depuis longtemps, et cependant des gens comme vous et moi ne sont pas faciles à étonner. Votre style a la beauté d'une chose où chaque mot a repris sa fleur et son aloi intégraux et tinte comme de l'or et du grec. Et je suis assez musicien pour sentir pleinement ces indications d'une autre muse, que le silence même de la sévère parole rend plus émouvante, « le mi de la chanterelle, » « la tierce » « la trompette tenue »...

Il me semble que dans ce livre le côté celtique de votre nature a pris le dessus. Vous me faites sentir la France d'ici comme un Français peut sentir les pays exotiques. Des mots comme « la petite pluie comme du sable blanc », « le lingot tiède de la jeune fille » me saisissent le cœur. C'est bien ce climat sans cesse changeant et nuancé de la France qui m'a étonné si fort à mon dernier retour, et cela fait comprendre les échanges continuels de votre style, ces ruissellements de correspondances comme une prairie remuée par le vent.

Je VOUS ferai querelle pour Nonna et V Epiphanie de Rama (cette dernière chose très belle) dont je n'aime pas l'esprit hugolesque. Pourquoi tant de colère contre ce malheureux czar? Si

vous aviez pratiqué des peuples comme les Chinois et les Russes, vous verriez qu'ils ont les gouvernements qu'ils méritent. Quand on a détenu soi-même la plus petite parcelle d'autorité, on sait combien il est difficile de plaire à tout le monde. Quand on songe aux effrayantes responsabilités du czar, cela doit inspirer de la compassion ou du moins de l'indulgence. Croyez-vous qu'ils n'aiment pas mieux être un simple particulier? Mais comment résigner son pouvoir entre les mains de ces épouvantables brutes que je connais moi-même de vue et dont Gorki donne et est lui-même une image ? Là naît le véritable crime. J'aime encore mieux le despotisme que l'anarchie, le chaos. Je vous dis cela sans tendresse spéciale pour le czarisme qui a martyrisé la Pologne et qui compte dans son histoire des crimes comme l'épisode des Nonnes de Minsk. Mais que faire? Les Russes ont peut-être raison de lutter et le czar a encore plus raison de se défendre. Pourquoi traiter ce pauvre homme, qui fait ce qu'il peut en somme, comme un ogre et un buveur de sang ? Même avec les Grands- Ducs ses mains ne sont pas libres.

Je vous serre affectueusement la main.

P. Claudel.

André Suarès à Paul Claudel

Le 27 septembre 1908.

Puisque vous aimez le Bouclier, cher Claudel, je suis plus tranquille. Vous, vous savez lire : et vous savez comprendre. Et il n'y a peut-être que vous. Le monde est si froid pour mon oeuvre : il

m'enferme dans un isolement absurde. Je me donne cent trente lecteurs; et c'est, paraît-il, cent vingt de trop. Mais enfin, je vous ai.

Je suis sensible au reproche d'hugolalie. S'il est fondé, je suis bien coupable : le péché serait alors originel, fondamental, n'y étant, de volonté, pour rien, moi-même. Ce n'est pas le tsar que je déteste, ni le tyran : c'est le niais, que je ne puis souffrir hors du nid. Crpyez-le, j'aime les faibles, étrangement, quand ils sont victimes : là est leur vertu, et peut-être l'ordre magnifique du monde. Je suis hors de moi, s'ils régneront.

Il n'y a pas d'anarchie plus hideuse que le règne de l'imbécillité. Le fort et grand tyran m'est aussi cher que la tyrannie sans génie m'est odieuse. Contemplez les soufliances de la Pologne, cette martyre infortunée, qui expie dans les supplices sa sainte aspiration à l'Occident. Voilà tout, cher Claudel. On ne fut jamais si loin de la politique. J'en suis aussi sûr que vous : les peuples n'ont que les princes qu'ils méritent. Oui, oui, et oui. Les Russes ne méritent pas mieux. Et Néron lui-même vaut mieux que le chaos. Il me fallait, dans ma saison d'hiver, une image de la triste humanité, qui titube par là, entre la pourriture du pôle et la glace qui crève sous le pied. J'ai vu ce misérable peuple et la misérable souveraineté sous les espèces d'une vieille nourrice qui balbutie et d'un marmot couronné.

Quant à Rome, comparée à Assur, pouvez-vous vous y tromper? Il ne s'agit que du dur César avant la grâce, de la force comme telle, — de la matière reine, enfin.

Je suis à vous, de ce vrai cœur qui vous aime.

Su.

Que vous me feriez plaisir en me donnant le portrait de vos enfants.

Paul Claudel à André Suarès

Tientsin, 8 novembre 1908.

Cher ami,

Mon ami Gide me parle encore de vous dans une de ses lettres et témoigne d'un grand désir de faire votre connaissance. Il craint seulement d'être importun en faisant la première démarche. Vous lui feriez un grand plaisir en lui tendant la main. Il demeure 18 bis avenue des Sycomores, XVI®.

C'est un peu loin de chez vous, mais sur un mot de vous, il vous serait facile d'arranger une rencontre.

N'éciriez-vous pas en ce moment régulièrement dans une revue ou un journal?

Votre ami,

P. Claudel.

André Suarès à Paul Claudel

Le 27 novembre 1908.

Hé bien, soit. Je le verrai votre Gide, cher Claudel. Je n'en avais pourtant pas envie. Mais vous me l'envoyez : je ne voudrais pas que le refus vous touche. Il est votre ami, après tout. Voilà son titre.

Je ne le connais pas; et ne tenais pas à le connaître. Le peu que j'ai lu de ses œuvres ne m'a ni frappé, ni séduit. Un esprit très fin, sans doute, et très critique ; mais sans force à rien créer, ni une idée, ni une forme, ni encore moins un être. C'est le Goethe des fourmis et des petites mouches. Je l'imagine, du moins, n'ayant jamais vécu, même un demi quart d'heure, dans les petites revues.

Mais il est votre ami. Vous avez trop d'amis. Moi, je n'en ai que deux avec vous. Vous ai-je? Vous m'en feriez douter. Pour l'amour de Dieu, parlez-moi de vous, de ce que vous faites, de vos enfants, de ce qui vous touche, de ce qui m'intéresse. La petite a-t-elle fait ses dents ? J'y prends plus de part qu'à tout ce que pensent ou ne pensent pas les gens de lettres. Ils m'ont condamné, jusqu'ici; et c'est moi, désormais, qui les laisse en exil. Ou bien, parlez-moi de Kwang-Su et de Tse-Hsi. Allons, cher Claudel, répondez. Je vous serre la main avec affection.

Su.

André Suarès à Paul Claudel

Le 29 novembre 1908.

Je crains, cher Claudel, de ne vous avoir pas répondu avec exactitude.

Touchant Gide, il est sûr que je n'irai pas chez lui, en pays inconnu. Je vais lui dire qu'il vienne me voir, quand il lui plaira : à la condition toutefois qu'il m'avertisse.

Quelle affaire! Gide fera comme beaucoup d'autres : il s'éprendra de moi pour quelque temps. Et bientôt, il m'en voudra de s'être épris. On ne me pardonne pas d'être ce que je suis. Je ne vois, je ne connais absolument personne. Je n'ai jamais fait de mal à personne; et je n'ai presque partout que des ennemis. Je ne les méprise même pas : je les regarde.

Sûwoia Si 8à7rro[*xat* xéap eûpÔiv èfjLïUT^v toSe Trpooe-Xouaévov. Pauvres diables : ils m'auront fait souffrir; mais ils n'ont jamais pu m'offenser. Je vous serre la main.

Depuis un an, je donne tous les quinze jours à La Grande Revue de petits essais Sur la Vie : croquis, dessins, eaux-fortes. Rien qui sente le journal, vous le devez croire. Ce ne sont pas là pourtant les œuvres pour lesquelles j'étais né, et voulais vivre. Ma vie est terrible. Tout ce que j'aime, qui est à moi, m'est ôté. Vous aurez bientôt le premier volume de ces essais, et naturellement de ma main. La Revue elle-même, radicale, dure, athée, politique, vous ferait mal à lire. Mais on m'y laisse libre. J'y fais entendre l'éternelle protestation de l'esprit. Et c'est mon pain.

jo6. — André Suarès à Paul Claudel.

Le 10 décembre 1908.

On vient d'éditer Vïbsen, que je donnai jadis à la Revue des Deux Mondes. Je vous l'envoie, cher Claudel, pour le premier de l'an. Ce n'est pas un bien grand cadeau, mais enfin prenez-le

comme tel.

J'ai eu la visite du brave Chapon, notre Albertus Stephanus : c'est du moins le nom que je lui dédie, en qualité de martyr, lapidé, lui troisième, après Robert et Henri, par les imprimeurs et les libraires. Il paraît avoir perdu courage. La Revue ne va guère. Elle a ses pires et plus noirs ennemis parmi les hommes qui devraient au moins la soutenir, s'ils n'étaient pas faits pour haïr seulement et toujours haïr. Les gens de V Action Française, font au pauvre Occident une guerre sournoise, cauteleuse et patiente. L'air noble de V Occident, le souffle de pureté qu'on y sent quelquefois, les irritent. Il y a trop de polémique, à mon goût, dans V Occident; mais, pour ces gens là, jamais assez. Au fond, ils voudraient précipiter la Rnme dans la politique, l'en gorger, l'en farcir, afin qu'elle en vomît désormais et ne cessât plus.

Pour mon compte, je suis fâché de nuire à nos bons éditeurs. Il ne s'est pas vendu quinze exemplaires du Bouclier. Q'ie faire? c'est ainsi. Il est vrai que personne n'en a dit un mot, et pas plus à V Occident qu'ailleurs. Il faut avoir la vie chevillée à

l'âme, pour garder la foi à ce qu'on fait, et pour tenir bon à le faire.

Adieu. Je serai à Tientsin pour le nouvel an. Je vous souhaite tout le bonheur du monde, et d'abord un heureux retour; car cette année-ci, vous rentrez en Europe, je pense?

De cœur à vous, cher Claudel.

Su.

Paul Claudel à André Suarès

21 décembre 1908. Mon cher Suarès.

Cette lettre surtout pour que l'année ne se termine pas avant que je ne vous aie envoyé mes vœux les plus affectueux pour la nouvelle. Souhaitons qu'elle voie s'ouvrir pour vous ce champ d'action dont tout poète a besoin, ne fût-ce que ce territoire de chasse où Philoctète perce de ses flèches divines les animaux qui pourvoient à sa nourriture.

Ce que moi j'ai percé, c'est votre pseudonyme d'Yves Scantrel. Voici déjà plusieurs mois que je reçois La Grande Revue pour y entendre votre voix. Vous avez dit sur Le Crépuscule des Dieux tout ce que notre génération avait à en dire. C'est l'immense « Catastrophe de l'imagination » qui laisse le pur artiste sans force. Wagner explique le dénuement tragique de Mallarmé. Pourquoi lis-je au bas de la page 793 ceci : « Toute la religion est du cœur. Les pratiques ne sont rien. » C'est la « foi sans les œuvres des protestants. Tout l'appétit est de l'estomac. La nourriture ne sert de rien »? Votre plaidoirie pour vos deux livres m'a profondément ému. J'y songe beaucoup et je vous en reparlerai.

Vous êtes moins isolé que vous ne croyez. Presque tous les jeunes gens qui m'écrivent me parlent de vous.

Pourquoi vous plaignez-vous, cher ami, que je ne vous parje pas de ma vie? Vous la connaissez jusque dans ses pires sottises. Pour vous je ne sais rien de la vôtre que vous m'avez toujours jalousement fermée. Je n'ai entendu que quelques stupides légendes, si on peut entendre ce qu'on n'écoute pas.

Gide est une des natures les plus délicates, une des âmes les

meilleures et les plus honnêtes que je connaisse. Je suis sûr que vous l'aimerez comme moi.

Je vous serre bien affectueusement la main.

P. Claudel.

Fête de St Thomas -Didyme.

Je sais cela par mon Bréviaire que je Us tous les jours. Queb immenses trésors j'y trouve! Vous avez bien raison de dire que le meilleur de l'art antique y a pris place.

io8. — André Suarès à Paul Claudel.

Vendredi soir, 8 heures, le 24 décembre 1908.

Tantôt, Gide m'a rendu visite. Je suis content de l'avoir vu, cher Claudel.

Il est fin et subtil. Son intelligence est étendue. Il a de la portée, et je le crois bon. Il a beaucoup de goût. Il n'est pas frivole. Enfin, il m'a l'air d'avoir la tête religieuse. On dirait tm Oxfordian, au temps de Newmann et Manning; mais il est resté au seuil de l'église. Laïc à jamais.

Il est votre ami et vous connaît assez bien. Il m'a un peu consolé; la consolation, c'est toujours d'être aimé. Il m'a très sérieusement affirmé que je ne suis plus inconnu, et qu'un petit nombre de bons esprits se tournent vers moi, comme vers celui qui les peut nourrir et leur faire du bien. Il m'aurait presque convaincu.

Je l'en crois, quant à lui. Il a senti le son de la vie, dans mes pauvres livres. Et voilà ce qui l'a changé à mon égard, je le sais.

Car il n'est pas le premier. Je ne fais pas d'autres conquêtes.

Il m'a donc montré une chaleur qui m'étonne. J'y suis si peu fait! Et au bout du compte, je ne m'y ferai jamais. Jusqu'à la fin de mes jours, quand on voudrait que je fusse le plus illustre du monde, je dirai et redirai : non mihi, non mihi, Domine.

C'est Noël, ce soir. Je pense à vous, cher Claudel. Pensez un peu à

Su.

André Suarès à Paul Claudel

Le 10 janvier 1909.

Au fond de moi, que je pense à vous avec tendresse, cher Claudel! Vous êtes le seul confident de mon intuition. Et, à le bien prendre, vous seul entrez dans ma pensée, peut-être.

Votre sens est infaillible. Vous allez droit à ce que je veux, et que tous les autres négligent. Ainsi, vous avez compris que les réflexions de Scantrel sur Voici V Homme et le Bouclier étaient une pièce capitale de mon œuvre.

Personne que vous n'a paru même s'en douter. Personne ne m'en a soufflé mot, sinon deux petits fripons qui m'ont lancé quelques insultes à ce sujet. Jusqu'où j'y suis insensible, même quand ils me mettent en colère, c'est ce qu'ils ignorent, eux et tant d'autres. A quel point même j'y ai peu de plaisir, c'est ce qui m'effraye. A l'heure qu'il est, toutes les injures de la terre et toutes les railleries ne me sont rien de plus qu'un vain bruit de

galets, quand le flot monte. Il faut bien que les galets fassent leur bruit d'os : et ne sont-ils pas beaux à voir, et bons à ouïr en tant que galets?

Il paraît qu'on nous oppose beaucoup l'un à l'autre. En général, on vous loue sur mon dos; et on me frappe sur le vôtre. Que m'importe? Nous nous tenons fortement la main, j'espère. Il est, d'ailleurs, très vrai que votre amitié me défend. Je pense que notre rencontre est une heureuse fortune pour tous les deux.

Quand je vous verrai, faites vos questions, cher Claudel.

Je vous dirai ma vie si riche en drames secrets, si nette, si unie, et si droite quant aux événements. Est-il possible qu'elle prête déjà à la légende ? J'en suis stupéfait. Je ne puis même pas concevoir qu'on s'occupe de moi, qui ne vais nulle part, et ne vois personne. Je sais seulement qu'il y a six ou sept ans, j'ai passé pour être l'amant de Madame X... Mais près de qui? Quelques vilains, des parents à mon vieux camarade, ou des concierges de la banlieue. Ai-je besoin de m'en défendre? Même au temps où j'étais le plus privé, où mon frère fut absent dans ses plus longues campagnes, où je demeurais à Paris, l'été, sans parler à qui que ce fût, sans recevoir une visite, des cinq ou six mois; même alors, et quand ma chair a crié le plus, emportant avec elle le cri de la tendresse inutile et déçue, jamais je n'ai eu pour la femme de mon ami un regard adultère. Non, pas un seul. L'homme d'un ami est plus loin du désir qu'une sœur. Elle m'eût fait horreur. Rien n'est plus

fort en moi que le dégoût de la tromperie. Je ne crois pas avoir nui à personne, ni corrompu personne. Tous mes péchés, mes

grands péchés, sont entre Dieu et moi. Je vous aime et vous salue tendrement. Su.

110. — André Suarès à Paul Claudel.

Le 17 janvier 1909.

Reniez-en plutôt vos yeux; mais ne voyez jamais rien de protestant dans ce que j'écris, cher Claudel. Je suis bien trop religieux. Ou, si vous voulez, j'ai trop de vie pour consentir à me dépouiller ainsi. Tout ou rien. Le protestant, c'est la liberté dans l'extrême misère. Pour être libres, ces esprits se font mendiants.

Quand je parle contre les pratiques, c'est mal dit, si je ne fais pas entendre que je parle pour l'amour. C'est toujours l'amour que je défends; et l'amour divin, par-dessus tous les autres, l'objet de mon éternelle convoitise. Je vous fais là des confidences, que je ne fais plus à personne. Même si l'objet manque à cet amour, je suis plein de cet amour. Moins cet amour, tout m'est vain, tout m'est pauvre : velut aes sonam, aut cymbalum tinniens. Or, je vois partout plus de pratiques que d'amour. Même chez les catholiques. Je m'assure, d'ailleurs, que les pratiques n'ont de vie que chez eux, et qu'elles leur sont une bonne nourriture.

Vous ne savez peut-être pas ce que c'est qu'une religion qui n'est que pratique. J'ai pénétré deux fois dans ce tombeau. Voilà le Sépulchre blanchi. Voilà le lazaret des âmes. Voilà l'Ancien Testament, le cimetière de la lettre, et les morts qui y séjournent.

Puisque nous avons parlé du Bréviaire, je vous dirai que j'y admire l'œuvre la plus riche d'amour qu'il y eût jamais. Et du seul amour qui n'ait pas d'âge. Tous les poèmes d'amour vieillissent. Le Bréviaire est vraiment l'abrégé de tous les livres. Je vous envie

de le lire dans la grande édition des Bénédictins. Combien je voudrais avoir les quatre saisons en quatre volumes, que j'ai tenus autrefois entre les mains. Quel art, quel sentiment profond de la nature et de la relation de l'homme à toutes les choses de la terre et du ciel. Là, comme l'Océan d'Homère entoure la terre, la sphère céleste enveloppe tout le monde humain.

J'étais à St Séverin, pour la messe de minuit. La messe de Noël est la plus belle de l'année, peut-être : elle est riche de

tous les germes, comme la naissance. Si belle, dans cette église d'une douceur vraiment sublime, que j'en ai oublié l'horreur de la musique et des chants qu'on y donne. Pas un mot, pas un neume de musique plane. Rien que les mélodies du plus sale amour, la turpitude de Massenet et la sottise damnée, la niaiserie originelle d'Adam. Croyez-vous que je m'indigne? Non; je sens qu'on donne à ces fidèles la musique qu'ils méritent. Voilà ce qui doit vous faire un noir chagrin. Il faut nourrir le cœur. Mais, ceux-ci, de quoi se noient-ils ?

L'impudeur de ce qu'ils appellent l'art moderne, me confond. Où ces prétendus musiciens ont-ils pris leurs musiques impures? Allez, « l'impureté, c'est toujours le manque de profondeur ».

A bientôt, cher Claudel, et à vous de tout cœur

Su.

III. — André Suarès à Paul Claudel

Dimanche matin, 31 janvier 1906.

Voilà qu'il est question, cher Claudel, de donner votre Jeune Fille Violaine dans certain Théâtre d'Art.

Chapon vient m'en demander mon avis; mais c'est le vôtre qu'il faut prendre; et je le lui dis. Vous n'êtes qu'à vingt jours d'ici : on va vous expliquer tout le projet; et, par fil, vous pourrez aussitôt répondre.

Si j'étais vous, je dirais peut-être oui. Je crois que vous avez un public.

C'est ime partie à jouer. Toutefois, à la réflexion, je trouve absurde de ne pas attendre que vous soyez là. Votre retour si proche exige qu'on vous consulte, et même qu'on ne fasse rien sans vous. Votre absence eût-elle été d'un an ou deux encore, j'aurais hardiment répondu oui pour vous.

D'ailleurs, qu'est-ce que le Théâtre d'Art? Je l'ignore. Sans doute, une espèce à l'Œuvre. On me parle d'un comédien à la façon de Lugné Poe, et qui aurait joué un Rabelais, un Don Quichotte de je ne sais plus qui. Quant à la comédienne Marie Kalff, son nom même ne m'est pas connu.

Pour moi, j'ai refusé qu'on montât un de mes drames, cet automne. C'eût été une parodie. Elle est moins à craindre pour vous : car vous pouvez compter sur des amis ardents, il me semble, et en nombre.

Tout est de savoir ce que vous attendez de la scène : un effet utile, ou la joie d'une belle image : ici, la beauté c'est la vie.

Voyez si je puis vous être bon en quelque manière. Je vous serre la main, toujours avec la même affection.

Su.

Paul Claudel à André Suarès

Tientsin, 5 février 1909.

Mon cher ami,

Merci de m'avoir fait relire ce « portrait d'Ibsen » que j'avais considéré autrefois dans la Revue des deux mondes et qui a été si je ne me trompe au début de notre amitié. Vous êtes un grand portraitiste. Votre Tolstoï, votre Verlaine que la poste m'apporte aujourd'hui, Pascal jadis, sont bien fortement non pas attrapés, comme disent les moqueurs d'aujourd'hui, mais construits, comme ma sœur me disait que dans un buste tout dépend de la bonne position de l'oreille. L'Ibsen est une magnifique planche de noir et de blanc. Ce n'est plus une image, c'est une réfection, une réplique de l'original. Avez-vous vu vous-même ce vieux loup dans sa Norvège? Je pense que nous avons le même avis à son sujet et que vous l'estimez plus que vous ne l'aimez. Il habite un pays sans soleil où les gens ne sortent pas de leur ombre. C'est un théâtre de muets, où le discours est plus de gestes que de paroles. Il est plus sinistre encore que tragique, l'action n'a point de but dans le brouillard et des gens y remuent dont on ne sait ce qu'ils font.

Ce qui manque à ces gens du Nord, c'est la passion et l'intensité. Ils ne réagissent pas, ils s'acclimatent. Ils acceptent toutes les idées avec une espèce d'indifférence. Les Kant, les Ibsen, les Schopenhauer, je dirai même les Tolstoï, vivent tranquillement

en bourgeois avec des idées délétères qui pour nous Latins sont des dissolvants, des stupéfiants ou des convulsifs. Le cœur est remplacé par la volonté et le désir par le devoir ou la consigne. Je vois moins du désespoir dans Ibsen qu'une espèce de « quant à moi » hargneux. Son home de vieux garçon lui paraît plus intime quand tout le genre humain en est exclu. Mais au-dessous de tout il y a l'homme de la nuit, le vieux Scandinave sinistre. C'est pourquoi de tous ses drames je préfère le Petit Ajo/^si étrange. Je n'ai pas lu Brand ni Peer Gynt.

J'ai lu avec délectation dans la même Revue vos croquis de Provence. Quelle pureté antique du trait, comme cette arête exquise d'une lèvre bien dessinée, qui sépare la jeune chair de la muqueuse!

J'ai envoyé le manuscrit de mes Odes à l'Occident, mais

142 A ANDRE SUARES

l'impression va sans doute durer longtemps, car il y a très peu des caractères dont j'ai besoin. Je serai sans doute obligé d'en faire fondre! Il est probable que rien de sérieux ne pourra être fait avant mon retour en France. Mais si j'avais besoin de vous pour la correction des épreuves, j'espère que vous ne me refuserez pas.

La typographie française est dans un état honteux, surtout quand on la compare à ce que font les Anglais. Les livres prennent tous l'aspect de ces ignobles papiers qui jadis n'étaient lus que par des servantes, imprimés avec des têtes de clous, des lignes qui vont de guingois, sans orthographe, mais avec beaucoup d'illustrations. On s'abrutit de plus en plus. Il est vrai que

payer 95 centimes pour lire du Hervieu ou du Prévost, c'est déjà beaucoup trop pour ces chalets de nécessité de l'esprit.

J'ai eu une idée ces jours-ci : pourquoi ne s'abonne-t-on pas à un homme de talent comme on s'abonne à une Revue, dont les trois quarts sont sans intérêt ? Pour quelques centaines de francs par an, un groupe d'amis et de fidèles aurait un droit exclusif à toute la production d'un homme qu'il éditerait par volumes, opuscules ou livraisons quand il lui plairait.

Je vous serre affectueusement la main.

P. Claudel.

Paul Claudel à André Suarès

Tientsin, 18 février 1909.

Mon cher ami.

Merci de votre sollicitude et des renseignements que vous me donnez sur le Théâtre d'Art. J'ai reçu en même temps que la vôtre une lettre de Gide qui me demande une réponse télégraphique. J'ai répondu immédiatement : Non. Avec un certain regret, je l'avoue, car une représentation est comme une seconde production, l'objectivation définitive, un contrôle terriblement brutal, (quoique pas toujours très sûr), de ce que l'on a fait. Mais des raisons irrésistibles me déterminaient. Impossibilité de procéder sans moi à une représentation qui doit être une véritable transposition, répugnance à voir mettre à la scène La jeune fille Violaine qui est ma pièce la plus intime et la moins extérieure-

ment sédui[^]nte, et qui sans moi ne donnerait sans doute qu'un « mystère » assez banal, enfin, raison qui domine tout, la crainte que la chose soit mal prise au Minis-

tère OÙ je suis déjà mal vu pour mes opinions religieuses. Je ne puis compromettre ma position pour un peu de gloriole. Naturellement je suis très touché de toutes ces bonnes volontés, mais pour une représentation il est trop tard ou trop tôt.

J'avais commencé une longue lettre pour répondre à celle où vous me parliez de Noël, mais je l'ai déchirée. A quoi bon? Il est certain que nous autres catholiques sommes un lot peu reluisant, et que notre intelligence et notre goût artistique sont quelque chose de bien bas. Il est confondant de penser que nous seuls possédions la vérité. Croyez bien que quand je me suis converti, je n'étais pas fier de m'engager dans une telle troupe et de prendre ma place dans cette procession de têtes de veaux. Plus tard j'ai vu les douces et belles vertus qui se cachent sous cet aspect peu séduisant seul visible du dehors. Mais la parabole de N.-S. est toujours vraie : c'est la drachme vivante que l'on ramasse dans les ordures, et le mot de Saint- Paul, peripsema ejus mundi, la balayure de ce monde; gentibus autem stultitia. Evidemment j'aimerais mieux que l'on s'abstînt de chanter le Noël d'Adam ou VAve Maria de Govmod.

Je vous serre affectueusement la main.

P. Claudel.

André Suarès à Paul Claudel

17 mars 1909.

Vous avez pris le bon parti, cher Claudel. Il fallait dire non, et vous l'avez dit. Je ne vous en avais pas donné le conseil rigoureusement, parce que j'ignorais encore que la règle de votre sentiment fût si conforme à la mienne. Je le sais, à présent, et je me gouvernerai plus tard là-dessus, s'il y a lieu. Quant

à moi, non! ces petits essais, sur des scènes douteuses, ne sont plus de notre âge, et ne sont même pas de notre intérêt. Nous devons prétendre à d'autres débuts.

Cet hiver, j'ai refusé Élektra à un de ces théâtres en l'air ■"; et je refuse encore pour cet été. Dieu sait pourtant de quel cœur abîmé dans le chagrin, car je dois me dire que je ne verrai peut-être jamais un seul de mes drames vivre de sa vraie vie, matérielle et idéale. Je craignais que vous ne fussiez tenté de jouer la partie. On nous a si bien mis à l'ombre, l'un et l'autre, sous prétexte de flatter notre goût pour la solitude et le silence, que je ne voulais pas décider pour vous d'y rester. Mais comme il est une ombre lumineuse, il y a une outrageante lumière.

L'erreur ou le ridicule de la mise en scène n'est pas ce qu'il faut redouter le plus, ni la sottise du public, ni l'humilité des tréteaux. Ce qui manque surtout, ce sont les interprètes. Il n'y a pas d'acteurs pour nous. S'il en fut jamais, il n'en est plus. Pas un qui ait du style. Pas un qui ait le sens de la poésie. Pas un qui s'élève au-dessus de ce qu'ils débitent communément, cette bouillie de platitudes, de saletés, d'équivoques sexuelles, où flottent les rogatons de la rhétorique et les plumes du paon.

Et s'il en est pour avoir un peu de sentiment poétique, tout est faux en eux : leur faux sentiment va droit à une fausse poésie. Il me semble que la Sarah Bernhardt a empoisonné la scène de son aff'reux génie. Ni dignité, ni simplicité. Il est remarquable, aujourd'hui, que les hommes imitent les fameuses comédiennes, et les femmes les comédiens. Le travesti en tout. Voilà pourquoi il est trop tard pour nous ou trop tôt encore.

Je vous serre la main affectueusement.

Su.

J'attends toujours que vous me parliez de mon explication Sur deux livres, comme vous me l'aviez promis. Elle vous a profondément ému, dites-vous. Je veux donc que votre émotion m'éclaire.

Le 30 mars 1909.

Voici où vous en êtes, cher Claudel. L'édition n'est pas commencée. On a fait fondre des caractères. Les outils sont prêts; mais le travail n'est pas en train.

I. Sic

Trois raisons. Premièrement, Chapon a été malade; or lui seul s'occupe de tout à V Occident. Il a été plus ou moins cloué tout l'hiver à la chambre, par la sciatique. Nous avons eu trois mois de neige et de pluie. Il n'a pu se rendre à Chartres. Et les grèves, pour finir. Moi-même, j'attends depuis six mois les épreuves de mon premier volume Sur la Vie.

En second lieu, votre édition sera très belle; mais elle est fort difficile à établir. L'imprimeur de Chartres, en guerre avec ses ouvriers, ne répond plus avec zèle aux demandes qui lui sont faites. Les vôtres sont des moins aisées à satisfaire : lettres initiales, encres de couleur, etc. Vous serez content à la fin ; mais il faut d'abord se mettre d'accord sur tous les points, ne varieieur. Donc, patience et patience.

Troisièmement : votre manuscrit est douteux. Il y a des mots que Chapon ne peut pas lire, et des indications qui laissent place à l'erreur.

Son vœu est assurément que vous soyez ici, pour corriger vous-même vos épreuves. Je l'ai bien senti. Il craint d'être responsable d'une édition fautive. Son désir est d'ailleurs de la faire aussi belle qu'il pourra. Voilà les aveux que j'ai obtenus de lui dans notre dernière rencontre.

Vous avez eu tort, cher Claudel, de ne pas m'adresser votre manuscrit. C'est à moi qu'il vous fallait le confier. J'aurais pris ou non la responsabilité du livre; et comme ni vous ni moi ne craignons pas d'écrire, je vous aurais écrit autant qu'il aurait fallu. Il n'est plus temps, aujourd'hui : je suis forcé de partir en voyage, dans quelques jours. Je serai absent deux mois.

Si vous n'êtes pas encore à Paris, au moment de mon retour, ou si mon voyage tourne court dans trois ou quatre semaines, voyez ce que vous devez faire. Je serai tout à vous comme j'eusse été si vous l'aviez voulu. Qu'on me remette alors le manuscrit, et je ferai marcher le travail, l'épée et la plume dans les reins de toute la séquelle. J'ai fait l'épreuve de la longue patience qu'il faut avoir ici; à vous maintenant de la faire.

Ne m'en veuillez pas de la déception. J'aime mieux vous montrer la vérité nue. Patience, je vous prie. Je vous serre la main avec affection.

Su.

Répondez-moi sur-le-champ. Si vous prévoyez que je sois de retour à Paris avant vous, et si vous en êtes d'avis, donnez l'ordre qu'on me livre vos Odes, et qu'on ait à m'obéir en tout, comme à vous. Si j'en prends la responsabilité, je ne veux la partager avec personne. Una lex, unus rex.

Paul Claudel à André Suarès

Tientsin, i^e a^e Til 1909.

Mon cher ami,

Je me permets d'avoir recours à vous pour savoir ce qui adient de mes Odes dont Chapon a reçu le manuscrit au commencement de janvier. Depuis ce temps je n'ai pas reçu un mot de lui et ne sais pas du tout ce qu'il a fait. S'il jugeait ne pouvoir accepter la mission que je lui ai confiée, j'aimerais mieux qu'il me le dît tout de suite franchement. Je lui ai également envoyé une caisse de papier de Corée et un chèque de 150 francs. A-t-il reçu le tout?

Pardon de l'ennui que je vous donne, mon cher ami, mais vous devez vous résigner à ce que je vous importune de temps en temps.

Si, pour ce livre, vous pouviez ranimer de temps en temps le zèle de Chapon, vous me rendriez grand service. Très confiden-

tiellement, s'il jugeait que le travail que je lui impose mérite une rémunération, je serais tout disposé à la lui donner.

Par un caprice de la poste, je suis privé de la Grande Revue depuis deux mois et ne suis plus vos quinzaines.

J'ai eu beaucoup d'ermuis ces derniers temps. Un coquin que j'avais dû exécuter, a dénoncé mes « menées cléricales », et sans le dévouement admirable de mon ami Berthelot, j'aurais pu passer un mauvais moment. Cela va sans doute retarder mon retour en France. Rentrerais-je même cette année ?

Je vous remercie encore et vous serre bien affectueusement
la main.

P. Claudel.

Paul Claudel à André Suarès

Tientsin, 18 avril 1909.

Cher Ami,

Le printemps fondant les glaces sibériennes a enfin laissé arriver jusqu'à moi les derniers numéros de La Grande Revue, ceux où vous parlez de Pottècher et de Poe. Vous ne pouvez rien faire à demi, vous pouvez ce qu'à peu près personne ne

A ANDRE SUARES I47

sait plus faire, pousser le dessin sans rien lui faire perdre de son élan et de sa naïveté. Ce sont deux superbes planches. Le Fol-techer est tout à fait noble, parfait de convenance et de goût. Le Poe me fait un peu souffrir. Vous avez vu surtout l'auteur des Contes et là votre jugement est pleinement équitable. Et cependant c'est un livre qui donne si bien la sensation de l'Amérique, soit superficielle avec son goût du sensationnel, soit profonde, de cette terre accoutumée aux ténèbres qui l'ont si longtemps ensevelie et que l'homme n'est pas encore complètement parvenu à conjurer. Poe est un blanc qui a subi l'incantation des démons de la solitude. Son cas est celui de Hawthorne plus le talent. Mais il est aussi l'auteur d' *Ulalume* et de quelques autres poèmes, les plus beaux qui soient en anglais avec ceux de Keats ; et il est le constructeur de cet admirable poème d' *Eureka*. C'était un cœur profond et une grande intelligence. Cela n'ôte rien à mon admiration pour votre puissante eau-forte, mais vous êtes d'une sévérité qui fait trembler.

J'aurais voulu vous parler encore de ce « plaidoyer pour mon âme » que j'avais trouvé dans un mien papier et dont l'accent m'avait saisi. Mais quelle réponse attendez-vous? Qu'échanger contre une âme humaine et non pas contre cette beauté extérieure et fabriquée qui est idole et monnaie ? Tout homme qui a la vocation de la parole participe à la passion du Verbe. Il y a des questions si profondes que Dieu seul peut y répondre, en se donnant lui-même. Qu'attendre des passants? Et cependant comment le poète ne les interrogerait-il pas, qui sont doués de parole, comme il questionne les plantes et le soleil?

J'ai eu beaucoup d'ennuis ces temps derniers. Un employé malhonnête que j'avais dû révoquer m'a dénoncé au Ministère

pour « menées cléricales » ! Cela rappelle les temps de rUne et Indivisible. Un député influent, M. Berteaux, a bien voulu s'occuper de moi et sans la générosité de l'ami incomparable que j'ai au Ministère, Ph. Berthelot, qui a menacé de donner sa démission, j'étais cuit. Le résultat, c'est que je vais probablement être envoyé à Damas.

Cher ami, je reçois à l'instant votre lettre relative aux Odes. Vous êtes trop bon. Mais il aurait été vraiment indiscret de demander à un honrune comme vous de se charger siu" mon livre d'un tel travail de maçon. Ce n'est pas l'envie qui m'a manqué de vous le demander. Ne croyez-vous pas qu'il soit trop tard maintenant et que ce brave Chapon ne serait pas vexé?

Je vous serre bien affectueusement la main.

P. Claudel.

Que dites-vous de ce qui se passe en France ? C'est très intéressant. Je vous avoue que ces braves postiers ont toutes mes sympathies. Tout vaut mieux que la tyrannie des bestiaux parlementaires.

André Suarès à Paul Claudel

A la Simiane, en Provence, ce 20 avril 1909.

J'épouse votre ennui, cher Claudel. Je sais ce que c'est d'attendre, et le tourment de douter dans la cave du silence.

Vous devez être rassuré, aujourd'hui, sinon content. Y ayant bien pensé, voici ce qu'il convient de faire.

Ils auraient un vrai chagrin, je pense, à V Occident, si vous leur retiriez les Odes : j'entends Mithouard et Chapon, les seuls que je connaisse. Chapon s'est mis en retard par excès de scrupule, et parce qu'il a été malade. Je crois que le travail est en train. Je ne vais pas laisser de repos à Chapon, qu'il ne m'ait répondu. Entre nous, je le tiens d'un désintéressement rare : il me semble que vous l'offenseriez en lui offrant de reconnaître ses services de quelque façon que ce fût, moins votre estime amicale.

Comme vous voyez, je suis en voyage pour un peu de temps. Je rentrerai à Paris, à peu près aumomentoù vous y devriez être.

Si vous pensez, alors, n'y être pas, donnez -moi vos pouvoirs : je me charge de tout, à la condition que vous m'en chargiez vous-même. Ce n'est pas un service que je vous rends : de vous à moi, ce mot n'a pas de sens. Je vous aime, et c'est tout.

Voilà donc les termes de la question : si vous n'êtes pas à Paris cet été, j'y serai pour vous. Et votre livre sera prêt par mes soins, comme il l'eût été par les vôtres, si tôt que faire se pourra.

Te suis à vous du meilleur cœur.

Su.

Je vous plains d'avoir toujours à vous défendre contre des accusations misérables. C'est pour n'avoir rien de commun avec ce monde de quadrumanes, que je vis de pain sec et d'eau clair : mais elle est pure.

I20. — Paul Claudel à André Suarès.

Tientsin, 11 mai 1909.

Mon cher ami,

Certainement puisque vous avez la bonté de vous en occuper, je vous donne tous mes pouvoirs pour l'impression des Odes. Je ne voudrais pas cependant froisser Chapon, mais j'ai pleine confiance en vous à cet égard. Je compte sur vous pour me donner quelques nouvelles de temps en temps. J'aimerais surtout recevoir les épreuves des pages de titre. Tous les imprimés sont à envoyer comme lettres via Sibérie. Autrement ils prennent la voie de mer, ce qui fait un grand retard.

Je ne suis pas encore fixé sur la date de mon retour en France. Je veux encore espérer que ce sera pour la fin de septembre.

Adieu, mon cher ami, merci encore de tout coeur, je vous serre la main.

P. Claudel.

Je suis allé à Pékin pour les funérailles de l'Empereur. C'était assez piteux. Au grand air toutes les pompes prennent un air de carnaval. Mais Pékin est une ville vraiment imposante.

Pour les frais, adressez-vous à Chapon à qui j'envoie une nouvelle provision de 150 Frs.

André Suarès à Paul Claudel

Sienne, le 19 mai 1909.

Vous le voyez, cher Claudel, je suis en Italie, pour la troisième fois. J'y viens finir un livre, qu'on me demande, et que j'ai entrepris voilà bientôt quinze ans. Mon second voyage avait détruit les vues enfantines du premier. Il faut maintenant les accorder entre

eux, tous trois. L'Italie a changé avec moi qui change; mais non pas dans le même sens. Vous ne sauriez croire avec quel ennui j'erre sur les routes. Il est \Tai que je marche environné de souvenirs et de soucis. Quelle que soit ma curiosité, je suis encore plus sédentaire. Mon voeu serait de ne pas quitter d'un mois ce que je vois en passant : d'un mois? non, d'une vie! On ne peut pas être moins yankeec.

Après tout, voyager c'est être déçu. Et pourtant, je voulais aller à Athènes. Je voudrais ouvrir les yeux sur le soleil, dans

150 A ANDRE SUARES

le Parthénon et à Delphes, avant de dormir dans le noir temple sans colonnes. Et Damas! et l'Inde! En vérité, on vous envoie à Damas ? Je le désire pour vous.

Je pensais vous donner quelques nouvelles de vos Odes, ces jours-ci; mais je n'en peux obtenir : depuis mon départ, Chapon s'est dérobé à trois reprises. Il ne me répond pas.

Je suppose, toutefois, qu'il a dû vous répondre. Si vous n'êtes pas là cet été, j'y veux être à votre place, je vous le répète; et je prends l'édition en mains. Vous, cher Claudel, prenez ce que je vous offre comme je l'offre, et comme vous mé l'eussiez offert. Il faudra pourtant me dire quand vous serez en France.

Je veux vous quereller; mais non ce soir : il fait trop chaud, et je préfère monter m'asseoir sur les degrés du Dôme, dans une place déserte et doucement battue de l'aile nocturne. Je ne puis accepter de vous, même pour rire ou par dépit, une opinion favorable aux employés de l'État en révolte. Il ne s'agit pas d'eux, les pauvres diables.

Il y va de la vie pour ce cher et vieux et si doux pays de France. Vous ne pouvez tenir, de bonne foi, pour les Barbares et pour l'anarchie. La piie République vaut tout de même mieux que le roi Pataud : voilà ce qu'il faut comprendre.

Je vous serre la main en toute affection. Kaïpe.

Villeneuve-sur-Fère, 14 septembre 1909.

Mon cher ami,

Ce petit mot pour vous annoncer mon arrivée en France où je suis parvenu après un voyage des plus fatigants. Chapon que j'ai été voir m'a dit que vous étiez également de retour. J'ai vu entre ses mains le manuscrit que vous lui avez envoyé.

Je suis à Villeneuve jusqu'à la fin de septembre. De là par Paris où je ne séjournerai que quelques heures [j'irai] au château d'Hostel par Virieu-le-Grand (Ain) où je passerai tout le mois d'octobre. Puis à Paris où j'aurai à m'occuper de trouver un appartement. Je voudrais tâcher pendant l'hiver de passer quelques semaines- en Italie. J'ai besoin de voir Rome, ou plutôt la Papauté.

Donnez-moi de vos nouvelles, avant que je n'aie la joie de vous revoir. Quels sont vos projets pour l'hiver?

Chapon me fait espérer que les Odes vont, enfin, rentrer dans la phase de réalisation. Les caractères sont fondus et je recevrai, dit-il, les épreuves dans quelques jours. C'est le cas de mettre ici ces points de suspension que vous aimez tant... J'ai vu l' Enfant prodigue de Gide imprime dans les mêmes types qui font un effet superbe.

Je vous serre bien affectueusement la main.

P. Claudel.

Paul Claudel à André Suarès

Consulat de France à Prague.

Prague, 3 février [19 10].

Cher ami.

J'ai bien reçu (hier) Lais et Sônes, mais rien d'autre de vous. Quel est ce second volume dont vous me parlez ? La poste est extrêmement mal faite en Autriche.

J'ai employé mon après-midi de la Chandeleur à tourner feuille à feuille ce joli cahier que vous a publié V Occident. Cet imprimeur travaille bien quand on peut tirer quelque chose de lui. Ce n'est pas mon cas et mes Odes sont de nouveau en panne. Il me semble que vous avez moins voulu faire des chansons que vous payer le plaisir de voir de beaux mots français comme des gouttes de sang sur un grand papier blanc. Ils tintent plus qu'ils ne chantent. Cela rappelle les vers Chinois où toute une poésie est faite de quatre caractères bien noirs qui tombent de l'illustre pinceau. Mais cette tendresse fiévreuse, cet éclair soudain d'un œil noir, sont bien du seul Suarès.

Ces inondations de Paris m'ont épouvanté. Comment depuis dix ans un chrétien ne serait-il pas dans une attente continuelle de la colère de Dieu ? Cette fois encore il ne s'est agi que du dé-

bordement d'un égoût qui est venu noyer la sale cave où l'on imprime les députés.

J'ai vu l'autre jour chez un marchand de bric-à-brac un grand Chandelier-à-sept-branches provenant sans doute d'une vieille synagogue. C'a été jusqu'ici ma plus grande émotion de Prague, je ferai quelque chose de ce chandelier. Le fait juif a d'ailleurs eu toujours pour moi le plus profond intérêt. Les

volontés de Dieu sont sans repentir et les Juifs restent malgré tout le peuple choisi et prédestiné entre tous. Il y a là-dessus un texte mystérieux de St Paul que j'ai relu souvent, sans être sûr d'en pénétrer le sens jusqu'au fond. Au lycée de Bar-le-Duc j'avais beaucoup de camarades juifs et j'étais loin d'avoir pour eux l'aversion profonde que je ressens à l'égard des protestants, bien au contraire ils m'étaient très sympathiques. Je vous serre affectueusement la main.

P. Claudel.

Paris, 15 février 1910.

« Incipe, parve puer », que ces vers sont délicieux. Et je vois les parents.

Loué soyez-vous pour les grâces qui vous sont faites, mon cher Claudel, et pour la fécondité de votre vie.

Il est beau d'avoir de bons enfants et de les élever, avant de vieillir.

Je caresse en pensée la cadette et les aînés. Entre deux sœurs, voilà un heureux petit Pierre, Il ne lui faut plus qu'un frère, pour connaître la plus forte certitude et la plus longue douceur.

Mes respects à Madame votre femme, et à vous mon affection, cher Claudel.

Su.

Priez un peu pour moi, donc ! Quand je ne croirais à rien, je veux croire à toutes prières : ce sont les meilleures pensées.

André Suarès à Paul Claudel

Le Diben en Plougasnou (Finistère), le 4 août 1910.

C'est vous, ii me semble, mon cher Claudel, qui avez traduit le chapitre d' Orthodoxy, que publie la revue de Gide. Car si non vous, qui serait-ce?

Ces pages sont fortes : il y a là de la raison passionnée, plante rare chez les Anglais. La concision seule manque.

Y avez-vous ajouté de votre cru, images et grappes d'analogies? Si tout est de Chesterton, il pense parfois comme vous. J'y trouve aussi de mes « idées catholiques ».

Il n'y aura jamais qu'une religion : celle de Rome. Tous les contraires s'y accordent, dans le seul accord possible, qui n'est pas l'unisson : la vie.

Voilà ce que j'ai toujours cru. J'ai été frappé, l'année dernière, que vous n'y fussiez pas sensible dans le portrait que j'ai fait de l'abbé Loisy. Je le prends et le couche tout du long, comme un mort.

Si vous avez traduit tout le livre de Chesterton à votre usage, vous me feriez plaisir en me le donnant à lire. Là-dessus, puisque j'y pense, il y a très longtemps que je veux vous demander où et comment il serait possible d'avoir le « breviar monastic » des Bénédictins, en 4 tomes. Je suppose que le prix en doit être très élevé; mais il n'importe : je me priverais beaucoup pour posséder enfin ce rempart de beauté et de poésie.

Je suis au fond du Finistère, dans un paysage de roches furieuses, et décharnées. Ici, la vieille terre montre ses os.

J'ai fui la ville. Nous étions malades, ma Compagne et moi, de la guerre qu'il nous a fallu soutenir contre les sorcières de la rue Méchain.

D'ailleurs, il pleut depuis six mois. Mais la pluie en Bretagne n'est pas l'eau pourrie de Paris.

Je vous serre la main avec affection. Je vous souhaite une bonne fête, et d'heureux jours, en vous et vos petits.

Su.

Paul Claudel à André Suarès

Prague, le 9 octobre [19 10].

Cher ami,

Je suis content que le chapitre d* Orthodoxy traduit par moi vous ait plu : c'est le meilleur d'un livre d'ailleurs admirable, d'esprit, de force, et de fougue généreuse et gaie. Le vieux Christia-

nisme seul est encore capable de donner aux âmes ce ressort, cet enthousiasme et cette jeunesse. Je n'ai fait aucune modification profonde, je me suis borné à quelques coupures, à quelques corrections d'exemples mal choisis et à employer

154 A ANDRE SUARES

mon système de traduction qui est de faire plus d'attention au mouvement et aux « valeurs d'intensité » qu'à la lettre. Je n'aurai malheureusement pas le temps de traduire rien d'autre, mais tout le livre est d'un élan et d'un entrain superbes.

Le Breiarius monasticum... pro Congregationi gallici ordinis S. B. a été édité à Tournai en 4 volumes pour la Société de St Jean l'Évangéliste par Desclée Lefebvre et Cie. Vous trouverez là en effet un monde de la plus haute poésie, mais pour le comprendre complètement il ne suffit pas de lire çà et là, il faut s'astreindre à suivre tout un office suivant le cours des heures, par exemple celui de l'Assomption. Puis si magnifique que soit ce recueil, il ne faut pas oublier qu'il n'est qu'une partie solidaire de l'énorme édifice de la Liturgie, le Missel, l'Antiphonaire, le Rituel, le Pontifical. Jamais une telle cathédrale n'a été élevée à la gloire de Dieu. Le tort des Jésuites, que je respecte d'ailleurs de tout mon cœur, a été de faire oublier ce magnifique sanctuaire pour lui substituer de petites dévotions d'ailleurs fort belles en elles-mêmes. C'est l'art du joaillier substitué à celui de l'architecte. Ce qu'il y a de curieux dans la poésie sacrée qui anime les paroles des livres saints et les dispose toutes préparées pour nous en un drame éternel, c'est de voir combien elle s'apparente aux arts congénères de la chrétienté. Comme le mosaïste prend de petits cubes d'or et le verrier de petits morceaux de verre pour en composer des oeuvres nouvelles et merveilleuses, ainsi le poète

énorme qu'est l'Église Catholique a pris partout des fragments des Pères, de la Bible, des Légendaires, des poètes pour en faire une construction vivante où toutes les richesses de l'univers sont harmonieusement employées dans un hymne de gloire au Créateur.

Je vous serre la main.

Bonnes vacances dans la douce Bretagne.

P. Claudel.

Prague, le 17 décembre 1910.

Mon cher ami.

Je viens d'achever le magnifique Voyage du Condottiere, que j'avais ouvert cependant avec une certaine méfiance bête que je ressens à l'égard de tout livre qui concerne l'Italie. Jamais depuis Chateaubriand on ne s'est servi d'un plus beau lan-

gage. C'est un voyage raconté par un de ces magnifiques violons de Crémone dont vous avez si bien parlé. Comme votre âme et ce pays se sont épousés! l'Italie est vraiment pour vous un pays et ujjc terre, on passe réellement d'un lieu à l'autre, ce n'est pas une série d'îlots faits de musées et d'églises séparés par les espaces vides que fi'anchit le chemin de fer. On dirait que vous avez tout parcouru à pied comme les anciens pèlerins. J'aime surtout les pages éblouissantes que vous avez consacrées à Ravenne. Vous m'avez fait comprendre pour la première fois un art qui me préoccupe beaucoup et que je n'ai jamais eu le moyen d'étudier. « Psyché dans les limbes », c'est tout à fait cela.

Vous m'avez semblé bien dur pour ce grand Tintoret dont je regarde précisément maintenant les œuvres dans un album de reproductions. Et en revanche bien indulgent pour ce misérable Stendhal. Le considérez-vous vraiment comme un passionné ? Un pauvre excité bien sec tout au plus, avec au fond de l'âme cette horrible froideur qui est le châtiment des libertins et la marque des hommes du xviii^e siècle et de la Révolution.

J'ai été bien touché aussi des belles pages que l'Occident a publiées récemment sur la Messe de Minuit. Cela m'a rappelé les espérances naïves que j'ai nourries autrefois sur votre compte !

Prague est triste et froid. Nous avons tous été malades ces temps derniers. Quand reviendra le beau soleil ? Regem ventum Dominum venite adoremus ! Il paraît que la brume est belle pour les peintres. Quant à moi je trouve qu'il n'y a jamais trop de soleil.

Je vous serre bien affectueusement la main.

P. Claudel.

André Suarès à Paul Claudel

27 décembre 1910.

Le soleil est mort à la Toussaint, mon cher Claudel : en cinquante jours, on a vu deux ou trois fois une lune humide et blanche, à Paris. Il me semble que l'absence du soleil doit être moins dure à Prague : en pays barbare, il faut s'attendre à tout. L'épouvantable barbarie commence au-delà du Rhin, quand on

perd de vue la flèche de Strasbourg. Qu'ont-ik besoin de la lumière? Ils ne pourraient plus rêver, en famille, le soir de Noël, qu'ils iront, le couteau à la main, l'ôter à ceux

qui l'ont. Si vous saviez ce que le soleil est pour moi ! Je l'aime trop. Souvent, l'été, il faut que je le fuie. Je me rappelle un midi d'août, à Assise : la vieille ville morte comme une flamme de sacrifice; c'est la colline du purgatoire : là, j'ai eu le sens de la fusion. J'étais métal dans le creuset, et me faisais fluide.

Si j'allais au désert, je ne le quitterais plus. Sur le sable, je le sais, je verrais la vanité de l'art, après celle de tout le reste. J'aspire à prendre racine dans la lumière absolue.

Vous me faites du bien, en aimant le Condottiere. Croyez-vous que j'aie reçu le moindre témoignage d'amour, ou de ce qu'ils appellent leur admiration, pour ce livre? pas un, jusqu'ici; rien de public, en tout cas. Il en sera de cette œuvre, comme de toutes les autres : le puits du silence. Bien. Je l'enonce à l'audience de ce siècle. Je la dédaigne enfin. Je ne ferai pas de visites aux gens que je ne recevrais point, s'ils voulaient m'en faire. Je n'écirai pas, de ma main, aux esclaves impudents qui jugent et gouvernent le Porneion des lettres, je ne leur écrirai pas de très humbles dédicaces. Et même, il y a longtemps que j'ai décidé de ne jamais envoyer mes livres à quiconque pourrait me servir.

Nous ne devons pas abaisser le dieu que nous servons. C'est piété, et non pas orgueil. Ou bien alors, que faisons-nous en ce monde? Il s'agit, pour nous, d'honorer ce que nous valons, sachant si bien que nous n'y sommes pour rien, et que nous n'en avons pas le mérite. Voilà l'extrême humilité, je pense.

Le siècle n'est même pas infâme : il est chaos. Ni choix, ni plan, ni ordre. C'est Trimalcion au dessert, tenant académie.

Adieu. Je compte que vous êtes tous revenus à la santé, vous et les vôtres. Pour moi, c'est une pitié. J'ai un jour de répit sur trente. Chaque année, à présent, j'entre en agonie vers novembre.

Je ne vous dis rien de V Otage : pour le moment, vous n'avez rien fait de plus fort ni d'un plus beau dessin.

Je vous serre les mains.

Su.

Paul Claudel à André Suarès

Prague, 2 janvier 1911.

Merci des vœux que vous m'envoyez pour mes étrennes, cher Suarès. Vous savez combien je vous aime et combien je désire pour vous cette gloire vraie pour laquelle vous êtes fait.

Malgré vos doutes, on sait qui vous êtes et le Voyage du Condol' tière est un livre qui « est là » et qui y sera tant qu'il y aura une langue française.

Puis, que nous importent les hommes, à nous artistes des derniers temps qui n'écrivons plus que pour la gloire de Dieu? Il est témoin du sang que nous versons en secret pour maintenir un peu d'idéal au milieu de la plèbe abrutie. Il me souvient que je vous avais envoyé autrefois au moment de la mort de votre frère un verset des psaumes qui vous avait consolé. En voici un autre

que j'ai lu hier et que je trouve si beau. EccCy Domine, tu cognovisti omnia, novissima et antvja. Tu formas ti me et posuisti manum tuam super me — Confortata est mirabilitu scientia tua ex me. Les hommes ingrats nous ignorent, mais Dieu qui nous a faits ne nous oublie pas, et II n'a pas besoin d'avoir lu notre nom dans le journal pour savoir qui nous sommes. Bien plus, c'est nous qui enrichissons sa science éternelle, c'est nous qui en souffrant lui apprenons des choses qu'il ne connaissait pas! Lui aussi a voulu boire à cette coupe de méconnaissance et d'ingratitude qui nous paraît si amère.

Je vous serre la main de toute mon affection.

P. Claudel.

1 30. — Paul Claudel à André Suarès.

Prague, i«' février 1911.

Oui, cher Suarès, nous sommes bien compagnons d'armes, en attendant que nous soyons frères, comme nous le serons certainement un jour, dans le même chef et le même dieu. Un jour viendra où vous aussi vous livrerez enfin ces yeux noirs vers le vengeur dont parle le vieux Job, et où vous tomberez à ses pieds en disant : « Tu es mon Seigneur et mon Dieu ! » J'en veux pour gages tant de belles pages toutes chrétiennes dont votre livre est illuminé. Louerai-je maintenant en artiste tant de magnifiques portraits qui décorent votre galerie? Ou vous querellerai-je de vous être laissé entraîner par la lutte sur un terrain qui ne peut être le vôtre? Non, Suarès, homme d'ordre et de discipline, vous ne pouvez aimer la Révolution, vous ne pouvez avoir que de l'horreur pour ces monstres au cœur sec et froid qu'on appelle ses grands hommes, et qui sont la forme adulte et féroce du hideux

scarabée appelé le Pion. On peut dire tout ce qu'on voudra d'un Robespierre ou d'un Hébert,

mais on les sent aussi incapables que le démon lui-même d'un mouvement de bonté. Cela suffit.

Avez-vous lu l'article « bien intentionné », comme on dit, que V Opinion vous a consacré?

Je vous serre affectueusement la main.

P. Claudel.

André Suarès à Paul Claudel

3 février 1911.

Je ne saurais pas vous le cacher, mon cher Claudel : Vous avez le doigt sur la plaie, et vous la pressez de l'ongle. Vous avez bien senti le doute que j'étouffe, quand il s'agit de la Révolution. Ces héros de l'énergie n'ont pas un élan de bonté, à ce qu'il semble. Jamais ils ne font grâce. Ils ne pleurent jamais. Il n'y a pas plus de pitié en eux, que dans le vermin qui se jette sur un jour déchirer une truie immonde, après lui avoir dévoré deux de ses petits. Mais quoi? l'homme de la Révolution est-il la seule bête horrible de l'histoire ? Et sans la grâce du cœur, n'est ce pas l'homme même qui est la brute de tous les temps ?

Moins la honte, ce monde-ci est le vestibule de l'enfer. Et certes, l'enfer c'est la haine.

Je suis avec vous, si vous sentez ainsi. Voyez, ceux de l'autre parti, les amis de l'Église qui osent se moquer de Jésus-Christ, les misérables qui se flattent de mépriser Notre-Dame et l'Évangile au nom de leur Maison Carrée, de la Raison Carrée aussi, sans doute, et d'on ne sait pas quoi. Je ne trouve en eux que haine, et rhétorique de la négation. Il faut que ces gens-là s'en prennent à la Révolution, pour que je me donne l'air de la défendre. Croyez-le : ils sont de la race qui l'a faite. La méchanceté est en eux. Le dieu Pion est le leur. Si quelqu'un ressemble à ce maudit rasoir de Robespierre, c'est Maurras.

Je cherche à tout élever : voilà mon excuse de passer sur l'horreur. Je ne puis plus supporter cet abaissement infini de tout. Je vois partout des gens : si on leur ôtait une occasion de haïr, ils perdraient toute raison de vivre.

Et vous avez bien compris, du reste, qu'une ardeur m'emporte où je ne dois point aller - : ces lieux bas de la politique, je n'y mettrai plus les pieds, j'espère. Et enfin, je peins, le

plus souvent, cherchant, comme fait le bon peintre, dans la laideur même du modèle, ce qui la justifie.

Vous ne pouvez être de parti. Je ne le peux pas plus que vous. Et c'est là le seul parti.

Dans les camps les plus ennemis, ceux qui haïssent le plus se ressemblent le plus. Ils ont le même caractère. Rien ne les sépare que le cri. Voilà le dernier mot du chaos.

Nous ne sommes pas du chaos. D'où qu'il vienne, nous ne nous servons pas de l'esprit pour mentir à la nature. La règle,

pour nous, n'est pas un grimoire de justice. Nous ne vivons pas de papier noirci.

Adieu, mon cher Claudel. Croyez à ma grande affection.

Su.

Paul Claudel à André Suarès

Prague, 10 février [1911].

Oui, Suarès, je savais que vous ne pouviez être un ami de ces rates envieux, de ces libertins au coeur glacé qui ont fait la Révolution. Quant à ce terrible mouvement lui-même, le moment n'est peut-être pas encore venu de le juger. A côté de son côté destructeur, sanguinaire, démoniaque, il présentait peut-être quelque chose de légitime : c'est une révolution contre le hasard. Le Français a émis la prétention de n'être plus dirigé comme les bêtes par le seul instinct, par la coutume, mais par la raison et par les parties supérieures de son intelligence. Son erreur a été de ne pas faire la place du coeur, du dévouement féodal d'homme, et de créer une espèce de mysticisme rationaliste qui est devenu pour nous irrespirable.

Quant à ce que je pense de Maurras et de son mouvement monarchiste, autant que j'en puis juger par le peu que j'en connais, voici :

Vous ne pouvez comprendre, Suarès, ce qu'un catholique a souffert au cours de ces affreuses années qui viennent de s'écouler. Vous ne pouvez comprendre ce que j'ai ressenti au moment

des inventaires, quand j'ai vu fermer les couvents et tous les asiles de la vie intérieure et traiter comme des criminels des hommes et des femmes que je vénérâis comme mon père et ma mère, quand j'ai vu voler leurs biens, confisquer les fondations de messe, quand chaque jour il était impossible d'ouvrir un journal sans le trouver rempli de moqueries, d'in-

160 A ANDRÉ SUARÈS

vectives et de blasphèmes contre les choses qui me sont plus sacrées que la vie. Un impie et un croyant ne luttent pas à armes égales, toutes les injures contre Dieu et la religion lui vont au cœur et lui font de profondes blessures. Dans ces conditions un homme est un homme, et j'avoue que l'âpre polémique de Maurras m'a plu, peut-être non pas par les meilleurs côtés de mon âme. Mais du moins il hait autant que moi la démocratie, il donne une voix à ce furieux sentiment de dégoût d'un cœur noble qui se sent écrasé par les bestiaux, par la force brute, par le nombre.

Où je me sépare radicalement de lui, c'est pour sa sécheresse pédantesque et doctrinale, pour son admiration absurde à l'égard d'un des birbes les plus hideux de 1848, l'affreux Auguste Comte, pour ses prétentions dogmatiques mal justifiées en littérature, et enfin pour sa manière réaliste de concevoir la monarchie. Moi aussi, je vous l'avoue, mes préférences vont à cette forme de gouvernement, mais à une monarchie revêtue d'un caractère religieux et dont l'autorité est celle moins de la force que de la persuasion, « sicut unguentum quod descendit in barbam, in barbam Aaron ».

Pour l'instant, cette monarchie est un rêve et un homme de pensée a d'autres devoirs que de se mêler à la cohue des carrefours. Mon seul roi est le Christ, c'est pour lui que je lutte, c'est à lui que j'ai donné mon gant, c'est lui que je veux défendre et glorifier, répétant à ses ennemis aveugles le cri déchirant du vieux Tertullien : *Parce unicae spei totius generis humani!* Les violences peuvent plaire un moment à ce qu'il y a de moins bon en moi. L'instant d'après, j'en rougis. Parmi ces gens qui nous font tant de mal, beaucoup sont de braves gens et de bonne foi. Et le mot de l'Apôtre est toujours vrai. Ce n'est pas par le mal qu'on fait du bien. *Sed vincere in bono malum.*

Vous et moi, Suarès, et quelques autres, nous sommes les derniers représentants en art des droits de l'âme en face du matérialisme abject de la foule, en face de la déesse Tonésis à la panse d'hippopotame et au mufler de crocodile. Voici vingt ans que comme moi, grand cœur et grand artiste, vous sentez sur votre bouche l'affreux pied plat de la médiocrité triomphante. Jamais, je le sais, nous ne servirons dans des camps différents.

Je vous serre affectueusement la main.

P. Claudel.

A PAUL CLAUDEL 161

André Suarès à Paul Claudel

27 février 1911.

Rien de ce qui nous sépare, mon cher Claudel, n'importe autant que ce qui nous unit. Les espèces de la raison nous divisent : ce ne sont, peut-être, que des apparences. Vous êtes libre de tout parti, et je le suis. Le Christ est votre seul parti. Et Dieu est le mien, la bonté d'âme, la pureté du cœur, le salut, de quel nom qu'on le nomme. Je ne sors plus de chez moi. Et vous allez à l'Église. Je vis dans une solitude inconsolable.

Il n'est point de moine plus dénué que moi. Les biens de la terre ne me sont absolument rien. Je ne les possède qu'en esprit : Ha, c'est déjà trop!

Je ne tiens à rien de ce que j'ai. Je voudrais tout abdiquer, avec une joie profonde, s'il m'était permis. Mais j'ai charge d'une vie : ce n'est pas de la mienne que je parle.

Quel bonheur y a-t-il pour moi en ce monde? Et pour tous ceux qui ont soif de perfection? La clameur innombrable des chiens blesse toute notre musique. Je souffre peut-être de ce qu'on me refuse; mais si on me l'accordait, je n'en jouirais pas.

C'est en nous, cher Claudel, que nous avons appris à connaître l'homme; c'est dans nos passions que nous avons pénétré les révolutions et la politique.

Si j'avais été le prince, vous n'auriez pas pleuré au siège des églises, et au départ des Bénédictins, Je ne vous eusse pas imposé d'indignes souffrances. Mais je ne suis pas le prince. Et personne, aujourd'hui. Il n'est pas de prince; et il n'en peut pas être.

On attache puérilement la haine et le mépris à des noms qui ne sont que des noms. Mais ces noms ne nomment rien : ils sont les signes de la négation universelle.

Je vous le dis encore : ceïux qui se haïssent le plus, sous nos yeux, et qui semblent les plus ennemis, ont au fond la même âme. Et toujours elle nie. De tous les désordres, et de toutes les corruptions, voilà certes la pire.

Nous vivons parmi les possédés de la raison charnelle. Je parlais des Bénédictins : il fallait être injuste pour les chasser de France. Mais si les fanatiques de la raison avaient eu le moindre instinct de leur intérêt, ils ne se seraient pas privés des religieuses. Ils verront demain ce que c'est qu'un monde livré aux femmes, à des femmes sans religion.

162 A PAUL CLAUDEL

Vous faites votre salut dans une église, qui est l'Église. Et c'est un grand bonheur pour vous. Mais beaucoup d'autres sont dans votre église, qui ne font pas leur salut, et ne pourront pas le faire. Car ils n'en sont pas dignes : la politique est en eux, et non la charité selon St Paul. En voulez-vous la preuve? S'ils étaient comme vous ils seraient les maîtres de l'heure. Et le chaos ne prévaudrait pas contre eux. Prévaut-il contre nous?

Chacun de nous doit faire son salut, de toute son âme et de toute sa force. Voilà l'emploi de l'énergie et de la vertu. Voilà, il me semble, le seul parti, la seule loi qui nous reste, et notre mission dans le siècle.

Je suis à vous en grande affection.

Su.

Lundi matin.

On est heureux de penser que vous n'êtes plus à Tientsin.

Connaissez-vous La Cité Chinoise de Simon? On est séduit, et l'on doute. Il doit y avoir une erreur de lecture au centre, d'où tout le reste est décrit. Une civilisation est un chiffre à plusieurs clefs : chacune donne un texte possible; mais il n'y en a qu'un de vrai.

1 34. — André Suarès à Paul Claudel.

3 mars 1911.

Faites-moi crédit de quelques jours encore, mon cher Claudel.

On me dépèce Dostoïevski en petites tranches ridicules de dix ou douze pages. Je veux vous l'envoyer, au moins en deux morceaux. Vous n'auriez pas de plaisir à le recevoir écartelé.

Voilà par où il faut passer, quand on a le malheur de demander son pain à l'œuvre d'art. Et je suis presque tenté de le trouver juste : c'est une condamnation. On ne devrait, on ne doit rien gagner avec le don.

Quand vous aurez la première partie de ce Dostoïevski^ n'oubliez pas que la second^ est d'un tiers plus longue.

C'est un portrait étrange par tout ce qu'il révèle. Avec Dostoïevski, j'ai fait un voyage dans les abîmes.

Est-il ressemblant ? Je ne sais. Mais s'il ne l'était pas, j'avoue que je m'en moque.

Je vous serre la main, yatpe

Le livre de Simon n'est pas sérieux, dites-vous. Je m'en doutais, car il peint une société parfaite. Et sur quoi fondée? Sur la sainteté de l'excrément.

Mais il est dangereux, en ce qu'il se fait croire. On est toujours séduit par l'ordre. Il est donc impossible de rien savoir sur la Chine. Entre le mépris des uns et l'enthousiasme des autres, je pressens un monde presque inhumain, admirable en soi, mais d'une perfection démoniaque, étant sans charité : enfin une fourmilière de gros insectes jaunes, des hyménoptères à forme humaine, automates achevés.

Il faudrait y aller voir soi-même, comme en toute chose : car il faut éprouver pour penser.

Paul Claudel à André Suarès

Prague, le 8 mars 1911.

Mon cher ami,

J'ai reçu ce matin même votre Tolstoï et je l'ai déjà parcouru. Je vous en parlerai plus tard. Sans doute ne serons-nous pas d'accord sur bien des points. Je n'ai jamais eu de sympathie pour cet homme, dont la sincérité m'a toujours paru suspecte. Toutes ces photographies où on le voit en paysan, à cheval, à table, toutes ces grotesques affectations de végétarisme, etc., cet empressement à recevoir les moindres reporters, cet évangile d'austérité prêché par un vieillard qui ne se refuse aucun confort, me dégoûtent profondément. « Malheur à vous qui imposez aux autres des fardeaux que vous-même ne pouvez remuer ». Son évasion même est théâtrale. Le mot de Pascal est toujours vrai. « Qui veut faire l'Ange... » Vous dites qu'on lui jetait des pierres sur le chemin de Toula. Non : il n'y a pas de pierres en Russie. Il n'y a

que des gens qui n'ont jamais péché. — Quelle différence de ce grand seigneur atrabilaire, poseur et maniaque à l'humble Fédor Mikhaïlovitch!

Cette lettre a l'objet suivant. Je vais assister à une audition de tous les quatuors de Beethoven, et je sens que c'est une audi-

tion à laquelle j'ai besoin de me préparer. Connaîtriez-vous un livre que je pourrais lire à ce sujet? Le quatuor que j'ai entendu {Le Chant Lydien} m'avait déconcerté. Je l'ai trouvé d'un dépouillement, d'une indifférence atroce. Je ne puis croire que la dernière pensée de Beethoven soit celle-là. Il est évident qu'une seule audition non préparée n'est pas suffisante. D'autre part ce qu'on lit est si extraordinaire. Je me demande comment Tolstoï a pu trouver de l'amour et de la passion dans La Sonate à Kreutzer.

J'ai entendu l'autre jour avec une immense émotion les quatre drames du Ring. Comme vous dites, nous sommes d'une génération qui a Wagner dans les moelles. La Walküre est sublime d'un bout à l'autre, la fin dépasse presque les forces humaines. Mais Siegfried vient remettre les choses à la mesure commune. C'est un drame mal composé et la scène finale très belle comme poésie m'a paru absolument manquée comme musique. Wagner est absolument étranger à toute idée de la joie pure et rayonnante, qui n'est pas mêlée d'amertume et de remords. La Götterdämmerung est une œuvre très composite, pleine de beautés disparates. Mais peut-être le final de la Walküre, la phrase du sommeil de Brünhilde, m'a-t-elle empêché de bien entendre tout le reste. L'allemand de Wagner me paraît très beau. Quelqu'un m'a dit que c'était Goethe qui avait gâté l'allemand. Je suis disposé à tout croire de ce faux grand homme.

Tuus

André Suarès à Paul Claudel

11 mars igii.

Le cas des derniers Quatuors est singulier. Vous en jugez trop vite, mon cher Claudel. Il faut y faire son oreille. Et c'est moins pour la rendre sensible à la volupté, que pour l'assouplir à ne plus entendre ce qui la choque, et même à compter sans elle.

Beethoven n'a jamais été plus haut que dans les cinq derniers Quatuors. Voilà un sommet de la musique, et le plaisir qu'on y prend est à peine musical. Et que serait pourtant cette pensée sans la musique? Les derniers Quatuors sont des méditations perçues par le sentiment. Il faut être ému, ou rester sur le seuil de la connaissance.

Il y a tout un livre à écrire là-dessus. En deux mots, on n'ex-

plique rien. Avez-vous entendu quelques Quatuors de Mozart? Ce sont des merveilles sans portée. Tout y est : la perfection du style, un goût des instruments incomparable, le triomphe de la joie musicale. Ces Quatuors sont la fleur de la musique à quatre archets. Les derniers Quatuors de Beethoven sont tout le contraire. Les quatre instruments ne sont, pour lui, qu'un plus profond moyen d'analyse. Il plonge dans un torrent d'émotion quelques idées simples et fortes, toujours les mêmes : pour Beethoven, il ne s'agit pas déjouer librement avec les sons et d'en jouir, mais de les forcer à l'expression de sa vie intérieure. Car,

pour lui, il ne s'agit plus que de s'exprimer et de se connaître. Une immense réflexion. A vous de vous y prêter.

L'équilibre entre la pensée et l'expression sonore est rompu à tout instant. Beethoven tient son équilibre dans l'émotion où il baigne; et vous le perdez, faute d'y tremper avec lui. Certains morceaux sont, pourtant, d'une émotion irrésistible, tels le *Larghetto* de *Op. 13-5*, et la *Cavatine* de *Op. 130* : chacun doit prier, il me semble, dans l'esprit même de ces admirables prières*.

Le *Quatuor en ut dièse mineur*, *op. 131*, qui est, je crois, le chef-d'œuvre de Beethoven, est aussi la clé de tous les autres. Il est en équilibre, d'un seul tenant. Par un bonheur presque unique, le final est bien la fin de l'œuvre, et non un dénouement quelconque, le mouvement en forme de rondo qu'exigent les règles du genre, que réclamaient les amateurs du temps, et qui est si souvent postiche dans Beethoven, quand il n'en fait pas le rythme de danse, le pas redoublé d'une victoire logique et trop voulue.

Je ne sais pas de livre sur les Quatuors. Et, d'ailleurs, après avoir écouté les plus célèbres musiciens de chambre, j'avoue ne les avoir jamais entendus. Ils n'y comprennent rien. Ils plaisent plus ou moins à l'oreille; mais pas une de ces compagnies ne lit au-delà de la lettre : l'esprit de Beethoven leur est totalement inconnu.

Je suis à la fin de ma feuille, et je m'aperçois que je ne vous ai rien dit. Que ne venez-vous me voir? Si vous saviez quelle Sonate on peut faire de chaque dernier Quatuor!

Je vous serre la main,

Su.

Ne me dites rien de Tolstoï. C'est un petit livre sans importance, le recueil de ce que j'ai écrit sur le grand vieil homme, pour me défaire de lui.

* Deux des dernières pages qu'il ait écrites. Et la Cavatine même, si je ne me trompe, un ou deux mois avant sa mort.

166 A PAUL CLAUDEL

André Suarès à Paul Claudel

17 mars 1911.

Je ne puis être de votre sentiment sur Tolstoï, mon cher Claudel : ni sur sa fin, ni sur sa vie.

Je ne le compare pas à Dostoïevski, sans doute : celui-là, qui lui comparerait-on? Tolstoï est le seul homme de génie qui n'invente jamais rien. Et peut-être, le seul réaliste qui mérite l'admiration. C'est une mémoire, le miroir de la nature. Pour moi, qui en suis totalement privé, j'admire ce don autant que je l'envie. Il regarde et il retient. Au filet de sa vision, pas une maille ne laisse rien perdre. Sa langue doit être homérique.

Je le suppose, et ne sais pas un mot de russe. Il me semble que Tolstoï fait sans effort tout ce que Flaubert aurait voulu faire : ou, du moins, la moitié de Flaubert.

QjLiant à l'homme, cher Claudel, ne soyez pas sans charité. Ceux qui ont tout, il ne leur est pas aussi facile de tout dépouiller,

que ceux qui n'ont rien. Et, dites-moi, que sont l'orgueil et la comédie publique de Tolstoï, quand on se rappelle, hier encore, la vieillesse de V. Hugo, ou de Goethe, ou même de Wagner ?

Tolstoï était englué de toutes parts. Même bon, je sens que la bonté n'était pas le fond de sa nature. Mais sa volonté est toujours meilleure, et toujours plus. Il est loin d'être un saint, et il le sait mieux que personne : mais quel zèle à la sainteté! comme il souffre de son imperfection ! Montrez-moi un artiste atteint de cette belle douleur, en Occident.

Dix-sept ans avant sa mort, Tolstoï a dit ce mot si touchant, que j'ignorais il y a quelques jours encore : « Chacun porte sa croix : moi, j'ai ma famille. » Une femme, un ménage qui dure depuis un demi-siècle, treize enfants, quelles chaînes! et vivantes, et qui saignent, si on les rompt. Pensez-y, humainement.

Il a bel et bien reçu des pierres, cher Claudel. Il y a beaucoup de pierres en Russie, quand les moujicks sont ivres. Les pierres sont une concrétion de la terre; et avec du sang, la sainte terre fait aussi de la boue.

Je n'ai jamais pu être tout à fait à Tolstoï : dès mes seize ans, il fallait choisir entre Tolstoï et Wagner. J'étais à Wagner, comme au propre chant de ma naissance. Mais Tolstoï est un grand Russe, tout de même; et un grand Russe, c'est un homme, allez. On a rendu sa fin plus éclatante qu'il ne fallait. Elle est belle, pourtant. Les- grands vieillards, qui cherchent Dieu, sont chers à mon cœur.

Et savez -VOUS ce que je pense? S'il a fui, ce n'est pas qu'il en eût, enfin, trouvé la force. C'est que la mort le bourrait dans les

reins; et par faiblesse mortelle, il est parti, le pauvre vieux. // n^
ai ail plus la force de porter sa croix.

Voilà pourquoi je l'ai beaucoup aimé, en ces huit derniers
jours de son évasion et de son enfance éternelle.

Je suis à vous avec affection.

Prague, 11 mai 1911.

Mon cher ami,

Vous avez à Prague un grand admirateur, mon ami Milos Mar-
ten, qui a pas mal écrit sur vous dans les revues locales. Il ne pos-
sède pas Le Bouclier du ^odiaque dont je lui ai parlé comme le
mérite cette belle œuvre. Il serait très désireux de l'acheter mais
le prix marqué de 50 francs l'en empêche, car il n'est qu'im
pauvre employé de mairie. Pourriez-vous écrire à Chapon de lui
céder le hvre pour 10 francs? Ne voyez pas là un marchandage,
mais une de ces petites facilités qu'on peut se faire entre artistes.

Je serais très heureux d'avoir de vos nouvelles, j'en ai peu des
miennes à vous donner en échange. Les grands événements de
ma vie sont des dents et des rougeoles de petits enfants.

Je vous serre bien affectueusement la main.

P. Claudel.

Paul Claudel à André Suarès

Prague, le 27 mai 1911.

Pardon, cher Suarès, de ne pas vous avoir remercié de votre Dostoïevski. Je vous avoue que je l'ai mal lu, par morceaux disjointes au milieu de déplacements, de maladies d'enfant, etc.. Et puis je m'aperçois que mon esprit se rétrécit de plus en plus. Je pouvais concevoir autrefois ce que c'était que la religion et l'amour sans im objet personnel et défini, -je sais que ce sentiment au siècle dernier a pu être l'inspirateur de grandes

168 A PAUL CLAUDEL

âmes, de grands cœurs et de grandes œuvres. Aujourd'hui je ne comprends absolument plus, et c'est peut-être là la raison fondamentale de ma gêne en écoutant les derniers Quatuors de Beethoven. Ne m'en veuillez pas.

Vous savez que je n'ai plus rien à vous envier ni à Jammes et que j'ai été éreinté par les gens de V Action Française. C'est le professeur Pierre Lasserre qui s'est chargé de l'exécution. Il est certain que Nietzsche et Auguste Comte ne sont pas mes dieux, et que si je désire un Roi, c'est un Roi à la manière de Salomon et non pas de Louis-Philippe.

Je serai en France (à Hostel) du 8 juin au 8 juillet.

Je vous serre la main en toute affection.

P. Claudel.

André Suarès à Paul Claudel

Vendredi soir, 2 juin 1911.

Rien ne m'étonne de V Action Française, mon cher Claudel. Ces gens-là ne peuvent que haïr. C'est nier, c'est mentir. Donnez-leur St Louis, ils voudront Louis XL Ils mentent toujours, de naissance et par vocation, comme le misérable Barrés, en qui tout est mensonge, et d'abord sa figure : regardez au visage, et dites-moi si Jeanne d'Arc n'a point là un beau cousin? Oui, de Domrémy en Estrémadure. Un homme qui fait semblant d'être Chateaubriand, parce qu'il est bâtard de l'eunuque du dernier Abencerage ? Et jouer ce jeu-là vingt ans, trente ans, cinquante ans!

J'ignorais bien qu'ils vous eussent donné la fêrule. Et vous m'apprenez que je l'ai reçue aussi. Je ne lis pas le papier des camelots. D'ailleurs, je voudrais n'ouvrir jamais un journal.

Les femmes et les pions, voilà les puissances. L'entre-jambes et le professeur régneront absolument. Il faut être de l'alcôve ou du pionicat. Gare à nous, si nous vivons. Le peu que j'ai lu de ce professeur m'a paru d'un imbécile.

Il n'y a qu'un imbécile, pour se donner une autorité souveraine, en ne la fondant que sur lui seul, et une seule idée : qui pis est, une idée historique. Un système, qui conclut à bouter les cathédrales hors de France, ne peut être qu'une niaiserie.

Des esprits si médiocres sont faits pour nous donner l'horreur de ce que nous aimons le plus, puisqu'ils l'aiment. Mais au

fond, ils s'en servent et n'aiment pas. Ce sont les Homais du classique et les Pécuchet de l'ordre. Se régler sur Auguste Comte, l'Aristote de Ste Péronne! Ce radoteur sinistre, le génie du système, mérite bien de conduire le délire de la raison.

Quel siècle effrayant! dans quel épouvantable chaos il nous faut vivre! Les Indépendants et les Cubistes qui invoquent M. Ingres! Les Théologiens de la monarchie très chrétienne bafouent l'Évang^{ile} et ont le mépris du Christ. Y ayant bien pensé, je suis persuadé surtout qu'ils n'ont pas le moindre sentiment de la France et de sa mission.

Pour moi, j'ai renoncé à tout accueil en ce monde, et à toute espérance. Je ne m'enrôlerai pas dans ces partis abjects. Ils m'en-seveliront dans l'obscurité et le silence. Mais enfin, il ne dépend pas d'eux, et je ne mourrai peut-être pas. Vous non plus, je pense. Il est vrai que vous avez déjà la certitude de vivre : on vous aime.

Je suis à vous avec affection, /alpe.

Su.

Paul Claudel à André Suarès

Prague, 23 juillet 1911.

Merci, cher ami, de votre petit mot. Je suis content d'avoir de vos nouvelles et de vous savoir sorti de vos ennuis d'installation. Merci aussi pour la proposition de représentation. Mais je n'ai pas encore écrit une ligne de ma nouvelle version de la Jeune Fille Violaine. En réalité c'est presque une nouvelle œuvre que je vais écrire et ne sais quand elle sera prête. D'ailleurs sa couleur religieuse effraiera sans doute tous les théâtres. N'en remerciez pas moins pour moi le directeur de La Grande Revue. Je serai heureux de voir une de vos pièces représentée.

Ma femme et mes trois enfants sont partis le 7 de ce mois pour la France. J'irai sans doute les rechercher à la fin de septembre. Je tâcherai à ce moment de vous voir au cours des quelques jours que je passerai à Paris.

Ma maison vide me semble bien triste, mais l'office des Bénédictins mes voisins le matin et l'après-midi de grandes promenades à travers les bois et les champs couverts de moissons m'aident à passer les journées.

Je vous serre affectueusement la main.

P. Claudel.

17© A ANDRE SUARES

Paul Claudel à André Suarès

Gérardmer, 16 septembre [1911].

Non, cher ami, il n'y avait rien de spécialement intéressant dans la lettre que le Caliban breton des PTT vous a dérobée. Simplement un petit mot d'amitié et quelques réflexions philosophiques sur les sous-produits de l'Action Française.

Je suis en France jusqu'au 15 octobre. Aurai-je une chance quelconque de vous voir à Paris? Quant à moi dès la semaine prochaine mon adresse sera celle que vous connaissez.

Je vous serre bien affectueusement la main.

Paul Claudel à André Suarès

Francfort-sur-le-Mein, le 3 décembre 1911, St François-Xavier.

Merci de votre aimable lettre, cher ami.

Non, je ne regrette pas du tout d'avoir quitté Prague, ce silo à betteraves ! La « liberté » comme d'habitude a fait fuir devant elle l'art et la poésie. Les grands vieux Palais construits par les vainqueurs de la Montagne-Blanche, berceau de la dernière féodalité qu'ait connue l'Europe et parmi lesquels est née la musique moderne, sont maintenant déserts ou remplacés par d'indescriptibles bâtisses. L'Allemand est fin à côté

du Tchèque et réellement ces gens du Rhin, qui ont plutôt la bille ronde du Romain, colon assidu de ces reg<ins, que l'affreux billot souabe, me sont assez sympathiques, fort polis d'ailleurs envers les Français et presque déferents. Les Juifs aussi ont affiné les mœurs. Ils sont étonnants. La baronne de Rothschild, vieille dame fort distinguée de 75 ans, que je suis allé voir l'autre jour, était au courant des noms les plus récents de notre littérature.

Je reviens d'un petit voyage à Mayence qui m'a fait la plus vive impression. La Cathédrale est formidable. Elle est tout entière conçue par dés, par larges caissons cubiques coiffés du bonnet impérial. Elle n'a point de portail et se compose, par une disposition fort rare, de deux Autels, de deux Trônes, de deux énormes Absides, placées face à face et qui se regardent intérieurement, rappelant ces paroles du Psaume : Abyssus Abyssum inical. Elle est construite de cette magnifique pierre rouge des Vosges, à qui le mélange irrégulier de matériaux gris et blancs ôte la déplai-

sante uniformité de ton du dôme de Strasbourg. Elle est vraiment teinte du suc impérial. Au lieu de portail un fronton très simple sous lequel s'arrondit délicieusement la ligne courbe d'une abside. A côté deux murs nus dont on n'a pas pris la peine de dissimuler le parpaing. Aucune sculpture. Tout cela est d'un art grandiose et supérieur et d'un caractère profondément vénérable. Celle-là aussi est une Notre-Dame, mais non plus la mère mystique des poètes et des guerriers, mais le Vaisseau Orthodoxe, la génitrice du Logos, la Théotokos du Concile d'Éphèse. C'est l'Église émergeant enfin après dix siècles de définitions et plantant pour l'éternité ses caissons dans ce sol barbare, sur cette marche disputée de la civilisation catholique. — Au musée on voit une quantité de vieux souliers de légionnaires trouvés dans une source. C'est émouvant à regarder. On songe qu'après avoir foulé le monde entier, ils ont/ui jusqu'ici. Ces dures semelles ferrées, l'équipement du soldat romain, ce glaive, cet admirable casque, sont des merveilles de bon sens, comparées à l'absurde harnais du Moyen Age. — Le Rhin aussi, cette masse d'eau qui descend directement vers le Nord et qui a l'air d'une Voie plus que d'un fleuve est une chose superbe. Ici on a vraiment le sens de VEurope et non plus d'une seule nation.

— En rentrant j'ai trouvé une lettre fort émouvante d'un jeune ami qui est en ce moment à Rome et qui a assisté aux cérémonies du dernier Consistoire. Tout y portait la marque d'une tristesse poignante. Il me dépeint le vieux Pape, cet homme de douleurs, avec sa figure presque noire et décomposée et son air de pauvre vieille femme, chancelant, comme ivre

de tristesse, sur la Sedia et ayant à peine la force de bénir son peuple. C'est vraiment à lui que s'appliqueraient ces paroles lu-

gubres des Ténèbres que vous connaissez : « Vraiment il a porté nos douleurs et il a été frappé de nos plaies. — J'ai cherché celui qui s'attriste avec moi et je ne l'ai point trouvé. — Les mangeurs se moquaient de moi, et contre moi juraient ceux qui boivent le vin ». Je ne sais si vous avez lu l'allocution Consistoriale, c'est peu probable, elle est de la plus grande beauté, surtout quand il parle de la France et qu'il rappelle aux nouveaux cardinaux que la pourpre aujourd'hui n'est plus une couleur de triomphe, mais de deuil, de foi, de martyre et de sacrifice. Mais une figure encore plus émouvante, me dit Henrion, était celle du cardinal Rampolla (le futur Pape sans doute au règne duquel est réservée la terrible devise : *Religio depopulata*) . Il marchait le mouchoir sur la bouche, tout en larmes et ne pouvant contenir ses sanglots, figure véritablement tragique et imposante. — Ah, comme on est heureux d'être chrétien aujourd'hui, de se dire que malgré toutes ses fautes on appartient à l'Église et qu'on n'a jamais cessé de la confesser devant les hommes, et d'essayer de rendre à cette mère injuriée la tendresse et le respect que tant de fils ingrats lui déniaient. Vraiment nous sommes aujourd'hui sous le pressoir, *patimus pressuram*. Nous sonrimes sous les pieds des bestiaux et nos cœurs, unis à la chair adorable du Christ, sont piétinés sous les sabots maladroits de ces quadrupèdes. L'idée de la haine féroce, diabolique, qui poursuit tout ce qu'il y a de sacré et de vénérable au monde, est parfois accablante à soutenir.

J'ai moi-même dans ma famille d'autres sujets de tristesse. Il est possible que je sois obligé d'aller à Paris très prochainement. Heureusement mes petits vont bien.

Je ne reçois pas *La Grande Revue*, mais je lis de temps en temps des épisodes de cette grande lutte que vous soutenez

contre l'Univers entier : Suarès contra mundum. Vous aussi, que vous avez l'air triste, et que je voudrais voir une croix derrière vous!

Je vous serre la main. P. Claudel.

Paul Claudel à André Suarès

Francfort, 11 avril 1912.

Cher ami,

Merci de penser encore à moi! Je m'en veux de ne pas avoir été vous voir lors de mes divers passages à Paris, mais je n'y reste jamais que quelques jours, toujours pris, ahuri et bousculé par des affaires absurdes.

Je suis content que vous ayez quitté la boîte franc-maçonne et radicale, où vous avez passé quelques années, comme dit Rimbaud, « nourri du vin des cavernes et du biscuit de la route ». A la jVRF vous vous trouvez parmi des gens décents et capables de vous apprécier. J'ai beaucoup aimé votre premier article. Quel es-crimier vous faites, protégé par l'étrange divisibilité que vous confère, comme aux dieux de l'Iliade, la parfaite incapacité de l'adversaire à comprendre qui vous êtes. Sur Chateaubriand, je diffère d'avis avec vous, mais c'est peut-être parce que vous le connaissez mieux. J'ai lu les Mémoires d'Outre-Tombe que j'admire profondément, mais, je l'avoue, aucune considération divine ni humaine ne m'amènera jamais à ouvrir Le Génie du Christianisme ou les Natchez.

Je me plais assez à Francfort. Les Allemands sont une race assez bonasse qui dans le fond ont gardé l'éblouissement et l'admiration de la France. Savez-vous que depuis 1870 il est mort plus d'Allemands au service de la France à la Légion Étrangère et ailleurs qu'il n'en est tombé pendant l'Année Terrible?

Tout près d'ici se trouve une montagne aujourd'hui couronnée de guinguettes où la légende place le sommeil de Brunnhilde (la même que Brunehaut, paraît-il). La forêt où je me promène tous les dimanches est donc celle où Siegfried a poursuivi l'oiseau. Et sans doute que l'Or du Rhin a servi de premier capital aux banquiers de Francfort! Ne viendrez-vous pas un jour vous promener de ce côté? Vous verriez au casino de Wiesbaden des peintures archéologiques inspirées par le Kaiser qui vous feraient pâmer de ce rire convulsif et inextinguible qui surpasse, paraît-il, celui de M. de Custine au moment où on allait le conduire à l'échafaud.

Et à propos de voyages, quand nous donnerez-vous la suite de ce CoruioUière qui est un de vos plus beaux livres, un des rares qui m'aient donné envie de connaître l'Italie?

Je vous serre la main en toute amitié.

P. Claudel.

174 ^ ANDRE SUARES

Francfort, 25 juillet 19 12.

Cher ami,

Différents vagabondages m'avaient empêché jusqu'à ces derniers jours d'ouvrir votre livre Sur la Vie. Je l'ai rompu par le milieu comme un pain et j'ai trouvé là votre admirable étude sur

Baudelaire dont j'avais entendu parler, mais que je ne connaissais pas. Voilà enfin la vérité dite sur ce grand inconnu, sur le seul esprit vraiment religieux, sur le seul homme de cœur que la triste littérature du xix^e siècle ait produit. Vous seul avez su faire emploi de ce document capital que sont les Posthumes de Crépet. J'ai ensuite lu en continuant jusqu'à La branche de lierre qui est un admirable poème. Le lierre ami du Nord et de la pierre convient à un tel livre. Ces Hvres Sur la Vie constituent un magnifique ouvrage au travers de notre civilisation, non pas une grande route militaire comme les Mémoires d'Outre-Tombe*^e épousant les pentes et les corniches, mais un fleuve aux cent bras embrassant les villes et les campagnes, et dont sous le soleil on voit de tous côtés une anse, une dérivation ou simplement un éclair. Nous avons tous été enthousiasmés de votre bel article sur Joinville. Il a fait un grand effet.

Je vous serre affectueusement la main. •

P. Claudel.

* Est-il possible que vous lui préféreriez les Confessions?

Paul Claudel à André Suares

Francfort, 2 août 1912.

Mon cher Suares,

Il y a deux mois, Copeau me demanda d'écrire pour la NRF un article sur Rimbaud. Je refusai, le sujet me paraissant supérieur à mes forces, comme divers essais infructueux me l'avaient mon-

tré. Cependant je conservais un certain remords : il me semblait que je devais un hommage public au poète qui avait eu la part prépondérante dans la formation de toutes mes idées. A ce moment il me vint une idée centrale, et j'écrivis 4 pages, qui devinrent 10 à la suite d'un voyage que je fis dans le pays de Rimbaud. Je destinais naturellement ces pages à la NRF, où elles précéderaient une longue lettre inédite de R. Mais Gide me prévient que de votre côté vous avez l'intention

d'écrire une étude sur le même poète. Que dois-je faire? Je suis tout prêt à me retirer. D'autre part R. est un génie assez riche et nous avons sans doute adopté des points de vue si différents qu'ils ont peu de chance de se superposer. Dites-moi bien simplement ce qui vous est le plus agréable. Je vous serre la main affectueusement.

P. Claudel.

Paul Claudel à André Suarès

Francfort, 14 août 1912.

Cher ami,

Je m'aperçois tout à coup avec confusion que je ne vous ai pas encore remercié de la liberté que vous me laissez aimablement pour Rimbaud. Je vous en suis fort reconnaissant, mais j'espère que nous ne serons pas privés pour cela des pages que vous voudriez consacrer à ce grand poète.

Quel triste été ! Un ami qui est en Bretagne me dit que là-bas c'est navrant pour les pauvres gens dont la détresse morale égale la misère physique. Espérons que la Bonne Dame dont c'est la fête demain leur apportera quelque réconfort.

Vous ai-je dit que ma femme attend un enfant dans quelques jours ? le 4^{*^} ! Je ne puis vous demander de prières, mais je sais cependant que vous penserez à nous tous avec douceur.

Je vous serre la main.

P. Claudel.

Ne continuerez-vous pas votre Voyage du Condottiere dont j'ai tant aimé le premier volume?

Francfort-sur-le-Mein, le 2 janvier 1913. Cher ami.

J'ai regretté que vous n'ayez pu assister à la représentation de VAnnonce, mais évidemment la vraie représentation est celle qui se donne devant un esprit comme le vôtre.

Je suis sensible au reproche que me fait doucement votre

amitié. Croyez que mes sentiments à votre égard n'ont pas changé. Si je ne vous écris pas ou ne vais pas vous voir, c'est que je me sens interdit et un peu intimidé devant vous. J'ai le plus complet sentiment du peu que je vaud personnellement, nous ne désirons ni l'un ni l'autre parler de littérature, de quoi pourrais-je vous entretenir que de ce dont mon cœur est plein? Et j'ai toujours senti le vôtre de ce côté muni d'une armure parfaite et sans défaut. Rien ne répond ni ne trahit un point faible.

Puis, je ne sais pourquoi, je vous croyais heureux, ou du moins parvenu à l'assurance définitive.

Pardonnez-moi donc et croyez-moi toujours votre ami.

P. Claudel.

Bonne année!

André Suarès à Paul Claudel

12 mars 1913.

Vous êtes dans la peine, cher Claudel. Vous voilà face à face avec deux aspects de la nuit. Et la mort n'est pas celui des deux qui a le plus de ténèbres.

Je ne pense pas à vous consoler; mais à vous donner de l'aide, et à vous chérir.

La consolation, quand on l'a, vient de plus haut et de plus durable que l'homme. Car la consolation est, à ce qui ne dure pas, la bénédiction de ce qui dure. Je sens l'éternité de l'amour, et j'ai des douleurs éternelles. Je ne suis donc pas sauvé. Vous, cher Claudel, je sais que l'acceptation est en vous. Mais enfin la douleur y doit être : parce que vous avez un cœur d'homme; et c'est par le cœur que la nature parle. Je me suis toujours fait de votre cœur une idée forte et noble.

Sinon par ce que vous m'aviez dit, un jour, de sa vertu, je ne connaissais pas votre Père. J'en sais bien assez, pour mesurer au grand bonheur que vous avez eu de le garder si longtemps, l'immense chagrin de le perdre.

Dans sa vieillesse, je crois, il a reçu de vous, son fils, sa foi neuve et vive. Ainsi, vous lui rendiez la vie qu'il vous avait donnée. Peut-être n'y a-t-il pas de plus belle pensée ni meilleure, à présent, ni qui soit plus solide à vous soutenir. N'ignorez pas, en tout cas, une affection, qui vous appelle moins dans la . félicité, qu'elle ne vous cherche dans la détresse. Déjà, vous l'avez éprouvé.

Un divin secours vous rend la mort même non seulement concevable, mais bénie et salutaire. Je ne pense donc pas au sage et droit vieillard, de qui vous êtes séparé; mais à vous, qui demeurez. Quand la mort est là, nous sommes tous des enfants égaux et semblables, au fond de la forêt, dans le terrible abandon du père et de la mère. Cependant, la douleur a pour vous et pour moi des signes contraires. Je n'étais presque pour rien, moi-même, dans la mienne. Vous, du moins, c'est en vous que vous souffrez. C'est donc à vous que je vais. Qu'il vous soit doux que je vous prenne la main, et que je la tiennne. Vos petits vous sourient, sans peine et sans péché. Qu'ils vous fassent un collier d'innocence.

Je vous embrasse avec affection.

Su.

Francfort-sur-le-Mcin, le 26 mars 191 3.

Cher ami,

Merci de votre lettre affectueuse. Je sais que vous êtes un homme de cœur. Quels que soient les détours des sentiers que nous suivons, la douleur nous trouvera toujours épaule à épaule.

Hélas, cher ami, vous vous trompez et vous confondez mon père avec mon beau-père qui est en effet une espèce de saint. Mon père est mort sans sacrements, bien qu'ayant manifesté l'intention de les recevoir. C'est un grand remords pour moi. Ma mollesse maudite, la répugnance que j'ai à toutes les choses désagréables m'a empêché d'arriver à temps, et maintenant j'ai ce doute terrible qui m'accompagnera toute mon existence.

Oui, j'irai vous voir à mon passage à Paris. Vous êtes de ceux qui ont le rare courage d'écouter une plainte.

Je vous serre les mains de toute mon affection.

P. Claudel.

Paul Claudel à André Suarès

Château de Schwaigern, Wurtemberg, iguin 1913.

Cher Suarès,

Merci de vos deux livres que je vais emporter à la campagne pour les lire ou les relire avec l'attention qu'ils méritent. Jusqu'ici je n'ai fait que feuilleter le Pascal et les Idées et Visions.

Pour le Pascal, je vous avoue que je ne partage pas votre sympathie pour ces horribles gens qu'on appelle les Jansénistes qui ont fait tant de mal à l'Eglise française et qui, « par respect » ne voulaient pas s'approcher de l'Eucharistie. C'étaient les précieux de la religion, avec tout ce que le xvii^e siècle a de plus froid, de plus abstrait, de plus pédant, de plus inhumain et de plus sec. Par la doctrine de la prédestination, ils se considéraient comme une

petite bande, précieuse et choisie, mise singulièrement à l'écart d'un monde entièrement pervers et livré au diable qui n'était pas digne de les toucher. C'a été un vrai soulagement pour moi d'apprendre qu'à la fin de sa vie Pascal s'était écarté de ces hideux fantoches. On a bien fait de détruire Port-Royal jusqu'aux fondations. Quel dommage qu'on n'ait pu détruire de même tous les germes pestilentiels d'orgueil, de dureté, de sectarisme clérical, qu'ils ont déposés dans la terre chrétienne!

Ce que j'ai lu d'Idées et Visions m'a pénétré d'une admiration mêlée de tristesse. Que d'idées, que d'imagination, que de sensibilité, que de vues sur toutes choses, profondes et spirituelles, et tout cela comme une grande mer sauvage entrechoquée que n'éclaire aucun phare, et que la grande marée d'équinoxe n'a pas prise encore avec elle pour submerger tous les ports et venir battre enfin le pied d'une croix de granit !

Je suis en ce moment dans le château d'un aimable homme, le comte Neipperg, petit-fils du Neipperg qui fut l'amant de Marie-Louise. C'est amusant de l'entendre parler de son grandpère et de « l'infâme vieille charogne » dont il fut, paraît-il, la victime politique.

On m'a dit que le prince Victor avait été très intéressé par votre livre sur Napoléon.

Je vous serre la main affectueusement.

P. Claudel.

J'ai été visiter hier un très beau monastère cistercien, à Maulbronn, désaffecté depuis la Réforme, et qui est devenu un séminaire protestant. Dans la grande nef abandonnée et silencieuse

depuis trois siècles, il ne reste plus qu'un grand crucifix désert et seul. Dans une chapelle formant le quatrième côté du cloître se trouve, également seule et emprisonnée, une grande fontaine gothique à trois vasques superposées dont le bruit ne s'interrompt la nuit ni le jour. Le petit jardin fermé est rempli de sapins et de roses dont l'odeur est exquise. Tout cela a l'air d'attendre, jusqu'au moment où sur les vieilles portes toutes recouvertes de parchemin sous les ferrures barbares retentisse le coup suave et fort qui annonce le retour de

l'Époux. Par derrière, dans le grand jardin médicinal où la femme du pasteur fait sécher la lessive de ses enfants se dresse une espèce de pigeonier qui, pendant deux ans, paraît-il, a servi de perchoir au docteur Faust. Dans un petit coin se trouve la fraîche fontaine où vint boire la mule fatidique qui découvrit l'emplacement du Monastère. Autour, les forêts et les petites vallées, touffues et encombrées, vignes et prairies, de la Souabe, un paysage dont, enfant, les contes du Chanoine Schmid m'avaient tout-à-fait dorme l'idée.

Paul Claudel à André Suarès

Francfort-sur-le-Mein, 16 septembre 1913.

Mon cher Suarès,

Je vous écris tant bien que mal d'une main privée du secours de l'autre. J'ai rapporté de mes vacances un joli panaris qu'on me charcute depuis un mois. C'est un joli spectacle. — Je croirais bien que je ne constaterai jamais de mes yeux les choses désolantes

qui vous affligent tellement en Italie. J'espérais voir bientôt les pays de soleil. Au lieu de cela on m'envoie à Hambourg, en pleine brume hanséatique et protestante : j'y serai le mois prochain. — Mais pourquoi prendre tant à cœur ces bonnes vieilles choses? Le passé est passé et rien ne peut le faire revivre. Nous mourons bien, il faut que les pierres meurent aussi, c'est peut-être ce qu'elles peuvent faire de mieux. Il y a quelque chose de choquant et d'impudique à être regardé pour soi-même, quand on ne répond plus au temps qui vous entoure. Au fond tous ces antiques monuments que les touristes viennent admirer, cela me rappelle ces musées ethnographiques où l'on voit avec une étiquette cette chose sacrée, un pauvre lit de paysanne, où tant de mères ont souffert, sans se douter que les planches modestes où elles étendaient leurs corps lassés étaient quelque chose de curieux pour les savants et Messieurs les artistes. Dieu est la source éternelle de vie, de joie et de jeunesse. Il est là et ne passe point. Que nous font les choses transitoires plus ou moins intéressantes ?

Ce n'est pas tant Cressida que je n'ai pas comprise, ce sont les amants de cette demoiselle. Que d'affaires pour une péronnelle ! Réellement, Suarès, croyez-vous que les femmes méritent qu'on leur attache tant d'importance? Ah, que les

r8a A PAUL CLAUDEL

premiers souffles du soir sont rafraichissants, qui nous disent que nous allons être définitivement libérés d'un esclavage humiliant! Autant j'aime Tannhäuser qui lutte noblement contre un poison dont il sent à la fois la force et l'infamie, autant les braiements de ce grand âne de Tristan qui s' imagine trouver le paradis de Schopenhauer entre les bras de son gros édredon d'Isolde, me sont insupportables. Je sais que je vous scandalise. J'ai assisté

plusieurs fois à la représentation de ce drame, mais, non, malgré moi, je ne peux pas, je me révolte, non, je ne peux pas accepter cela. La femme peut être dans la vie une aise momentanée, elle atteint une grandeur auguste, quand unie à nous par le sacrement, mère d'êtres vivants qu'elle a fait sortir d'elle-même, elle nous est attachée par un serment sur qui la perte même de sa beauté n'a point de prise. Mais faire de la possession de ce corps tel quel l'objet principal de nos préoccupations, c'est une chose que je ne puis plus comprendre, et je souffre de vous voir philosopher là-dessus. Ce que j'aime est la charmante et malicieuse gaieté de lutin qui est répandue çà et là. Le bon Pandarus me charme tout à fait. Quand ferez-vous un livre où vous vous abandonnez à vos qualités naturelles de gaieté douce, de fantaisie et d'esprit éblouissant? Quand quitterez-vous enfin ce parti de désespoir où vous vous cantonnez et pour lequel vous n'êtes pas fait, en dépit des duretés de la vie ? Quand cesserez-vous de résister à Dieu? quand serez-vous catholique? J'entends votre cœur malgré vous qui me répond : bientôt! Te vous serre la main.

André Suarès à Paul Claudel

igjuin 1914.

J'ai vu V Otage, sans y avoir été convié par vous, mon cher Claudel. Vous ne pensiez pas sans doute que je fusse de retour à Paris.

J'admire la carrure robuste de cette œuvre, entre toutes les vôtres, et sa solidité sur la scène. Vous n'avez rien fait qui soit d'une plus forte venue.

L'ordre est magnifique. Le langage retentit sous les voûtes de l'abbaye déserte. Le dialogue a la franchise des marteaux dans une forge. Le son est noble et hardi.

En dépit de vos absurdes fanatiques, qui sont si haineux

A ANDRÉ SUARÈS 181

et si dérisoirement acharnés après moi, c'est à Corneille que vous me rendez chaque jour davantage. Mais à un Corneille de ce siècle-ci et des grands âges chrétiens, où il n'y avait pas de bourgeois.

Rome partout présente, et l'éclat de la vérité catholique donnent à toutes vos figures et toutes vos paroles une portée et une dignité qu'elles ne sauraient avoir sans ce trait invisible, qui les définit et les modèle. Tous les plans en sont grandis.

Qui eût pensé de ces beaux esprits qui séparent votre art de votre doctrine? Enfin, mon cher, vous avez fait l'œuvre que tous les grands catholiques du siècle ont cherchée, de Chateaubriand à Villiers de l'Isle-Adam, sans réussir à la faire. Elle nous était due, et ils vous attendaient.

Je vous serre la main avec affection. Même où je me sépare de vous, ne me méconnaissez pas. Du reste, je ne me sépare point : je suis pris par l'objet. O folle nature, je crois que je manque de volonté.

Caërdal.

1 56. — Paul Claudel à André Suarès.

Consulat général de France, Hambourg, 26 juin 1914-

Pardon, cher Suarès, d'avoir mis si longtemps à vous remercier de l'envoi de vos deux volumes. Vous continuez à tenir votre journal de bord du sein de cette arche où vous flottez dans le déluge des hommes et cette ardente conversation avec les vivants et les morts — séparé d'eux par la dalle de leur tombe ou par les murs de votre cellule, juste assez pour ne laisser passer jusqu'à vous que l'essentiel. Quel extraordinaire don de jaillissement vous avez! Votre interpellation à Villon est d'un seul trait, on dirait que vous l'avez écrite d'un seul coup et sans désenlacer d'un bout à l'autre, tout y tient ensemble et va d'un seul mouvement. Comme un mouvement le long d'un train fait croire que nous-mêmes sommes en marche, tout le populeux paysage d'idées et de sensations anime, du mouvement que vous lui donnez, l'objet fixe que vous vous proposez de peindre. Oui, vous me feriez aimer jusqu'à ce hideux Stendhal, cet impuissant ridicule et glacé, qui m'inspirait jusqu'ici la plus profonde horreur! Je vous avoue franchement que je n'ai jamais rien lu de si fat et d'aussi bête que ces notes de Brunswick. C'est digne du Journal. Excusez-moi. Je ne sais pourquoi je vous écris cela. Je suis sans doute en colère contre

182 A ANDRÉ SUARÈS

moi-même quand je n'ai pas les mêmes opinions que vous. Quelqu'un qui admire a toujours raison.

Je vous serre bien affectueusement la main.

P. Claudel.

Paul Claudel à André Suarès

Hambourg, le 4 juillet 1914.

Cher Suarès,

Si je ne vous ai pas envoyé de billet pour l'Otage, ne pensez pas qu'il y ait eu de ma part oubli ou indifférence. N'êtes-vous pas le premier à qui j'aurais pensé? Simplement j'ai cru comprendre que ces réalisations purement histrioniques ne vous intéressaient pas.

Cher ami, je suis bien inquiet à ce moment. Ma fille aînée est malade. Je suis tourmenté. Puis-je vous demander une de vos prières que, j'en suis sûr, vous adressez parfois à Dieu dans le secret ? Car je suis sûr que vous êtes un de ces adorateurs cachés dont parle l'Évangile et qui sont chers à notre Père commun. Ah, que me font tous les succès au prix d'une seule âme que je pourrais sauver! Que ne puis-je vous ouvrir mon cœur: au moment où je sens ces choses profondément et vous faire sentir ce que je sens? Hélas, je ne suis pas meilleur que d'autres et bientôt la vie revient qui me rend à mon égoïsme et à ma dureté. Mais une seule chose est vraie qui est d'aimer Jésus-Christ et de le faire aimer, de lui donner notre pauvre cœur misérable et déchiré. Quelle responsabilité que d'avoir des enfants. Que d'otages entre les mains des Puissances redoutables et sacrées qui nous entourent, et au milieu desquelles nous avons notre camp, avec ces sentinelles, nos prières, qui sont si souvent endormies.

Adieu, Suarès priez pour moi. Que ne puis-je trouver le défaut de votre cœur pour y faire pénétrer ces vérités si douces, que si

elles y avaient accès, elles seraient capables non seulement de le toucher, mais de le liquéfier.

André Suarès à Paul Claudel

Paris, 22 décembre 1925.

Votre envoi m'a fait grand plaisir, cher Claudel. J'avais chagrin de votre long oubli. Tantôt plus, tantôt moins, j'aime tout ce que vous faites : vous n'avez rien donné qui passe le Soulier de Satin en réalité mystique. Vous-même m'êtes cher et ne le savez pas assez. Votre bonheur ou votre malheur veut qu'on ne vous soit pas également cher aussi.

Vos Feuilles de Saints sont très dignes de vous. Peut-être n'y a-t-il rien dans votre oeuvre qui soit plus dans votre ligne et selon votre nature permanente, que ces cantiques. Là, vous êtes cet Imagier de Notre-Dame que j'aime tant. Seuls, vous et moi, nous ne sommes pas Hommes de Lettres, en im temps où les grenouilles mêmes le sont : mais tandis que votre vertu est bien récompensée, la mienne m'est imputée chaque jour à crime. Vous n'êtes donc pas juste si vous me donnez moins que je ne vous donne. Entre tous les autres, je vous ai toujours distingué. Et vous seul. De là, ma grande, mon éternelle solitude. On ne m'en tire que pour me faire rougir de moi-même : car je suis toujours pris pour ce que je ne sub pas. Entendez-le comme il faut : je ne me plains de rien. Un vieux Grec de tous les temps sait trop que tout est comme il doit être, même le coup de foudre, même le roc désert, et toutes les Océanides mortes ou dissipées : s'il en est ainsi pour le Titan, que sera-ce pour les éphémères? Toutefois, je

ne ris pas toujours de cette universelle méconnaissance : l'Intelligence est vocation d'amour. Et l'amour, tme perfection d'intelligence. On ne se passe pas de l'un plus que de l'autre.

184 A PAUL CLAUDEL

Venez me voir, cher Claudel.

Dites-moi votre jour et votre heure : faute de quoi, je n'ouvre pas la porte. J'aurai joie à retrouver votre forme et votre visage : les couleurs de la vie sont si belles. Nous ne sommes plus ici pour bien longtemps. Avec le sentiment d'être éternels, nous avons la certitude de n'être rien. Ainsi, chaque soir on croit sonder le plein de ce qui ne peut pas être, et chaque matin il nous semble naître. Est-ce un péché d'être enfant?

Cher Claudel, je vous serre la main avec affection.

Je vous envoie cette lettre à je ne sais trop quelle adresse : la mienne est toujours 20, Rue Cassette.

Paul Claudel à André Suarès

80, rue de Passy [Paris], i^e janvier 1926.

Mon cher Suarès, Votre lettre, réveillant le souvenir de tant d'autres! m'est parvenue le dernier jour de l'année et j'y réponds le premier jour de celle-ci qui commence. Distance ou temps, l'interruption entre nous n'a été qu'apparente. Il m'est arrivé bien souvent de penser à vous et si j'avais cessé de vous écrire, c'est que j'avais le sentiment d'avoir épuisé tout ce que la parole pouvait porter d'essentiel de l'un à l'autre. Votre souvenir et les

termes si nobles et si affectueux dans lesquels vous l'exprimez, me prouvent que je m'étais trompé. J'irai donc vous voir le 12 à 3 heures de l'après-midi. Je pars moi-même pour le Japon le 14. Je vous serre la main.

P. Claudel.

André Suarès à Paul Claudel

Paris, samedi 2 janvier 1926.

Que je suis content de vous revoir, cher Claudel. Où est le cœur, l'essentiel reste toujours à dire : tout se renouvelle. Un amour intellectuel est du cœur aussi.

Donc, au 12, mardi, vers trois heures. Il est triste que vous partiez déjà. Mais il est beau pour vous d'être là-bas ce que vous êtes. Je suis à vous avec affection.

Paul Claudel à André Suarès

Ambassade de France en Belgique, Bruxelles, le 20 juillet 1933.

^ion cher Suarès,

C'est sur le plan de la souffrance et non sur aucun autre que je vous ai jadis rencontré et que j'espérais arriver un jour jusqu'à votre âme. L'art, éternel ennemi des artistes, m'a barré le chemin, consolidant d'autres obstacles, et je me suis éloigné en sou-

pirant, sans vous avoir oublié mais me comprenant inutile. Cela ne m'empêche pas d'apprécier votre talent. Alarsiho est une peinture magnifique, pleine d'éclat, d'un ft-ançais large, dense et superbe, et surtout j'y entends, à côté de choses qui ne me sont pas destinées, cet accent particulier qui m'avait attiré à vous, oui, je crois pouvoir dire cet appel à Dieu, auquel votre orgueil démesuré vous empêche d'entendre la réponse.

C'est la vieillesse sans doute qui fait que je suis si profondément froissé du manque absolu de réserve que vous apportez à parler des choses de l'amour physique. Je ne suis peut-être pas le seul cependant, chez qui le goût, la pudeur et la pitié s'en ressentent également offensés. Je ne connais pas les quartiers de Marseille que vous décrivez mais je cormais une certaine rue de Rio et j'avoue que l'horreur m'en a caché le pittoresque. Après tout, ces malheureux et ces malheureuses, ce sont nos frères et nos sœurs. Eux aussi ils ont été des enfants innocents.

Adieu, mon cher Suarès, l'amitié que vous gardez pour moi me touche. Croyez que je ne vous en veux pas de votre première dédicace. Je comprends parfaitement la vue que vous avez de moi et qui est partiellement justifiée, il me faut sans doute le reconnaître.

P. Cl.

186 A ANDRÉ SUARÈS

Paul Claudel à André Suarès

Ambassade de France en Belgique, Bruxelles, le 23 décembre 1933.

Mon cher Suarès,

Toutes mes félicitations pour votre admirable morceau sur Jeanne d'Arc, une des meilleures choses et pour moi les plus touchantes que vous ayez écrites, car il montre non seulement toutes les ressources de votre vaste esprit, mais celles de votre cœur, que je connais depuis longtemps. J'ai lu aussi Sienne et Napoléon, qui sont deux admirables livres — quoique, je l'avoue franchement, votre admiration pour Goethe et pour Stendhal me laisse interdit, ne partageant ce sentiment à aucun degré.

Que cette belle fête de Noël vous soit douce et l'année qui s'ouvre clément!

P. Claudel.

164. — Paul Claudel à André Suarès.

[Paris], II bis, rue Jean-Goujon, VHP, Balzac 26-16, le 1^{er} janvier 1937.

Mon cher Suarès,

Votre mot m'a fait plaisir. Certainement je serai très heureux de vous revoir, un jour quelconque de la semaine prochaine, voudriez-vous par exemple jeudi vers 4 h. ?

J'ai été gravement malade et suis resté trois mois alité. Mais à présent je suis à peu près guéri.

Je vous serre très affectueusement la main.

P. Claudel.

Paul Claudel à André Suarès

Château de Brangues par Morestel (Isère), le 19 juillet 1938.

n Cher Suarès,

Merci de votre petit mot. Je suis heureux que ces études bibliques ne vous rebutent pas. J'ai tâché de suivre les traces des anciens Pères, et même de leurs prédécesseurs rabbiniques.

La Bible est la clef de la Création, ce qu'elle veut dire et ce qu'elle attend. *Omnis creatura ingemiscit et parlurit usque adhuc expeclans revelationem filiorum Dei*, dit St Paul. C'est un texte prodigieux.

Comme c'est beau, ces dernières pages que vous avez données à la N. R. F. J'aime surtout ce chapitre consacré au milan qui trace des cercles au dessus du temple, fournissant avec son ombre des plans à l'architecte. Cela me rappelle ce passage des Proverbes, où Dieu, l'oeil fixé sur sa propre sagesse, trace des cercles sur l'abîme.

Je vous serre très affectueusement la main.

P. Claudel,

Lettre 1

— Jean Suarès, deux ans plus jeune que son frère André, était né à Marseille en janvier 1870. Devenu aspirant de marine, il mourut accidentellement à Toulon le 3 novembre 1903, écrasé par une rame de wagons en manœuvre sur le port. Cette mort, qui brisait une affection fraternelle d'une rare profondeur, fut pour André Suarès l'une des plus dures épreuves de sa vie. Il ne s'en remettra jamais complètement. Il a consacré à son frère un livre intitulé *Sur la mort de mon frère* qui a paru en 1904, à Paris, aux Éditions Frédéric Hébert et sera réédité en 1917 par les Éditions Émile-Paul. C'est ce livre que Paul Claudel trouve « pathétique ».

— *Ascenstis cordis, posuit in convalle lacrymarum* est une citation approximative du psaume 84, versets 6 et 7 : *Beatus vir cuius est auxilium abs te, ascensiones in corde suo disposuit, in valle lacrymarum, in loco quem posuit.*

— Maurice Pottecher (né en 1867) a été le condisciple d'André Suarès au collège Sainte-Barbe, pendant les années 1885 et 1886, en classe de rhétorique supérieure. André Suarès, après un brillant succès au Concours général (prix d'honneur de rhétorique), y préparait lui aussi l'École Normale Supérieure où il devait être reçu, mais d'où il ne devait pas sortir agrégé. Maurice Pottecher, après avoir renoncé au Concours, sera l'auteur de nombreuses pièces dont les plus connues sont : *Chacun son trésor* (1899), *la Passion de Jeanne d'Arc* (1904), *Molière et sa femme* (1909), *U Valet noir* (1927) - Il fondera, à Bussang (Vosges), le Théâtre du Peuple dont il a exposé les principes dans un ouvrage intitulé *le Théâtre du Peuple, renaissance et destinée du théâtre populaire* (1899).

André Suarès a consacré à son ami une de ses chroniques de la Grande Revue en janvier 1909, à l'occasion de la représentation de Molière et sa femme, donnée le 15 janvier 1909 à l'Odéon. Cette chronique, intitulée Un lorrain à Paris, fera partie du tome II de Sur la Vie, Collection de la Grande Revue, Éditions Cornély, 1910.

De Maurice Pottecher, André Suarès dira : « Un homme qui s'efface

avec autant de soin qu'on en prend d'ordinaire à s'afficher

Il ne recherche rien, même pas un compliment, pas même la faveur de ceux qu'il oblige... (...)... Il est démocrate, sans ombre de mensonge. Il est beaucoup plus chrétien que catholique. Il est naturellement juste

pour tous les hommes; ou du moins il tâche à l'être... (...)... Il a l'étoffe des sages. »

Maurice Pottecher aura un fils, Jean, pour lequel André Suarès se prendra d'une grande amitié. Jean Pottecher sera tué pendant la guerre 1914- 1918. Les très belles lettres adressées par lui à ses parents seront publiées en 1926 (Éditions Émile-Paul) avec une préface d'André Suarès. Maurice Pottecher ne cessera jamais d'entretenir avec André Suarès les plus affectueuses relations. On lui devra une étude de qualité sur André Suarès dans le Monde français de février 1949.

La famille de Maurice Pottecher était en relation avec les grands-parents lorrains de Paul Claudel. On trouve là l'origine du contact entre les deux jeunes écrivains qui se sont connus à Paris,

pendant leurs années d'études, et ont eu alors pour amis communs Jules Henard et Marcel Schwob.

— C'est le manuscrit de *Connaissance de VEst* de Paul Claudel qu'André Suarès désigne sous le titre raccourci : « votre livre de l'Est. » *Connaissance de VEst* paraîtra en 1907 aux Éditions du Mercure de France.

Lettre 4

— Après une absence de quatre années, Paul Claudel, alors consul de France à Fou-Tchéou, a regagné la France pour y passer plusieurs mois.

Lettre 7

— Cette lettre n'est pas la réponse à la lettre précédente d'André Suarès que Paul Claudel n'avait pas encore reçue le 13 juin 1906. C'est la lettre suivante, en date du 14 juin 1906, qui répond à la lettre de Suarès en date du 11 juin 1906.

La citation *Credo, domine, adjuva incredulitalem meam*, est tirée de Marc, IX, 24.

Etiamsi occident rru, sperabo in eum est une citation approximative de Job, XIII, 15 : *Etiamsi occident me, in ipso sperabo*. *Domine, me amare te* est sans doute une réminiscence de la parole de saint Pierre à Jésus : *Domine, tu scis quia amo te* (Jean, XXI, 15).

L'/n propria venit est une formule de l'Evangile selon saint Jean (I, II) lue chaque jour à la fin de la messe. L'apôtre y rappelle que lorsque le Verbe de Dieu vint, parmi les siens, pour l'In-

carnation, «les siens ne l'ont pas reçu »; mais « qu'il a donné pouvoir de devenir enfants de Dieu à ceux qui l'ont reçu ».

— La première édition de la Ville que Paul Claudel envoie à André Suarès a paru en 1893, à la Librairie de VArt Indépendant, tirée à 225 exemplaires.

— L'écrivain Francis de Miomandre (né en 1880) est, à cette époque, l'auteur d'un recueil de poèmes, les Reflets et les Souvenirs (1904) . Il a consacré un long article à Paul Claudel et à André Suarès dans un petit volume intitulé Claudel et Suarès (Éditions de la Libre Esthétique, 1907). Son nom se répandra dans le grand public, grâce à ses romans dont les plus appréciés seront : Écrits sur de l'eau (1908), le Vent et la poussière (1909), les Taupes (1921).

Francis de Miomandre a fait la connaissance de Paul Claudel, quelques années plus tôt, par l'intermédiaire de Philippe Berthelot.

Lettre 13

— C'est à Maurice Pottecher qu'André Suarès fait allusion quand il parle d'un ami qui est « la meilleure part » de lui-même.

Lettre 14

— Paul Claudel venant d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur, André Suarès lui a envoyé aux Eaux-Chaudes une lettre de félicitations qui n'a pas été retrouvée.

Par l'expression « le petit lapin », Paul Claudel désigne Francis de Miomandre.

— André Suarès, lors d'une visite que lui a faite Paul Claudel à Meudon, a chanté en s'accompagnant au piano la plainte d'Amfortas.

Exécutant très habile, il possède une voix d'un registre naturellement très étendu. Une autre de ses œuvres de prédilection est la Cantate de Saint André. Il commentera « la plainte d'Amfortas » dans deux études qui paraîtront en 1931 {Wagner- Amfortas, Amfortas et l'oiseau, dans *Alusiciens*. Édition originale : Les Livres de Louis Jou. Réédition en 1945 aux Éditions du Pavois).

« La plainte d'Amfortas [dira-t-il] est le cri le plus déchirant peut-être qu'un homme ait fait entendre à la nature. Le désespoir y est égal à la volupté qui l'a causé et au remords qui s'ensuit : [...]... Jamais une plus profonde étreinte n'a serré d'un même embrassement la faute et l'expiation. »

André Suarès fera suivre cette étude d'un texte intitulé *Amfortas et l'oiseau* où il supposera qu'un oiseau dialoguant avec le héros malheureux lui dit : « Tu souffres et tu chantes. Et tu cesses de souffrir quand tu as chanté. Un tel bonheur suffit. » Cette phrase résume la pensée de Suarès sur l'Art libérateur.

Images de la Grandeur d'André Suarès est le titre d'un recueil de poèmes en prose composé en 1898-1899 et publié en 1901. (Éditions Jouaust, Paris). Cette note apposée à la dernière page du *volimae* en donne le ton : « Ces visions ont peuplé les rêves de la solitude et de l'ennui passionnés au cours de deux étés mortels, passés dans l'enfer de la ville et le désert des hommes. »

André Suarès entrera en relations épistolaires avec Francis Jammes en août 1905. Voici le texte de la première lettre que lui

adressera le poète d'Orthèz, après avoir lu Images de la Grandeur
:

Cher Monsieur Suarès,

Je ne peux vous dire encore toute l'admiration que j'ai pour ces sombres merveilles : car vous pensez bien que je ne puis parcourir ces allées sans m'arrêter longuement ici et là. Quel enchanteur! Êtes-vous descendu avec la lampe magique dans cet ardent jardin de ténèbres où le blême Aladdin cueillait des oranges orageuses?

Maintenant une question se pose, plus profonde que la feuillée entêtante où s'enivrent vos hirondelles : ces fruits sont-ils d'En-Haut ou d'en-bas? Je crois qu'ils sont d'En-Haut. Et, s'ils sont d'En-Haut, vous ne devez pas hésiter davantage. Car Là seulement est la paix qui prépare à la Paix.

Que vous avez souffert! Laissez-moi me dire votre ami,

Francis Jammes.

[Lettre inédite datée du 31 août 1905 et communiquée par M"« André Suarès.]

— En juin 1905, Paul Claudel va se reposer aux Eaux-Chaudes (Basses- Pyrénées). Francis Jammes l'y retrouve et le ramène ensuite à Orthcz. Le consul passe quelques jours en juillet chez Je poète et parachève de vive voix une conversion entreprise par lettres depuis plusieurs mois. Le 7 juillet 1905, à la Bastide Clairance (Basscs-Pyrénces), Francis Jammes communie aux côtes de Paul Claudel qui sert la messe célébrée par un père bénédictin, Dom Michel Caillava.

Lettre 15

— L'expression *faelOT philosophicus* signifie : la puanteur philosophique.

Lettre 17

— En juillet 1905, Paul Claudel a accompli avec Francis Jammes un pèlerinage à Lourdes.

Le confesseur dont il vient de retrouver une lettre s'appelle l'abbé Villaume, prêtre « habitué » à Saint-Médard (Paris), mort en 1902.

— La citation *Tu qui es? Principium, qui et loquor vobis* est tirée de Jean, VIII, 25 : *Dicebant ergo ei : « Tu qui es? » Dixit eis Jésus : « Principium qui et loquor vobis. »*

Le texte de Jean, XVII, 24, qui a frappé André Suarès est le suivant : *Pater, quos dedisti mihi, volo ut ubi sum ego, et illi sint mecum, ut videant claritatem meam, quant dedisti mihi, quia dilexisti me ante constitutionum mundi.*

— La citation *Eue quem amas irifirrruitur* est tirée de Jean, XI, 3.

Lettre 18

— U Ermitage de juillet-août 1905 contient dix poèmes de Paul Claudel, réunis sous le titre générique *Vers et composés d'alrxandrins très classiques*. Ces poèmes feront partie du tome IV du Théâtre

igS NOTES

de Paul Claudel qui contient le Repos du Septième Jour et V Agamemnon d' Eschyle (Paris, Mercure de France). Ils seront alors intitulés Vers, d'exil.

Lettre 19

— Durum est contra stimulum calcitrare est une citation approximative des Actes, IX, 5 : Durum est tibi contra stimulum calcitrare.

— La phrase : «J'ai été seul dans le pressoir, j'ai foulé le raisin dans mon délire et personne n'était avec moi » est une traduction abrégée d'Isaïe, LXIII, 3 : Torcular calcavi solus, et de gentibus non est vir mecum; calcavi eos infurore meo, et conculcavi eos in ira mea.

— Le livre que Paul Claudel envoie à André Suarès s'intitule les Grandes Guérisons de Lourdes. Son auteur est le docteur Boissarie (Paris, Éditions P. Téqui, 1900.)

Lettre 20

— L'état de santé d'André Suarès est toujours fragile. Son hypernervosité aggrave les malaises, communs à tous les hommes, dont il a l'occasion d'être atteint. Mais sa faiblesse constitutionnelle n'est qu'apparente. Il doublera le cap des quatre-vingts ans et succombera, le 7 septembre 1948, à une crise d'urémie.

— L'expression Et mari lucrum... est tirée de saint Paul : Philippiens, I, 21.

Lettre 23

— Le passage du Psaume auquel se réfère Paul Claudel est : Dirumpamus vincula eorum et projiciamus a nobis jugum ipso-

rum {Psaume

II, 3). Ce Psaume, « de l'Epiphanie », comme l'appelle Paul Claudel, est souvent utilisé par la liturgie pour honorer la royauté du Christ, mais ne figure pas à l'office de l'Epiphanie,

Lettre 24

— L'étude de Paul Claudel qu'a appréciée André Suarès est intitulée Camille Claudel, statuaire. Elle a paru dans V Occident d'août 1905.

Paul Claudel n'écrira pas d'article sur André Suarès à la mort de celui-ci.

Lettre 26

— Le père d'André Suarès est mort le 13 novembre 1892, et son frère Jean, le 4 novembre 1903, ce qui explique la phrase : « C'est l'époque de l'année où j'ai perdu tout ce que j'ai aimé. »

— Les Quatorze Prières de Francis Jammes ont paru en juillet 1898 dans une plaquette hors commerce imprimée par Faget à Orthez. Elles ont figuré ensuite dans le Deuil des Primevères. (Paris, Mercure de France, 1901.)

— Francis de Miomandre, dans V Occident de novembre 1905, a publié une étude louangeuse intitulée : Un lyrique du nihilisme : Suarès. Il essaie d'y démontrer qu'André Suarès est pessimiste jusqu'au nihilisme absolu et il analyse les éléments de ce nihilisme. « Le lyrisme de M. Suarès est violent, étrange, aigu, profondément naturaliste. Il offre beaucoup d'analogies avec celui de Lautréamont, de Rimbaud, de Claudel. » Et il conclut : « Son ni-

hilisme de pensée, complet, ardent et sombre, ne nuit p>oint à l'expression passionnée du lyrisme de son cœur. »

igS NOTES

Lettre 30

— La citation Non est sanitas in carne mea est extraite du Psaume, XXXVIII, 4. Ce psaume fait partie de ceux dont Paul Claudel donnera une traduction poétique. {Les Sept psaumes de la Pénitence, Éditions de la L. U. F., 1946.)

Le « petit lapin », sous la plume de Suarès, désigne, cette fois encore, Francis de Miomandre.

Lettre 31

— Gaston Deschamps (1861-1931) a pris en 1893 la succession d'Anatole France en qualité de critique littéraire du Temps. Il est généralement peu prisé de la jeune génération littéraire qui lui reproche d'être trop fermé aux tendances nouvelles. C'est ainsi qu'il s'est attiré les blâmes ou les moqueries de Francis Jammes, de Paul Claudel et d'André Gide.

Ce dernier a écrit dans son Journal (7 octobre 1905) : « On lit dans le dernier article de Gaston Deschamps : Je voudrais bien trouver des chef s-d^ œuvre parmi les innombrables romans que la librairie française déverse chaque jour sur le marché des deux mondes. J'accueille volontiers les noms nouveaux et les talents jeunes. Et je ne crois pas qu'il puisse y avoir par ma faute, dans la république des lettres, un Balzac inconnu, un Daudet méconnu, un Ferdinand Fabre inédit ou une George Sand oubliée... Et il n'a jamais parlé de Paul Valéry, ni de Paul Claudel, ni d'André Suarès, ni de Francis Jammes, ni de moi. »

La lettre d'André Suarès à Gaston Deschamps ne sera publiée ni par l'Occident, ni par aucune autre revue.

— L'expression *penna struthionis* signifie la plume de l'autruche.

Lettre 32

— Finalement l' Occident ne fera paraître aucune note d'André Suarès, ni de qui que ce soit, sur Gaston Deschamps.

Lettre 33

— Cette lettre d'André Suarès ne répond pas à la précédente lettre de Paul Claudel, mais à une lettre antérieure qui a été perdue.

— En 1906, Paul Claudel sera nommé consul de première classe à Tientsin et fera fonction de secrétaire à l'ambassade de Pékin.

Lettre 34

— Le livre qu'André Suarès désirerait alors publier s'appelle : *Voici V Homme*, volumineux recueil d'essais en prose poétique. « *Voici VHomme* n'est pas un livre de pensées ni de maximes. Qui-conque a du goût le devrait sentir aux proportions seules de l'ouvrage. *Voici VHomme* est un poème : comme les œuvres de la plus vieille antiquité, il va par bonds et par ellipses. Ni transitions, ni passages, ni escaliers visibles. Il semble être né avant l'art de la rhétorique et l'usage du développement. » C'est en ces termes qu'André Suarès présentera lui-même son livre {Notes sur deux livres. La Grande Revue du 10 octobre 1908).

— L'expression : « la pente du Mercure » est une allusion à la revue du Mercure de France à laquelle Rémy de Gourmont donne alors par ses chroniques régulières une tonalité de philosophie sceptique qui indispose aussi bien Paul Claudel qu'André Suarès.

— Celui-ci a envoyé à Paul Claudel cinq poèmes qui paraîtront dans V Occident de janvier 1906 sous l'appellation : Lais de V adieu. Ils s'intitulent respectivement : Lai de Bérénice, Lai de V Hérodiade, Lai du sacrifice. Lai de la Sainte Chapelle, Lied. Voici comment Paul Claudel présente à Albert Chapon, secrétaire de rédaction de VOccident, les pKîèmes d'André Suarès :

« Mon cher Chapon,

« J'ai pu déterminer ce farouche Suarès à envoyer quelque chose à VOccident pour lequel il ressent une vive sympathie. Il m'a envoyé quelques « lieds » que je vous transmets sous pli séparé. Il me semble que nous commençons à former à votre revue un groupKr qui a une certaine tournure. » (Extrait d'une lettre inédite communiquée par

Albert Chapon et adressée à lui vraisemblablement dans la dernière semaine de décembre 1905).

Les cinq poèmes publiés dans V Occident feront partie du volume Lais et sônes.

— L'œuvre dont le sort inquiète André Suarès est Voici l'Homme. Certaines des pensées contenues dans ce livre pourraient, à son avis, choquer Paul Claudel par le doute religieux qu'elles expriment. La réponse de Paul Claudel le rassurera.

— Ben Sirach est l'auteur du livre inspiré de V Ecclésiastique.

— La citation *In omnibus requiem quaesivi* est tirée de l'Ecclésiastique, XXIV, II.

— *Multiplicasti gentem et non magnificasti laetitiam* est une citation extraite d'Isaïe, IX, 3.

— Le texte : « J'ai trouvé la femme plus amère que la mort. Ne livre pas tes années à la cruelle, ses pas mènent vers l'intérieur de la mort. Et la sagesse aussi est une vanité. J'ai connu que tout est vanité », est un assemblage de plusieurs textes tirés de deux versets des Proverbes, V, 5 et 9 et de VEcclésiaste, I, 14, VII, 27).

— *Subjecta est creatura vanitati non volens* est une citation approximative de saint Paul. [Épître aux Romains, VIII, 20.)

La formule de VEcclésiaste, I, 2 : *Vanitas vanitatum et omnia vanitas* est citée dans V Imitation de Jésus-Christ qui souligne fortement le but essentiel de la vie chrétienne en opposant à l'universelle vanité des choses de ce monde la valeur unique de l'amour de Dieu. C'est pourquoi l'Imitation ajoute ce que Paul Claudel appelle une restriction : *praeter amare Deum et illi solum servire*.

— Qohelet est la transcription du nom hébreu de VEcclésiaste.

— La famille Suarès est d'origine à la fois Israélite et italienne. Le grand-père paternel de l'écrivain, Isaac Azzaria Suarès, naquit à Livourne en 1799 et vint en 1855 se fixer à Marseille après avoir épousé une Marseillaise : Louise-Apolline Marini dont il eut un fils Jacob-David-Alfred Suarès, né à Gênes en 1837. Jacob Suarès vécut à Marseille où il exerça le métier de courtier de commerce. Il épousa à Paris le 11 juillet 1867 Charlotte Cohen qui lui donna

trois enfants : Isaac-Félix Suarès, Abraham-David Suarès et Esther Suarès.

Le premier adopta le prénom d'André et le second celui de Jean. Par sa mère, Isaac-Félix-André Suarès hérita de sang breton puisque Charlotte Cohen avait elle-même pour mère Alexandrine Favre, issue d'une famille terrienne et catholique de Bretagne.

Lettre 39

— Tune surrexit Job et scidit vestimenta sua; et dixit : nudus sum est une citation abrégée de Job, I, 20-21. Voici le texte intégral : Tune surrexit Job, et scidit vestimenta sua, et tonso capite corruens in terram, adoravit et dixit nudus egressus sum de utero matris meae, et nudus revertar illuc.

— L'ouvrage dont André Suarès parle en post-scriptum est : Voici VHomme. Le livre de Paul Claudel que les Éditions du Mercure de France ont publié et qu'André Suarès prend pour modèle est la première édition de Connaissance de l'Est (1900).

— André Suarès manifeste ici à l'égard des Israélites des sentiments d'hostilité que l'on peut certainement attribuer à un emportement passager. Nous reproduisons ci-dessous le texte d'une lettre que MTM« André Suarès retrouvera dans les papiers de l'écrivain et dont le destinataire est inconnu. Cette lettre est l'exacte expression de la position spirituelle d'André Suarès vis-à-vis des Juifs et du judaïsme :

3 juillet.

Votre question. Monsieur, est de celles que je ne me laisse poser par personne.

Il y a plus d'une race en moi. Et je ne me sens d'aucune. Si les Juifs sont une race, qu'ils disparaissent.

J'ai horreur de la race. Il n'est de race, que là où il n'y a pas d'individus. A mes yeux, la race est le troupeau : la race est la Barbarie. Je fais la Guerre à tous les Barbares, en tous les ordres. Je suis antisémite avec les Juifs, et pour les Juifs avec les antbémities.

Croyez, Monsieur, à mes très bons compliments.

SuARàs.

Lettre 40

— Coenaculum grande, stratum est une expression tirée de Luc, XXII, 12, dont le texte est exactement : coenaculum magnum stratum.

— L'abbé Baudrillart, alors confesseur de Paul Claudel, est le futur cardinal, recteur de l'Institut catholique de Paris et membre de l'Académie française. Le 3 novembre 1911, à l'occasion de la messe du Saint-Esprit, en l'église des Carmes, il fera un sermon sur le thème Piété agissante, piété éclairée, piété aimante qui reprendra les arguments poétiques du Magnificat de Paul Claudel.

— L'allusion d'André Suarès à Job est un rappel des conseils innombrables que Job, retiré dans le désert, reçut de ses trois amis, Eliphaz de Théma, Baldad de Suhé et Sophar de Naama, alors qu'il était dégoûté de la vie. (Taedet animam meam vitae meae, Job, X, I.) Mais en face de ces suggestions amicales, Suarès estime qu'il n'a le droit d'escamoter aucune des doctrines proposées. (Le Supplantator est celui qui donne un croc-en-jambe.)

Lettre 42

— La citation *Qui accipiunt cum laetitia est* sans doute une réminiscence de Luc, VIII, 13 ; *qui cum audierint cum gaudio suscipiunt verbum*.

— La citation *Qui audiunt sicut carmen musicum* a pour origine un texte d'Ezéchiel, XXXIII, 32 : *Et es eis quasi carmen musicum*.

— Le texte : « Et même si une mère oubliait son enfant, et moi je ne l'oublierais pas, dit le Seigneur des armées » est une réminiscence d'Isaïe, XLIX, 15 : *numquid oblivisci potest mulier infantem suum, ut non misereatur filio uteri sui? Etsi illa oblita fuerit, ego tamen non obliviscar tui*.

Lettre 43

— Les deux amis fidèles dont André Suarès parle sont Maurice Pottecher et Edouard Latil. Il fei;a de nouveau allusion à ce dernier dans la lettre du 2 février 1906 {n° 45}.

Lettre 44

— En 1906, lors de l'application de la Loi de séparation de l'Église et de l'État, les inventaires des biens religieux donnent lieu à des manifestations de défense catholique. Les fidèles ayant voulu interdire l'accès de certaines églises aux fonctionnaires chargés d'accomplir les formalités, les troupes ont dû intervenir pour rétablir l'ordre. Paul Claudel a participé à la protection de Sainte-Clotilde, de Saint-Roch et de Saint-Pierre-du-Gros-Caillo.

— Alfred Vallette, directeur des Éditions du Mercure de France à qui Paul Qaudel avait soumis le manuscrit de *Voici V Homme*, d'André Suarès, a refusé de le publier.

Lettre 45

— « L'ami de Toulon » qui veut aider André Suarès à publier *Voici r Homme* est Edouard Latil, un industriel artiste et lettré qui demeurera l'un de ses plus fidèles et sûrs amis. Depuis 1899 il entretient avec lui une correspondance qui ne prendra fin qu'à sa mort.

Lettre 46

— Adrien Mithouard (i 864-191 9) a fondé la revue *V Occident* en collaboration avec Albert Chapon. Il est l'auteur d'essais philosophiques et de recueils de poèmes : *U Récital mystique*, *l'Iris exaspéré*, *le Tourment de l'Unité*, *les Impossibles Noces*, *le Pauvre Pécheur*. Il abandonnera la littérature « active » pour la politique et deviendra président du Conseil municipal p>endant la guerre 1 914-1918. Contrairement à ce que pense Paul Claudel, *V Occident* est disposé à patrormer des éditions.

Lettre 47

— C'est Rémy de Gourmont qu'/'\ndré Suarès désigne par l'expression « le mauvais clerc ».

— La Lettre sur les dogmes qu'André Suarès regrette de n'avoir pas reçue, est un texte rédigé par Paul Claudel, à la demande de plusieurs de ses amis. Cette « lettre » est imprimée et se présente comme un tract de quatre pages sur papier de Chine. Elle porte le titre : *Abrégé de toute la doctrine chrétienne*. Paul

Claudiel l'enverra à Francis Janunes, à Arthur Fontaine et à Jacques Rivière. En voici le texte intégral :

Abrégé de toute la doctrine chrétienne.

— Dieu est l'Être parfait, en qui toute puissance est acte, inaccessible à nos sens, et de qui nous pouvons affirmer seulement qu'il est et ce qu'il n'est pas.

— A quoi reconnaissons-nous un être vivant que nous ne voyons pas ? Au mouvement qu'il détermine. La taupe sous la terre, le lièvre dans la haie, le cœur sous les doigts. Or nous voyons que tout l'univers remue. Tout en ce monde est mouvement et témoigne de l'agitation sacrée de la créature, toujours en état de création, incapable d'exister par elle-même, de subsister, en présence du Créateur immobile; tout trahit l'afflux.

— La foi nous permet d'aller plus avant dans le mystère de la physiologie divine et d'y distinguer trois relations, ou fonctions, ou rôles, ou personnes : le Père, qui engendre; le Fils, ou Parole, ou Raison, qui en existant dit éternellement au Père ce qu'il est; V Esprit, ou Émanation, ou Amour, qui est de l'un à l'autre la Procession, l'Haleine inspirée et aspirée :

— Dieu étant tout-puissant n'a créé que des choses bonnes. On appelle bonne une chose exactement adaptée à son service : une bonne plume, un bon cheval; plus ou moins bonne suivant que plus ou moins adaptée. Dieu n'a créé que des choses très bonnes, c'est-à-dire parfaitement adaptées suivant leur ordre à lui rendre un témoignage évident, à le clarifier. L'imperfection de l'ouvrage ne résulte en effet que d'un obstacle étranger à la volonté de l'ouvrier.

— Or, nous voyons qu'actuellement et en fait les choses ne sont plus très bonnes, c'est-à-dire parfaitement adaptées à nos yeux à rendre à leur Créateur un témoignage clair. Nous ne comprenons plus leur langage. Que dire, si nous nous regardons nous-mêmes?

— Nous vivons donc dans un état de désordre. Il y a eu une viciation de V Ordre primitif, du commandement qui a enjoint aux choses d'apparaître; un gauchissement de certains rouages qui cause du frottement daas tout l'appareil. •

— Ce désordre par définition ne peut être l'œuvre du Créateur.

puisque toute chose est bonne de ce seul fait qu'elle est son œuvre. Il ne peut donc ôtrc l'œuvre que de la créature libre, libre de se prendre elle-même pour fin, au lieu de Dieu qui n'a pas de fin. Différence, préférence. Cette préférence vicieuse est le péché dit originel, qui a pour cause cette différence originelle d'avec Dieu en qui l'être se complaît, se plaît en tant que tel.

— La conséquence du p>éché originel, par qui l'être fini se choisit pour fin, est la Fin, ou mort, ou séparation. Séparation des anges rebelles éternellement inassimilables à la vie, mort de l'homme qui perd son corps ou la différence essentielle en qui il s'était complu.

— Par le péché l'homme a soustrait à Dieu son corps, le service de son corps (à qui toute la nature se rattache solidairement). Il cesse d'être adapte. Ce qu'il a dérobé innocent, il ne peut le rendre pécheur. Dieu seul peut rendre Dieu (ou l'œuvre de Dieu) à Dieu, par une espèce de recréation, de régénération. — Fiat, dit le Père, voluntas mea. — Fiat voluntas lua, répond le Fils.

— Après la faute, l'homme cache, avoue, retrouve, enfouit son origine et son larcin au ventre de la femme : Dieu ressort après les générations révolues du sein de Marie Immaculée.

— Par la faute l'homme a accepté la fin, ou mort, ou limite, ou séparation; par la croix, le Fils de l'homme a accepté la fin, ou mort, ou destruction de la limite et de la séparation.

— Par notre union au Christ, son chef, dans l'unité visible de l'Église, le corps des fidèles est restitué à Dieu.

— Il faut communiquer au Christ. Pour tenir à la tête, il faut être corps. Nous sommes corps de l'Église par notre soumission à la forme, c'est-à-dire aux pasteurs légitimes, et par notre participation à la vie, c'est-à-dire aux sacrements qui en sont les canaux.

— Le Christ est avec nous. Il ne cesse pas d'être présent à son Église, comme docteur par le pape et la hiérarchie, comme médecin par le sacrement de pénitence, comme nourriture par l'Eucharistie.

— Ainsi la joie éternelle n'est pas loin de nous. Ce n'est pas un rêve ou un appétit morbide, c'est un besoin organique et légitime de notre nature, le plus essentiel. « Le Royaume des Cieux est en nous. » Il réside dans un acte libre de notre volonté, dans un consentement à la Grâce qui nous sollicite. Royaume, soumission à un « ordre » accepté. Il consiste dans l'ordre restitué de la créature soumise à son Créateur et, à sa place, participant à sa vie. *Fiat voluntas tua.*

— C'est pourquoi la Vérité catholique s'apprend le mieux, non pas théoriquement par le seul mouvement de la tête qui écoute,

mab pratiquement par le placement de toute notre personne dans son ordre vrai, comme un mot qui est mis à sa place, par l'orientation dans le site, par le service dans le corp».

— La citation *Memoria vestra comparabitur cineri et redignitur in lutum cervicis vestrae* est extraite de Job, XIII, 12.

— La formule *Tacete paulisper* qui signifie « Taisez-vous un peu » est sans doute une allusion aux exhortations à l'attention par lesquelles débutent volontiers les interlocuteurs dans le Livre de Job.

Lettre 49

— Paul Claudel a envoyé à André Suarès une somme d'argent pour l'aider à publier *Voici l'Homme*. Le souscripteur passionné qui fait la moitié des frais de publication est Edouard Latil, dont André Suarès a déjà parlé dans ses lettres des 30 janvier et 2 février 1906 (nos 43 et 45).

— L'amitié, vieille de quinze ans et qui, aux dires d'André Suarès, n'en finit pas de mourir, est celle de Romain Rolland.

C'est à l'École Normale Supérieure que les deux écrivains se sont connus, attirés l'un vers l'autre par une commune passion pour la musique. La priorité accordée par l'un au fait social et par l'autre au phénomène individuel sera à l'origine d'un désaccord que n'empêcheront finalement pas de triompher des exhortations aussi sensées et sensibles que celle dont une lettre de Romain Rolland nous offre l'exemple :

«...Encore une fois, je trouve bien que tu sois comme tu es. Mais je suis comme je suis. Tu ne me comprends pas. — Il est dangereux de s'obstiner à faire marcher ensemble, côte à côte, du

même pas, deux êtres trop différents. En amitié, comme en amour. Faisons chacun notre tâche, et ne perdons pas nos forces à nous affirmer l'un contre l'autre. Nous sommes alliés contre la médiocrité du monde.

Ton Romain Rolland. »

(Fragment de lettre inédite datée du 16 février 1908 et communiquée par M^o*e Romain Rolland.)

Lettre 50

— Le drame dont Paul Claudel vient d'achever le « recopiage » est *Partage de Midi* que la Bibliothèque de Y Occident va publier en 1906 avec un tirage limité à 150 exemplaires sur hollande numérotés à la presse et non mis dans le commerce.

Lettre 51

— Paul Claudel, après avoir essuyé le refus d'Alfred Vallette aux Éditions du Mercure de France, a proposé à André Suares de confier son manuscrit aux Éditions de V Occident où lui-même va publier *Partage de Midi*. La Bibliothèque de V Occident acceptera d'entreprendre l'édition de *Voici l'Homme*.

Lettre 52

— La citation *InUrpone tuis interdum gaudia curis* « Fais alterner tes plaisirs et tes soucis », est tirée d'Ovide.

— Le 15 mars 1906, Paul Claudel épousera M^{^^} Reine Sainte-Marie Perrin en la chapelle de l'hospice des Incurables de Lyon.

— Le « petit document » que Paul Claudel envoie à André Suares est V Abrégé de toute la doctrine chrétienne qui lui avait été

déjà réclamé dans la lettre du 22 février 1906 {n° 48}.

— André Suarès, lisant cette lettre, y porte au crayon les notations suivantes : Après «j'en garde une impression de mélancolie», il écrit : Et moi, quelle déception! Après : « Écrivez-moi et je vous écrirai » : Aon — écris-moi et je te répondrai. Après : « Je vous ai envoyé ma petite feuille, n'est-ce pas? » : Hé, je n'ai que faire de petites feuilles, c'est de grand cœur que j'ai besoin. Dans la marge, il trace cette phrase, qui semble se rapporter au désir exprimé par Paul Claudel de recevoir une réponse : NON, tu m'as trompé.

Lettre 57

— Paul Claudel demeurera en Chine jusqu'en 1909. Pékin sera pour lui une étape sur le chemin de Tientsin où il vient d'être nommé consul. C'est encore à VAbbrégé de toute la doctrine chrétienne qu'il fait allusion dans son post-scriptum en l'appelant : « Ma petite feuille. »

Lettre 59

— L'expression Vocans quem devoret est une réminiscence de la phrase de la Première Épître de saint Pierre, V, 8 ; quasrens quem devoret.

— L'ami d'André Suarès, qui demeure dans les Vosges, est Maurice Pottecher, celui qui réside en Provence est Edouard Latil.

Lettre 60

— Cinq ans auparavant, en 1901, André Suarès a fait la connaissance de celle qui deviendra sa compagne, M^{lle} Alber-

tine Thomann.

— Il évoque de nouveau le jour de la mort de son frère Jean, le 4 novembre 1903, en parlant de « tel jour de novembre qui l'a coupé de toute la terre ».

Lettre 61

— La citation *Nuntius bonus de terra longinqua* est sans doute une réminiscence lointaine de Josué, IX, 6 : *De terra longinqua venimus pacem vobiscum facere cupientes*.

— Paul Claudel est en train d'écrire l'ode intitulée *l'Esprit et l'Eau*, la deuxième de ses Cinq Grandes Odes. Il s'inquiète du retard apporté à la publication de *Partage de Midi* par les Éditions de V Occident.

— A l'occasion de l'affaire Dreyfus, les rapports qu'il entretenait avec Maurice Pottecher, dont les opinions ne concordaient pas avec les siennes, ont subi un refroidissement. (Par la suite, les deux amis reprendront, épistolairement, un contact affectueux mais ne se reverront plus).

— Le 21 janvier 1907 naîtra Marie, première fille de Paul Claudel. C'est à l'occasion de cette naissance que le poète, dans la joie de la paternité, écrira *Magnificat*, sa troisième Ode.

Lettre 62

— U Occident de juillet 1906 a publié un fragment tiré de *Voici l'Homme* et intitulé *Églises*, qui comporte pour sous-titres : *Mon Royaume pour une certitude. Contre l'Église, Voix de l'Église, Croisade, Source de la Prière, Églises du monde*.

— *Le Saint* est un roman de l'écrivain italien Fogazzaro.

— André Suarès a habité Meudon avant de venir, en 1906, se fixer à Paris : 17, rue Méchain, XIV-".

Lettre 64

— Le Cantiquu de Mesa est un des sommets de Partage de Midi. Paul Claudel y a exprimé l'exaltation du pécheur repentant qui, dans une impression de soulagement, attend la mort et se confie solennellement à Dieu.

Lettre 65

— .André Suarès, qui n'avait pas reçu de lettres de Paul Claudel depuis plusieurs mois et qui avait renoncé à écrire à son lointain ami, a été touché le même jour, 13 novembre 1906, par les deux lettres expédiées les 9 et 17 septembre de Tientsin. C'est ce qui explique que le soir même il réponde à Paul Claudel pour corriger reflfet de sa lettre de rupture écrite la veille.

André Suarès exhale dans cette lettre une désespérance aussi grande parce que c'est le jour anniversaire de la mort de son frère (4 novembre 1903)-

— « Dieu n'habite pas les corps bien portants » est une formule connue dont le pessimisme souligne avec excès que la souffrance est un élément inévitable de la vie spirituelle authentique. Elle s'apparente, par exemple, au jansénisme de Pascal voyant dans la maladie l'état normal du chrétien.

— Albert Chapon est, à la fois, le secrétaire de rédaction de l'Occident et le directeur des Éditions que patronne la revue. Aux côtés de son grand ami Adrien Mithouard, il se dévouera sans compter pendant 13 années (de 1901 à 1914) pour faire vivre une tribune littéraire qui jouera un rôle important dans le rayonne-

ment de la spiritualité française au début du xx^e siècle. Le comité de rédaction de la revue comprend, outre Adrien Mithouard et Albert Chapon : René de Castéra, Maurice Denis, Louis Rouart, Robert de Souza et Francis Viélé-Griffin. Parmi les collaborateurs, on remarque : Maurice Barrés, Paul Valéry, André Gide, Vincent d'Indy. André Suarès évoquera en 1922 les milieux fraternels de V Occident et la grande amitié de Mithouard et d'Albert Chapon dans un ouvrage collectif, intitulé la Bièvre [Éd. Corrozet, Paris], dont il rédigera l'introduction et la postface. Il y dira notamment : « Au collège même, à Stanislas, la musique avait donné à Adrien Mithouard son cher ami Albert Chapon, ce modèle de dévouement, dont l'affection fidèle, après l'avoir secondé en tout, se prolonge au-delà de la tombe. J'estime très haut cette union fraternelle de la pensée qui est le propre de l'amitié virile et son plus pur privilège. » [/« memoriam d'Adrien Mithouard,]

Lettre 67

— Cette lettre répond à la fois aux trois lettres de Suarès datées des 27 octobre, 2 novembre et 3 novembre 1906.

— L'expression *Et ego rejiciam vos* est tirée de Matthieu XI, 28.

— La citation *Durum est contra stimulum calcitrare* a déjà été employée par Paul Claudel dans sa lettre du 2 septembre 1905. Elle est tirée des Actes, IX, 5.

— Le Bénédictin Dom Besse, ami et conseiller de Paul Claudel, était maître des novices à l'abbaye de Ligugé. Après l'expulsion des ordres monastiques, les Bénédictins de Ligugé sont allés se fixer à Chévetogne, dans le Luxembourg belge.

— L'expression allemande *Muss es sein?* qui signifie Cela doit-il être? constitue l'argument du IV^e quatuor de Beethoven. Trois mois plus tard, Paul Claudel emploiera de nouveau cette formule pour stimu-

1er Jacques Rivière, sollicité comme André Suarès par la foi catholique, et comme lui hésilam : « Venez à Dieu qui vous appelle. Je le sais, c'est un moment de terrible angoisse, mais il le faut. C'est la question qui fait le thème de l'un des derniers quatuors de Beethoven. *Muss es sein?* Et cette grande âme répond sur des notes altérées. *Es muss sein! Es muss sein!* » (Tientsin, 3 mars 1907, Correspondance Rivière-Claudel, Pion, 1926.)

A l'occasion d'une conférence sur Romain Rolland (Bruxelles, 1948), Paul Claudel commentera une fois encore la question et la réponse que Beethoven en 1826 a inscrites en tête de son Seizième quatuor en fa majeur, op. 135. Romain Rolland commentera longuement ce quatuor dans son ouvrage consacré à Beethoven, les Grandes Époques créatrices. I. La Cathédrale interrompue. II. Les derniers Quatuors.

— « Les Sept O » désignent les sept « antiennes à Magnificat » des vêpres du 17 au 23 décembre parce que ces antiennes commencent par O (*o Sapientia!* etc..) La beauté de leur mélodie grégorienne et celle de leur texte exprimant une fervente attente du Messie libérateur les font considérer comme l'un des chefs-d'œuvre de la liturgie.

Lettre 68

— Cette lettre a été envoyée avant qu'André Suarès ait reçu celle de Paul Claudel en date du 17 décembre 1906.

Lettre 69

— Ferdinand Brunetière (1849- 1907) avait été l'un des professeur d'André Suarès à l'École Normale Supérieure. Il avait fait obtenir à son ancien élève le prix Montyon de littérature (mille francs) pour son ouvrage consacré à la Bretagne : *Le Livre de l'Émeraude*. (Éditions Calmann-Lévy, Paris, 1902.)

André Suarès n'a jamais perdu une occasion de lui manifester sa gratitude. Dans une lettre (adressée soit à son frère Jean, soit à Edouard Latil) dont il a gardé copie et qui semble dater de 1903, il a écrit :

« J'ai dit et j'ai publié autrefois beaucoup de mal de Brunetière. J'ai appris à l'estimer depuis. Quoi qu'il arrive, pour moi il a valu mieux que les autres.

« Brunetière passera toujours le premier, je lui suis attaché par une

affectueuse reconnaissance; non seulement il m'a accueilli, lui seul et le premier, mais aujourd'hui encore, lui seul me traite de telle sorte que la politesse des autres me paraît froide, si je la compare à l'espèce de profond intérêt qu'il semble prendre à mes œuvres.

« Brunetière a été beaucoup plus que flatteur, — qu'ai-je affaire de flatterie?

« Il a été amical, il a eu cette vraie bonté qui naît du cœur. Je ne puis douter qu'à ses yeux, je ne suis pas pareil aux autres; cela m'a été doux non comme louange; mais c'est me comprendre : seule justice qui vaille. » (Lettre inédite communiquée par M^{^^} André Suarès.)

— André Suarès redira son estime pour Brunetière dans une étude publiée par la Grande Revue du 25 février 1908 puis incorporée au Tome i^{er} de ses essais réunis sous le titre *Sur la vie*. (Edition originale, collection de la Grande Revue, Paris, 1909. Réédition augmentée, Éditions Émile-Paul, Paris, 1925.) En outre, il fera précéder son étude sur Ibsen d'un avant-propos qui témoigne une fois encore de ses sentiments de reconnaissance. C'était en effet Brunetière qui, le premier, avait apprécié cette étude et l'avait fait paraître dans la Revue des Deux Mondes (15 août et 15 septembre 1903). Voici la première phrase de l'introduction de Suarès : « Je ne vous ôterai point, dans la mort, la part de respect et d'affection que vous avez conquise sur mon cœur rebelle; mais au contraire, je la ferai plus grande, maintenant que vous en avez plus besoin, et qu'au regret de votre perte, mesurant le prix de votre présence, je sens grandir le sentiment de ce que je vous ai dû. » (*Trois Hommes : Pascal, Ibsen, Dostoïevski*, Éd. de la N. R. F., 1913. Réédition en 1950)

— Le désir d'André Suarès d'entrer dans la carrière consulaire a Correspondu seulement à une velléité, presque à une boutade.

— Goudéa était prince de Tellô, ville de Mésopotamie, dans la région sumérienne. (Basse-Ghaldée.)

— Voici l'Homme d'André Suarès, ayant captivé Élémir Bourges, a recueilli sa voix à l'occasion du prix Concourt décerné à la fin de l'année 1906. Si l'on en croit Paul Claudel, dans sa lettre du 30 juin 1907, deux autres voix se sont portées sur André Suarès, celles de Léon Hennique et de Rosny aîné. Cette année-là, c'est Dingley l'illustre écrivain, de Jérôme et Jean Tharaud, qui a obtenu le prix Concourt. Il pourrait paraître étonnant que certains des membres de l'Académie Concourt aient songé à cou-

ronner un recueil d'essais philosophiques et non pas un roman. Mais il faut admettre qu'en

1906 les partisans d'André Suarès n'avaient pas encore interprété de façon restrictive le Testament des Concourt, comme semble le faire de nos jours l'unanimité des Académiciens. Reportons-nous au document. Nous y lisons cette phrase qui justifie le vote pour Voici l'Homme : « Ce prix sera donné au meilleur roman, au meilleur recueil de nouvelles, au meilleur volume d'impressions, au meilleur volume d'images en prose et exclusivement en prose publié dans l'année. »

Lettre 71

— Cette lettre répond à des questions posées à Paul Claudel dans une missive qui n'a pas été retrouvée.

Lettre 72

— La citation *Facienti quod in se non negatur gratia est tirée de l'adage : Facienti quod in se est, Deus non denegat gratiam* par lequel on veut exprimer que l'homme répondant avec bonne volonté aux avances de la grâce sera conduit vers la justification.

Lettre 73

— Cette lettre répond, non à la précédente que Suarès n'a pas encore eu le temps de recevoir mais à celle du 2 février 1907.

— Et *enim duo in carne una* est une formule que l'on trouve dans la Genèse II, 24, V Évangile selon saint Matthieu, XIX, 5 et VÉpître aux Éphésiens, V, 31.

Lettre 74

— C'est par ironie qu'André Suarès appelle Lavedan « le poète du Duel ». Le Duel est une pièce en trois actes représentée pour la première fois à la Comédie-Française le 17 avril 1905.

— Et aurum terrae illius pessimum est signifie : « Et l'or de cette terre est détestable. »

Lettre 75

— La citation incomplète de Dostoïevski est tirée de VIdiot.

— Paul Claudel ne sera pas envoyé en mission à Calcutta. Il demeurera à Tientsin jusqu'en 1908.

Lettre 77

— La citation Οἴῃ 8'AlàvToç ^mjt] [TeXafiWvtaSao] V6091V açeoTTjxei signifie : « l'ombre d'Ajag [le fils de Télamon], se tenait à l'écart, seule. » Elle est extraite d'Homère. {Odyssée, XI, 543.}

— Quand André Suarès dit que « ceux de l' Occident comme les autres » lui tournent le dos, il se laisse abuser par son amertume du moment, car Adrien Mithouard et Albert Chapon sont justement en train de lui prouver leur confiance en publiant son nouvel ouvrage : Bouclier du Zodiaque.

— Les Cinq Grandes Odes suivies d'un processionnal pour saluer le siècle nouveau seront publiées finalement en 1910 par la Bibliothèque de

NOTES i2I5

VOccid^nt (tirage limité à 215 exemplaires). En 1905, les mêmes Éditions ont déjà publié la première Ode — Les Muses —

sous la forme d'une plaquette. Les Cinq Grandes Odes seront ré-éditées par les Éditions de la .Y. R. F. en 1912 puis en 1913, avec des arguments complémentaires.

— La note d'André Suarès concernant Huysmans a dû être tracée par lui directement sur son exemplaire d'/l Rebours, paru en 1884.

Dans la Grande Revue (juin 1907), André Suarès a écrit un article intitulé Huysmans, Conversions dans lequel il a expliqué le processus de la conversion du romancier. Citons cette phrase qui résume l'étude : « Huysmans est le type du converti et du commun néophyte. Non seulement il a commencé par ne pas croire; mais il niait. »

Lettre 79

— C'est à La Grande Revue qu'André Suarès collabore alors régulièrement à la fois sous son nom quand il y publie de longues études occasionnelles, et sous le pseudonyme Yves Scantrel, dans ses chroniques intitulées Sur la vie. En 1910, Alain Fournier commentera ainsi cette collaboration : « Félicitons la Grande Revue des notes Sur la vie qu'elle nous donne depuis trois ans. Suarès sous le pseudonyme de Scantrel y parle à la foule. C'était une entreprise singulièrement audacieuse, que d'offrir à ce solitaire l'occasion de parler de « l'enfer » où il est plongé, d'écrire chaque semaine la critique de ce monde où « rien n'est ». [Sur la vie. Essais dans la Nouvelle Revue Française du 1^{er} avril 1910.]

La pièce de Suarès qu'il est question de jouer est la Tragédie d'Électre et Oreste publiée en 1905 par Charles Péguy. (Cahiers de la Quinzaine, 6^e série, n° 11.) Cette œuvre intéresse Gabriel Boissy mais finalement elle ne sera pas portée à la scène. En no-

vembre 1950,^{1a} Radiodiffusion française lui donnera la publicité qu'elle mérite, sous le patronage d'Henry Barraud, avec une mise en ondes de Jean Doat.

L'Art poétique de Paul Claudel comprend : Connaissance du temps. Traité de la Co-connaissance au monde et de soi-même. Développement de l'Église. Il verra le jour le 21 juin 1907, sous le signe des Éditions du Mercure de France. André Gide, qui en corrige alors les épreuves, a écrit dans son Journal (16 mai 1905) : « Perplexités, en corrigeant pour Claudel les épreuves de Co-connaissance au monde et de soi-même; si souvent la grammaire et la syntaxe y sont volontairement violentées que je crains, par endroits, de prendre pour faute quelque anomalie délibérée. »

216 NOTES

Lettre 80

— Le Zeitgeist signifie « l'Esprit du temps ».

— Les deux traités de Paul Claudel qui, d'après celui-ci, auraient des points de ressemblance avec l'évolution créatrice sont : Connaissance du temps et Traité de la Co-connaissance au monde et de soi-même. Dans sa lettre du 10 janvier 1908, Paul Claudel se référera à une opinion de Bergson sur « les effets imprévisibles et disproportionnés aux causes ».

Bergson et Paul Claudel échangeront plus tard quelques lettres cordiales, mais sur un plan plus intellectuel qu'amical.

— L'expression Ipse posuit fines est une réminiscence de la formule du Psaume CXLVII, 14 : Qui posuit fines tuos pacem.

— L'origine de la citation *Omnia fecit valde bona* se trouve dans la Genèse I, 31 : *Viditque Deus cuncta quae fecerat, et erant valde bona.*

La revue belge *Antée*, qu'en 1906 André Gide et Francis Vielé-Griffin ont tenté de ranimer, cessera de paraître en 1908. Paul Claudel y a publié la traduction d'un poème de Coventry Patmore dans le numéro de janvier 1906. Il traduira plus tard quelques poèmes du recueil intitulé *The unknown Eros* et les fera paraître dans la *Nouvelle Revue Française*, précédés d'une étude de Valéry Larbaud sur Coventry Patmore (numéros des 1^{er} septembre et 1^{er} octobre 1911).

— Philippe Berthelot (1866- 1934) est alors sous-directeur des affaires d'Asie au Quai d'Orsay. Il sera nommé ministre plénipotentiaire en 1911. Pendant la guerre 1914-1918, il jouera un rôle diplomatique important qui lui vaudra d'être nommé directeur des affaires politiques puis ambassadeur et secrétaire général du ministère des Affaires étrangères jusqu'en 1932. Il a connu Paul Claudel dès 1902 en Chine, et il entretiendra avec lui, jusqu'à sa mort, les relations les plus amicales.

— Le peintre Auguste Bréal, fils de Michel Bréal, est un ami intime de Philippe Berthelot qui le fera connaître à Paul Claudel. Il a accompli ses études avec André Gide à l'École alsacienne.

— André Suarès, qui juge qu'il a toujours vingt-trois ans par le manque de succès, est alors âgé de trente-neuf ans.

Lettre 82

— Cette lettre est une réponse écrite le même jour que la lettre précédente, tout de suite après la réception de la lettre de Paul

Claudiel en date du 30 juin 1907.

— C'est encore à la représentation éventuelle d'Élektre et OreïU que fait allusion André Suarès.

Lettre 83

— La Qtiatrième Ode de Paul Claudel s'appelle la Aluse qui est la grâce. Elle a été écrite à Tientsin en 1907. Elle a pour thème « l'invasion de l'ivresse poétique » et consiste en un dialogue du poète « avec la Muse qui devient peu à peu la Grâce ».

— Paul Claudel, en 1900, avait hésité entre la prêtrise et la poursuite de sa carrière diplomatique. A l'issue d'une retraite à l'abbaye de Ligugé, et sur les conseils des Bénédictins, il avait choisi la vie laïque et il avait rejoint son poste en Chine au début de l'année 1901.

— Le mot anglais peeiiish signifie : « désagréable à entendre, désobligeant ».

— Gabriel Frizeau est un lettré bordelais ami de Francis Jammes. Comme ce dernier, il a été ramené à la foi par Paul Claudel.

— En disant « Néron seul l'a connu », Paul Claudel veut exprimer ironiquement cette idée que Néron seul a connu « le développement harmonieux et intégral » de sa nature en se donnant à fond au Mal et en n'apF)ortant aucune entrave à ce qu'il croyait être son génie d'artiste. De son côté, André Suarès — est-ce un écho à cette réflexion de Paul Claudel ? — consacrera une page à Néron dans ses Réflexions SUT la décadence {La Grande Reiue des 25 août et 10 septembre 1907). Il dira notamment de l'emjxr-

reur : « Il est le vrai héros de la décadence. En parodiant la souveraineté, il aide au grand œuvre de la destruction. »

218 NOTES

— Les deux livres de Paul Claudel qui viennent de paraître avec le même achevé d'imprimer (21 juin 1907) sont : Art poétique (édition originale) et Connaissance de l'Est (deuxième édition, en partie originale) .

Lettre 84

— Quand André Suarès écrit : « Après dix-huit ans, j'ai été refusé par tout jury, en tout concours ou examen », il rappelle son échec à l'agrégation, alors qu'il était élève à l'École Normale Supérieure.

— André Suarès n'abandonnera pas le projet qu'il a formé de composer des Odes, mais ces Odes ne seront pas publiées de son vivant.

— Francis Jammes s'est fiancé le 19 août 1907, à Lourdes, avec Geneviève Gœdorp, dont le nom a une consonance hollandaise mais est porté par une famille de militaires fixée en France depuis de longues générations. Le mariage du poète d'Orthez avec Geneviève Gœdorp aura lieu le 8 octobre 1907 à Bucy-le-Long (Aisne).

— Cette lettre répond aux deux lettres de Suarès en date du 29 juillet 1907.

— Le romancier Élémir Bourges (1852- 1925) est un des meilleurs amis de Paul Claudel par l'intermédiaire duquel il a appris à connaître et à aimer l'œuvre d'André Suarès.

— Le Processionnal dont parle Paxol Claudel prendra pour titre définitif : Processionnal pour saluer le siècle nouveau. Il paraîtra à la suite des Cinq Grandes Odes.

— Le projet de porter à la scène Partage de Midi, à Berlin, en 1907- 1908, ne se réalisera pas, mais Franz Blei, traducteur allemand d'André Gide et recommandé par ce dernier à Paul Claudel, mènera à bien la première traduction en langue étrangère de Partage de Midi.

Lettre 88

— Le drame en un acte de Suarès que vient de publier la Revue de Paris dans son numéro du 1^{er} octobre 1907 s'appelle les Bourdons sont en fleur. Il met en scène saint François d'Assise.

— Le livre qu'ont publié les Éditions de V Occident sans que la revue V Occident en parle est Bouclier du Zodiaque (édition originale, 1907). André Suarès dira de son nouveau livre : « Bouclier du Zodiaque est un bouclier de symboles. Qu'on le veuille ou non, c'est une œuvre religieuse, en ce sens qu'elle aspire à l'unité et vit dans l'unité. » {Notes sur deux livres dans la Grande Revue du 10 octobre 1908.) Alain Fournier, deux ans plus tard, définira Bouclier du Zodiaque par ces mots : « Une sombre procession d'astres. » {Nouvelle Revue Française du 1^{er} avril

Lettre 89

— Paul Claudel, répondant à la lettre d'André Suarès du 1^{er} septembre 1907, a lu par erreur : « Je sens par moi-même que je serais moins si j'avais cru » au lieu de « je serais moiru ». C'est ce que confirme le post-scriptum de la lettre d'André Suarès en date du 4 décembre 1907 (no 91).

Lettre 90

— Le Bhâgavat ou Bhâgavan signifie « le Bienheureux », synonyme d'une incarnation de Brahma.

— Le loup Fenris, introduit dans un de ses poèmes par Leconte de Lisle, est un animal fameux de la mythologie Scandinave. Il symbolise le feu-dévorant capable de détruire le monde.

Lettre 91

— La citation *Nolite in are, Deus non irridetur* est tirée de VÉpître aux Galates, VI, 7.

Lettre 92

— La publication de Bouclier du Zodiaque par les soins de la Bibliothèque de l'Occident a été retardée pour des raisons d'ordre technique, ce qui motive l'inquiétude de Suarès sur le sort de son livre.

— Les Odes de Paul Claudel sont suivies, comme nous l'avons déjà dit, d'un Processionnal pour saluer le siècle nouveau dont voici le premier distique :

La messe est dite, allons, l'action de grâce est finie
Procedamus in pace in nomine Domini.

— Le projet que Suarès forme de réunir âges proses pour en composer une sorte d' « office mystique » ne sera pas réalisé, non plus que son projet, complémentaire du premier, de rédiger un Bréviaire.

— La citation que Paul Claudel a extraite de son Processionnal correspond à une version initiale, remaniée par la suite. Le pre-

mier verset sera remplacé, lors de la publication, par celui-ci :

« Je donne la paix, je ressens sur moi la paix de tous mes frères ano-

[nymes. »

— Catherine Emmerich (1774- 1824), catholique originaire des environs de Munster en Westphalie, fut une voyante en même temps qu'une « stigmatisée ». Favorisée de ce que les croyants appellent « les grâces extraordinaires », elle fut surtout connue par la Douloureuse Passion de N.-S. Jésus-Christ et la Vie de la Sainte Vierge Marie, ouvrages que publia le poète romantique Cîemens Brentano après des conversations qu'il eut avec elle, non sans y ajouter beaucoup de son cru.

Lettre 99

— Le poète Emmanuel Signoret (1872-19CMD) est l'auteur de Daphni (1894), Vers dorés (1895), la Soiffraue des eaux (1898). Ses p>oésies complètes viennent alors d'être rééditées par le Mercure de France, avec une préface d'André Gide qui a déjà consacré deux études à une œuNTe dont il admire le lyrisme de construction impeccablement classique. Dans son Anthologie de la Poésie française, André Gide citera abondamment Signoret. Quant à Paul Claudel, il nous dira que « ce genre de lyrisme lui paraît fade et inconsistent ».

— En 1908, Abel Bormard, âgé de vingt-cinq ans, vient d'attirer sur lui l'attention par deux recueils de poèmes, Us Histoires et les Royautés.

Lettres 100 et 100 bis.

— En 1908, Paul Claudel et André Gide sont unis par des rapports très cordiaux. Ils correspondent depuis neuf ans déjà. Paul Claudel espère encore faire de son ami un catholique. Ce sera seulement en 1914 que les deux écrivains, après s'être violemment affrontés sur des questions de mœurs, espaceront leurs échanges de lettres jusqu'au jour où, en 1926, ils cesseront toutes relations. Voir, à ce sujet, leur très importante Correspondance (1899- 1926) publiée en 1950 par les Éditions Gallimard, une correspondance dont on pourra dire qu'elle est « un témoignage capital dans l'histoire du dialogue français ».

— Deux ans plus tôt, Paul Claudel a fait lire par André Gide le manuscrit de *Voici l'Homme* dont il lui annonçait l'envoi dans ces termes : « Voici le manuscrit d'un livre bien admirable qui m'a été confié par mon ami Suarès. Vous y trouverez l'écho de bien des conversations que j'ai eues avec ce solitaire depuis huit mois. » (Paris, décembre 1905, Correspondance Claudel-Gide.) Le 14 mars 1903, écrivant à Paul Claudel, André Gide a commenté *Voici l'Homme* : « J'étais si désireux d'aimer Suarès que j'avais fait venir à la fois deux exemplaires de *Voici l'Homme* — dont un sur Hollande — pour raffiner ma délectation. C'est de l'exaspération que j'ai puisée dans ce livre et presque rien d'autre.. [...] Ce qui me répugne plus que tout, c'est une espèce de puffisme religieux dont la marque la plus étonnante est dans la proclamation de la dernière page. Comment, d'un livre qui n'est qu'une liasse, peut-on dire qu'elle est achevée le Vendredi Saint! Qu'est-ce que cela veut dire?... »

A ce jugement rigoureux, Paul Claudel a fait écho par un essai de mise au point : « Je suis attristé de votre opinion sévère sur le livre de Suarès. Il me semble que vous le jugez trop objective-

ment. C'est un malade et un prisonnier qui publie son journal. Il y a une âme, cela suffit, et comme toutes ses pauvres poses et affectations doivent être pardonnées ! L'oiseau qui se jette cent fois de suite sur la vitre ou le fil de fer, cela fait mal, mais cela lui fait encore plus mal à lui... » (Tientsin, 29 avril 1907.)

André Gide n'en a pas moins confirmé l'impression première que, sur le plan littéraire, il a ressentie à la lecture de *Voici l'Homme* : « Ce que vous dites de Suarès me touche, me fait comprendre mieux peut-être la raison d'être de ce livre — ou du moins m'explique sa genèse, mais ne peut me le faire trouver meilleur. Ce ne sont là que pensées d'antichambre et brouillon de chefs-d'œuvre... [...] Cela dit très sincèrement, j'ai pour Suarès grande estime, malgré ce que je pense de son livre. » (Cuverville, 20 juin 1907.)

Dans la lettre qu'il vient d'adresser à Paul Claudel, et que nous avons reproduite page 130 André Gide, prouve que maintenant il est revenu sur son impression défavorable. Il dira de Suarès : « Il faut en prendre son parti avec ce prodigieux écrivain : il enthousiasme aussi naturellement qu'il rebute, il ne fait point effort pour se grandir, ni pour enfler sa voix, mais pas non plus pour se réduire et se ramasser; la moindre pensée s'amplifie de tous les échos qu'elle éveille en sa grande âme caverneuse et parfois, longtemps après qu'elle a jeté son cri, Suarès continue encore de parler. Il n'est jamais à court. » [Journal, Feuillet, 191 1.] « Nos arrière-neveux s'étonneront du silence que notre époque aura su garder ou faire autour de lui. » [Nouvelle Revue Française, 1^{er} février 1911.]

— André Suarès et André Gide se rencontreront pour la première fois en janvier 1909. Ils entretiendront de très longues et

solides relations amicales en dépit des nombreuses opinions divergentes qui, parfois, les opposeront avec violence, comme, par exemple, sur Chopin que mésestime le premier et admire le second et sur Dostoïevski que chacun comprend et explique à sa manière. Les événements distendront ces liens. Mais à la fin de 1947 les deux écrivains, après de longues années de silence, seront prêts à se revoir. La mort d'André Suarès en 1948 empêchera ce projet de se réaliser.

— L'étude d'André Suarès sur Ibsen a paru dans deux numéros de la Revue des Deux Mondes : 15 août 1903 (I. Morale de l'anarchie) et 15 septembre 1903 (II. Sur les glaciers de l'intelligence). Elle sera ensuite intégrée dans le volume : Trois hommes : Pascal, Ibsen, Dostoïevski (Éditions de la JV. R. F., 1913.)

— L'étude sur Pascal intitulée Visite à Pascal a été écrite en mars 1899. Elle se compose de trois parties : 1. A Port-Royal, II. Pascal, III. Ascétisme du cœur. {Cahiers de la Quinzaine, n° 5, octobre 1909.) De 1906 à 1908, André Gide a exprimé fréquemment dans son Journal l'intérêt et l'admiration qu'il éprouve pour Pascal. Le 6 juin 1908,

c'est-à-dire quelques jours avant d'écrire la lettre que nous commentons, il note qu'il est « plongé » dans l'œuvre pascalienne.

— Les lettres de Pascal à M^{lle} de Roannez ont été écrites en 1656, au moment où paraissaient les Provinciales. M^{lle} de Roannez (1633-1683) était la sœur du duc de Roannez, ami de Pascal. Celui-ci a adressé à la jeune fille des épitres de direction spirituelle qui décèlent le désir passionné d'orienter autrui vers le salut par la foi. Des extraits de cette Correspondance trouvèrent

place, sans indication d'origine, dans l'édition des *Pemées* de 1669. Finalement, neuf fragments ont été conscr\és et publiés. M"^\ de Roannez, après avoir prononcé le vœu de virginité, en fut déliée. Elle épousa le duc de La Feuillade mais ne put trouver dans le mariage la tranquillité de sa conscience.

— Francis Jammes a confié à André Gide qu'avant d'être conquis par l'œuvre claudélienne, il a été profondément rebuté par Tête d*or dont lui avait fait cadeau son ami Eugène Rouart, lui-même ami d'André Gide.

— En 1908, dans la Grande Revue, André Suarès a publié un article intitulé *Amour et amoureuses*, où il n'a pas ménagé l'auteur dramatique Georges de Porto-Riche. Cet article fera partie de *Sur la vie*. (Éditions Émile-Paul, 1912.)

Lettre 101

— Voici les textes de Bouclier du ^odiague que Paul Claudel a particulièrement appréciés :

o mors, ero mors tua.

« Mais une fusée de pur vouloir jaillit de mon être, un plainchant d'innocence. Comme la maternité est toute la femme, et même malgré elle, l'homme tout entier ne vit que pour la paternité de son âme et sa propre sanctification. Je consumerai la matière dans l'ardeur d'une pr&ence immortelle. Aux cendres de l'athanor et de l'affreuse épaisseur, je chercherai le feu blanc, le grain d'une éternelle certitude. O! je le veux! la paix de la purification est promise à l'amour.

« Déli\Tons-nous, mon âme, des maléfices! Cette nuit finira aussi.

« Déjà les étoiles, dans la tribune, se font entendre : elles ont percé le voile d'eau : en tremblant, ces voix blanches chantent la mélodie la plus pure, qui se perd dans les hauteurs du temps.

« Et voici le Soleil, le prier du feu, qui entre sous le dôme; cl
p>cu à peu, sorti de la méditation nocturne, dans sa chape de deuil, il monte à l'autel pour entonner l'office du jour. (O mors, ero mors tua, P- 57.)

o calme, calme, calmel

« Calme comme la lumière, qui est le cri de la fusion, ce son de la trompette qui tient la note éternelle. Si intense et si pur qu'on ne l'entend plus dans les marées de l'espace, parce qu'il est la substance, la forme et la matière, l'instrument et l'ouïe. Dieu n'agit dans l'homme que par l'homme. Lumière, lumière en tout! Le rayon solaire est l'atome de l'atome, l'ovxile de la matière. Que l'esprit de l'homme le féconde !

« Sérénité, palais supérieur, il faut que je monte à la terrasse impériale, séjour d'été au royaume de la fuite, sérénité, vœu de toute ma vie, plan parfait où rien ne rappelle plus ce que l'on quitte. Je rêve la sérénité solennelle du soleil sur les murs de ce qui fut Babylone, et de porter jusqu'à toi, dans les hauteurs, ma vie comme un fruit unique, pour ta bouche, abîme de la clarté.

« Là-bas, être libre et grandir, dans le saint Sahara de Mésopotamie! Je serai le doigt végétal qui monte des siècles ensevelis et de l'immense silence, par-dessus le taureau ailé et hagard, le bras dressé de Ninive. Nu dans la nudité de la fatale plaine, je porterai le pétase du ciel, qui du matin au crépuscule reculera plus loin de la terre, avec l'ascension de ma tête. L'arbre tout de flammes au soleil, qui ne sent plus le vent ni la tempête dans ses

branches, ayant péri dans la fétide contrée des hommes, je vais ressurgir du ventre de la mère, couchée entre les fleuves. Et même plus un arbre ! Que je ne sois pas celui qui dispute l'espace au soleil. » {U Arbre, p. 150.)

— Le fragment de Bouclier du ^odiaque intitulé Nonna met en scène le tsar et sa vieille nourrice Nonna qui lui reproche ses agissements politiques, sans craindre de s'attirer des représailles.

— Quant au texte qui a pour titre Epiphanie de Rama, il est une apologie de l'amour vainqueur de la tyrannie et symbolisé par Rama, « l'auguste et saint bélier ». « L'âge d'or est devant nous [a écrit André Suarès]. L'ère de Vichnou arrive... [...]... La parole retentit, qui emplissait les sanctuaires, comme l'âme remplit la vie. Ouvrez le cercueil de l'hiver. Levez la dalle! Laissez entrer le soleil dans le charnier des Empires! »

— Dans V Epiphanie de Rama, André Suarès après avoir comparé Rome à Assur a voué les deux empires au même anéantissement : « Et Rome aussi, rouge et dure comme le César d'Assyrie, mordra la cendre. Car Rome et Assur ne font qu'un. »

Lettre 103

— Paul Claudel, après avoir reçu d'André Gide la lettre de juillet 1908 qui faisait l'clog de Suarès et qu'il a communiquée à ce dernier, a écrit à André Gide le 4 août 1908 : « Je suis bien content de ce que vous me dites de Suarès et je vais lui écrire. C'est vraiment un maître écrivain et j'étais sûr que vous l'aimeriez un jour ou l'autre. C'est de plus un grand cœur souffrant et je vous avoue que c'est de beaucoup le côté qui m'intéresse en lui. Il demeure 17, rue Méchain (près de la Santé). Vous saurez le manier avec délicatesse car la solitude injuste où il est lui a laissé des

gaucheries, des défiances et des manies de débutant. » {Correspondance Paul Claudel-André Gide, Éditions Gallimard, 1950.)

— Le 17 octobre 1908, André Gide lui a répondu : « Cher ami, il me faut connaître Suarès. Qu'importe que certains de ses articles brusquement réveillent en moi toute l'exaspération que me causaient infailliblement les premières pages de lui que j'ai lues. Il n'en reste pas moins qu'il sait faire tomber son mépris d'infiniment plus haut que la tête; et c'est là ce que j'appelle : avoir le cœur bien placé. — Mais si je désire le voir, ce ne peut être en importun ; je veux savoir que lui-même souhaite aussi ma visite; tant que je ne saurai pas cela, j'attendrai. » [Lettre contenue dans l'ouvrage cité plus haut.]

— La proposition d'écrire régulièrement dans une Revue, faite par Paul Claudel à André Suarès, est en rapport avec la fondation de la Nouvelle Revue Française, de même que l'est le désir manifesté par André Gide de rencontrer André Suarès.

Lettre 104

— L'ércintement d'André Gide par André Suarès, dans cette lettre, sera compensé par l'éloge contenu dans une lettre ultérieure, en date du 24 décembre 1908.

— Kwang-Su et Tse-Hsi sont respectivement l'empereur de Chine et l'impératrice douairière.

Lettre 105

— Cette lettre d'André Suarès répond à celle que Paul Claudel a écrite le 9 novembre 1908.

— Prévenu par Paul Claudel du désir manifesté par André Suarès de ne pas faire les premiers pas vers lui, André Gide écrira quinze jours plus tard la lettre suivante à André Suarès :

Villa Montmorency.

Lundi 15 décembre 1908.

« Suarès,

« Je désire immodérément vous connaître. Tant que j'ai cru que Claudel rentrait en France dès mars, j'attendais, encore qu'impatiemment, qu'il nous mît en rapport. A présent il m'écrit que son retour est remis au mois de juin... je n'y tiens plus. Qui ai-je affaire de cette dignité qui me conseille de ne point vous écrire! — Si ma lettre vous importune, n'y répondez point; c'est tout simple. Quelque amitié qui pût naître entre nous, peut-être estimez-vous la solitude plus précieuse encore. Mais si vous ne me permettez point de vous connaître autrement que par vos écrits, du moins sachez que par eux vous aurez aggravé et ennobli en moi le sentiment de solitude — et de ceci je vous suis amicalement reconnaissant.

« C'est à Port-Royal que je vous ai rencontré d'abord; vous m'y disiez : « Pour autant qu'il y aura de grandes âmes en cette vie, l'ascétisme de cœur leur semblera le seul nécessaire. »

« Adieu. Sachez que je suis, et reste très attentivement vôtre

André Gide. »

[Lettre inédite communiquée par M^{me} André Suarès.]

La citation SuvvoCa 8è 8a7UT6jji.ai xsap opcov sjjiauTév &8e rrpoasXou- (zfvov est tirée de Platon. Elle signifie : « Je, suis

mordu au cœur en me voyant ainsi poursuivi. »

Le premier recueil réunissant les essais d'André Suarès parus dans la Grande Revue est publié en 1909 dans la Collection de la Grande Revue sous le titre *Sur la vie. Essais, I*. Considérablement augmenté, il sera réédité en 1925. (Éditions Émile-Paul, Paris.)

Lettre 106

— Le Portrait d'Ibsen par André Suarès paraît en 1908 dans les Cahiers de la Quinzaine, 10^e série, n° 5.

— André Suarès appelle Albert C'hapon : « Albertus Stephanus », parce qu'il le compare à saint Etienne, martyr. Par Robert et Henri, il désigne les deux plus célèbres représentants de la famille Estienne, imprimeurs et libraires qui au xvi^e siècle s'attirèrent l'hostilité de certains corps constitués et furent emprisonnés à la fois pour dettes et pour infractions aux édits sur l'imprimerie.

h' Occident cessera de paraître en juillet 1914.

Lettre 107

— André Suarès collabore à la Grande Revue depuis déjà un an. Il a publié une étude sur le Crépuscule des Dieux (n° du 25 octobre 1908) ; voilà comment il juge cette œuvre : « Le Crépuscule des Dieux est le plus vaste monument de la musique. Il n'est pas une autre œuvre de proportions si colossales. Il n'en est pas où il entre plus d'éléments, ni si divers, plus d'idées, plus d'images et de symboles. »

Il signe ses chroniques d'un pseudonyme : Yves Scantrel, d'une consonance très bretonne. Il se désignera plus tard lui-

même dans le Voyage du Condottiere à l'aide d'un autre pseudonyme dont le caractère breton est encore plus accentué : Caërdal, qui signifie : « Quêteur de Beauté ». Le f>scudon>Tne lui servira aussi à signer ses chroniques de la Nouvelle Revue Française. C'est en souvenir de son hérédité armoricaine et en témoignage de son attachement à la Bretagne qu'il chobit ces noms. André Suarès s'appelait Félix. Il a remplacé Félix par André, pour des raisons d'euphonie, peut-être aussi pour une autre raison : ne pas répondre à un nom dont la traduction est « heureux ». Il prendra encore deux autres pseudonymes : Bangor et André de Séipse (qui veut dire : de soi-même), notamment lorsqu'il se mettra en scène dans Visite à Pascal. Il a signé de son nom Sur la mort de trwn frère mais, dans son récit, il a caché sa personnalité sous le peeudonyme : François Talbot.

Lettre 110

— La citation *Velut eus sorums aut cymbalum tinniens* est tirée de la Première Épttre aux Corinthiens, XIII, i.

— Le Bréviaire est divbé en quatre livres correspondant chacun à une saison.

Lettre 111

— La Jeune fille Violaine de Paul Claudel, éditée pour la première fois en 1892, a été rééditée en 1901, très remaniée, par les Editions du Mercure de France dans le recueil collectif intitulé l'Arbre. Le directeur du Nouveau Théâtre d'Art a demandé aux amis de Paul Claudel — et notamment à André Gide — de lui donner l'autorisation de porter à la scène la Jeune fille Violaine. André Gide a immédiatement écrit à Paul Claudel : « Une conjoncture, que certains de vos plus jeunes amis considèrent

comme des plus heureuses, leur permettrait d'applaudir bientôt la Jeune fille Violaine sur la scène. Mais aucun de nous ici n'a qualité pour refuser ou donner assentiment. Philippe Berthelot, Mithouard se sont successivement récusés. Moi-même, j'ai écrit à Jammes; Chapon a écrit à Suarès, mais non plus collectivement qu'individuellement nous ne pouvons oser décider pour vous — d'autant moins qu'aucun de nous n'est absolument convaincu, sinon de l'opportunité de cette manifestation, du moins de l'excellente qualité qu'elle pourrait avoir. Mais ici, c'est à vous déjuger. » (31 janvier 1909. Correspondance Claudel-Gide, Éditions Gallimard, 1950.)

— Finalement, par télégramme, Paul Claudel enverra à la direction du Théâtre d'Art une réponse négative ainsi rédigée : « Regrette. Impossible. » Il justifiera son refus dans une lettre à André Suarès, datée du 18 février 1909.

— Le Nouveau Théâtre d'Art, en 1909, est dirigé par Alphonse Séché et donne des spectacles d'avant-garde en matinée au Palais-Royal. C'est le jeune auteur dramatique H.-R. Lenormand (1882-1951) qui, grand admirateur de Paul Claudel, a incité Alphonse Séché à tenter de porter à la scène la Jeune fille Violaine. Il épousera quelques mois plus tard l'actrice Marie Kalff. Cellerci est également férue de Paul Claudel. Elle a, de son propre chef, entrepris en 1909 une tournée de récitals afin de divulguer le message claudélien. Son ambition est d'interpréter le personnage de Violaine dont elle a déjà si souvent récité les monologues. En 1912, Paul Claudel, qui n'a pas oublié les initiatives désintéressées de Marie Kalff, lui demandera d'incarner Violaine dans V Annonce faite à Marie. L'actrice alors malade ne pourra malheureusement pas tenir le rôle.

— De son côté, André Suarès a renoncé, au cours de l'automne 1908, à laisser jouer sa tragédie Électre et Oreste malgré les pressantes invites de Gabriel Boissy.

Lettre 112

— Le Portrait d'Ibsen — dont André Gide, écrivant à Paul Claudel, a fait l'éloge (voir la lettre de Paul Claudel en date du 5 août 1908 et le commentaire correspondant) — a paru dans la Revue des Deux Mondes des 15 août et 15 septembre 1903.

— L'étude sur Verlaine a été publiée dans la GraruU Revue du 10 janvier 1909. Elle fera partie de Sur la vie, t. II, Collection de la Graruie Revue. (Éditions Cornély, 1910.) De son côté, Paul Claudel consacrera à Verlaine un long poème intitulé Verlaine. (Éditions de la N. R. F., 1922.)

— L'étude sur Pascal constituera la matière du n° 11 de la 14^e série des Cahiers de la Quinzaine (5 octobre 1909). Elle sera complétée, en 1923, par une autre étude intitulée Puissances de Pascal. (Paris, Éditions Émile-Paul.)

— L'étude sur Tolstoï a paru en 1898, sous le patronage de V Union pour l'action morale. Développée et complétée, elle constituera en 1911 le n° 7 de la 14^e série des Cahiers de la Quinzaine.

— Les Croquis de Provence, parus dans la Grande Revue des 25 novembre et 25 décembre 1908, feront partie du volume collectif /i/ et Visions. (Éditions Émile-Paul, 1913.) En 1925 paraîtra un poème en prose d'André Suarès intitulé Provence, illustré d'une suite d'estampes de Louis Jou, Maurice Achener, Henry Cheffer. (Paris, Éditions Le Goupy.)

— A propos des Odes de Paul Claudel, voir plus haut les commentaires de la lettre 78.

Lettre 113

— La formule *Peripsema ejus mundi* est une réminiscence de la i^{te} Épître aiLX Corinthiens, IV, 13 : *Tanquam, purgamenta hujus mundi*

facti sumus, omnium peripsema usque adhuc.

— I>a citation *Gentibus aulem stultitia* est un rappel du texte de la i^{re} Épltre aux Corinthiens, I, 23 : *Nos aulem praedicamus Christum cruci'*

fixum, Judaeis quidan scandalum, gentibus aulem ilullitiam.

Lettre 115

— André Suarès a publié dans la Grande Revue du 10 octobre 1908 un article intitulé *Notes sur deux livres*. Ces deux livres sont les deux siens, qui viennent d'être publiés : *Voici V Homme* et *Bouclier du Zodiaque*. C'est Yves Scantrel, signataire de l'article, qui parle d'André Suarès, prend sa défense et le fait avec une ironie où transparaît beaucoup d'amertume. Voici le début de ce texte :

« Quelques persoi.'nes d'une haute vertu aiment les œuvres de Suarès. D'autres, en plus grand nombre, les haïssent, la plupart sans les avoir lues. Presque tout le monde les ignore. Parmi ceux qui les pratiquent, plusieurs sont rebutés; certains avouent n'y rien comprendre et confessent qu'ils se sont laissé séduire. Il ne reste donc à ce poète qu'une poignée d'amis, gens de l'esprit le plus rare, et, dans le nombre, les deux ou trois plus grands ar-

tistes du temps. On m'a prié de dire ce que je sais de ses dernières œuvres. Je le ferai en peu de mots, sans toucher à Suarès même, lequel s'est toujours soustrait aux curieux, quels qu'ils soient, et ne cessera jamais de s'y soustraire. Son ami, je doute de l'être; et, peut-être, il n'y tient pas. Mais, à coup sûr, je suis son confident assez intime, depuis qu'il n'est plus un enfant. Nous nous sommes connus à la Sorbonne. Un jour, comme nous quittons la cour antique, au milieu des décombres, contemplant ce chaos fleuri de docteurs, il murmura : « Ce qui m'étonne le plus, ici, c'est « de m'y voir. » Voilà ce que Suarès a pu dire un peu partout, depuis, comme le vieux duc de la mer fit à Versailles; ou, si l'on ne veut ni prince, ni palais dans la comparaison, comme un pur solitaire, soudain lancé de son île brumeuse au mitan de la vie, un matin de foire. »

Lettre 117

— André Suarès félicitera Albert Chapon pour la réussite bibliophilique que représentent les Cinq Grandes Odes de Paul Claudel :

Paris, le 30 septembre 1910.

« En rentrant, mon cher Chapon, je trouve votre billet et votre chef-d'œuvre. Vous avez fait là un bien beau livre. Partout j'y distingue vos soins, vos scrupules, toutes vos peines : vous êtes un maître éditeur. Il n'est pas étonnant que vous y laissiez des cheveux : nous

devons souffrir pour toute chose belle ou plutôt, comme le dit la langue en sa profonde sagesse, « pour tout ce qui en vaut la peine ». « Je souhaite vous ramener, à mon tour, dans ces eaux de la Iribulation, mon cher martyr, et vous serre la main.

(Lettre inédite communiquée par .\lbert Chap>on.)

Lettre 118

— La Grande Revue du 10 février 1909 contient un article dV\ndré Suarès sur Edgar Poe, celle du 25 février 1909, une étude consacrée à Maurice Poltecher. Ces deux textes respectivement intitulés Edgar Poe et Un Lorrain à Paris feront partie du tome II de Sur la vie.

— Le romancier américain Hawthorne (1804- 1864) est l'auteur de Contes dits deux fois, la Maison aux sept pignons, dont la profondeur psychologique et l'angoisse spirituelle ont captivé Paul Claudel.

— Paul Claudel, grand admirateur d'Edgar Poe, a traduit de lui un poème, encore inédit, composé en 1849 et s'intitulant Léonainie, du nom de la jeune femme qui l'avait inspiré. Cette traduction a paru dans V Ermitage du 15 janvier 1906 avec la signature P. C.

— « Le plaidoyer pour mon âme » doit être un texte, depuis lors perdu, qu'.Vndré Suarès a rédigé et communiqué à Paul Claudel... Celui-ci nous dira : « Un tel titre ne correspond pas à mon style. C'est plutôt le style de Suarès. »

— Paul Claudel n'ira pas plus à Damas sur le plan de sa carrière, que sur celui de ses convictions.

Lettre 119

— La lettre précédente de Paul Claudel, à laquelle répond celle-ci, n'a pas été retrouvée.

— «La Simiane » (près de Toulon) est le nom de la propriété de la sœur d'Edouard Latil, M«« de Jonquières, qui y reçoit fré-

quemment André Suarès. Celui-ci a décrit « la Simiane » dans un texte intitulé D'une maison blanche et publié par la Grande Revue du 10 mai 1908, sous la signature d'Yves Scantrel.

— Le post-scriptum d'André Suarès fait allusion aux accusations de cléricalisme qui sont alors portées contre « le fonctionnaire » Paul Claudel,

Lettre 120

— C'est aux obsèques de l'empereur de Chine Kwang-Su que Paul Claudel vient d'assister.

Lettre 121

— André Suarès est alors en séjour en Italie d'où il rapportera son Voyage du Condottiere. L'édition originale du tome I, dont le sous-titre est Vers Venise, paraîtra en 1910 dans la Collection de la Grande Revue. (Paris, Éditions Cornély.) Une réédition de cet ouvrage sera faite dès 1914 par les Éditions Émile-Paul. Le tome II, Fiorenza, et le tome III, Sienne la bien-aimée, paraîtront en 1932 aux Éditions Émile-Paul.

Ce premier volume du Voyage du Condottiere comporte un avant-propos intitulé le Condottiere, dans lequel André Suarès explique les raisons qui l'ont poussé à voyager et développe habilement ce paradoxe : « Le voyageur est encore ce qui importe le plus dans un voyage. » Il ajoute : « Je ferai donc le portrait de Jean-Félix Caërdal, le Condottiere, dont c'est ici le voyage. Je dirai quel était ce chevalier errant que je vis partir de Bretagne pour conquérir l'Italie. Car désormais, dans un monde en proie à

la cohue et à la plèbe, la plus haute conquête est l'œuvre d'art. » Et il s'applique à démontrer que : « La vision étant la conquête de la vie... [...] un beau voyage est une œuvre d'art : une création. »

— André Suarès a accompli en 1893 son premier voyage en Italie. Parti de Marseille, il a parcouru à pied, comme un pèlerin, le nord de la péninsule. Son deuxième voyage en Italie date de 1898, le troisième de 1901 et le quatrième de 1902. Il a fait ce quatrième voyage en compagnie de son frère Jean et du sculpteur Félix Voulot. Il rendra à l'Italie sa dernière visite en 1936, escorté de son éditeur Émile-Paul

ERRATUM

Dans les notes, page 233, au lieu de lettre 123 lire lettre 122 — — 124 — — 123 et ainsi de suite jusqu'à la lettre 143 inclus.

Ci du peintre graveur Daragnès qui préparera alors une série d'illustrations pour le Voyage du Condollière. Au cours de cette randonnée, un incident mécanique immobilisera l'auto des voyageurs dans un petit village près d'Orvieto. Le réparateur, un artisan-garagiste, entendant prononcer le nom de Suarès, demandera : « Suarès l'écrivain ? » Et, renseigné sur la personnalité de son client, il refusera de se faire payer. Cette popularité inattendue procurera à André Suarès une très vive et durable satisfaction.

Sa fidélité à l'Italie n'empêchera pas le « condottiere » de voyager dans d'autres pays : l'Angleterre, l'Allemagne, l'Espagne et la Hollande.

— Paul Claudel vient passer en France les mois de septembre, octobre et novembre 1909. En décembre 1909, il sera nommé consul de France à Prague, où il demeurera jusqu'à sa nomination au consulat de Francfort en 1911. Il est alors en séjour dans son village natal, Villeneuve-sur-Fère (Aisne). Il projette d'aller ensuite à Hostel, village de l'Ain, où son beau-père possède un château. Son projet de voyage à Rome ne se réalisera pas, cet hiver-là.

— Le manuscrit d'André Suarès que Paul Claudel a vu entre les mains d'Albert Chapon est celui de Lais et Sônes.

— Le Retour de L'Enfant prodigue d'André Gide, après sa parution dans le numéro de mars-avril-mai 1907 de Vers et Prose, a été publié en plaquette à tirage restreint (cent exemplaires) par la Bibliothèque de l'Occident. C'est la typographie de cette plaquette que Paul Claudel a particulièrement appréciée.

Lettre 124

— Les Lais et Sônes d'André Suarès ont été publiés en 1910 par la Bibliothèque de l'Occident à 133 exemplaires sur vergé d'Arches.

Les lais sont ceux dont il a déjà été question dans la lettre du 17 décembre 1905 (no 34).

Paul Claudel n'a pu manquer d'être sensible à l'angoisse exprimée par des vers comme ceux-ci :

Je me sens toute vie Plus vive que V éclair Descendre dans le
gouffre Que je souffre, d mon âme, que je souffre!

{Psyché au Tombeau.)

— Le second volume annoncé par André Suarès dans une lettre qui a été perdue est le tome II de *Sur la vie* (Collection de la Grande Revue, Éditions Cornély).

André Suarès publiera dans la Grande Revue du 25 février 1910 un texte intitulé *Inondation* que lui a inspiré le spectacle de Paris envahi cet hiver-là par les eaux de la Seine.

— Le passage mystérieux de saint Paul sur le peuple juif demeurant « malgré tout le peuple choisi et prédestiné entre tous » se trouve dans les chapitres IX à XI de l'Épître aux Romains, où saint Paul expose son enseignement sur le peuple d'Israël et déclare notamment : « Eu égard au choix divin, ils sont aimés à cause de leurs pères. Car les dons et la vocation de Dieu sont sans repentance. (Épître aux Romains, XI, 28-29.) »

— Son père étant receveur de l'Enregistrement à Bar-le-Duc (avant de devenir conservateur des hypothèques à Nogent-sur-Seine), Paul Claudel a fait ses classes enfantines au lycée de la ville lorraine, tandis que Raymond Poincaré y était élève de philosophie. En 1876, le futur poète, âgé de huit ans, récoltait tous les prix de sa classe, comme faisait dans la sienne le futur président de la République alors âgé de seize ans.

Lettre 125

— *Incipe, parve puer* est le début du vers de Virgile : *Incipe, parve puer, risu cognoscere matrem*, {Quatrième Églogue.}

— En février 1910, MTM^ Paul Claudel a donné le jour à sa fille Reine qu'avaient précédée Marie et Pierre.

Lettre 126

— Paul Claudel a découvert en 1909 un ouvrage d'apologétique dû à l'écrivain anglais G. K. Chesterton : *Orthodoxy*, dont la lecture

l'a captivé. Il en a traduit l'un des chapitres essentiels que la Nouvelle Revue Française — « la revue de Gide », comme dit André Suarès — a publié dans son numéro du 1^{er} août 1910, sous la signature P. C. Voici comment Paul Claudel, le 28 avril 1909, commentait sa découverte de Chesterton, dans une lettre à Jacques Rivière : « Dernièrement, j'ai trouvé des pages pleines de mérite et d'esprit chez un fantaisiste anglais (G. K. Chesterton, *Orthodoxy*). Il montre que la vérité chrétienne diffère de toutes les doctrines en ce qu'elle place la sagesse non pas dans une certaine neutralité contradictoire, mais dans des sentiments d'apparence contradictoire poussés à leur degré extrême d'intensité (joie et pénitence, orgueil et humilité, amour et renoncement, etc.). L'homme, comme sur une croix, subit sa tension, son extension extrême dans tous les sens. C'est l'application au domaine moral de cette théorie des « vérités perpendiculaires » que je crois avoir faite dans le temps. *Quantum potes, tantum aude*. Car la grande devise de l'Art et de la civilisation chrétienne, c'est cela qui a fait de l'Europe autre chose que ce stupide « Empire du Milieu ». » {Correspondance Rivière-Claudel, Pion, 1926.)

— André Suarès a consacré l'une de ses chroniques de la Grande Revue (n° du 10 juin 1909) à ce qu'il appelle « le cas Loisy ». L'abbé Loisy (1857-1940), principal représentant du modernisme en France, a publié *l'Évangile et l'Église* dont Rome a condamné les idées. Après son excommunication par le Saint-Office en 1909, il est devenu professeur au Collège de France où il enseigne l'histoire des religions. André Suarès approuve la sincé-

rité courageuse de l'homme mais désapprouve les agissements du prêtre et termine ainsi son étude : « Il est beau d'avoir la foi; il est beau et grand de la renier en soi, quand la pensée l'exige; il est héroïque à un prêtre sans péché de quitter une Église où il a grandi, où il comptait mourir saintement, comme il y était né. Mais il ne convient pas de vivre dans une maison qu'on est forcé de détruire même si l'on se donne l'illusion, en la bouleversant, de la restaurer. Église ou État, un ordre fondé sur l'autorité et le miracle ne peut être régi par le doute et la critique. » {Sur la vie. Essais, t. 2.)

Ces propos d'André Suarès s'expliquent par l'attitude de l'abbé Loisy qui a voulu rester à l'intérieur de l'Église en conservant le vocabulaire théologique traditionnel tout en dénaturant l'enseignement catholique sur les rapports de l'homme avec Dieu. C'est cette prétention qui a paru inadmissible et redoutable à la papauté. C'est elle qui a provoqué l'excommunication.

— Le *Breviarium monasticum* des Bénédictins est celui dont André Suarès a déjà parlé dans sa lettre du 17 janvier 1909. Il est légèrement différent du *Breviarium romanum* récité par les prêtres séculiers.

— Ce sont les propriétaires de l'appartement loué par lui qu'André Suarès appelle les « sorcières de la rue Méchain ».

Lettre 127

— Paul Claudel prêtera son Bréviaire à André Suarès qui le lui restituera quelques mois plus tard, soigneusement protégé par une couverture en toile d'emballage.

Lettre 128

— La réflexion de Paul Claudel : « On dirait que vous avez tout parcouru à pied comme les anciens pèlerins » correspond à une impression tout à fait justifiée puisque, non pas cette année-là, mais en 1896, comme nous l'avons déjà signalé, André Suarès a fait à pied son premier voyage en Italie. La photo placée en tête de ce livre le représente dans sa tenue de voyageur.

Dans le chapitre XXX du Voyage du Condotlière (Heures iur Veau), André Suarès a dit de Tintoret : « Je ne puis me faire à Tintoret. Ce qu'on appelle sa puissance n'est à mes yeux que l'abondance du désordre. Il n'est ni vrai, ni au-dessus de l'image vulgaire. Il est romantique jusqu'à la frénésie. [...] De tous les hommes, Tintoret me semble le plus voisin de Victor Hugo. »

Par contre, dans le chapitre XX intitulé Stendhal en Lombardie, André Suarès a tracé un portrait très élogieux de Stendhal, faisant de lui le « héros de la vie » parce qu'il a su regarder « l'état de passion comme le seul où l'on vive » et déclarant qu'il est « un inventeur de caractères comme il s'en rencontre un ou deux tous les cent ans ». André Suarès consacrera une de ses chroniques de la Nouvelle Revue Française à Stendhal. [D'après Stendhal, dans Portraits, Éditions de la jV. R. F., 1914.] Il rédigera sur Stendhal une troisième étude dans un ouvrage intitulé Stendhal, Verlaine, Baudelaire, Gérard de Nerval et autres gueux. (Paris, Éditions Champion, 1923.) Ce texte sera incorporé à Présences. (Paris, Éditions Émile-Paul, 1926.)

— Il a consacré le chapitre XII, la Page des violons, aux violons de Crémone, et le chapitre XXXI à Ravenne [Lumière au cœur de la gemme). Ce dernier chapitre contient un long développement sur l'art décadent de l'époque byzantine dont l'église Saint-Apollinaire lui a fourni un exemple typique : « L'art ne suit plus la na-

ture. La joie n'est plus dans le mouvement, mais dans une certaine émotion cachée. L'immobile symétrie se substitue au rythme des membres et des groupes. L'analyse des gestes semble vaine. La vie n'est plus une onde

qui circule dans les muscles. La plante naturelle, si belle en ses moindres traits, est dédaignée. Sous les robes, il n'est plus de jambr^e ; les bras sont de bois; les vêtements ne sont plus le miroir du corps qu'ils enveloppant; mais ils ont de très beaux plis. La statuaire est morte. Et morte l'action. Mais Psyché dans les limbes est au berceau de Ravennc. » C'est à cette phrase terminale que Paul Claudel a fait allusion.

— h^e Occident d'avril igo a public un texte intitulé Messe de minuit, méditation qu'a inspirée à André Suarès la messe de minuit à laquelle il a assisté à Saint-Séverin. On comprend que Paul Claudel ait été touché par des textes aussi religieux que ceux-ci : « Non seulement pour le fidèle, mais pour l'esprit qui voit et qui comprend, la Messe est l'un des plus bcaïLx entre les drames... Des saints ou de grands moines, hommes d'un goût puissant et d'une force exquise, ont élevé ces cathédrales de poésie et de chant qu'on appxïlle les messes. Et comme le profane confond toutes les églises, qui toutes sont diverses, il ne discerne pas les messes entre elles. Les messes de Noël sont, peutêtre, les plus belles.

« Il n'est point d'œuvre plus pressante, par tout ce qu'elle donne et tout ce qu'elle contient. La messe de Noël accomplit toutes promesses. Elle est le bouton, où toute l'année liturgique est en germe; et dans le bourgeon, le fruit innombrable se gonfle avec toute l'allégresse de la natalité.

« ...[.] L'idée qu'un Dieu naît de la femme et qu'il est le fils de l'homme; que cet enfant sera le Sauveur du monde et de toute souffrance; qu'à l'instant où il naît dans une allégresse et une attente sans bornes de la nature, il est déjà promis au supplice, et qu'il est l'agneau du sacrifice par qui rançon est payée de toute mortalité à la mort égoïste : je ne sais point un tissu d'images plus grandes, ni plus tendres dans la majesté. Et certes, pour le catholique qui y voit les plus réels de tous les actes, il s'agit bien d'une action dont tous les mots, tous les gestes et tous les faits sont sublimes. »

— La formule *Regem venturum Dominum venile adoremus* est l'invitatoire des matines durant les deux premières semaines de l'Avent.

Lettre 129

— André Suarès « entre en agonie » chaque année en novembre parce que — comme nous l'avons déjà dit — c'est le mois anniversaire de la mort accidentelle de son frère Jean.

— La première partie du nouveau drame de Paul Claudel, *l'Otage*, vient d'être publiée par la Nouvelle Revue Française (n° du 1^{er} décembre

1910). Les numéros du 1^{er} janvier et du 1^{er} février 1911 contiendront la suite et la fin de l'œuvre sous laquelle figure la signature Paul C. *L'Otage* sera édité en volume en 1911 avec la signature complète de Paul Claudel.

Le drame a pour thème le sacrifice de la descendante d'une noble famille qui, sous le Premier Empire, est amenée par un

concours de circonstances extraordinaires, à épouser le fils des régisseurs de ses parents pour sauver le pape.

Lettre 130

— La citation approximative *Ecce, Domine, tu cognovisti omnia novissima et antiqua. Tu formasti me et posuisti manum tuam super me. Confortata est mirabiliter scientia tua ex me* est tirée du Psaume, CXXXVIII, 5-6. La voici dans son intégrité : *Ecce, Domine, tu cognovisti omnia, novissima et antiqua. Tu formasti me, et posuisti super me manum tuam. Mirabilis facta est scientia tua ex me, confortata est et non potero ad eam.*

Lettre 131

— Le livre d'André Suarès commenté par Paul Claudel est le tome II de *Sur la vie* qui contient, outre des études littéraires et philosophiques, une série de portraits dont les plus remarquables sont ceux de IS'Ionticelli, de Verlaine, de Maurice Pottecher, de Saint-Évremond et de Benjamin Constant.

— U Opinion du 14 janvier 1911 contient un article intitulé *Un évadé du Nihilisme*, André Suarès, signé par Jean de Pierrefeu. Voici un des passages les plus caractéristiques de cet article qui fait de Suarès l'homme-type de la génération dont les représentants avaient trente ans en 1900 : « Peu d'hommes sont, autant que lui, dignes de préoccuper leur temps, peu d'œuvres autant que la sienne méritent d'occuper les conversations des hommes de nos jours. Ce serait méconnaître André Suarès que lui dire qu'il n'est pas de son époque ou qu'il la précède. Ni en avant, ni à côté, Suarès marche avec sa génération. En lui s'est joué pendant dix ans le drame formidable de la volonté et de l'intelligence. Ses

livres sont pleins de ce conflit meurtrier de l'esprit et de l'action.
»

Lettre 133

— La citation approximative *Sicul unguentum quod descendit in barbam Aaron* est tirée du Psaume, CXXXII, 2 : *Sicut unguentum in capite, quod descendit in barbam, barbam Aaron.*

— L'expression *Parce unicae spei totius generis humani* signifie : « Aie pitié de l'unique espérance de tout le genre humain. »

— *Sed vincere in bono malum* est une réminiscence de VÉpître aux Romains, XII, 21 : *Noli vinci a malo sed vince in bono malum.*

Lettre 134

— Quand André Suarès dit : « J'ai charge d'une vie : ce n'est pas de la mienne que je parle », il veut parler de celle de sa femme Betty.

Lettre 135

— André Suarès, dont la lettre précédente a été perdue, est en train de corriger les épreuves d'une longue étude sur Dostoïfsvski que vont publier les Cahiers de la Qiinzairu (n° 8, 13^e série, 1911). Cette étude intégralement reproduite fera partie de *Trois Hommes* : {Pascal, Ibsen, Dostoïfsvski,) que les Éditions de la J^e. R. F. éditeront en 1913.

A l'occasion du centenaire de la naissance de Dostoïevski, André Suarès rédigera une conférence que lira Jacques Copeau au Vieux-Colombier le 21 décembre 1921 et qui fera partie de *Sur la Vie*. (Éditions Émile-Paul, Paris, 1925.) D'autre part, André Sua-

rès préfacera la Vie de Dostoïevski par la fille de ce dernier, Aimée Dostoïevski (Éditions Émile-Paul, Paris, 1926.)

Le Dostoïevski des Cahiers de la Quinzaine est divisé en cinq parties : I. Sur sa vie; II. Image; III. Sur son Art; IV. Passions et mommts; V. La Profondeur russe.

Nous citerons le paragraphe final de cette importante étude. Il donne le ton de la vénération de Suarès pour Dostoïevski en même temps que l'explication d'un tel sentiment : « Dostoïevski, si je ne

me trompe, et moi-même à mon rang, nous sommes l'antidote de la tyrannie rationnelle, des philosophes, et de tout poison inhumain : Dostoïevski, le cœur le plus profond, la plus grande conscience du monde moderne. »

Lettre 136

— Quelques mois après avoir publié Dostoïevski de Suarès, les Cahiers de la Quinzaine publient son Tolstoï vivant (n° 7 de la 12^e série, 1911). Cette étude est la réunion de celles que Suarès a publiées en 1898 sous le titre Tolstoï, aux Éditions de V Union pour l'action morale, et de nouveaux textes consacrés à l'écrivain russe, notamment Pour et contre Tolstoï {La Grande Revue du 25 septembre 1909.)

Si la pensée de Tolstoï ne touche pas Paul Claudel, elle émeut au contraire, profondément, André Suarès qui tente de justifier l'orgueil de l'écrivain russe et l'inévitable esseulement auquel il est condamné, sur la cime. Il y a, dans son approbation de l'attitude de Tolstoï, comme une sorte d'auto-justification.

Quant à Dostoïevski, Paul Claudel éprouve pour lui un sentiment d'estime et de gratitude qu'il a clairement exprimé dans une lettre à André Gide : « Dostoïevski est un des hommes que j'ai le plus étudiés à l'époque de ma crise de formation et qui m'ont le plus soutenu et consolé. » (Tientsin, 30 juillet 1908. Correspondance Claudel-Gide, Éditions Gallimard, 1950.)

— Beethoven est l'un des musiciens dont André Suarès préfère interpréter au piano les œuvres, en particulier toutes les Sonates. A cette époque il ne partage pas les réticences de Claudel à l'égard de Wagner dont il admire par-dessus tout Tristan, Parsifal et les Maîtres chanteurs. Mais au fur et à mesure que ses raisons d'aimer Debussy se préciseront, il se détachera de Wagner. Il consacrera à Beethoven un article intitulé Sur le seuil des quatuors {Nouvelle Revue Française du 1^{er} avril 1912}, une étude incorporée aux Essais (Éditions de la N.R.F., 1913), un long chapitre de Musiciens (Éditions Louis Jou, 1931) et un texte d'hommage à l'occasion du centenaire de la mort du musicien : Célébration du centenaire de Beethoven (Éditions Desoer, Paris, 1927).

Dans une plaquette intitulée Wagner (Éditions de la Revue d'Art dramatique, Paris, 1899), il a mis en parallèle les mérites respectifs de Wagner et de Beethoven. L'œuvre wagnérienne lui inspirera plusieurs études importantes dans Musique et poésie {Sur Wagner, Baudelaire et Wagner} et dans Musiciens {Wagner-Amfortas, Amfortas et l'oiseau}.

De son côté, Paul Claudel écrira, en 1926, une étude sur Wagner. {Richard Wagner, rêverie d'un poète français, dans Figures et Paraboles, Éditions Gallimard, 1936.) A propos de Wagner, il dira son admira-

tion pour Beethoven, et unira les deux musiciens dans une reconnaissance comparable à celle qu'il a vouée à Dostoïevski : « Comment oublierais-je que, pendant ces années de matérialisme où l'éducation universitaire avait scellé sa dalle sur la tête d'un pauvre enfant, Beethoven et Wagner furent pour moi les seuls rayons d'espérance et de consolation? »

Lettre 137

— Quand André Suarès écrit cette lettre, il n'a pas encore reçu la lettre précédente de Paul Claudel. Il répondra à celle-ci dans sa lettre du 17 mars 1911.

— Comme nous l'avons déjà indiqué, André Suarès a écrit, sur les Quatuors de Beethoven, une étude qui a paru dans la Nouvelle Revue Française du 1^{er} novembre 1912. {Sur le seuil des quatuors.}

Lettre 138

— Tolstoï est mort le 7 novembre à l'âge de quatre-vingts ans. Excédé par la vie de famille, il avait fui sa demeure pour se rendre tout seul et clandestinement vers un lointain lieu de villégiature où il devait retrouver d'obscurs amis. Tombé malade le 1^{er} novembre dans une gare perdue au fond de la campagne, il y est décédé une semaine plus tard. L'opinion mondiale a été remuée par les circonstances de cette mort, et beaucoup d'intellectuels comme Suarès ont vu dans cette fugue dramatique l'ultime échappée d'un être d'exception qui ne pouvait supporter la vie quotidienne.

Lettre 139

— Miles Marten est un écrivain tchèque spécialisé dans l'étude et la divulgation de la littérature française. Paul Claudel l'a connu à Prague.

Lettre 140

— Dans *V Action française* du 7 mai 1911, Pierre Lasserre a consacré une étude à Paul Claudel, à l'occasion de la publication de *l'Otage*. Il n'a pas ménagé ses reproches à l'égard d'un art dont il a constaté avec étonnement qu'il a fait école. Et il a reconnu, non sans regret, la place prééminente prise dans la littérature française contemporaine par ce que, l'un des premiers, il a appelé le Claudélisme. Paul Claudel, avant de se plaindre à André Suarès de la virulence des attaques de Pierre Lasserre, a admis, dans une lettre à Francis Jammes, l'utilité de ce genre de désapprobation : « Il est intéressant et instructif pour moi et je ne me plaindrai jamais d'une critique sincère et loyale comme l'est, je crois, celle-ci... [...] Au reste, je n'ai pas les yeux fermés sur mes défauts, mais du moment où j'ai fait ce que j'ai pu, je n'ai pas à m'inquiéter du résultat. » (Fragment de lettre inédite, datée du 19 mai 1911 et communiquée par M^{^^} Francis Jammes.)

Lettre 142

— « Les ennuis d'installation », dont parle André Suarès, correspondent à son changement de domicile à Paris. Il quitte la rue Méchain pour aller habiter 20, rue Cassette.

— Le texte primitif de la *Jeune fille Violaine*, rédigé en 1892, n'avait pas encore été publié quand, en 1899-1900, Paul Claudel l'a complètement remanié pour le donner aux Éditions du Mercure de France dans l'ouvrage collectif *Tête d'or* (1901). En 1910, il a transformé de nouveau, de fond en comble, la version déjà

publiée, afin de livrer un texte définitif qui paraîtra, en novembre 1911, aux Éditions du Mercure de France dans le tome II du Théâtre, i'« série. Ce qu'il appelle, dans cette lettre, « la nouvelle version de la Jeune fille Violaine», c'est V Annorwe faite à Marie, à laquelle il travaille déjà depuis plusieurs mois. Il a écrit à André Gide à ce sujet : « Je travaille avec ardeur à mon nouveau drame, l' Annonce faite à Marie, et j'en suis tout possédé. Il ne restera plus grand-chose de la pauvre Jeune fille Violaine. Même le IV^e acte que je voulais laisser à peu près intact va sans doute être démolì.» (Prague, 18 février 1911. Correspondance Claudel-Gide, Éditions Gallimard, 1950.)

— Le directeur de la Grande JRevue, Jacques Rouché, avait chargé André Suarès de proposer à Paul Claudel de l'aider à porter à la scène l'Annonce faite à Marie.

Lettre 143

— Pendant son séjour à Paris, en 1911, Paul Claudel va faire une visite à André Suarès chez lui, rue Cassette.

— Il demeurera au consulat général de Francfort-sur-le-Main jusqu'à sa nomination à Hambourg en 1913.

Lettre 144

— L'expression Abyssus abyssum invocat est tirée du Psaume, XLI, 8.

— « Les paroles lugubres des Ténèbres » citées en français par Paul Claudel sont composées de plusieurs réminiscences des matines du jeudi saint :

i^ Hic peccata nostra portavit et pro nobis dolet : ipse autem
vulruratus est Proptr iniquitaUs nostras (3^ répons).

2* Et suslinui qui simul contrislaretur et non fuit. [Psaume
LXVIII, 21, Premier Nocturne.)

3« Adversum me loquebantur qui sedebant in porta et in me
psallebarU qui bibebant- vimtm. {Psaume LXVIII, 13.)

— Paul Claudel a contribué à la conversion de son ami Hen-
rion qui deviendra un ermite évangélisant, dans les environs de
Kairouan.

— Le cardinal Rampolla (1843-1913), après avoir brillam-
ment rempli les fonctions de secrétaire d'État sous Léon XIII,
semblait devoir lui succéder, mais ses sympathies françaises fe-
ront jouer contre lui le veto de l'Autriche. Le conclave a abouti
alors à l'élection inattendue du cardinal Sarto, patriarche de Ve-
nise, qui a pris le nom de Pie X (4 août 1903). Dès le 20 janvier
1904, la Constitution *Commisum nobis* édictée par le nouveau
pape a aboli le droit de veto pour prévenir le retour de pareilles
immixtions jxilitiques dans les élections pontificales.

— La devise *Religio depopulata*, extraite de la pseudo-prophé-
tie de saint \Ialachic et qu'on traduit complaisamment par « la
chrétienté dévastée », s'applique au p>onlifat de Pic X auquel
elle semble convenir en raison des graves attaques doctrinales du
modernisme, de l'attitude anticléricale de plusieurs gouverne-
ments et de la première guerre mondiale.

— L'expression *Patimur pressuram* est peut-être une réminis-
cence du texte de la i^ Épître aux Corinthiens, IV, 8 : *tribulatio-*
nem patimur.

— Depuis 1907, André Suarès, à la fois sous son nom et sous le pseudonyme Scantrel, collabore régulièrement à la Grande Revue. Sa collaboration prendra fin quelques mois plus tard et Paul Claudel y fera allusion dans sa lettre du 11 août 1912.

Lettre 146

— André Suarès a fait partie de la première équipe de la Nouvelle Revue Française où André Gide l'a introduit. Il y publie régulièrement une série d'études intitulées Chroniques de Caërdal.

— André Suarès a consacré à Chateaubriand une étude intitulée De Chateaubriand, dans la Nouvelle Revue Française du 1^{er} août 1912. Cette étude fera partie des Portraits. (Éditions de la N. R. F., 1914.) La phrase initiale et la phrase terminale condensent la pensée d'André Suarès sur Chateaubriand : « Tout un siècle est plein de son nom... [...] Au murmure éternel du flot, c'est là qu'il dort. Chateaubriand, l'éternel Narcisse au miroir du néant. » Paul Claudel, lui, est rebuté par ce qu'il appelle « la pompe » et « le drapé » de Chateaubriand dont la grandeur — qu'il reconnaît — ne le touche pas.

— Sur Le Voyage du Condottiere, se reporter aux notes de la lettre 121.

Lettre 147

— Paul Claudel parle du tome III du recueil d'essais intitulé Sur la vie, qui contient une très longue étude inspirée par Baudelaire. André Suarès y témoigne, pour le poète, d'une admiration sans réserve : « Il est [a-t-il écrit] une façon de sentir avant Baudelaire, et une façon de sentir après lui... [...] Plus on s'éloigne de lui, plus son grand visage ravagé prend la cruauté durable du

marbre... [...] Verlaine excepté, Baudelaire est le plus vivant de nos poètes. »

André Suarès traitera du baudelairisme dans quatre autres textes : une préface aux *Fleurs du Mal*, une préface au *Spleen de Paris*, un chapitre de *Trois Grands Vivants* : Cervantes, Tolstoï, Baudelaire, un fragment de *Musiciens* (Baudelaire) et de *Musique et poésie* (Baudelaire et Wagner). Dans son essai (t. III de *Sur la vie*), il a cité à plusieurs reprises l'édi-

tion des œuvres posthumes de Baudelaire, établie par Eugène Cré>ct en même temps que l'édition des correspondances inédites. (Paris, Éditions Quantin, 1887.) Cette étude sur Baudelaire sera jointe avec quelques corrections à celles sur Cervantes et Tolstoï, en 1938, dans un livre éditée par Grasset, Paris, et intitulée *Trois Grands Vivants*.

— La Branche de lierre est une prose poétique qui a pour sous-titre *Primavera*. Elle fait partie du tome III de *Sur la vie*.

— Le texte d'André Suarès sur Joinville a paru dans la *Nouvelle Revue Française*. {Chronique de Caërdal, i[^] juillet 191 2.) Il sera incorporé à *Portraits*. (Éditions de la N. R. F., 19 14.)

Lettre 148

— André Suarès ayant à ce moment renoncé à publier l'article qu'il se proposait d'écrire sur Rimbaud dans la *Nouvelle Revue Française* les pages que Claudel a consacrées au poète paraîtront finalement dans la *Nouvelle Revue Française* du i[^] octobre 191 2 en même temps que *Trois lettres inédites de Rimbaud*. Cet article sera reproduit en manière de préface dans l'édition des *Œuvres d' Arthur Rimbaud*, vers et proses publiée par Patern

Berrichon aux Éditions du Mercure de France en 1916. Il fera ensuite partie des Positions et Propositions. (Éditions de la N. R. F., 1928.) En voici la phrase liminaire si souvent citée : « Arthur Rimbaud fut un mystique à l'état sauvage, une source perdue qui ressort d'un sol saturé. Sa vie, un malentendu, la tentative en vain d'échapper à cette voix qui le sollicite et le relance et qu'il ne veut pas reconnaître... »

Lettre 149

— - Paul Claudel, le 24 août 1912, sera père d'un quatrième enfant : Henri. Le 2 août 1917 viendra au monde son cinquième et dernier enfant : Renée.

Lettre 150

— U Annonce faite à Marie, montée par Lugné-Poe, a été donnée en représentation trois fois seulement, au théâtre de Vœuvre, en décembre 1912.

Lettre 151

— Le père de Paul Claudel est mort le 3 mars 1913, à l'âge de quatre-vingt-sept ans. Sa mère mourra en 1929, âgée de quatre-vingt-dix ans.

Lettre 152

— Dans une lettre à André Gide, en date du 22 mars 1913, Paul Claudel a déjà exprimé la peine qu'il a éprouvée en apprenant que son père était mort sans avoir reçu les sacrements de l'Église : « Mon pauvre père ne s'est pas confessé avant sa mort, et c'est un grand remords pour moi. Si j'étais venu plus tôt, peut-être l'aurais-je décidé à remplir ses devoirs, comme il en avait mani-

festé l'intention. J'espère que Dieu lui aura tenu compte de ce bon mouvement, mais il me reste une effroyable incertitude sur sa destinée ultérieure. La pensée de l'enfer est difficilement soutenable quand on la considère face à face et qu'il s'agit d'un père. Et cependant, que ces mystères sont proches de nous et combien peu de chose nous sépare de la mort et de ce moment de terrible hésitation où le cœur s'arrête et où l'âme s'en va ailleurs ! » {Correspondance Claudel-Gide, Éditions Gallimard, 1950.)

Lettre 153

— Paul Claudel a lu l'étude inr Pascal écrite par André Suarès. {Trois hommes : Pascal, Ibsen, Dostoïevski, Paris, Éditions de la N. R.F.

191 3.) Cette élude complète la première publiée en 1909 sous le titre VisiU à Pascal daiis les Cahiers de la Quinzaine.

— L'ouvrage Idées et Visions d'André Suarès a paru, également en 1913, aux Éditions Émile-Paul. Il comprend : Croquis de Provence^ Réflexions sur la décadence. Lord Spleen en Comouailles, Idées et Visioru, Colloque avec Pascal. La partie Idées et Visions, qui a donné son nom à l'ensemble du volume, contient une nouvelle apologie de l'art, divin émancipateur de l'homme, lequel doit trouver « la plénitude dans la beauté ».

— Cressida est un drame publié en 1 9 1 3 par les Éditions Émile-Paul. Dans cette œu\Te, André Suarès a mis en scène le père de Cressida, Pandarus, personnage à la fois bonasse et sage, plein de cocasserie sympathique.

— Paul Claudel vient d'être nommé consul général de France à Hambourg, où il demeurera jusqu'à l'ouverture des hostilités

avec l'Allemagne, en août 1914.

Lettre 155

U Otaga a été joué à Paris en mai 1914, salle Malakoff.

Lettre 156

— Les deux volumes qu'André Suarès a envoyés à Paul Claudel sont : François Villon (n° 5 de la 15^e série des Cahiers de la Quinzaine, 1914) et Portraits (Éditions de la N. R. F., 1914).

André Suarès célèbre, avec beaucoup de chaleur, les mérites de Villon qui lui paraît être « le premier poète à la moderne, le premier où l'on rencontre l'âme du poète étonnant, tel que la France l'a conçu, tel que Paris l'a créé, tel qu'il est resté ». Cette étude sur Villon a

été jointe à celle qu'André Suarès a publiée dans la Nouvelle Revue Française {Chronique de Caërdal, 1911-1912}. Ainsi s'est constituée la matière du volume Portraits {Joinville. Jean-Jacques. Suétone. Vénérèse. Chateaubriand. François Villon. Ker Enor. Diaprés Stendhal} . André Suarès a dit de Stendhal, après lui avoir rendu un hommage que n'a pas approuvé Paul Claudel : «Jamais personne n'a été, plus que lui, un individu. »

— Ce que Paul Claudel appelle « les notes de Brunswick » sont les impressions rapportées par Stendhal d'un voyage à Brunswick, et publiées en 1897 par les Éditions de la Revue Blanche en même temps que d'autres textes intitulés : De Napoléon, De l'Italie, De l'Angleterre, les Pensées et Commentaires sur Molière.

Lettre 158

— 'ExY)[B6Xoç 'ArroXXtùv signifie : « Apollon le lanceur de traits ». En face de la comparaison flatteuse de Paul Claudel, André Suarès

écrit à l'encre rouge : Oui, mais c'est 'AttoXXwv.

— Les deux livres dont André Suarès a fait l'envoi à Paul Claudel sont : *Nous et eux* et *Péguy*. (Éditions Émile-Paul, 1915.)

— Paul Claudel est alors chargé d'une mission économique à Rome par l'Office national du commerce extérieur. Il quittera Rome en 1917 pour aller à Rio de Janeiro avec le titre de ministre plénipotentiaire.

Lettre 159

— Le *Soulier de satin* ou le *pire* n'est pas toujours sûr a été commencé en mai 1919 à Paris et achevé en décembre 1924 à Tokio. Édité d'abord en 1929 (Éditions de la N. R. F.) puis réédité en 1944 après un raccourcissement plus scénique, le drame, dans sa version réduite, sera représenté pour la première fois le 27 novembre 1943 à la Comédie-Française, avec une mise en scène de Jean-Louis Barrault.

— Paul Claudel a dû communiquer à André Suarès l'une des copies dactylographiées de cette œuvre, en même temps qu'il lui a fait parvenir *Feuilles de Saints*. (Éditions de la N. R. F., 1925.) Cet ouvrage groupe un ensemble de portraits de saints et d'amis de Paul Claudel, rédigés sous la forme du verset et dans un esprit mystique, ce qui explique qu'André Suarès les appelle des « can-
tiques ».

— Paul Claudel, nommé en 1921 ambassadeur à Tokio, est alors en congé en France. Il repartira pour le Japon en janvier

1926.

— Le 12 mai 1925, Paul Claudel se rendra chez André Suarès, 20, rue Cassette, à Paris. Les échos de la rencontre de Paul Claudel avec André Gide — rencontre qui aura lieu deux jours plus tard et qui, dans l'esprit de Paul Claudel, fait partie de la même ligne d'action — sont contenus dans la Correspondance Claudel-Gide. (Éditions Gallimard, 1950, p. 242-243.)

Lettre 162

Paul Claudel a été nommé en 1933 ambassadeur de France en Belgique. Il y demeurera jusqu'en 1935.

Marsiho par André Suarès est un livre consacré à son lieu de naissance, Marseille. Les descriptions de la grande cité sont certainement les plus suggestives qu'on ait pu en faire : elles concilient le réalisme descriptif et la vision poétique. (Édition originale en 1931 avec des bois en couleurs gravés par Louis Jou, Éditions M. -P. Tremois, Paris. Réédition en 1933, Éditions Grasset, Paris.)

— « La première dédicace » à laquelle fait allusion Paul Claudel est sans doute celle qu'André Suarès a portée sur l'exemplaire de Marsiho et qu'il a barrée pour la remplacer par une autre, plus conforme — d'après lui — à son dédicataire. Paul Claudel, interrogé par nous à ce sujet, ne pourra que faire la même supposition.

Lettre 163

— André Suarès a consacré à Jeanne d'Arc une étude publiée dans Sur la vie. Essais, t. III.

— Au dos de l'enveloppe contenant cette lettre, André Suarès trace à l'encre rouge ces deux phrases : Très bon petit billet sur « Jeanne d*Arc ». — Ha, s'il voulait!

— Sienna la bien-aimée est le soxis-titre du tome III du Voyage du Condottiere. (Éditions Émile-Paul, Paris, 1932). Par Napoléon, Paul Claudel désigne l'ouvrage d'André Suarès, intitulé Vues sur Napoléon, publié en 1933 par les Éditions Grasset.

Lettre 164

— A la fin de l'année 1936, Paul Claudel a subi une crise d'anémie pernicieuse due, nous précisera-t-il, au paludisme contracté en 1921 durant un séjour à Angkor (Cambodge). Ce sera en janvier 1937 qu'il rencontrera André Suarès pour la dernière fois.

Lettre 165

— « Les études bibliques » dont parle André Suarès sont contenues dans Figures et paraboles. (Éditions de la N. R. F., 1936.)

La citation de Saint Paul est composée de deux textes voisins de YÉpître aux Romains : Omnis creatura ingemiscit et parturit usque adhuc (VIII, 22) et : Nam exspectans creatura revelationem filionan Dei exspectat (VIII, 19).

— « Les dernières pages » d'André Suarès dans la Nouvelle Revue Française ont pour titre : Temples grecs, maisons des Dieux et contiennent le chapitre consacré au milan Iktinos :

« O Iktinos, tu croises tes courbes au-dessus des colonnes. Je suis tes pensées, ce vol éternel qui mesure avec délectation le temple issu de ton calcul, corps de ton rêve. Plané, milan, plane,

esprit royal. O mortel assez grand pour avoir fait un accueil digne d'eux aux immortels. »

Iktinos ou Ichtinos est le nom de l'architecte du Parthénon.

— Le passage des Proverbes auquel se réfère Paul Claudel est une réminiscence des livres sapientiaux {Ecclésiastique, XXIV, 255) où il est dit de la sagesse : « La sagesse se loue elle-même et se glorifie au milieu de son peuple. Elle ouvre la bouche dans l'assemblée du Très-Haut et se glorifie en présence de sa majesté : Je sortis de la bouche du Très-Haut et comme une nuée je couvris la terre. J'habitai dans les hauteurs et mon trône était sur une colonne de nuées. Seule, j'ai parcouru le cercle du ciel et je me suis promenée dans les profondeurs de l'abîme. »

FAC-SIMILÉ DE LETTRES

30 -ffôvf—^

^ /^-on yf. ^ 2y tnci^nf ^ l*}- Mhr*fnai cf yn

j/;on trff C jonUf J^ f hli^trxCru^ : c'/cff-

^^snc Oc Jô^rlà ^ fn^cn. ijù/- c^i^ ^ pl^f Qie." yj" /n/^e

Je >y . /r.y ^^Kx ■ . 1, ^ J-cnr/L^ l'^,^^l{^

St!inty ^nr ^i^.c ^ p^^ Ciù>ft^ I me Lettre d'André Suarès,
30 août 1905.

\fi' £Jli/^n^o1yi^rx, ^ î> i*i - 7"^^ / (f^yuy

^ c^ h b^^\:tyt^ ^>ov<^ j-^ê^^c.^ ^^^-ï-^ Ao^^t*^ p^'aî^
yi/U\ e^ui^ i/tn-v^ e^c^A^f^ tyt^^^u ^^

yv^l^t VlfVvt» ^i^^ /•yût^^-iy ^K^ M^ c**-*^^" / J^/Vi^
kVXp r^t.-'Vi'l *iy^ (/""ik-t^*? ^ ^^l^^^>«-^ ^Jt'-'^^ J^' h^

yi^U> i^t'*^ c^*^*! i'tn^ ^r\^^u*^cl. *T-ï^'/o<^ ^^*^"

Lettre de Paul Claudel, 22 septembre 1905.

INDEX ET TABLES

INDEX DES NOMS DE PERSONNES

Aaron, 88 i6o, 239.

AcHENER, Maurice, 229.

Adam, 35.

Adam, Adolphe, 140, 143.

Ag.\memnon, 196.

AjAX, 102, 214.

Anne, 93.

Antiochus, 58.

Aristote, 39, 40, 194.

Augustin, Saint, 125.

Balaam, 48.

Baldad de Suhé, 202.

Balzac, Honoré de, 198.

Bangor, pseudonyme de Suarès,

Bapst, 82.

Barraud, Henry, 215.

Barrault, Jean-Louis, 248.

Barrés, Maurice, 99, 102, 105,

Baudelaire, Charles, 174, 236,

Baudrillard, Cardinal, 66, 92,

Beethoven, 163, 164, 165, 168,

Ben Sirach, 62, 200.

Bergson, Henri, 106, 122, 216.

Bernhardt, Sarah, 144.

Berrichon, Paterne, 245.

Bertealtc, Maurice, 147.

Berthelot, Philippe, 107, 112,

Besse, Dom, 92, 210. Bleï, Franz, 112, 218.

BoissARiE, Docteur, 196.

BoissY Gabriel, 104, 215, 228.

BoNNARD, Abel, 129, 221.

Bourges, Élcmir, 95, 105, 112,
Bréal, Augxiste, 107, 216.
— ; Michel, 216.
Brentano, Clcmens, 220.
Briand, Aristide, 105.
Brunetière, Ferdinand, 95, 211,
Caêrdal, pseudonyme d'André Suarès, 21, 181, 193, 227, 232,
244, 245, 248.
Caillava, Dom Michel, 195.
Caïphe, 93.
Castera, René de, 210.
Cervantes, 244, 245.
César, 133.
Chapon, Albert, 24, 91, 126, 127,
Chapon, François, 24.
Chatealtbrland, 154, 168, 173, 181, 244.
Cheffer, Henry, 229.
Chesterton, 152, 153, 234, 235.
Chopin, 222.
Caudel, M^{TM*} Paul' (née Reine Sainte-Marie Perrin 131, 150,
234.

— Camille, 197.

— Henri, 245.

— Marie, 208, 234.

— Pierre, 130, 152, 234.

— Reine, 234.

— Renée, 241, 245.

Clemenceau, Georges, 105.

Cohen, Charlotte, v. Suarès.

Comte, Auguste, 160, 168, 169.

Constant, Benjamin, 238.

Copeau, Jacques, 174, 239.

Corneille, 181.

Crépet, Eugène, 174, 245.

Custine, Adam-Philippe, comte de, 173.

Dante, 28, 89.

Daragnès, Gabriel, 233.

Darwin, Charles, 111.

INDEX DES NOMS DE PERSONNES

Daudet, Alphonse, 198.

— Léon, 102.

Debussy, Claude, 240.

Denis, Maurice, 211. Descartes, i 8.

Deschamps, Gaston, 55, 56, 58,

DoAT, Jean, 215.

Dostoïevski, Fédor, 19, 20, 100,

— Aimée, 239.

Dreyfus, Alfred, 208.

Élektre, 144, 215, 217, 228.

Élie, 51.

ELIPHAZ de ThÉMAN, 202.

Emmerich, Catherine, 126, 220.

Eschyle, 196.

EsTiENNE, Henri, 135, 227.

EsTiENNE, Robert, 135, 227.

Etienne, Saint, 227.

EucLiDE, 39.

ÉZÉCHIEL

Fabre, Ferdinand, 198.

Faguet, Emile, 99.

Faust, 179.

Favre, Âlexandrine, 201.

Flaubert, Gustave, 166.

FoGAzzARO, Antonio, 87, 208.

Fontaine, Arthur, 10, 13, 21, 23,

Fontaine, Philippe, 13,21,23, 24. Fournier, Alain, 215.

France, Anatole, 198.

François d'Assise, Saint, 113,

Frizeau, Gabriel, iio, 217.

Gide, André, 10, 11, 13, 14, 104,

GceTHE, 134, 164, 166, 186.

Concourt, Edmond et Jules, 95,

Gorki, Maxime, 132.

Gounod, Charles, 143.

GouRMONT, Rémy de, 199, 203.

Hawthorne, Nathaniel, 147,231.' HÉBERT, Jacques-Renéj 157.

Hennique, Léon, 105, 212.

Henrion, 172, 243.

Hérode, 93.

Hervieu, Paul, 142, Hirsch, Charles-Henri, 99.

Homère, 139, 214.

Hugo, Victor, 126, 129, 166, 236.

HuYSMANS, Joris-Karl, 103, 104, 105, 215.

Ibsen, 130, 135, 141, 142,210,212, 222, 227, 228, 239, 244, 246.

ICHTINOS, 250.

Indy, Vincent d', 210.

Ingres, 169.

IsAÏE, 45, 196, 200, 202.

Jacob, 63.

Jammes, Francis, 10, 39, 41, 42, 47» 53. 58, 99. iio, III, 130, 168, 194, 195, 197, 198, 204, 217, 218, 223, 228, 242.

— M"»e (née Geneviève Goedorp), 24, 218, 242.

Jansen, 105.

Jeanne d'Arc, 168, 186, 191,249.

Job, 56, 64, 67, 157, 193, 201,

JOINVILLE

Jonquières, MTMe Je, 231.

JosuÉ, 208.

Jou, Louis, 229, 249.

Kalff, Marie, 140, 228.

Kampmann, Alice, v. Suarès,

MTMe André.

Kant, 141.

Keats, John, 147.

KwANG-Su, 134, 225, 232.

La Feuillade, Duc de, 223.

Larbaud, Valéry, 216.

Lasserre, Pierre, 168, 242.

Latil, Edouard, 202, 203, 206,

Lautréamont, 197.

Lavedan, Henri, 99, 214.

Leconte de Lisle, 117, 219.

Lenormand, H.-R., 228.

Lethève, Jacques, 26.

LoisY, Alfred, 153, 235.

Louis IX, 168.

Louis XI, 168.

Louis-Philippe P', 168.

LuGNÉ Poe, 140, 246.

INDEX DES NOMS DE PERSONNES

Luther, 105.

Lysanias, 93.

Malachie, Saint, 243.

Mallarmé, Stéphane, 266, 136.

Manning, Mgr, 137.

Marie-Louise, L'Impératrice,

Marini, Louisc-App)olinc, V. Sua-
rès.

Marten, Milôs, 167, 241,242.

Massenet, Jules, 140.

Maurras, Charles, 102, 158, 159,

Méquillet, Roger, 24.

Meyer, Arthur, 99.

Miomandre, Francis de, 36, 38,

MmiouARD, Adrien, 72, 74, 79,

Moïse, 88.

Molière, 191, 248.

Montaigne, 23, iii.

Monticelli, Thomas, 238.

MoNTYON, Antoine de, 211.

Mozart, 165.

Napoléon, 178, 250.

Neipperg, Comte, 178.

Néron, i 10, 133, 217.

Nerval, Gérard de, 236.

Newmann, Cardinal, 137.

Nietzsche, Frédéric, 20, 21, 168.

Orange, Prince Guillaume d', 98.

Oreste, 144, 215, 217, 228.

Ovide, 207.

Pascal, 17, 18, 19, 23, 97, 121, 130, 141, 163, 177, 178, 209, 212, 223, 227, 229, 239, 246,

Patmore, Coventry, 106, 216.

Paul, Saint, 49, 62, 68, 143, 152, 162, 187.

Péguy, Charles, 215, 248.

Périne, Sainte, 169.

Philippe, C'harles-Louis, 13.

Philippe, frère d'Hérode, 93.

Phii.octète, 74, 136.

Pie X, 243.

Pierrefeu, Jean de, 238.

Pinuare, 27, 103.

Platon, 226.

Plut ARQUE, iii.

Poe, Edgar, 52, 146, 147, 231.

PoiNCARÉ, Raymond, 234.

Porto-Riche, Georges de, 131,

Pottecher, Maurice, 27, 107, 123, 146, 191, 192, 202, 207, 208,
231, 238.

— Jean, 192.

Prévost, Marcel, 142,

Rabelais, 140.

Racine, Jean, 97, 127.

— Louis, 53.

Rampolla, Cardinal, 172, 243.

Renard, Jules, 192.

Rimbaud, Arthur, 16, 173, 174,

Rimbert, Gracie, 24.

Rivière, Jacques, 10, 204, 211,

Roannez, M"« de, 131, 223.

Robespierre, 157, 158.

Rolland, Romain, 206, 211, 235.

RosNY, J.-H.-H., 105, 212.

Rothschild, Baronne de, 171.

RouART, Eugène, 223.

RouART, Louis, 130, 210. RouchÉ, Jacques, 242.

Sainte-Marie Perrin, Reine,

v. MTMe Claudel.

Saint- ÉvREMOND, 238.

Salomon, 168.

Salomon, Jean-Jacques, 24.

Sand, George, 198.

Sarto, Cardinal, 243.

ScANTREL, Yves, pseudonymc

d'André Suarès, 136, 215, 227,

Schmid, Chanoine, 179.

Schopenhauer, 141, 180.

ScHWOB, Marcel, 68, 192.

Séché, Alphonse, 228.

Séipse, André de, pseudonyme
d'André Suarès, 227.

Shakespeare, 128.

SiGNORET, Emmanuel, 129, 221.

Simon, Georges-Eugène, 162, 163.

SiPRiOT, Pierre, 24.

SOPHAR DE NaAMA, 202.

Souza, Robert de, 210.

Spinoza, Baruch, m, 116.

Stendhal, 181, 186, 236, 248.

Suarès, Jean, 191, 197, 200, 201, 208, 211, 232, 237.

INDEX DES NOMS DE PERSONNES

- Esther, 200.
- Isaac-Azzaria, 200.
- Alfred, 200.
- Charlotte, 200.
- Louise-Appoline, 200.
- M^{lle} André (née Alice

Kampmann), 24, 194, 201, 212, 226.

SsviNBURNE, Charles, 125.

Talbot, François, pseudonyme
de Suarès, 227.

Tennyson, Alfred, 125.

Tertullien, 160.

Tharaud, Jérôme et Jean, 212.

Thomann, Albertine, 208, 239.

Thomas d'Aquin, Saint, 39, 109,

Thomas Dedyme, Saint, 137.

TiNTORET, Le, 155, 236.

Tolstoï, Léon, 19, 20, 141, 142,

TsE-Hi, 125, 134, 225.

Valette, Alfred, 63, 72, 73, 112,

Valéry, Paul, 198, 210.

Verlaine, Paul, 44, 141, 229,

Victor Napoléon, Prince, 178.

Vielé-Griffin, Francis, 210, 216.

V1LLIERS de l'Isle-Adam, 181. Villon, François, 181, 247.

Virgile, 127, 129, 234.

VouLOT, Félix, 232.

Vries, Hugo de, 122.

Wagner, Richard, 20, 128, 136,

INDEX DES TITRES D'ŒUVRES

Abrogé de toute la doctrine chrétienne (C Claudel), 204, 207.

AcUs des Apôtres, 196, 210.

Agamemnon (C Claudel), 116.

Amfortas et V oiseau (Suarès), 194,

Amour et amoureuse (Suarès), 223.

Annonce faite à Marie (U) (C Claudel), 175, 228, 242, 246.

Anthologie de la poésie française (Gide), 221.

Arbre (U) (C Claudel), 228.

A rebours (Huysmans), 103, 215.

Art poétique (C Claudel), 104, 106, 112, 114, 215, 218.

Ave Maria (Gounod), 143.

Baudelaire (Suarès), 244.

Baudelaire et Wagner (Suarès), 240,

Beethoven. Les grandes époques créatrices (R. Rolland), 211.

Bible, 64, 89, 103, 122, 187.

Biivre (La) (Suarès, Huysmans, etc.), 210.

Bouclier du Zodiaque (Suarès), 22, 120, 128, 130, 132, 135, 138, 167, 214, 219, 220, 223, 224, 230.

Bourdons sont en fleurs (Les) (Suarès), 113, 114, 117, 219.

Branche de lierre (La) (Suarès), «74, 245.

Brand (Ibsen), 141.

Breviarium monasticum, 121, 123, «25» 137, «39. «54, 220, 227, 235, 236.

Breviarium romanum, 235.

Camille Claudel, statuaire (Claudel), 197.

Cantique de Mesa (Le) (Claudel), 80, 209.

Cathédrale interrompue (La) (R.

Rolland), 211.

Célébration du centenaire de Beethoven (Suarès), 240.

Chacun son trésor (M. Pottecher),

Chant lydien (Beethoven), 164.

Chroniques de Caêrdal (Suarès), 244, 245, 248.

Cinq grandes Odes suivies d'un Processionnal pour saluer le
Siècle nouveau (Claudel), 103, 104, 107, 109, 112, 120, 124, 120,
141, 143, 145, 147, 148, 149, 150, 151, 208, 214, 215, 21B,

Cité chinoise (La) (E. Simon), 162.

Claudiel et Suarès (F. de Mio-

mandre), 193.

Colloque avec Pascal (Suarès), 247.

Confessions (Les) (J.-J. Rousseau),

Connaissarue de l'Est (Claudel), 95,

Connaissance du Temps (Claudel),

Contes dits deux fois (Hawthorne),

Correspondance Claudel-Gide, 13,

Correspondance Rivière-Claudel, 211,

Crépuscule des dieux (Le) (Wagner), 136, 227, 228..

Cressida (Suarès), 179, 247.

Croquis de Proverue (Suarès), 229,

Daphni (E. Signorct), 221.

D'après Stendhal (Suarès), 236.

Be l'Angleterre (Stendhal), 248,

De Chateaubriand (Suarès\ 244.

De l'Italie (Stendhal), 248.

De Napoléon (Stendhal), 248.

Dernier Abencérage (Le) (Chateaubriand), 168.

INDEX DES TITRES d'œUVRES

Derniers Quatuors (Les) (R. Rolland), 211.

Deuil des primevères (Le) (F. Jammes), 197.

Développement de V Eglise (Claudel), 215.

Dingley, l'illustre écrivain (Jérôme et Jean Tharaud), 212.

Don (Quichotte (Cervantes), 140.

Dostoïevski (Suarès), 20, 21, 22, 162, 167, 172, 239, 240.

Douloureuse passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ (La) (C. Emmerich), 220.

Duel (Le) (Lavedan), 99, 214.

D'une maison blanche (Suarès), 232.

Ecclesiaste (V), 200.

Ecclésiastique (V), 200-250.

Écrits sur de Veau (F. de Mio-
mandre), 193.

Edgar Poe (Suarès), 147-231.

Églises (Suarès), 87, 208.

Églogue (quatrième) (Virgile), 234.

Epiphanie de Rama (Suarès), 132,

Epître (Saint Pierre), 207.

Épître aux Corinthiens (Saint Paul)

Epître aux Ephésiens (Saint Paul),

Épître aux Galates (Saint Paul),
Épître aux Philippiens (Saint Paul), , 196.
Epître aux Romains (Saint Paul),
Esprit et Veau (V) (C Claudel), 208.
Eurêka (E. Poe), 147.
Évadé du nihilisme : André Suarès
(Un) (J. de Pierrefeu), 238.
Évangile (Saint Luc), 201, 202.
— (Saint Marc), 193.
— (Saint Matthieu), 210, 213.
— (Saint Jean), 193, 295.
Évangile et V Église (U) (Loisy),
Évolution créatrice (U) (Bergson),
Exil dière (Suarès), 22. Ézéchiél (Livre d'), 202.
Feuilles de Saints (C Claudel), 183,
Figures et Paraboles (C Claudel), 240,
Fiorenza (Suarès), 232.
Fleurs du Mal (Baudelaire), 244.
François Villon (Suarès), 247.
Genèse (La), 114, iig, 122, 213,

Génie du Christianisme (Le) (Chateaubriand), 173.

Gotterdämmerung (Wagner), 164.

Grandes Époques créatrices de Beethoven (Les) (R. Rolland),
21t.

Grandes Guérisons de Lourdes (Les) (D' Boissarie), 196.

Histoire de la Réforme (Jansen),

Histoires (Les) (Abel Bonnard),

Histoires extraordinaires (E. Poe),

Huysmans, conversion (Suarès), 215.

Ibsen (Suarès), 130, 135, 141, 141,

Idées et visions (Suarès), 177, 178,

Idiot (U) (Dostoïevski), 214.

Iliade, 173.

Images de la grandeur (Suarès), 16,

3I5 32, 36, 39. 42, 194- Imitation de Jésus-Christ (U), 62,

Impossibles nocces (Les) (A. Mi-
thouard), 203.

In memoriam d'Adrien Mithouard
(Suarès), 210.

■Inondation (Claudel), 234.

Iris exaspéré (U) (A. Mithouard),
Isaïe (Livre d'), 196, 200, 202.
Jeanne d'Arc (Suarès), 249.
Jeune fille Violaine (La) (C Claudel),
Job (Livre de), 193, 201.
Josué (Livre de), 208.
Journal (Gide, 1889- 1939), 198,
Journal (Stendhal), 181.
Lais de V adieu (Suarès), 199.
Lais et Sones (Suarès), 151, 200,
Léonainie (E. Poe), 231.
Lettre sur les dogmes (C Claudel), 75, • 204.
Lieds (Suarès), 60.

INDEX DES TITRES D ŒUVRES

Lord Spleen en ComouailUs (Sua-
rès), 2A7.

Livre de l imeraude (Le) (Suarès

Lorrain à Paris (Un) (Suarès),

Lyrique du nihilisme : Suaris (Un) (F. de Miomandrc), 197.

Magnificat (C Claudel), 202, 208.

Maison aux sept pignons (La) (N. Hawthorne), 231.

Afaison fermée (La) (P. Claudel), 22,

Maîtres chanteurs (Les) (Wagner),

Marsiho (Suarès), 185, 249.

Mémoires d'outre-tombe (Les) (Chateaubriand), 173, 174.

Messe de minuit (Suarès), 237.

Molière et sa femme (M, Pottecher),

Muse qui est la grâce (La) (C Claudel), 22, 217.

Muses (Les) (C Claudel), 215.

Musiciens (Suarès), 194, 240, 244.

Musique et poésie (Suarès), 240,

Nalchez (Les) (Chateaubriand),

Noël (Adam), 143.

Nonna (Suarès), 132, 224.

J^otes sur deux livres (Suarès), 22,

Nous et eux (Suarès), 248.

Odyssée, 214.

Œuvres d'Arthur Rimbaud, vers et

proses (publiées par Berrichon
et préfacées par Claudel), 245.

Œuvres posthumes de Baudelaire
(Crépet), 174.

Orthodoxy (Chesterton), 152, 153,

Otage (U) (Claudel), 156, 180,

Parsifal (Wagner), 240.

Partage de Midi (Claudel), 88, 89, 94, 112, 206, 207, 208, 209,
218.

Pascal (Suarès), 141, 177, 178,

Passion de Jeanne d'Arc (M. Pottecher), 191.-

Pauvre Pêcheur (Le) (A. Mithouard) ,

Peer Gynt (Ibsen), 141.

Péguy (Suarès), 248.

Pensées (Pascal), 17, 19, 23, 223.

Pensées et commentaires sur Molière
(Stendhal), 248.

Petit Eyolff (Le) (Ibsen), 141.

Portraits (Suarès), 236, 244, 245,

Positions et propositions (Claudel),

Pour et contre Tolstoï (Suarès), 240.

Préserues (Suarès), 236.

Primavera (Suarès), 245.

Processionnal pour saluer le Siècle
nouveau (Claudel), 112, 120,

Proses (Suarès), 120.

Provence (Suarès), 229.

Proverbes (Livre des), 187, 200,

Provinciales (Pascal), 223.

Psaumes, 171, 191, 196, 197, 198,

Puissances de Pascal (Suarès), 18,

Quatorze prières (F. Jammes), 53,

Quatuors (Beethoven), 163, 164,

Quatuors (Mozart), 165.

Récital mystique (Le) (A. Mithouard), 203.

Reflets et souvenirs (F. de Miomandre), 193.

Réflexions sur la décadence (Suarès),

Repos du septième jour (Le) (Claudel), 196.

Retour de l'Enfant prodigue (Le) (Gide), 151, 233.

Richard Wagner, rêverie d'un poète français (Claudel), 240.

Ring (Wagner), 164.

Royautés (Les) (A. Bonnard), 221.

Saint (Le) (Fogazzaro), 87, 208.

Sept Psaumes de la pénitence (Les)
(C Claudel), 198.

Sienru la bien-aimée (Suarès), 186,

Siegfried (Wagner), 164.

Somme théologique (Saint Thomas
d'Aquin), 39.

Sonates (Beethoven), 240.

INDEX DES TITRES D ŒUVRES

SonaU à Kreutzer (Beethoven),

Souffrance des eaux (La) (E. Signo-
ret), 221.

Soulier de satin ou le pire n'est pas
toujours sûr (Le) (C Claudel), 183,

Spleen de Paris (Le) (Baudelaire),

Stendhal, Verlaine, Baudelaire, Gérard de Nerval et autres
gueux (Suarès), 236.

Sur la mort de mon frère (Suarès), 9, 16, 191, 227.

Sur la Vie, essais (buares), 135, 145, 174. ¹⁹¹> 211, 215, 223, 226, 230, 231, 234, 235, 238, 239> 244, 249. ^

Sur le seuil des quatuors (buares), 240, 241.

Sur Wagner (Suarès), 240.

Taupes (Les) (F. de Miomandre),

Temples grecs, maisons des dieux
(Suarès), 250.

Tête d'or (Claudel), 130, 223, 242.

Théâtre du peuple; renaissance et
destinée du théâtre populaire (M.
Pottecher), 191.

Tolstoï (Suarès), 141, 163, 165,

Tolstoï vivant (Suarès), 15, 20,

Tourment de V Unité (Le) (A. Mi.-
thouard), 203.

Tragédie d'Èlectre et d'Oreste (Suarès), 144, 215, 217, 228.

Traité de la co-naissance au Monde
et de soi-même (Claudel), 215,

Tristan (Wagner), 240.

Trois grands vivants : Cervantes ^

Tolstoï, Baudelaire (Suarès) ,244,

Trois hommes : Pascal, Ibsen, Dostoïevski (Suarès), 212, 222, 239,

Trois lettres inédites (Rimbaud),

Ulalume (E. Poe), 147.

Unknown Eros (The) (Coventry Patmore), 216.

Valet noir (Le) (M. Pottecher),

Vent et la poussière (Le) (F. de Miomandre), 193.

Verlaine (Claudel), 229- Verlaine (Suarès), 141, 229.

Vers (Claudel), 195.

Vers d'exil (Claudel), 196.

Vers dorés (E. Signoret), 221.

Vers Venise (Suarès), 232.

Vie de la Sainte Vierge Marie (C. Emerich), 220.

Vie de Dostoïevsky (Aimée Dostoïevsky). 239.

Ville (La) (Claudel), 36, 38, 124,

Visite à Pascal (Suarès), 17, 18,

Voici l'homme (Suarès), 79, 91, 99^

Voyage du Condottiere (Le) (Suarès),

Vues sur Napoléon (Suarès), 250.

Wagner-Amfortas (Suarès), 194,

Walkyrie (La) (Wagner), 164.

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/correspondance1900suaruoft>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.